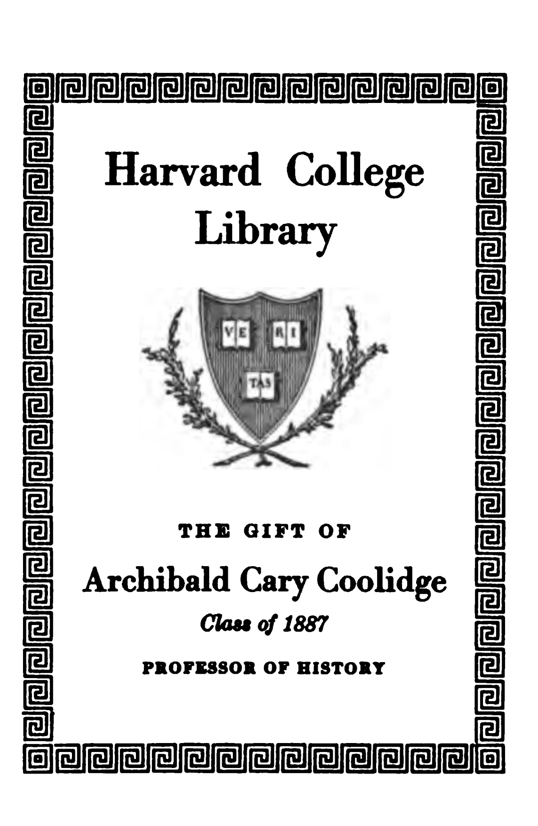
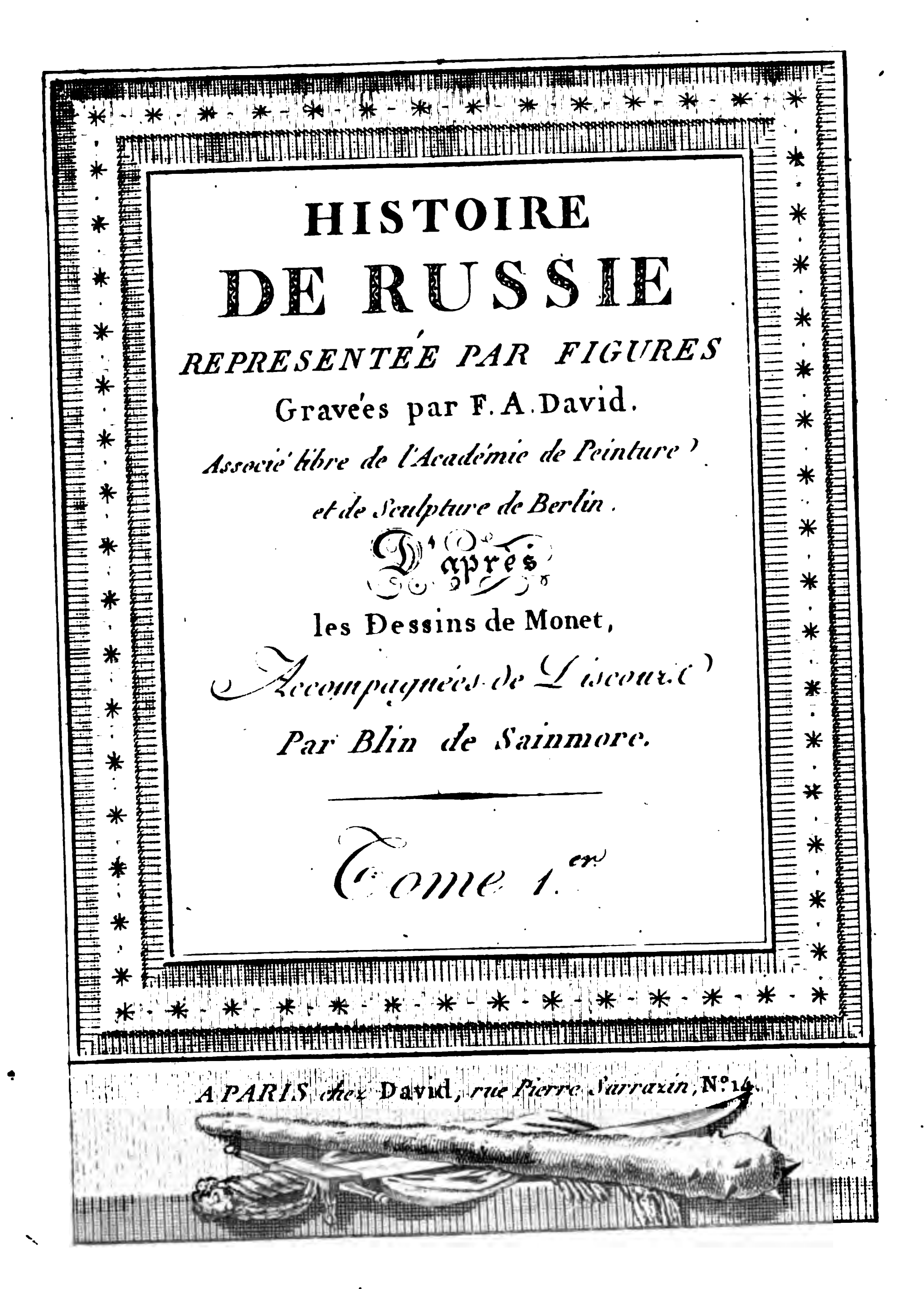

Harvard College
Library
VE RI TAS
THE GIFT OF
Archibald Cary Coolidge
Class of 1887
PROFESSOR OF HISTORY

HISTOIRE

DE

RUSSIE.


HISTOIRE
DE RUSSIE
REPRESENTÉE PAR FIGURES

Gravées par F. A. David.

Associé libre de l'Académie de Peinture, et de Sculpture de Berlin.

D'après

les Dessins de Monet,

Accompagnées de Discours

Par Blin de Sainmore.

Tome 1.er

A PARIS chez David, rue Pierre Sarrazin, N.° 14.

HISTOIRE
DE RUSSIE,

REPRÉSENTÉE PAR FIGURES,

ACCOMPAGNÉES

D'UN PRÉCIS HISTORIQUE;

François Anne

LES FIGURES GRAVÉES PAR F. A. DAVID,

ASSOCIÉ LIBRE DE L'ACADÉMIE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE DE BERLIN,

D'APRÈS LES DESSINS DE MONNET;

Adrien Michel Hyacinthe

LE DISCOURS PAR BLIN DE SAINMORE.

TOME PREMIER.

IMPRIMERIE DE LEBLANC.

PARIS,

Chez LEBLANC, Imprimeur-Libraire, Abbaye Saint-Germain.

1813.

HISTOIRE
DE
RUSSIE.

IDÉES GÉNÉRALES SUR LA RUSSIE.

La Russie est, sans contredit, l'empire le plus vaste de notre hémisphère. Sa longueur est de plus de deux mille lieues de l'occident à l'orient, comprenant près de cent soixante-dix degrés, et sa largeur a plus de huit cent cinquante lieues du sud au nord. C'est le seul où, tandis que le soleil éclaire à midi une de ses extrémités, il est en même-temps minuit à l'extrémité opposée. Les habitans en connoissent encore à peine eux-mêmes les différentes parties. Il est vrai que cet empire contient des déserts inhabitables, et qu'il n'est pas peuplé à proportion de son étendue. Croiroit-on qu'un état si vaste, si considérable, étoit, avant 1702, presque inconnu des autres peuples de l'Europe, et que nous n'ayons long-temps eu qu'une idée confuse des Russes, sous le nom de Moskovites, du nom de Moskou, qui étoit alors la capitale de Russie? Croiroit-on qu'une nation long-temps barbare, chez qui les arts de première nécessité, tels que l'agriculture, la navigation, le commerce, ont été ignorés ou négligés pendant des siècles; qui, au commencement de celui-ci, n'avoit ni armée, ni vaisseau, ni même de mot dans sa langue pour exprimer une flotte, eût acquis, en moins de cinquante ans, par le génie d'un seul homme, une prépondérance presque égale à l'étendue de sa domination, et fût tout-à-coup devenue, malgré

l'âpreté du climat le plus rigoureux, la rivale des états les plus policés, par ses progrès dans la civilisation, dans le commerce, dans la marine, dans l'art militaire, et dans presque tous les autres arts? A-la-vérité, cette nation, pour parvenir si rapidement à ce haut degré, n'a point passé, comme les autres peuples, par des intermédiaires toujours si longs et si pénibles; elle est allé chercher les connoissances et les lumières toutes perfectionnées chez les peuples les plus instruits de l'Europe, et les a transportées dans son pays. C'est donc un grand spectacle à offrir au mon de que l'histoire d'une nation, qui naguères comptée presque pour rien, joue maintenant un rôle si important dans l'univers. On est donc sûr d'intéresser la curiosité, en présentant à-la-fois, aux yeux et à l'esprit, les principaux événemens de cette même nation, et en retraçant rapidement ce qu'elle a été autrefois, et ce qu'elle est aujourd'hui.

De tous les mémoires, relations ou différentes histoires qu'on a publiés sur la Russie, les artistes ont préféré, avec raison, de suivre l'histoire qu'en a donné depuis quelques années M. Levesque, comme la plus complète, la plus instructive et la plus digne de foi. En effet, un écrivain qui a longtemps vécu en Russie, qui a étudié les différens dialectes de la langue du pays, qui a été à portée plus que personne de consulter les monumens, de puiser dans les meilleures sources, et d'observer de près le caractère, les mœurs et les usages de ceux dont il parle, doit nécessairement inspirer le plus de confiance; et, je l'avouerai avec plaisir, sa manière de présenter les faits et d'exposer ses opinions, a je ne sais quelle simplicité noble et franche qui achève de lui concilier la bienveillance des lecteurs. C'est aussi sans peine que je me suis conformé au plan que les artistes ont adopté; mais l'objet de M. Levesque est entièrement différent du mien : M. Levesque

écrit une histoire complète; il est obligé de rechercher les moindres détails, de suivre le fil des événemens, de lier les faits, de les discuter, et de motiver son opinion. Moi, je ne dois que décrire les traits les plus frappans, en développer les causes et en présenter les résultats; ou, pour mieux dire, je ne fais qu'expliquer, pour l'intelligence des gravures, les sujets choisis par les artistes. Le but de M. Levesque est d'instruire; le mien, d'intéresser; et ce n'est qu'avec le secours de son travail que j'espère y parvenir.

L'origine de presque tous les peuples se perd dans une obscurité impénétrable. Les premiers temps de leur histoire n'offrent guères qu'un mélange confus de fables invraisemblables, d'aventures romanesques, et de superstitieuses absurdités. Les écrivains qui ont cherché à pénétrer dans cet abîme ténébreux, n'ont donné le plus souvent que des conjectures pour des certitudes, des probabilités pour des preuves, et des vraisemblances pour des vérités. Avant l'invention de l'imprimerie, de vieilles chroniques, rédigées par des moines obscurs, dans des temps d'ignorance, ont consigné des faits hasardés, qu'il étoit impossible de vérifier; des écrivains postérieurs les ont ensuite répétés sans discussion : les erreurs se sont propagées, et les peuples les ont adoptées sans examen, d'autant plus facilement, qu'elles flattoient leur vanité. C'est ainsi que s'est perpétué ce qui paroît si absurde aux yeux de l'observateur éclairé. C'est peut-être ainsi qu'on a donné aux Russes et aux Slaves, qui par la suite se sont confondus avec les premiers, une origine de la plus haute antiquité, en les faisant descendre les uns et les autres de deux fils de Japhet, troisième fils de Noé. Je laisse aux savans le soin de débrouiller ce qui est indébrouillable; de pareilles recherches me semblent peu utiles à l'instruction des hommes, que, selon moi, l'historien doit avoir seule en vue.

L'histoire de la Russie ne remonte guères que vers le cinquième siècle, et ce n'est que depuis le neuvième que ce peuple a commencé de figurer d'une manière suivie. Sans m'engager dans aucune discussion étrangère à mon objet, je me bornerai à dire qu'il paroît constaté, par des monumens authentiques, que les Russes proprement dit ont commencé par adopter les mœurs, les coutumes et la religion des SLAVES, qu'on appelle par corruption SLAVONS ou ESCLAVONS, peuple qu'on croit originaire de l'orient. Les uns supposent que le nom de SLAVE vient de SLAVA, qui signifie GLOIRE; d'autres le font dériver de SLOVO, qui veut dire MOT ou PAROLE, parce qu'ils appeloient MUETS tous les étrangers qui ignoroient leur langue, et qu'ils étoient persuadés que ceux qui la parloient avoient seuls le don de la parole.

DE LA RELIGION DES SLAVES.

DESCRIPTION DES FÊTES QU'ILS CÉLÉBROIENT EN L'HONNEUR DE PÉROUN ET DE KOUPALO, DEUX DE LEURS PRINCIPALES DIVINITÉS.

TOUS les peuples ont commencé par avoir une idée confuse de la Divinité, et tous se sont accordés à reconnoître un Être supérieur. En effet, en voyant l'ordre constant des jours et des saisons; en observant l'admirable harmonie qui règne dans toutes les parties de cet univers, il étoit impossible que l'homme attribuât au hasard ces prodiges si souvent répétés, et qu'il n'y reconnût pas l'existence d'un Être suprême. Chez les hommes, ce n'est pas l'instinct naturel, c'est l'abus du raisonnement qui fait les athées. Mais comment représenter et définir l'architecte de ce grand tout, et le moteur invisible des prodiges qui s'opèrent chaque jour si

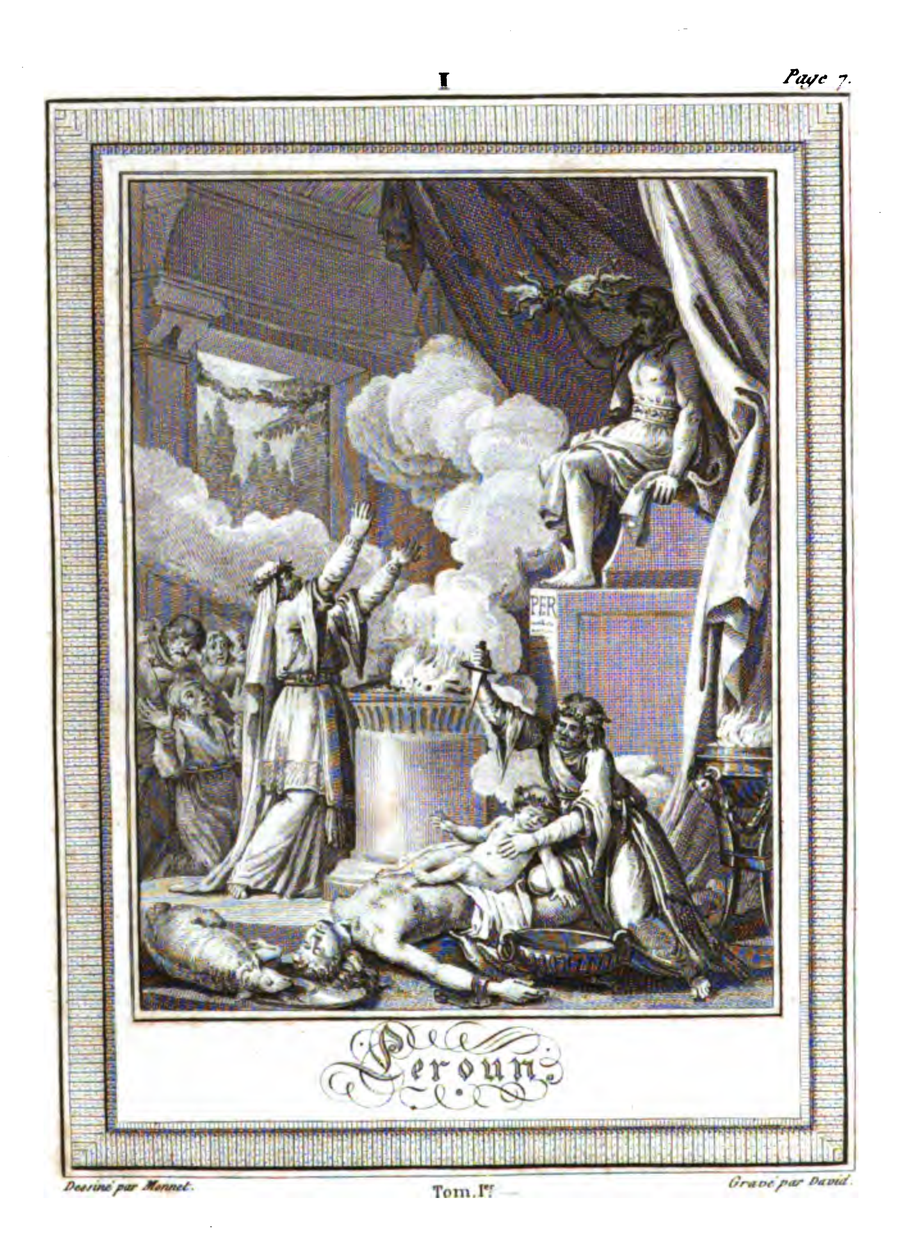
visiblement? Chaque peuple s'en fit une idée particulière, et se le figura sous des formes différentes. L'effet a souvent été pris pour la cause. Les uns furent persuadés que cet astre, dont l'absence est une espèce de calamité, et dont le retour ranime tout ce qui respire, étoit cet Être puissant, et ils lui rendirent un culte solennel. De toutes les erreurs, celle-là étoit peut-être la plus vraisemblable. Les autres crurent reconnoître cet Être suprême dans les bienfaiteurs de l'humanité. Ainsi, les premiers qui enseignèrent l'agriculture, la médecine, l'architecture et tous les arts nécessaires à la vie, les héros dont la valeur défendit leurs semblables des attaques des brigands ou des bêtes féroces, ceux dont les talens extraordinaires ont influé sur le bonheur commun, furent mis d'abord au rang des Divinités. Pour les honorer, on leur bâtit des temples, on leur créa un culte, et tout culte demande des ministres. Voilà, sans doute, l'origine de toutes les religions; et, s'il étoit permis de citer ses écrits, je rappellerois ces vers dans lesquels j'ai autrefois consigné cette vérité :

Ah! sans doute la bienfaisance
Fut le premier Dieu des mortels,
Et ce fut la reconnoissance
Qui dressa les premiers autels.

Après avoir mis au rang des dieux ses bienfaiteurs, l'homme déifia ses passions; et, par une suite d'abus, on multiplia chaque jour les objets de ses adorations, on peupla le ciel de divinités. La vendange, la moisson, la chasse, les eaux, les forêts, le feu eurent leurs protecteurs particuliers. On déifia même les vertus et les vices qui y sont le plus opposés : l'amour et la haine, la paix et la guerre, la richesse et la pauvreté, la chasteté et la débauche, la santé et la

douleur, l'ambition et la modération, la vie et la mort, eurent également des temples, des cultes, des adorateurs et des ministres.

M. Levesque, dans un petit vocabulaire, a fait voir que la langue des Slaves avoit un rapport singulier avec la langue latine. Leur religion eut à-peu-près la même conformité avec celle des Romains; ils révérèrent aussi une Vénus, sous le nom de LADA, laquelle avoit pour fils un Cupidon, sous le nom de LÉLIA ou LÉLIU, et une Hyménée, qu'on appeloit POLÉLIA. Les femmes stériles invoquoient une Lucine, sous le nom de DIDILIA. DOGODA, qui rafraîchissoit les airs, étoit Zéphyre; et POZVID, qui soulevoit les vents et les tempêtes, étoit Borée. Ils avoient même une Diane et une triple Hécate, sous le nom de TRIGLIVA ou TRIGLA, déesse à trois têtes, et ils imploroient encore une ZÉNOVIA, pour avoir une chasse heureuse. Enfin, Morphée, le dieu du sommeil et des songes, se nommoit KIKINCORA; Apollon, ZNITCH; Esculape, KHORS ou CORCHA. OSSAD, qui présidoit aux festins et aux plaisirs, ressembloit à Comus; NIIA étoit Pluton; KOLIADA, le dieu de la paix; TSAR MORSKY, Neptune, ou roi de la mer. Un Priape, un Pluton, une Flore, un dieu Therme, des Nymphes, des Satyres, des Faunes, qu'ils représentoient sous les mêmes formes et avec les mêmes attributs; et même des dieux domestiques étoient, sous d'autres noms, des divinités qui se subdivisoient encore en divinités inférieures, et qui différencioit dans chaque peuplade. Il étoit bien difficile que, dans ce mélange de tant de dieux, la superstition et le fanatisme ne vinssent pas prendre place dans leurs temples. On ne tarda pas à vouloir pénétrer dans les secrets de l'avenir, et on croyoit les découvrir en jetant en l'air des cercles ou des anneaux noirs d'un côté et blancs de l'autre. On consultoit les ondulations du feu et de



Peroun.

Dessiné par Monnet. Tom. Ier Gravé par David.

la fumée; on craignoit la rencontre de certains animaux; on interprétoit leurs cris et leurs mouvemens. Presque partout la foiblesse humaine a été la même.

Les Slaves de Rugen portèrent la superstition jusqu'à diviniser le lac STOUDENETS, qui se trouvoit au milieu d'une forêt épaisse. En vain la nature y prodiguoit toutes sortes de poissons, c'étoit un sacrilége d'y pêcher. A l'approche du printemps, on célébroit sur les bords de ce lac, avec solennité, la fête du dieu des eaux. On faisoit des sacrifices sur le rivage; on n'approchoit du fleuve qu'avec un respect mêlé de crainte; on n'y puisoit qu'avec de ferventes prières; on y plongeoit, avec de grandes cérémonies, des hommes qui, souvent, par excès de dévotion, couroient eux-mêmes s'y précipiter.

Mais les principales divinités des Slaves, celles dont le culte étoit le plus honoré, et dont la fête se célébroit avec le plus de solennité, étoient PÉROUN ou PERKOUN, selon quelques nations slavones, et KOUPALO.

PÉROUN étoit le premier des Dieux, comme le Zeus des Grecs et le Jupiter des Romains. C'étoit à lui qu'on attribuoit les phénomènes célestes; c'étoit lui qui, pour se venger de l'ingratitude des hommes et punir les coupables, s'annonçoit par le feu des éclairs, et lançoit la foudre; c'étoit par son ordre que les nuages se rassembloient ou se dispersoient, que les pluies tomboient par torrens sur la terre, ou que le ciel reprenoit sa sérénité; c'étoit, enfin, lui qui régissoit le ciel et la terre : il étoit le souverain des autres divinités.

« Sa statue étoit placée dans un temple magnifique; sa tête » étoit d'argent, ses moustaches d'or, ses jambes de fer; le » reste étoit du bois le plus dur et le plus incorruptible. Sur » tout son corps, on voyoit éclater les rubis et les escar» boucles. Sa main étoit armée d'une pierre qui représen» toit la forme d'un éclair qui fend la nue en serpentant; le

» feu sacré brûloit continuellement devant lui ; les prêtres » étoient chargés de l'entretenir : c'étoit un crime capital de » le laisser éteindre ; les coupables étoient condamnés à périr » dans les flammes, comme ennemis du dieu. On commença » par lui sacrifier des animaux, et ensuite on immola sur ses » autels des prisonniers de guerre. Lorsque le hasard eut fait » réussir ce qu'on avoit demandé à ce dieu, en lui sacrifiant » des prisonniers, on s'imagina que le sang humain lui étoit » agréable, et que le seul moyen de se le rendre favorable » étoit d'en verser ; au défaut de prisonniers, on lui immola » des enfans du pays. C'est ainsi que l'homme a toujours été » la victime de la superstition et du fanatisme ».

Quelquefois on rendoit à ce dieu terrible un hommage moins sanguinaire : on se bornoit à se couper la barbe et les cheveux, et à les lui présenter en offrande. De vastes forêts lui étoient consacrées ; quiconque y auroit coupé un arbre, une seule branche, auroit à l'instant expié, par la mort, une si horrible profanation.

Mais si le dieu PÉROUN ne s'annonçoit que par le bruit du tonnerre, et n'exigeoit que des fêtes ensanglantées, les Slaves honoroient un autre dieu plus doux et moins cruel, qui, après PÉROUN, étoit le plus révéré parmi eux ; ce dieu se nommoit KOUPALO ; sa puissance n'éclatoit que par des bienfaits : c'étoit lui qui présidoit aux productions de la terre.

« Le temple de ce Dieu étoit au milieu des campagnes. Il » étoit représenté debout sur un piédestal, tenant entre ses » mains une espèce de corne remplie de fleurs et de fruits. » C'étoit la divinité de l'Abondance ; on l'imploroit au milieu » des plaisirs, de la joie et des festins. On célébroit sa fête » vers le commencement de l'été, c'est-à-dire, le 24 juin, » précisément le même jour et presque de la même manière » que nous célébrons la fête de Saint-Jean-Baptiste. De jeunes



Dessiné par Monnet. Tom. Ier Gravé par David.

» garçons et de jeunes filles parés de guirlandes de fleurs, la » tête couronnée de feuilles nouvelles, formoient des chœurs » de danse et sautoient légèrement par-dessus les feux qu'on » avoit allumés. On n'entendoit partout que les expressions » de la joie et du bonheur, et le nom de KOUPALO étoit mille » fois répété dans des chansons ».

Le peuple slave conserve encore, en quelques lieux, l'usage de cette fête. On passe dans les festins la nuit qui précède le jour de la fête. On allume des feux de joie, et l'on danse autour. Le bas peuple, en plusieurs endroits, appelle KOUPALNITSA, du nom de cette divinité, Sainte-Agrippine, qu'on invoque le même jour.

Les Slaves avoient pour les morts un respect qui s'est encore conservé chez les Russes. Les cérémonies religieuses accompagnoient les cérémonies funéraires. La plupart de ces peuples enterroient leurs morts; ils déposoient les cadavres dans une fosse, et ensuite formoient au-dessus une monticule de terre; ils s'assembloient autour, et y célébroient la TRIZNA, qui consistoit en un festin religieux, où l'on prodiguoit le plus fort hydromel. Quelquefois, à la mort d'un prince ou d'un grand, les fêtes funèbres finissoient par le sacrifice de quelques prisonniers de guerre.

Certains autres peuples slaves brûloient les morts au lieu de les enterrer; on commençoit par la TRIZNA, ensuite on brûloit le cadavre. On recueilloit avec soin les cendres et les os qui n'étoient pas consumés, et on les renfermoit dans des urnes qu'on plaçoit sur des colonnes près de la ville.

L'usage de la TRIZNA s'est perpétué chez les Russes : à presque tous les enterremens, on distribue aux assistans du thé, du café, du vin, du punch et autres liqueurs. Tandis qu'on s'occupe à boire, le mort, bien rasé, bien frisé, est exposé à découvert sur un cercueil peint, doré ou argenté, doublé d'é-

toffe; il est revêtu de ses plus magnifiques habits. Dans ses mains, couvertes de gants blancs, il tient une croix et un bouquet.

Cette religion a été long-temps la dominante chez les premiers souverains de la Russie. Quelques peuples de leur domination avoient néanmoins des divinités particulières, dont les détails seroient trop longs à décrire.

HISTOIRE.

Les habitans de Novogorod se révoltent contre Rurik, qu'ils avoient appelé pour les gouverner. Rurik les combat, et tue de sa propre main Vadime, le chef des rebelles. (en 862.)

Une tradition, consignée dans les plus anciennes chroniques, place, vers le cinquième siècle, la fondation de Kief, et celle de Novogorod.

On prétend que la première de ces villes fut fondée en 430, par Kii, que les uns regardent comme un prince du pays, et qui, selon d'autres, n'étoit qu'un simple batelier. On ne sait si, après lui, son trône fut occupé par sa postérité. Jusqu'à l'année 851, il n'est pas plus question de ses successeurs, que du peuple qu'il avoit gouverné.

Les historiens de Bizance rapportent que, vers ce temps, les Russes firent une incursion sur Constantinople, pendant que l'empereur grec, Michel III, étoit allé loin de sa capitale, combattre les Sarrasins. Ce prince apprend la démarche des Russes, il retourne sur ses pas avec son armée; mais les Russes avoient déjà ravagé les bords de la mer Noire : les rives du Bosphore de Thrace étoient livrées à la flamme et au fer, et l'entrée de Constantinople étoit fermée par la flotte ennemie.

Cependant l'empereur parvient, non sans peine, à se jeter dans la ville; mais au lieu de rallier ses troupes, il passe la nuit en prière. Heureusement que la tempête disperse la flotte russe : Oskhold, qui commandoit l'expédition, est contraint de demander la paix et le baptême, et retourne à Kief.

Novogorod, une des villes les plus importantes de la Russie, s'élevoit, vers le même temps, aux bords du Volkhof, et près du lac Ilmen, sur les débris de la ville de Slavenck, deux fois ravagée par la guerre et par la peste ; il paroît qu'on ignore qui en fut le fondateur. Comme sa position la rendoit favorable au commerce, les Russes y firent leur principale résidence. L'histoire de cette ville, jusqu'au neuvième siècle, est aussi inconnue que celle de Kief. Les Slaves de Novogorod se gouvernoient par eux-mêmes, et imposoient des tributs aux peuples dont ils étoient entourés. Ils s'étoient rendus extrêmement redoutables à tous leurs voisins. Cependant, les dissentions continuelles qui s'élevèrent parmi eux, finirent par les rendre, à leur tour, tributaires des Varaignes : c'est ainsi qu'on appeloit les habitans de la mer Baltique. Ils ne tardèrent pas à secouer le joug ; ils refusèrent le tribut, et ne recouvrèrent leur liberté que pour se livrer à tous les désordres de l'anarchie. Fatigués de tant de calamités, ils implorèrent ces mêmes Varaignes, dont ils avoient secoué le joug, et leur demandèrent des maîtres. A leur prière, trois frères Varaignes vinrent s'établir avec leurs sujets à Novogorod ; mais ces princes, qui se nommoient Rurik, Émaf et Trouvor, loin de résider dans la capitale, se dispersèrent sur les trois principales frontières, et y bâtirent des villes qu'ils fortifièrent pour être en état de repousser les entreprises des étrangers.

« Les habitans de Novogorod, toujours impatiens, ne pou-
» vant, ni vivre en liberté, ni s'accoutumer à la domination
» d'un maître, se repentirent bientôt d'avoir appelé les princes

» Varaignes ; ils levèrent tout-à-coup, et presque sans pré-
» texte, l'étendard de la révolte contre Rurik. Les rebelles
» mirent à leur tête le nommé Vadime, un de ces hommes
» entreprenans, pleins de courage et d'audace, qui, n'ayant
» rien à perdre, ne cherchent que le trouble et le désordre
» pour être quelque chose. Mais l'entreprise de Vadime, loin
» d'être utile à la liberté de ses concitoyens, ne fit que pré-
» cipiter sa perte. Il s'engagea un combat sanglant entre
» Rurik et les rebelles : ce prince, en furieux se jette dans la
» mêlée, cherche Vadime, le rencontre, fond sur lui avec
» impétuosité; et, sans lui donner le temps de se défendre, il
» le tue de sa propre main ».

Non content de cette victoire, il poursuivit les rebelles avec acharnement, et fit périr dans les supplices les principaux d'entre eux ; ce trait de vigueur lui assura le trône, et rétablit la tranquillité. Peu de temps après, ses deux frères moururent sans postérité, et son empire s'agrandit de leurs possessions. Autant pour récompenser les guerriers qui l'avoient secondé que pour captiver leur bienveillance, il distribua des villes aux principaux chefs de son armée, et vint alors établir sa résidence à Novogorod. Cependant, les Varaignes, qui avoient été les instrumens de sa puissance, désertèrent ses états, ainsi que les Slaves, et se donnèrent aux princes de Kief, Oskhold et Dir, que quelques chroniqueurs, contredits par d'autres, comprennent au nombre des Varaignes qui accompagnèrent Rurik lorsqu'il fut appelé à Novogorod. Quoi qu'il en soit, après avoir remporté cette victoire sur ses propres sujets, il mourut, ayant régné dix-sept ans, laissant un fils en bas âge nommé Igor.



Rurik tue de sa propre main Vadime.

Dessiné par Monnet. Tom. Ier Gravé par David.

Oleg, nommé par Rurik pour gouverner l'état pendant la minorité d'Igor, forme le projet de s'emparer de l'autorité dont il n'est que le dépositaire. Il attire chez lui, par une horrible perfidie, Oskold et Dir, et s'empare de Kief, en les faisant lachement assassiner. (en 879.)

Rurik, en mourant, avoit nommé Oleg, son parent, pour administrer ses états pendant la minorité de son fils Igor, qui, âgé seulement de quatre ans, ne pouvoit gouverner par lui-même. Mais à peine revêtu de l'autorité, Oleg oublia les intérêts de son pupille, et ne songea plus qu'aux moyens d'envahir le pouvoir qui lui étoit confié, de le conserver et d'agrandir sa domination. Pour mieux colorer ses vues ambitieuses, il feignit d'abord de n'agir que pour défendre l'héritage du jeune Igor. Sous ce prétexte apparent, il va porter la guerre chez les nations voisines. Il rassemble une armée nombreuse, composée de peuples de différentes langues, Slaves, Tchoudes, Varaignes, etc.; il se met à leur tête, emmène avec lui le jeune Igor, et entre en campagne. Sa première expédition est la prise de Smolenk, capitale des Krivitches, et de Lubitch. Ces pays avoient déjà été ravagés plusieurs fois par les incursions des peuples errans qui y avoient porté la désolation et l'effroi; mais le temps et l'industrie avoient réparé ces dévastations. Il paroît que, dès ce temps, les Russes avoient quelques notions de l'ordre social, puisqu'ils avoient des habitations fixes, et qu'ils vivoient de la culture des terres et du produit de leurs troupeaux. Ce n'est point là tout-à-fait la vie d'un peuple sauvage. Il est vrai que leurs cabanes étoient rustiques, et qu'elles ne ressembloient point à nos bâtimens, qui réunissent la beauté du dehors à la commodité du dedans.

Toutes les conquêtes que faisoit Oleg dans sa course belliqueuse, ne servoient qu'à accroître son ambition. La possession de Kief, qui pouvoit le conduire à la réussite de projets plus vastes, étoit devenue, pour le moment, le principal objet de ses vœux; il brûle de s'en rendre maître. Il arrive aux pieds de ses murs; mais n'osant pas se fier à la destinée des armes, toujours périlleuse et souvent incertaine, il ne hasarde point d'en faire le siége : il trouve moins dangereux pour lui d'imaginer une perfidie qui puisse lui livrer cette ville.

« Pour exécuter son infâme projet, il laisse son armée
» derrière lui; il en cache une partie dans des barques qu'il
» conduit lui-même. Sous un nom supposé, il se fait passer
» pour un simple marchand, que lui et Igor ont chargé de
» quelque négociation à Constantinople ; ensuite, il feint
» d'avoir une affaire importante à communiquer aux deux frères
» Oskhold et Dir. Il prétexte une indisposition qui le prive
» du plaisir d'aller conférer avec eux; il leur fait même porter
» des excuses de sa part, par des officiers qu'il leur dépêche
» exprès, et les invite, au nom de l'amitié, de venir le trouver.
» Ces deux princes, touchés des témoignages d'amitié qu'il
» leur prodigue, s'empressent de se rendre à son invitation.
» Ils ont si peu de défiance, que seuls, et sans se faire
» accompagner par qui que ce soit, ils se livrent à la merci
» du scélérat qui a juré leur perte. A peine sont-ils arrivés,
» que les soldats du perfide Oleg s'élancent hors de leurs
» barques et les entourent de tous côtés. Alors, Oleg lui-
» même prend le jeune Igor dans ses bras, l'élève en l'air; et
» jetant un regard farouche et menaçant sur les deux souve-
» rains de Kief : VOUS N'ÊTES, leur dit-il, NI PRINCES, NI
» RACE DE PRINCES, ET VOICI LE FILS DE RURIK. Ces mots,
» prononcés d'une voix foudroyante, sont le signal convenu
» entre lui et les instrumens de sa perfidie. Au même instant



Oleg fait assassiner Oskold et Dir
en 879

Dessiné par Monnet — Tom. Ier — Gravé par David.

» des soldats se précipitent sur les deux frères sans défense, » les massacrent impitoyablement, et font rejaillir tout leur » sang sur Oleg, qui, loin de dissimuler sa joie, s'applaudit » hautement du succès de sa lâche trahison ».

C'est ainsi que ce perfide usurpateur s'est rendu maître de Kief. Soit que la consternation et l'effroi que ce crime dut inspirer aux habitans de cette ville, eussent enchaîné leur courage, soit qu'ils fussent indisposés contre leurs souverains, parce que ceux-ci avoient embrassé le christianisme, ces habitans n'opposèrent au vainqueur aucune résistance. Oleg entra à Kief en triomphe et sans obstacle, et il y établit le siége de sa domination. Là, il s'occupa à fonder de nouvelles villes; il força les peuples voisins à lui payer annuellement des tributs, soit en argent, soit en pelleteries, ou autres marchandises. Novogorod fut imposée à trois cents grivnes, somme qui paroît considérable; car il est impossible d'évaluer au juste la monnoie qui étoit alors en usage dans le pays : on en connoît à peine le nom. Pour leur valeur, on n'a aucun moyen de l'apprécier.

OLEG, A LA TÊTE DE QUATRE-VINGT MILLE HOMMES, EXÉCUTE LE PROJET DE SURPRENDRE CONSTANTINOPLE. APRÈS UNE NAVIGATION DES PLUS DIFFICILES ET DES PLUS PÉRILLEUSES, IL SE PRÉSENTE DEVANT CETTE VILLE, QU'IL TROUVE FERMÉE PAR DE GROSSES CHAÎNES; IL PORTE LA FLAMME ET LE FER DANS TOUTE LA CONTRÉE, Y COMMET TOUTES SORTES D'EXCÈS, ET FORCE LÉON A DEMANDER LA PAIX, ET A ACCEPTER LES CONDITIONS LES PLUS DURES. LÉON JURE LA PAIX SUR LA CROIX, ET LES RUSSES LA JURENT SUR LEURS ÉPÉES, EN ATTESTANT LEURS DIEUX. (en 904.)

Les premières conquêtes d'Oleg ne sont que le prélude de

projets plus vastes. Son ambition s'accroît par la facilité que, jusqu'à présent, il avoit trouvée à la satisfaire. Il médite une entreprise des plus hardies. Il ne se propose rien moins que d'aller surprendre Constantinople. A cet effet, il rassemble tout-à-coup quatre-vingt mille combattans ; il les place sur deux mille barques, se met à leur tête, et part, en laissant le jeune Igor à Kief. La navigation, chez les peuples barbares, ne ressembloit alors en rien à celle des peuples policés. Celle d'Oleg et de sa troupe ne rencontre que des obstacles à vaincre et des dangers à courir. Les Russes ne pouvoient entrer dans le Pont-Euxin que par le Dnêpre ou Boristhène. Ils descendent d'abord une partie de ce fleuve, sans trop de contrariétés; mais parvenus aux sept écueils qui en embarrassent le cours, pendant l'espace d'environ quinze lieues, ils ne rencontrent plus que des travaux, des fatigues et des périls sans nombre. Il leur a fallu un courage extraordinaire pour les surmonter: tantôt ils étoient obligés de décharger leurs barques, et de les faire glisser sur des rochers, en les poussant à force de bras, ou avec de longues perches; tantôt il leur falloit porter le bagage l'espace de six mille pas; et, pliant sous le fardeau, ils se trouvoient ainsi exposés à être attaqués à chaque instant par les Petchênègues, leurs ennemis personnels. Après avoir évité les écueils et les dangers de toute espèce, ils arrivent à l'embouchure du Boristhène, et débarquent dans une île qui se trouve entre la pointe d'Otchalof et celle de Kinbourn, pour y radouber leurs frêles bâtimens, se reposer quelque temps de leurs fatigues, et attendre un vent favorable. Enfin, en suivant la côte occidentale du Pont-Euxin, Oleg et son armée parviennent à découvrir Constantinople; arrivés au détroit sur lequel domine cette ville impériale, que les Russes appeloient TSARGRAD, LA VILLE DES CÉSARS, ils s'en croyent déjà les maîtres; mais tout-à-coup ils se trouvent arrêtés par un nou-

vel obstacle auquel ils ne s'attendoient pas : l'entrée de Constantinople étoit fermée par de fortes chaînes; l'armée commence à murmurer, et est prête à se mutiner; Oleg ne se déconcerte pas : il ne voit de ressource que dans un parti désespéré; il harangue sa troupe, et lui promet le pillage. Cet espoir ranime le courage des soldats; les obstacles ne font qu'irriter leur cupidité; tout devient possible à leur industrie. Ils tirent à terre leurs barques, et en moins de rien construisent des roues qu'ils y adaptent. Par ce moyen, ils parviennent à faire rouler sur la terre ces chars d'une espèce nouvelle, et les conduisent sous les murs de la ville. Quelques chroniques anciennes ont prétendu qu'à l'aide de voiles, ces barques voguoient sur la terre ferme, aussi facilement que sur les plaines liquides. Le lecteur me dispensera, sans doute, de réfuter sérieusement une fable aussi absurde. Quoi qu'il en soit, les troupes d'Oleg se livrent aux plus grands excès, et commettent des horreurs de toute espèce. Ils portent le ravage et la désolation dans toute la contrée; ils dévastent les campagnes; ils arrachent les arbres et les moissons; toutes les maisons sont livrées à la flamme et au pillage; les habitans égorgés; les femmes, contraintes de céder à la brutalité d'une soldatesque effrénée, sont ensuite massacrées sur le corps de leurs époux, de leurs pères et de leurs enfans. La terre est jonchée de ruines, et inondée de sang, et la mer couverte de cadavres qu'on y précipite avec les vivans.

Léon régnoit alors à Constantinople. Ce prince, surnommé le Philosophe, parce qu'il s'appliquoit à l'étude de quelques sciences, avoit trop négligé la science la plus nécessaire à ceux qui ont le malheur de gouverner, celle de bien connoître et de bien remplir ses devoirs. Epouvanté des progrès du vainqueur, et ne pouvant s'y opposer, il ne rougit pas, pour s'en délivrer, d'avoir recours au plus lâche des expédiens; il forme

le dessein de l'empoisonner dans des rafraîchissemens; mais cette tentative n'ayant pas réussi, il se voit contraint de mendier humblement la paix, et de souscrire aux conditions qu'il plaira au vainqueur de lui imposer.

« En conséquence, il s'oblige, par un traité, de payer douze » GRIVNES, les uns disent à chaque vaisseau d'Oleg, les autres » à chacun de ses soldats. En outre d'une contribution aussi » exhorbitante, il s'engage encore de nourrir, pendant six » mois, tous les marchands russes qui viendroient commercer » dans ses états; de leur fournir, à leur retour, des provi- » sions de vivres, et autres choses nécessaires pour leur voyage, » et de n'exiger d'eux aucun droit de douane. Oleg, cepen- » dant, a bien voulu, comme par grace, se relâcher de sa » sévérité, en consentant que les Russes qui ne feroient point » le commerce, ne jouiroient point de la prérogative d'être » défrayés aux dépens des Grecs. Ce n'est pas tout; il exige » encore de fortes contributions en faveur de plusieurs villes » russes gouvernées par des princes qui étoient dans sa dépen- » dance. Jamais, peut-être, vainqueur n'a si cruellement » abusé de sa victoire, et n'a imposé au vaincu des condi- » tions aussi dures. Le malheureux Léon se voit obligé d'ache- » ter la paix par tous ces sacrifices, et de ratifier ce traité en » en jurant l'exécution sur la croix; les Russes, de leur côté, » jurent sur leurs épées, en prenant à témoins de leurs ser- » mens, et Péroun, dieu de la foudre, et Voloss, dieu des » troupeaux ».

Léon ne sentit pas assez que le peu de résistance que les Russes avoient éprouvée dans leurs conquêtes et dans l'acceptation des lois rigoureuses qu'il leur avoit plu de lui dicter, ainsi que le butin immense qu'ils remportoient, loin de les désarmer, n'étoit qu'un nouvel aiguillon qui devoit les exciter à renouveler leurs hostilités, et à revenir assouvir leur in-



Oleg et Léon jurent la paix en 904.

Dessiné par Monnet. Tom. I.er *Gravé par David.*

satiable cupidité. Les Russes, chargés d'une prodigieuse quantité d'effets précieux de toute espèce, retournèrent dans leur patrie. Oleg rentra dans Kief au bruit des acclamations de tout un peuple, qui, ébloui de toutes les richesses que la victoire avoit procurées à leur souverain, le regarda comme un être surnaturel, dont les succès miraculeux devoient inspirer la plus profonde vénération.

Oleg, rentré dans ses états, ne perdit point de vue le traité qu'il avoit forcé les Grecs d'accepter; il le trouva imparfait, et crut que, pour le compléter, il devoit y ajouter un supplément contenant plusieurs articles importans. En conséquence, il envoya à l'empereur Léon des députés pour lui faire signer un second traité, dans lequel ces nouveaux articles étoient rédigés; l'empereur grec ne fit pas plus de difficulté de ratifier celui-ci, qu'il n'en avoit fait pour le précédent.

M. Levesque a tiré d'une ancienne chronique quelques-uns de ces articles, qu'il a consignés dans son histoire. Ils sont trop curieux pour ne pas les mettre sous les yeux du lecteur. Non-seulement ils font parfaitement connoître l'esprit et les usages de ce temps, mais encore on y verra que les Russes, qu'on regardoit comme barbares, avoient dès-lors, sur la législation, des notions plus justes que nous n'en avions nous-mêmes à la même époque.

Ces articles furent signés respectivement par les souverains de Constantinople et de Kief. En voici les principaux, tels qu'ils sont rapportés par M. Levesque :

« II. Si un Grec fait quelqu'insulte à un Russe, ou un Russe » à un Grec, et qu'elle ne soit pas suffisamment prouvée, on » prendra le serment de l'accusateur, et l'on fera justice ».

« III. Si un Russe tue un Chrétien, ou si un Chrétien tue » un Russe, on fera mourir l'assassin sur le lieu même où s'est » commis le crime. Si le meurtrier prend la fuite, et qu'il

» soit domicilié, la portion de sa fortune qui lui appartient » SUIVANT LA LOI, sera donnée au plus proche parent du mort, » et la femme du meurtrier retirera l'autre portion du bien » qui, PAR LA LOI, doit lui appartenir ».

« IV. Celui qui frappera un autre avec une épée ou avec » quelqu'autre arme, payera trois litres d'or, SUIVANT LA » LOI RUSSE. S'il ne possède pas cette somme, et qu'il l'af- » firme par serment, il donnera à l'offensé tout ce qu'il a, » jusqu'à l'habit dont il est revêtu ».

« V. Si un Russe fait un vol chez un Grec, ou un Grec chez » un Russe, et qu'il soit pris sur le fait, et tué par le pro- » priétaire, il ne sera fait aucune poursuite pour venger sa » mort; mais si le propriétaire peut le saisir, le lier et le » conduire au juge, il reprendra la chose volée, et le voleur » lui payera le triple ».

« X. Si un Russe attaché au service de l'empereur, ou » voyageant dans les états de ce prince, vient à mourir sans » avoir disposé de ses biens, et qu'il n'ait pas de proches » parens auprès de lui, ses biens seront envoyés à ses héri- » tiers; et s'il les a légués par testament, ils seront de même » remis au légataire ».

Ce n'est plus ici un triomphateur qui, enivré de sa victoire, dicte aux peuples qu'il a soumis ses ordres absolus : c'est un législateur sage, qui, pesant avec équité les intérêts respectifs des deux nations, propose des conventions également avantageuses à toutes deux, et qui ne favorise pas l'une au préjudice de l'autre.

Les conditions de ce traité ont sans doute fait naître dans l'esprit du lecteur plusieurs observations. Il a dû remarquer, premièrement, que les Russes avoient la plus grande confiance dans les sermens, qui étoient pour eux un frein des plus sacrés, tandis que, chez les peuples corrompus, ce n'est

le plus souvent qu'une vaine formalité dont on se joue à son gré.

Secondement, que des lois qui prononcent la peine de mort contre tout meurtrier, sans aucune exception, sont bien supérieures à nos anciens capitulaires, par lesquels l'assassin qui étoit riche en étoit quitte pour une amende plus ou moins forte, suivant la qualité du mort; et, par ce moyen, la vie des individus étoit à la merci de tout homme riche ou puissant.

Troisièmement, que les lois sur les confiscations du bien des coupables, dont des peuples qui se disent policés ont si horriblement abusé, conservoient à la veuve du criminel la portion de ce bien qui lui appartenoit, et ne réduisoient pas inhumainement, à la mendicité et au désespoir, toute une famille qui n'avoit eu aucune part au crime.

Quatrièmement, qu'en ne prononçant point la peine de mort pour le vol, et en ne condamnant le coupable qu'à la restitution, à laquelle on ajoutoit une amende, la punition étoit judicieusement proportionnée à la nature du délit.

Cinquièmement, que les Russes contractoient des conventions en se mariant, faisoient des testamens, et en respectoient religieusement toutes les dispositions. Cela prouve encore qu'ils avoient connoissance de l'art d'écrire.

Par ce qu'on vient de lire, on a vu, d'un côté, qu'au milieu de la barbarie, Oleg, tout féroce qu'il étoit, avoit des idées de justice et de droiture que n'avoient point encore des peuples qui se croyoient plus civilisés; et par la cause à laquelle certains chroniqueurs ont attribué la mort de cet usurpateur, on verra, d'un autre côté, que, dans des temps d'ignorance, la foiblesse humaine adopte avec avidité le merveilleux le plus absurde, et les contes les plus ridicules.

On rapporte donc qu'Oleg montoit souvent un cheval qu'il aimoit beaucoup; qu'avant son expédition de Constantinople,

de prétendus devins lui avoient prédit que ce cheval seroit un jour la cause de sa mort ; en conséquence, il le fit aussitôt éloigner de lui ; il recommanda néanmoins qu'on en eût le plus grand soin. Au bout de quelques années, il se ressouvint de son cheval, et en demanda des nouvelles à un de ses écuyers ; celui-ci lui apprit qu'il étoit mort depuis long-temps. Alors, se moquant de la prétendue infaillibilité des devins, il se fit conduire à l'endroit où étoient les restes de l'animal ; en voyant ses os dispersés, il se mit à rire avec dédain : VOILA DONC, dit-il, CELUI QUI DEVOIT ME CAUSER LA MORT. Au même instant il donna, par mépris, un coup de pied dans la tête du cheval, il en sortit tout-à-coup un serpent, qui le blessa mortellement.

C'étoit, suivant cette fable, par un vile reptile que devoit périr ce guerrier si formidable, aux armes duquel rien n'avoit pu résister ; qui, usurpateur du trône qui lui étoit confié, régnoit si despotiquement, avoit soumis les peuples les plus belliqueux, en exigeoit arbitrairement des tributs, et faisoit trembler les Césars jusque sur leur trône. C'est le chêne antique et robuste, dont l'énorme poids a long-temps surchargé la terre, et qui, après avoir résisté pendant des siècles aux plus violentes tempêtes, tombe enfin sous la coignée d'un bûcheron foible et décrépit.

Oleg gouverna pendant trente-trois ans sans aucune opposition, et les états qu'il avoit envahis, et les peuples qu'il avoit soumis.

Il faut croire qu'alors chez les Russes aucune loi n'assuroit à un mineur la succession du trône auquel il étoit appelé, et ne pouvoit réprimer les tentatives de l'usurpateur qui chercheroit à s'en emparer.

Je finirai ce paragraphe par observer que des négociateurs chargés de conclure les deux traités entre la Russie et la Grèce,

aucun n'étoit de la nation slavone. Il paroît que les Slaves, en appelant chez eux les princes varaignes, n'avoient conservé aucune part à l'administration; les Varaignes seuls occupoient les places les plus importantes, dont les nationaux étoient écartés. Rien ne démontre mieux le danger d'implorer le secours des étrangers; à peine ceux-ci ont-ils obtenu la confiance, que le plus souvent ils en abusent pour se rendre les maîtres; et le peuple qui a commis une pareille imprudence, finit ordinairement par être esclave de ceux mêmes qu'il a appelés à sa défense.

IGOR Ier., RURIKOVITCH.

LE PATRICE THÉOPHANE SURPREND LES ENNEMIS, ET LANCE SUR EUX LE FEU GRÉGEOIS. (en 945.)

A peine le bruit de la mort d'Oleg se fut répandu parmi tous les peuples voisins, que ceux-ci qui avoient tremblé au seul bruit de son nom, et qui avoient si lâchement baissé la tête sous son joug, se réveillèrent tout-à-coup; et croyant avoir recouvré pour toujours leur liberté, célébrèrent leur délivrance, en se livrant à tous les transports de la joie la plus folle. Mais d'un excès ils tombèrent dans un autre; de la soumission la plus servile, ils passèrent à l'audace la plus effrénée. Ne connoissant point le prince qui alloit les gouverner, et comptant vraisemblablement sur sa foiblesse, ils crurent le moment favorable pour secouer le joug accablant sous lequel ils gémissoient depuis si long-temps. Ils osèrent refuser à leur prince légitime les tributs qu'ils avoient payés avec tant de soumission à un usurpateur et à leur tyran. Les Drévliens furent les premiers qui levèrent l'étendard de la rebellion. Dès qu'Igor eut apprit cette nouvelle, il fondit sur eux sans leur donner le temps de se reconnoître, les battit complètement, et

les condamna, pour punition, à payer le double du tribut auquel ils étoient assujétis.

Igor ne trouva pas partout la même facilité à dompter les rebelles. Les Ouglitches, qui habitoient les bords orientaux du Dnêpre, lui opposèrent la plus vigoureuse résistance. Le Voevode-Sventelde, qu'Igor avoit chargé de cette expédition, ne parvint à les réduire qu'avec beaucoup de temps et d'efforts. Péresetchen, une de leurs principales villes, se défendit si courageusement, qu'elle ne se rendit qu'après trois ans de siége. Les Ouglitches finirent néanmoins, malgré leur courage, comme tous les rebelles finissent ordinairement, par être vaincus. Ils furent soumis à payer une martre noire par feu. On sait que les martres et les zibelines noires sont beaucoup plus rares, et par conséquent plus estimées et plus chères que les autres. Ce tribut, tout considérable qu'il paroît, fut généreusement abandonné par Igor au guerrier dont le courage avoit réussi à lui procurer ce succès.

Mais pendant que les Russes étoient occupés à faire rentrer dans la soumission les tributaires rebelles, un peuple jusqu'alors inconnu (les Petchênègues) sortit tout-à-coup des bords de l'Isaik et du Volga, et vint fondre sur la Russie. Les Russes n'eurent pas d'ennemis plus redoutables; cette nation belliqueuse et sauvage les inquiéta long-temps; ce fut le rocher où vint échouer l'impétuosité de leur valeur, et qui arrêta la rapidité de leurs courses guerrières. Igor, surpris par cette attaque imprévue, n'étoit point en état de se défendre; et, sans avoir essayé de faire la plus légère résistance, il se pressa de proposer la paix, qui fut acceptée; on ignore à quelles conditions. On pense bien qu'une paix, pour ainsi dire arrachée par force, ne fut pas extrêmement solide. En effet, au bout de cinq ans la guerre recommença entre les deux peuples. Igor les combattit, mais ne les soumit pas; et ce fut pour lui

un assez grand avantage d'avoir pu pendant quelque temps les contenir, de manière à ce qu'ils ne pussent l'inquiéter.

Les victoires qu'Igor remportoit de temps en temps sur les Petchênègues pouvoient flatter son orgueil; mais ils étoient pauvres, et un vainqueur avide n'avoit rien à gagner avec eux. Il falloit un aliment plus alléchant à la cupidité d'Igor. Les richesses que les Russes avoient rapportées, sous son tuteur, de l'expédition de Constantinople, vinrent réveiller en lui la soif du butin. La guerre n'a été long-temps qu'un métier de brigands; les peuples ne s'attaquoient que pour se dépouiller; et malgré la civilisation des nations de l'Europe, ce métier ne se ressent encore que trop souvent de ce qu'il étoit chez les peuples barbares. Igor, au mépris de la foi des traités, et sans aucun prétexte, se détermine à tourner ses armes contre l'empire d'Orient, dont les richesses tentent son avarice. Dix mille barques sont à l'instant préparées; chacune, dit-on, contenoit quarante combattans. D'après cette supposition, le prince russe se seroit vu à la tête de quatre cent mille hommes, ce qui est un peu difficile à croire. Quoi qu'il en soit, Igor parcourt, avec son armée, la Paphlagonie, le Pont, la Bythinie. Toutes les troupes de l'empereur étoient alors occupées dans un pays éloigné. Les Russes n'éprouvent aucune résistance; leur fureur, loin de s'apaiser, semble s'accroître par le peu d'obstacles qu'ils rencontrent. Ce n'étoit pas assez pour eux de n'épargner aucun des malheureux qui tombent entre leurs mains; leur barbarie imagine encore des supplices qui font frémir l'humanité. Les uns sont tout vivans attachés en croix; les autres sont empalés; ceux-ci coupés par morceaux; ceux-là enterrés vifs; quelques-uns sont liés à des poteaux, et les soldats se font un jeu de les prendre pour but de leurs flèches. C'est surtout sur les prêtres que leur férocité s'épuise avec une fureur inouie. Ils les cherchent, les saisissent, leur

attachent les mains derrière le dos, et, à coups de marteaux, leur enfoncent de longs clous dans la tête. On n'entendoit partout sur leur passage que des cris et des gémissemens; on ne voyoit de tous côtés que des maisons dévorées par les flammes, et des cadavres indignement mutilés. Plus ils commettoient d'horreurs, et plus ils brûloient d'en commettre. Eh! que leur avoit fait ce malheureux peuple, pour lui faire éprouver un si cruel traitement? Non-seulement il ne les avoit pas offensés, mais encore il ne leur avoit pas opposé la moindre défense.

Une vérité dont les tyrans devroient bien se pénétrer, c'est que toujours la violence appelle la violence, que les persécuteurs tôt ou tard sont à leur tour persécutés, et que la tyrannie finit toujours par être funeste à ceux qui l'exercent. C'est en vain que leur cruauté, abusant de l'impuissance de leurs victimes, espère encore se livrer impunément aux excès les plus horribles, et que, pour s'étourdir sur les remords, ils entassent crimes sur crimes; mais la patience d'un peuple long-temps vexé peut bientôt se lasser, et le désespoir lui faisant retrouver son courage, peut ne plus connoître de frein, et tirer une vengeance éclatante de toutes les horreurs qu'il a souffertes. C'est ainsi que les Russes, se livrant aveuglément, dans une parfaite sécurité, à toute leur barbarie, ne prévoyoient pas que bientôt ils alloient payer cher le sang qu'ils avoient répandu avec tant de profusion.

« Tandis qu'ils poursuivoient avec un acharnement féroce » le cours de leurs atrocités, les Grecs rassemblent en secret » des forces considérables. Bientôt les Russes sont enveloppés » de toutes parts. Ils s'efforcent en vain de se faire un pas- » sage pour regagner leurs vaisseaux; mais au danger qu'ils » fuient succède un autre danger qu'ils n'avoient pas prévu. » Une nouvelle armée les attend à la vue du Phare. Le patrice » Théophane, à la tête de la flotte grecque, les surprend et

» lance sur eux le feu Grégeois, dont les tourbillons les enve-
» loppent de tous côtés. Pour se soustraire à ce danger in-
» connu, les Russes, épouvantés, se précipitent en tumulte
» vers les rivages de la mer; ils cherchent un asile dans leurs
» barques: mais ce feu les poursuivant sur l'un et l'autre élé-
» ment, leurs barques sont à leurs yeux dispersées et dévorées
» par les flammes, et leurs débris au même instant dispa-
» roissent engloutis dans l'abîme des eaux ».

Les uns périssent par le glaive, ou sont accablés de fers; les autres se sauvent et se répandent sur les rivages de la Bythinie; mais les Grecs avoient si bien concerté leurs mesures, que leurs ennemis rencontrent partout de nouveaux périls. Le patrice Phocas vient les attaquer dans leur retraite avec des troupes choisies; un grand nombre périt encore dans cette action; le reste, poursuivi par la frayeur, prend la fuite dans le plus grand désordre; partout ils trouvent des vainqueurs qui ne leur laissent que le choix de la mort ou des fers.

Le peu du Russes qui avoit survécu à ce désastre regagne en diligence quelques vaisseaux que la flamme avoit épargnés. Ils profitent de la nuit pour lever l'ancre et mettre à la voile, mais le patrice Théophane les attaque de nouveau, les poursuit, et brûle sans miséricorde tous les vaisseaux qu'il peut atteindre. Enfin, de cette armée si considérable, on n'a pu jamais en rassembler un tiers : tout le reste étoit anéanti.

Après une déroute si complète, après tant d'échecs désastreux, Igor, quoique prodigieusement affoibli, médite encore de nouvelles entreprises; la soif du pillage lui tient lieu de courage, et lui fait fermer les yeux sur les dangers auxquels il s'exposoit. Il rassemble de nouvelles troupes, et en soudoyant même les Petchênègues, ses ennemis, il parvient à en grossir son armée. Avec toutes ces forces, il part pour la Grèce; mais il ne pénètre que jusqu'à la Chersonnèse-Tau-

rique. Le trône des Césars étoit alors occupé par un usurpateur nommé Romain ; dès que celui-ci est informé de l'approche des Russes, ils s'empresse de leur offrir de payer le même tribut qu'Oleg avoit imposé à ses prédécesseurs. Igor hésite entre ces propositions et le désir qu'il a de continuer une guerre dont sa soif insatiable pour le butin espère tirer un parti plus avantageux. Dans son incertitude, il assemble son conseil. Un des membres lui rappelle les derniers désastres; il lui représente avec autant de force que de fermeté, l'imprudence qu'il y auroit à s'exposer à de nouveaux malheurs. « Si César fait, dit-il, des propositions aussi avantageuses, » on n'a rien de mieux à faire que de les accepter sans balancer. Ne vaut-il pas mieux, sans risquer un combat in- » certain, avoir de l'or, de l'argent, des étoffes précieuses? » Peut-on savoir qui sera le vainqueur ou le vaincu? et » peut-on faire des traités avec la mer? Nous ne marchons » point sur la terre; nous sommes portés sur l'abîme des » eaux; une mort commune nous menace tous ».

Un discours aussi raisonnable qu'éloquent fait impression sur tous les assistans; ils adoptent unanimement l'avis qui leur est présenté, et Igor se détermine à ne pas rejeter les offres de l'empereur; en conséquence, il se retire : et, pour occuper les Petchênègues, qu'il redoutoit, il les envoye ravager les terres des Bulgares.

Igor pouvoit avoir alors environ soixante-neuf ans; il semble qu'à cet âge il ne devoit chercher que le repos; peut-être même au fond du cœur le désiroit-il. Mais sans cesse obsédé par les sollicitations et les importunités des chefs de son armée, qui n'aspiroient qu'à s'enrichir par de nouvelles rapines sur des peuples qui, par leur industrie et leur commerce, avoient su se procurer une certaine opulence, il se voit forcé de céder à leur insatiable avidité. C'est contre les Drévliens qu'il tourne



Téophane lance sur les Russes le feu Grégeois en 945.

Dessiné par Monnet. Tom. Ier Gravé par David.

ses armes; son projet est de les contraindre, par la force, à lui payer un tribut beaucoup plus considérable que celui auquel ils étoient imposés. Cette tentative lui réussit encore. Il avoit obtenu la contribution qu'il avoit exigée, et il revenoit chargé d'argent et de butin; ses troupes en avoient leur part.

Un général moins avide et plus prévoyant auroit borné là ses désirs et ses projets; et, content d'avoir obtenu ce qu'il désiroit, il s'en seroit retourné dans ses états avec son armée, pour y jouir paisiblement du fruit de ses rapines; mais les passions ne raisonnent pas; une fois mises en mouvement, sans cesse elles s'abandonnent aveuglément à tous les excès, sans prévoir le terme fatal qui les attend. Igor, dont l'avidité augmente à mesure qu'il trouve les moyens de la satisfaire, se fie trop indiscrètement à la fortune, qui jusque-là l'avoit favorisé. Il a l'imprudence de renvoyer la plus grande partie de son armée avec les dépouilles des vaincus. Resté avec un petit nombre de soldats mal aguerris et mal disciplinés, il prend la résolution insensée d'aller de nouveau ravager les terres des Drévliens, dont il espéroit tirer encore une nouvelle contribution. N'écoutant que la plus sordide cupidité, il s'avance imprudemment, sans aucune précaution, dans un pays plein d'ennemis aigris par ses exactions multipliées et par ses autres vexations tyranniques. Les malheureux Drévliens le laissent, sans le moindre obstacle, pénétrer assez avant dans leur pays. Igor, sans défiance, croit pouvoir continuer sa marche sans danger; mais lorsqu'il est arrivé à un chemin étroit et resserré entre deux montagnes, les Drévliens cachés l'attendent dans une embuscade; et lorsqu'il est entré dans ce défilé, lui et sa petite troupe sont à l'instant enveloppés de toutes parts. Les ennemis tout-à-coup se resserrent, tombent sur lui et le massacrent; aucun de ceux qui l'accompagnent n'échappe à la fureur des Drévliens; tout est impitoyablement exterminé.

C'est ainsi que l'ambition et l'avidité sans bornes conduisent dans le précipice, dont l'aveuglément et l'imprudence leur déroboient la profondeur. C'est ainsi que tôt ou tard, à l'instant qu'ils y pensent le moins, périssent ordinairement les brigands et les despotes féroces, qui, abusant de leur force et de leur pouvoir, ne savent que vexer indignement ceux dont ils doivent faire le bonheur.

OLGA.

Baptême d'Olga. (en 955.)

Un historien assure qu'Oleg se vit forcé par la nation de marier son pupille. Comme cet usurpateur jouissoit paisiblement et sans contrariété du pouvoir dont il s'étoit emparé, que personne n'étoit en état de le lui disputer, et que, n'étant pas marié, il n'avoit point d'enfans, il ne fut pas du moins assez injuste pour s'opposer à ce que l'héritier légitime du trône lui succédât après sa mort. En conséquence, il consentit, sans difficulté, à ce que demandoit le peuple, et Igor épousa une jeune personne, connue sous le nom d'Olga. La conformité de ce nom avec celui d'Oleg a fait présumer que le tuteur, qui avoit conçu pour la jeune épouse une affection particulière, lui avoit donné son nom, comme un gage de son amitié pour elle.

Les différens auteurs des chroniques ne s'accordent point sur l'origine de cette princesse. Celui-ci la fait venir de Pskof, que nous connoissons sous le nom de Pleskof, c'est-à-dire, du pays où par la suite elle jeta elle-même les fondemens de cette ville. Celui-là prétend qu'elle étoit d'Isborsk, dans la même contrée; qu'elle descendoit en droite ligne de Gostomysle, qui, dans le temps que Novogorod étoit gouvernée en répu-

blique, en avoit été premier magistrat, et qu'elle s'appeloit Précasna, ce qui veut dire très-belle.

Un autre, sans doute pour frapper plus fortement l'imagination, et rendre sa narration moins sèche et plus intéressante, bâtit un échafaudage romanesque sur l'origine d'Olga. Il la fait naître dans une des conditions les plus obscures. Il raconte qu'elle n'étoit qu'une simple batelière; qu'ayant un jour passé Igor dans sa barque, le prince, frappé de sa beauté, conçut pour elle au même instant la passion la plus irrésistible; qu'en se faisant connoître, il se persuada qu'une fille pauvre et née dans l'obscurité seroit éblouie de l'éclat de son rang, et qu'il triompheroit aisément de sa vertu; mais qu'il fut surpris de ne trouver en elle qu'une résistance opiniâtre, et que sa passion n'en devint que plus violente. Le même chroniqueur ajoute que, loin de répondre aux désirs du prince, la jeune personne non-seulement rejeta ses propositions avec autant de fierté que de mépris, mais qu'elle eut encore la noble fermeté de lui reprocher sans ménagement la perversité de ses intentions; qu'elle lui représenta avec énergie que, si le ciel l'avoit élevé au rang suprême, c'étoit pour défendre la vertu, protéger l'honneur de ses sujets, et leur en donner l'exemple le premier; qu'il se dégradoit en s'efforçant de corrompre son innocence; que toutes ses tentatives à cet égard seroient inutiles, et que s'il étoit assez brutal pour employer la violence, elle sauroit s'y soustraire, en se précipitant dans le fleuve. Une vertu aussi courageuse en imposa au prince, releva encore plus à ses yeux l'éclat des charmes de la jeune fille, et, loin de fermer sa blessure, ne fit que la rendre plus vive et plus incurable. Depuis ce moment une sombre mélancolie s'empara de lui; on le voyoit sans cesse plongé dans une rêverie profonde; le sommeil le fuyoit; sa santé dépérissoit visiblement. Le jour, la nuit, il n'avoit devant les yeux que l'image de la belle bate-

lière, et n'étoit occupé que des moyens de la posséder. C'est en vain que pour l'en distraire, on lui proposa ce que ses états offroient de plus beau et de plus séduisant parmi les personnes du plus haut rang; rien ne put effacer de son cœur l'impression qu'y avoit faite Olga. Enfin son tuteur ne vit d'autre moyen de lui rendre le repos et la santé que de faire chercher l'objet dont il désiroit si ardemment la possession. C'est ainsi que, suivant cette chronique, Olga devint l'épouse du souverain de Russie. Quoi qu'il en soit, si les chroniqueurs présentent des conjectures contradictoires sur l'origne de cette princesse, ils s'accordent tous pour lui donner une rare beauté.

De ce mariage étoit né un fils unique nommé Sviatoslaf. Comme il n'étoit encore qu'en bas âge lorsqu'il perdit son père, Olga se vit dans la nécessité de prendre les rênes du gouvernement; mais ne se croyant pas l'expérience nécessaire pour supporter seule un pareil fardeau, elle donna sa confiance à Sventelde et se fit aider de ses conseils. C'est le même qui, après trois ans de siége, étoit parvenu à s'emparer de la ville des Ouglitches, et dont Igor, au commencement de son règne, avoit récompensé la valeur et les services, en lui abandonnant le tribut qu'il avoit imposé sur cette même ville.

Dès qu'Olga se vit à la tête de l'administration, elle n'eut rien de plus pressé que de s'occuper des moyens de venger la mort de son époux sur les Drévliens, qui n'avoient commis d'autres crimes que d'user du droit naturel, celui d'une défense juste et légitime. Le nom de ces peuples dérive d'un mot qui signifie bois : ce qui indique assez que le pays qu'ils habitoient étoit couvert de forêts. Comme les écrivains qui nous ont transmis ce fait historique n'ont pas eu l'attention de désigner le lieu où ce pays étoit situé, on l'ignore entièrement. Ils se sont bornés à dire que ses habitans furent long-temps les plus sauvages de tous les peuples d'origine slavonne; qu'ils n'avoient

aucune notion de l'ordre social, pas même de l'union conjugale; et qu'en un mot, ils vivoient à la manière des animaux. D'un autre côté, on prétend qu'ils cultivoient la terre, qu'ils avoient des villes, que leur prince, nommé MALE, fit proposer à la régente de l'épouser, mais que cette veuve, qui regrettoit son époux, et qui ne songeoit qu'à venger sa mort sur ce même prince à qui elle l'attribuoit principalement, étoit très-éloignée de consentir à lui donner la main.

Sans m'arrêter aux conjectures des auteurs de chroniques, qui semblent avoir pris plaisir à faire de l'histoire d'Olga un tissu d'événemens romanesques et d'aventures invraisemblables, je me contenterai de dire que cette veuve poussa jusqu'à la férocité la plus opiniâtre la vengeance qu'elle exerça sur les Drévliens. Qu'une femme tendrement attachée à son époux et désolée de sa perte, se livre, dans le premier moment de sa douleur, à toute la vivacité de son ressentiment, pour venger sa mort et punir ses meurtriers, le désespoir d'être privée d'un époux chéri pourroit à peine rendre excusables quelques excès passagers; mais qu'une souveraine, oubliant tout sentiment de justice et d'humanité, punisse indistinctement sur tout un peuple le crime de quelques-uns; qu'elle exerce sa vengeance avec une froide atrocité; qu'elle se plaise à la prolonger long-temps, et qu'elle ne s'arrête enfin que lorsque les victimes manquent à sa fureur, alors il n'y a pas d'excuses pour un pareil monstre, et son nom doit être inscrit dans les fastes de l'histoire au nombre des plus cruels ennemis de l'humanité. Un des principaux devoirs de l'historien est de flétrir, chez la postérité, la mémoire des souverains qui, enivrés de leur puissance, se sont rendus coupables d'aussi horribles excès : c'est le seul châtiment que mérite en cette occasion la férocité d'Olga. Sa cruauté s'est épuisée de toutes les manières. Il n'y eut point de ruses, point d'atrocités qu'elle ne se permît; elle

prit, détruisit toutes les villes, ravagea tout le pays, s'abreuva lentement, et pour ainsi dire goutte à goutte, du sang des malheureux dont elle avoit juré l'anéantissement. Enfin, après une année de siége, elle livra aux flammes Korostène, capitale des Drévliens, et fit un carnage horrible de ceux qui étoient échappés à l'incendie; femmes, enfans, vieillards, et le prince lui-même, tout périt dans ce massacre affreux. Elle ne fit grace qu'à la plus vile populace, encore l'accabla-t-elle des contributions les plus onéreuses. Enfin, ce ne fut que sur les cendres de leur patrie et sur les cadavres de leurs concitoyens qu'elle consentit d'accorder la paix aux infortunés que sa fureur avoit bien voulu épargner.

A-la-vérité, après avoir assouvi sa vengeance, elle ne parut occupée que du soin de mettre de l'ordre dans l'intérieur de ses états; elle régla ses dépenses sur sa recette, et fixa les contributions. Ensuite, pour mieux observer, et tout connoître par elle-même, elle parcourut les différentes contrées de sa domination, en examina toutes les parties, exigea que les principaux chefs de l'administration lui rendissent un compte exact de leur gestion, et fit construire des bourgs et des villages. Ce fut vraisemblablement vers ce temps-là qu'elle est supposée avoir fondé la ville de Plaskof. Enfin, après avoir visité tous les peuples qui lui étoient soumis, elle revint à Kief, qui étoit encore le lieu de sa résidence ordinaire, et la capitale de ses états, et s'y livra à des occupations moins pénibles.

« On se rappelle que l'infortuné Oskhold, après sa malheu-
» reuse expédition devant Constantinople, avoit reçu le bap-
» tême : depuis cette époque, la doctrine des chrétiens s'étoit
» répandue dans la Russie, et principalement dans la capitale.
» L'exemple du prince avoit engagé plusieurs Russes à em-
» brasser cette religion. Olga, qui en avoit entendu parler fa-

» vorablement, conçut le désir de l'embrasser à son tour.
» Enfin, elle prit la résolution de se faire baptiser. La ville
» impériale de Constantinople étoit devenue un des princi-
» paux siéges de la religion chrétienne; Olga, soit pour se faire
» mieux instruire des dogmes de cette croyance, soit pour
» que les cérémonies de son baptême se fissent avec plus de
» pompe et de dignité, entreprit de faire le voyage de cette
» capitale. Elle s'y rendit donc. Comme on ne sait pas préci-
» sément à quelle époque elle a remis dans les mains de son
» fils les rênes du gouvernement, il est vraisemblable que ça
» été au moment de son départ. Constantin VII, fils de Léon
» le Philosophe, surnommé Porphyrogenète, qui occupoit
» alors le trône impérial, la reçut avec la distinction due à
» son rang, et avec de grandes démonstrations d'amitié. Il lui
» rendit toutes sortes d'honneurs, dont lui-même a jugé
» à-propos de consigner le détail par écrit; il voulut que le
» baptême d'Olga se fît avec éclat, et n'épargna rien pour
» rendre cette espèce de solennité aussi imposante qu'auguste.
» La principale église fut décorée des plus superbes tapisse-
» ries. Les premiers de l'état furent invités à cette cérémonie.
» Ce fut au milieu de ce cortége, aussi nombreux que brillant,
» que l'empereur lui-même tint la veuve d'Igor sur les fonts
» baptismaux, et lui donna le nom d'Hélène, que portoit
» l'impératrice sa femme ».

Constantin ne s'en tint pas seulement à cette réception flatteuse; il voulut encore laisser à cette filleule des marques de sa générosité. Il la combla de largesses, et la força d'accepter les plus riches présens, des vases précieux, des étoffes magnifiques, et autres ouvrages rares et curieux qui ne se fabriquoient que dans l'Orient.

Comme les historiens avoient toujours représenté Olga comme une princesse d'une beauté accomplie, les chroni-

queurs, sans cesse entraînés par le goût du merveilleux, ne laissèrent pas échapper une occasion aussi favorable de mêler à ce récit quelques détails romanesques, se mettant peu en peine de les accorder avec la vérité. Ils ont donc supposé qu'alors l'empereur n'ayant pu résister aux charmes et à l'esprit d'Olga, lui proposa de l'épouser; ils ont sans doute ignoré ou feint d'ignorer que cette princesse pouvoit avoir alors à-peu-près soixante-dix ans; qu'Hélène, femme de Constantin, étoit encore vivante, et que ce fut cette même impératrice qui avoit tenu Olga sur les fonts de baptême.

De retour à Kief, Olga se flattoit qu'à son exemple, son fils et ses sujets embrasseroient le christianisme; elle travailla même avec ardeur à la conversion du premier, mais elle fut trompée dans ses espérances. Sviatoslaf, né avec des inclinations belliqueuses, ne connoissoit d'autre gloire, d'autre facilité que dans les avantages de la victoire, s'embarrassant fort peu de toute espèce de culte. Lorsque sa mère le pressoit de se rendre à ses exhortations, VOULEZ-VOUS, lui répondoit-il, QUE MES AMIS SE MOQUENT DE MOI? Les sujets, entraînés par l'enthousiasme guerrier de leur jeune souverain, n'eurent rien tant à cœur que de se conformer à ses penchans; ils regardèrent avec assez d'indifférence la conversion d'Olga. Ainsi cette princesse eut la douleur de voir, non-seulement que son exemple n'eut pas sur les esprits toute l'influence qu'elle attendoit, mais même que sa démarche étoit tournée en ridicule par ceux qui tenoient le plus aux anciens usages. Cependant, quelques Russes reçurent le baptême; on n'exerça contre eux aucune persécution; mais ils devinrent un objet de raillerie pour le plus grand nombre: personne ne fut tenté de les imiter. Suivant quelques historiens, plusieurs églises furent fondées par Olga; suivant d'autres, elle n'osoit exercer publiquement le culte qu'elle venoit d'embrasser; elle faisoit venir secrètement des prêtres



Baptême d'Olga.

Dessiné par Monnet. Tom. Ier Gravé par David.

dans un endroit retiré du palais, pour se livrer à ses pieux exercices.

Indépendamment de la vengeance horrible qu'Olga fit exercer sur les Drévliens, l'histoire reproche encore à cette princesse des défauts essentiels, surtout dans une souveraine. La sublime morale du christianisme ne put parvenir à l'en corriger. On lui donne un caractère plein d'artifice, d'astuce et même de perfidies. On la peint légère, inconséquente, parjure, faisant facilement des promesses, et s'en jouant sans pudeur avec encore plus de facilité. On a vu avec quelle magnificence et quelle prodigalité elle fut reçue à Constantinople par Constantin. Elle avoit promis à cet empereur de lui envoyer des pelleteries, de l'or, des troupes, etc.; revenue au sein de ses états, elle ne se mit nullement en peine de remplir ses engagemens. Constantin lui envoya un ambassadeur pour les lui rappeler. Un accueil froid, des ironies dédaigneuses et d'insipides plaisanteries furent tout le succès de cette ambassade.

SVIATOSLAF Ier., IGOREVITCH.

Entrevue du Prince des Petchénègues et du Général russe Prititch. (en 968.)

A peine Olga eut-elle confié à son fils, Sviatoslaf Ier., Igorevitch, les rênes du gouvernement, que ce prince, qui se vit le maître de ses actions, se livra tout entier, et sans réserve, aux inclinations belliqueuses qu'il avoit reçues de la nature. Quoiqu'il ne fût en guerre avec qui que ce soit, et qu'il n'en fût pas même menacé, il commença par rassembler une nombreuse armée. Il prit plaisir à l'exercer lui-même, chaque jour, avec une constance infatigable. Dès-lors, regardant son

palais comme une étroite prison, il l'abandonna pour ne plus habiter qu'au milieu des camps. Il introduisit parmi ses troupes la discipline la plus rigide, et une sobriété digne des anciens Scythes ou des Tartares. Il voulut leur donner le premier l'exemple de toutes les fatigues et de toutes les privations. Pour mieux les endurcir aux travaux, il les faisoit voyager souvent, sans objet, d'une extrémité de ses états à l'autre; et pour n'être pas embarrassé de traîner après soi tout l'attirail des ustensiles destinés à la cuisine, il ne se nourrissoit que d'une viande grossière qu'il dépeçoit et qu'il faisoit lui-même griller sur des charbons. Souvent même, conformément à la manière des Kalmoulks, la chair du cheval ainsi apprêtée étoit sa nourriture favorite. Il porta l'austérité des privations encore plus loin. Il ne voulut jamais de tente pour lui : il dormoit peu; dans toutes les saisons, il couchoit tout simplement sur la terre nue, exposé au vent, à la pluie, au froid et à toutes les injures de l'air. Quelquefois, mais rarement, permettoit-il qu'on étendît sous lui une pièce du feutre le plus grossier : c'est ainsi qu'il se livroit tranquillement au sommeil, la tête appuyée sur la selle de son cheval. On pense bien que, sans qu'il eût besoin de l'exiger, aucun membre de son armée n'osa être mieux nourri ni mieux couché que son chef, et que son exemple fut suivi généralement. On pense bien encore que, lorsqu'il falloit porter la guerre dans des pays éloignés, ou que sa troupe étoit forcée à des mouvemens rapides, la marche d'une pareille armée n'étoit pas embarrassée par un bagage bien considérable, et que partout où elle se trouvoit, sa subsistance n'étoit ni fort dispendieuse ni fort difficile à lui procurer, puisque le même cheval que le soldat montoit, pouvoit ensuite, dans des cas urgens, servir à l'alimenter.

Les Kosares étoient célèbres autrefois. Quelques chroniques leur donnent une origine fabuleuse. Mais l'opinion la plus

commune est qu'ils étoient de race turque. Il est toujours certain que les Turcs ont habité les mêmes contrées qu'avoient habité les Kosares, et que par la suite il n'est plus question de ceux-ci que sous le nom de Turcs. Ce furent ces mêmes peuples qui donnèrent leur nom à la mer Caspienne, que les auteurs persans appellent encore la mer des Kosares. Ceux-ci, après avoir subjugé les peuples des contrées méridionales de la Russie, entre le Tanaïs et le Boristhène, et s'être emparé de la Chersonnèse-Taurique, forcèrent les Viatitches, nation slavone qui habitoit les bords de l'Oka et du Volga, à leur payer un tribut annuel. Sviatoslaf, pour jouir de ce tribut, déclara la guerre aux Kosares, et ce fut là sa première expédition. Il les attaqua en pleine campagne, les força à accepter le combat, et après les avoir défaits complètement, il alla assiéger leur ville capitale, qui, dans leur langue, se nommoit Sarkel, et que les chroniqueurs russes appellent Bela-Vess, la Ville-Blanche. Enfin, presque sans obstacle, il se rendit maître de cette place.

Dans le même temps, l'empereur Nicéphore-Phocas, secrètement trahi par les Bulgares, ses alliés, et voyant les terres de l'empire romain devenir la proie des Hongrois, eut recours aux armes de Sviatoslaf, pour faire face à tant d'ennemis. Ces services furent achetés par des subsides; mais ce prince, qui ne respiroit que les combats, ne cherchoit que les moyens d'exercer son courage; ce seul motif auroit suffi pour le déterminer. Il saisit avec ardeur l'occasion qui lui étoit offerte. Il tomba sur les Bulgares, prit presque toutes les villes qu'ils possédoient le long du Danube, et conçut le projet de transporter sur les bords de ce fleuve, dans la ville de Pereislavets, aujourd'hui Jamboli, le siége de son empire; mais un événement imprévu dérangea l'exécution de ce projet, et interrompit pendant quelque temps le cours de ses conquêtes.

Les Petchênègues, qu'on a vus tantôt ennemis des Slavons et tantôt grossir leur armée sous Igor, profitant de l'éloignement de Sviatoslaf, vinrent, en grand nombre, ravager la Russie. Ils s'avancèrent jusqu'à Kief, et en firent le siége. La mère, les fils, toute la famille de Sviatoslaf se trouvoient renfermés dans cette ville. Les ennemis la tenoient bloquée de tous côtés; les habitans ne pouvoient recevoir du dehors aucune provision de vivres, ni donner avis du danger qui les menaçoit. Une petite division de l'armée russe se trouvoit de l'autre côté du fleuve. Le général Prititch, qui la commandoit, voulut tenter de délivrer Kief, ou du moins de lui procurer quelques secours; mais la supériorité du nombre des ennemis l'effraya. Il n'osa jamais traverser le fleuve.

Pendant ce temps, les habitans de la ville délibérèrent sur leur situation. N'ayant d'autre perspective que les horreurs de la famine, ils préférèrent de se livrer à la discrétion de l'ennemi. Comme ils étoient décidés à se rendre, un jeune homme tout-à-coup se présente dans le conseil; il s'offre d'aller lui-même avertir le général de l'extrémité à laquelle ils sont réduits. Il sort de la ville sans être aperçu; et, tenant une bride à la main, il se mêle hardiment parmi les ennemis; il demande si l'on n'a point vu passer un cheval qui s'est échappé. Son air simple et naturel, son ton assuré éloignent toute espèce de soupçons, et la facilité avec laquelle il parloit leur langue, achève de persuader qu'il est un des leurs. Il traverse ainsi l'armée sans obstacle. Chacun même s'intéresse à son accident prétendu, et paroît curieux de savoir s'il retrouvera le cheval qu'il a perdu. Il gagne les bords du fleuve; arrivé là, il s'y précipite tout-à-coup, et le traverse à la nage, sous les yeux mêmes des Petchênègues; ceux-ci s'aperçoivent qu'ils sont trompés, lui lancent une grêle de flèches : aucune ne peut l'atteindre. Les Russes qui, de l'autre côté, épioient tout ce qui se pas-

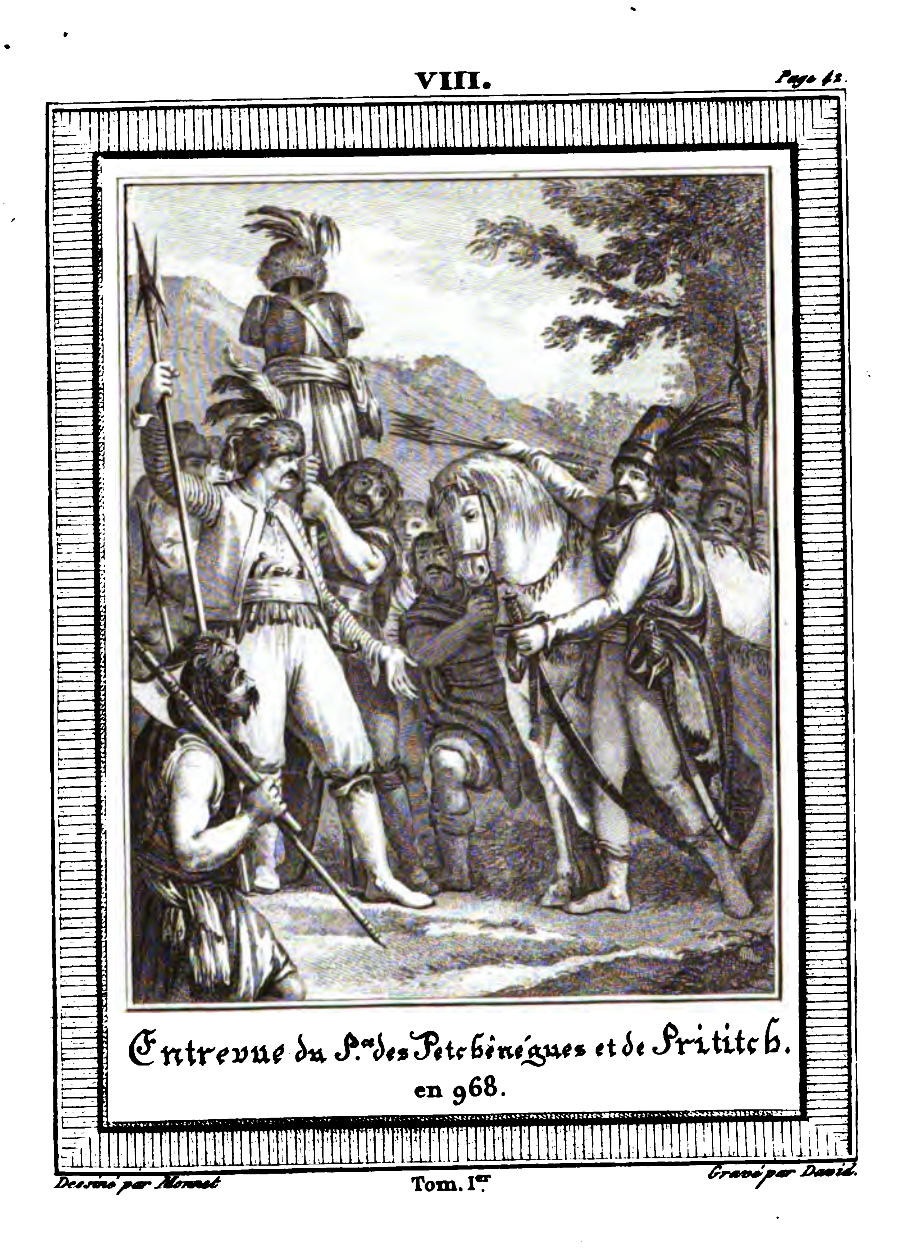
soit, se doutent du stratagême, envoyent au-devant du jeune homme des barques qui le reçoivent. Il arrive enfin, sain et sauf, auprès du général.

Prititch, informé par ce moyen du danger pressant où Kief se trouvoit réduite, redoutant d'ailleurs que Sviatoslaf ne l'accuse de négligence ou de lâcheté, et ne le livre à tout son ressentiment, prend tout-à-coup le parti de tout hasarder. A la pointe du jour, il embarque ses troupes. Les cris des soldats et des matelots, le son éclatant des trompettes, auquel répondoit le bruit des instrumens militaires de la ville assiégée, le fleuve couvert de barques et de troupes, tout cet appareil formidable répand tout-à-coup la terreur dans l'ame des Petchênègues. Les assiégeans et les assiégés sont également persuadés que Sviatoslaf arrive avec toute son armée. Les ennemis se troublent, se dispersent, et prennent la fuite à grands pas. La ville est délivrée, et la princesse-mère en sort avec ses petits-fils et une partie de ses habitans, pour aller recevoir son libérateur.

« Le prince des Petchênègues, étonné de la hardiesse de » cette expédition, est curieux d'entretenir le général qui a » montré tant de courage. Il demande une entrevue avec » Prititch. Celui-ci se rend de bonne grace à cette invitation; » et, soutenant son rôle jusqu'au bout, il persuade sans » peine à son adversaire que bientôt son maître arrive, et » qu'il n'a fait que le précéder de quelques jours. Les deux » guerriers, également satisfaits l'un de l'autre, avant de se » séparer, se comblent réciproquement de marques d'estime » et de présens. Le prince donne à Prititch un cheval superbe, un très-beau sabre et des flèches; Prititch lui fait » accepter en retour une cuirasse, un bouclier et une épée. » Cette scène rappelle l'histoire des temps héroïques, que » l'imagination des poëtes a embellie des plus riches couleurs ».

Sviatoslaf n'est pas plutôt informé des incursions subites des Petchênègues, qu'indigné, il abandonne aussitôt la Bulgarie et ses conquêtes, pour tirer vengeance de cet affront. Il hâte sa marche, arrive à grandes journées avec toutes ses forces, joint les ennemis, les défait, les poursuit et les force à demander la paix.

Dès qu'il eut ainsi pourvu à la sûreté de ses états, persévérant dans le projet d'en fixer le siège sur les bords du Danube, il brûle d'y retourner. Il sentoit trop les avantages d'une pareille position pour abandonner l'exécution de ses premiers desseins. Il regardoit la capitale de ce pays comme l'entrepôt de tout le commerce. Il jugeoit que là, plutôt que partout ailleurs, il seroit à portée de se procurer de l'or, des chevaux, des fruits, du vin, de la cire, de l'hydromel, des pelleteries, des étoffes précieuses, enfin toutes les richesses et les productions qu'on peut tirer de la Grèce, de la Hongrie, et même de la Russie. Il se dispose donc à partir; mais sa mère, dont la santé étoit prodigieusement altérée par les infirmités de la vieillesse, le conjure, par les termes les plus touchans, de ne pas s'éloigner avant de lui avoir fermé les yeux. Elle meurt dans un âge avancé, et l'église russe l'a depuis comptée au nombre des saintes. Sviatoslaf, après avoir rendu les derniers devoirs à Olga, reprend ses premiers desseins; mais avant de quitter ses états, il les partage entre ses trois enfans, Jaropolk, Oleg et Vladimir, fils naturel qu'il avoit eu d'une concubine. Il donne Kief au premier, le pays des Drévliens au second, et il envoye le troisième à Novogorod. Néanmoins il se réserve l'autorité suprême. Il ne prévoyoit pas que l'exemple qu'il donnoit alors, en démembrant ses états en faveur de ses héritiers, deviendroit un jour la source des plus funestes dissentions, bouleverseroit la Russie, et causeroit sa ruine.



Entrevue du P.ce des Petchénègues et de Prititch. en 968.

Dessiné par Monnet — Tom. I.er — Gravé par David.

Mais, content de ce qu'il avoit fait, il part, et tourne de nouveau, contre les Bulgares, toutes ses forces qui l'avoient suivi pour secourir Kief. Il n'avoit laissé aucun détachement pour garder les conquêtes qu'il avoit faites. Il s'étoit persuadé qu'on n'oseroit ni les reprendre, ni les lui disputer. Cependant les Bulgares, qu'aucune force ne surveilloit, le laissent avancer jusque sous les murs de leur capitale : alors ils tombent sur lui avec un acharnement qui tenoit de la rage; les Russes, ne pouvant soutenir un choc aussi violent qu'imprévu, perdent tout-à-coup l'espoir et le courage. Dans leur abattement, ils songent moins à défendre leur vie qu'à venger leur mort. Cependant le désespoir les ranime et leur donne de nouvelles forces; ils se rallient et opposent aux ennemis une résistance des plus opiniâtres. Les Bulgares, qui se croyoient déjà vainqueurs, sont comme accablés de ce revers inopiné. Ils se troublent à leur tour, et plient de tous côtés. Les Russes profitent de cette déroute. Les rangs ennemis sont aussitôt enfoncés et dispersés, et l'armée russe, pleinement victorieuse, entre en triomphe dans la ville dont elle s'empare. Sviatoslaf se remet bientôt en possession de toute la Bulgarie, et y exerce de nouveaux ravages encore plus horribles que les premiers.

Sur ces entrefaites, Cimiscès se place sur le trône impérial, après avoir assassiné Nicéphore-Phocas. Il découvre que cet empereur, en appelant les Russes dans la Bulgarie, avoit secrètement autorisé un patrice, nommé Calocer, qui lui-même se berçoit de l'espérance d'envahir le trône, de signer en son nom un traité dont les principales conditions portoient que les Russes, s'ils parvenoient à subjuguer les Bulgares, s'engageoient d'évacuer leur pays, et de le remettre dans les mains de l'empereur. Cimiscès fait, par un exprès, sommer Sviatoslaf d'exécuter ponctuellement cette clause; mais le prince, bien

déterminé à garder le pays qu'il avoit conquis, et à tout mettre en usage pour s'y maintenir, congédie l'envoyé chargé de cette mission, sans presque daigner l'entendre. L'usurpateur, outré de ce refus qu'il regarde comme un manque de foi, se résout d'arracher, par la force des armes, ce que son envoyé n'a pu obtenir. Pendant l'hiver, il fait de grands préparatifs, et se met en campagne aux premiers jours du printemps. Sviatoslaf, instruit de ces dispositions, se hâte de le prévenir. Il marche à la tête d'une armée de trois cent mille hommes, composée, outre ses propres troupes, de Petchênègues, de Hongrois, et même de Bulgares. Il entre dans la Thrace, brûle, détruit tout ce qu'il rencontre, et va établir un camp près de la ville d'Andrinople; mais le commandant de la place l'en fait bientôt déguerpir par une ruse. Les Russes se retirent à Pereiaslavets, dont ils étoient encore les maîtres. Peu de temps après, Cimiscès en personne marche contre eux pour les en chasser. Il attaque la ville et la prend d'assaut. Huit mille Russes tombent, avec impétuosité, sur les assiégeans, renversent tout ce qui s'oppose à leur passage, et parviennent à se jeter dans la citadelle royale qu'on regardoit comme imprenable. Les assiégeans y mettent le feu; la plupart de ceux qui y étoient renfermés n'évitent de périr dans les flammes, qu'en se précipitant du haut du rocher. Le petit nombre qui échappe à la mort est destiné à porter des fers. Le prince russe, qui se tenoit éloigné, désespéré de la perte de cette ville, s'efforce, avec un reste de troupes, de tenir la campagne. Il soupçonne quelques Bulgares d'entretenir des intelligences avec les ennemis, et, sur un simple doute, il a la cruauté de faire égorger plus de trois cents de ces malheureux.

L'empereur grec, dont rien n'arrête la course, marche de victoires en victoires. La plupart des villes tombent en son pouvoir. Une des principales qui restoient encore sur le Da-

nube, Dourostole, est bientôt assiégée. Les Russes la défendent quelque temps; mais, après un combat des plus sanglans, ils sont repoussés. La ville bloquée par terre et par mer, manquant de tout, se trouve réduite à la dernière extrémité. C'est en vain que les Russes font, avec vigueur, de fréquentes sorties, ils sont toujours repoussés, et toujours avec de grandes pertes. Leur prince même, dans une de ces escarmouches, manque d'être fait prisonnier. Tous ces revers multipliés affoiblissent ses forces, sans abattre son courage. Il ne se croit pas encore vaincu. C'est en vain que son conseil l'exhorte à faire des propositions de paix; il rejette avec hauteur un pareil avis, qu'il regarde comme une lâcheté. La mort lui semble préférable. Enfin, il n'écoute plus que son désespoir. Il veut que pour le lendemain, à la pointe du jour, tout soit disposé pour une sortie générale. Afin de forcer ses troupes à n'avoir plus de ressource que dans leur courage, et pour que tout autre espoir de salut leur soit interdit, il ordonne de fermer les portes de la ville aussitôt que les combattans en seroient sortis. Ses ordres sont exécutés. Les Russes font des prodiges de valeur. Ils combattent en désespérés; mais, accablés par le nombre, ils sont obligés de céder. Ils sont dispersés; et Sviatoslaf est réduit à demander la paix. Enfin, forcé d'abandonner au vainqueur des conquêtes qui lui ont coûté tant de sang et de fatigues, il reprend tristement le chemin de ses anciens états. Malgré le conseil d'un de ses boïards, qui lui représente combien il seroit dangereux de remonter le Boristhène, il s'embarque. Les Petchênègues, informés de la route qu'il a prise, n'ont rien de plus pressé que d'aller l'attendre vers ces écueils qui forment les fameuses cataractes de ce fleuve. Le prince russe s'en aperçoit; pour éviter de tomber entre leurs mains, il est contraint de s'arrêter non loin de ces écueils, et d'y passer l'hiver. Là, il éprouve à-la-fois, et les rigueurs de la saison,

et toutes les horreurs de la famine. Voulant sortir de cette situation, il tente un coup désespéré. Il hasarde de se faire un passage à travers les ennemis; mais il est vaincu et tué, et son crâne, orné d'un cercle d'or, sert de tasse au prince des Petchénègues.

Svénalde, ce même vayvode qui avoit donné à Sviatoslaf le sage conseil de retourner en Russie par terre, a toutes les peines possibles d'échapper aux ennemis avec un petit nombre d'hommes, et semble ne revenir à Kief que pour apprendre à Jaropolk la mort de son père.

C'est ainsi que périt, victime de son ambition, un de ces hommes que, dans le temps d'ignorance et de barbarie, la désolation des peuples, l'effusion du sang, les ruines ont fait placer au rang des héros. Il semble que la fin tragique du malheureux Igor étoit une leçon assez frappante pour Sviatoslaf, et que l'exemple du père auroit dû pour jamais corriger le fils de la fureur des conquêtes.

JAROPOLK Ier., SVIATOSLAVITCH,

Est massacré par ordre de Vladimir, son frère.
(en 980.)

Après la mort de Sviatoslaf, ses fils conservèrent quelque temps sans trouble la souveraineté des pays qu'il leur avoit distribués; mais la jalousie ne tarda pas à se glisser entre les trois frères.

Jaropolk, à qui la possession de Kief étoit tombée en partage, étoit un de ces princes foibles et sans caractère, livré à tout ce qui l'entouroit, susceptible de toutes les impressions que vouloient lui donner ceux qui s'étoient emparés de son esprit, incapable par lui-même de former et d'exécuter un

projet criminel, mais n'ayant pas la force de résister à ceux qui l'excitoient au crime. Selon l'impulsion qu'il recevoit, il pouvoit devenir également, ou vertueux, ou coupable.

Oleg, qui possédoit le pays des Drévliens, ne figure dans l'histoire que par un lâche assassinat, et par sa fin malheureuse, qui en a été comme le châtiment.

Pour Vladimir, que quelques-uns appellent Volodimer, ce prince, né du commerce clandestin de Sviatoslaf avec une nommée Maloucha, femme-de-charge de la princesse Olga, à qui son père avoit donné la principauté de Novogorod, naturellement dur et féroce, commença par se livrer, sans scrupule, aux plus horribles forfaits, pour satisfaire son ambition, et termina sa carrière par donner des exemples de vertu, de justice et d'humanité.

Svénalde, un des plus chers favoris de Sviatoslaf, et un de ses plus zélés serviteurs, avoit conservé pour Jaropolk le même attachement qu'il avoit voué au père. Le fils de ce vayvode, emporté dans une partie de chasse, se trouvoit engagé sur les terres d'Oleg, qui y chassoit en même-temps. Dès que le prince le reconnoît, il se jette sur lui, et le massacre de ses propres mains. L'unique motif de ce meurtre étoit que ce jeune homme avoit pour père un vayvode dont Oleg croyoit avoir à se plaindre. Ce lâche assassinat est le seul trait que l'histoire ait conservé de sa vie.

Svénalde, désolé de la mort violente de son fils, ne voit d'autre moyen d'en tirer vengeance que d'exciter l'ambition de Jaropolk. Il obsède ce prince, jusqu'à ce qu'il l'ait déterminé à prendre les armes contre Oleg. Il n'y réussit que trop bien. Le prince de Kief se jette sur les possessions de son frère. Les deux armées se rencontrent et en viennent aux mains. Celle du prince des Drévliens est mise en déroute. Oleg lui-même est forcé de prendre la fuite. Entraîné par la foule

des fuyards sur un pont, il est précipité dans le fleuve, et le nombre des hommes et des chevaux qui y tombent avec lui, est si considérable, qu'il est plutôt étouffé que noyé.

Jaropolk n'a pas plutôt cédé aux sollicitations de Svénalde, qu'il ne voit plus dans sa victoire que l'horreur d'avoir causé la mort à son frère. Déchiré de remords, il s'abandonne à tout son désespoir; il se fait apporter les restes inanimés de ce malheureux prince, se jette sur ce cadavre, l'embrasse, le baigne de larmes, l'appelle à grands cris, le redemande à tout ce qui l'environne, et reproche avec amertume à Svénalde l'effet de ses perfides insinuations; mais, malgré les démonstrations d'une douleur si vive, il ne s'empare pas moins de ses dépouilles, et se met en possession de ses états. Vladimir, effrayé de cette usurpation, ne se croit pas en sûreté; il cherche une retraite chez les Varaignes. Jaropolk profite de son absence pour s'emparer encore de ses propriétés. Il en gratifie ses vayvodes, ou leur en confie la garde.

Cependant Vladimir, quoiqu'isolé, loin de son pays, dénué de toute ressource, ne renonce point à l'espérance de reprendre les états qu'il a eu l'imprudence d'abandonner, et que son frère lui a si indignement enlevés. Enfin, secondé des Varaignes, dont il avoit obtenu des secours, il ne tarde pas à y rentrer avec la même facilité qu'il en étoit sorti. Il n'éprouve aucune résistance, pas même de la part des vayvodes de Jaropolk. En les renvoyant, il les charge d'annoncer à son frère qu'il espère avant peu le remercier en bonne et nombreuse compagnie.

Poltesk ou Poltosk, ville située sur la Dvina, avoit autrefois appartenu à la Russie : c'est une de celles que Rurik avoit concédées aux chefs de son armée. Elle a donné son nom à un palatinat de Pologne. Par un des partages qui se sont faits de nos jours, elle est rentrée sous la domination

russe. Rogvolod y régnoit alors. Jaropolk avoit fait demander en mariage la fille de ce prince. De son côté, Vladimir avoit aussi demandé la même princesse. Le père ne voulant pas contrarier sa fille, la laisse libre de choisir celui des deux partis qui lui plairoit le plus. On se rappelle de qui Vladimir étoit né. JE NE VEUX POINT, dit-elle à son père, DÉCHAUSSER LE FILS D'UNE ESCLAVE; JE CHOISIS JAROPOLK. L'usage du pays vouloit alors que les jeunes mariées déchaussassent leurs époux le premier jour de leurs noces.

Le propos de la jeune princesse est rendu à Vladimir; il jure aussitôt de laver dans le sang un si sanglant outrage. Il rassemble ses troupes; il marche contre le prince de Poltosk, le poursuit, le défait, le tue de sa main, lui et ses deux fils, et, pour comble d'horreur, force la fille à accepter cette main fumante encore du sang de son père et de ses deux frères.

Cette atroce exécution ne suffit point à sa rage. Ce tigre altéré de sang, brûle encore de se venger de son frère. En conséquence, il s'avance vers Kief. Jaropolk, persuadé que Vladimir ne réaliseroit jamais la menace qu'on lui avoit rapportée de sa part, ou qui peut-être l'avoit oubliée, n'avoit fait aucuns préparatifs pour se défendre. Un de ses vayvodes, nommé Blond, étoit parvenu, à force de souplesse, à gagner toute sa confiance. Ce prince le combloit chaque jour de bienfaits, et s'abandonnoit à ses conseils avec la plus aveugle sécurité. Pour récompense, ce scélérat, vendu secrètement à Vladimir, conduisoit de piége en piége son maître, son bienfaiteur, vers le précipice qui devoit l'engloutir. Tantôt il lui déroboit avec adresse les dangers les plus réels, les plus pressans; tantôt il lui en faisoit craindre d'imminens, lorsqu'il n'en existoit aucun. Enfin, il avoit accoutumé son trop foible souverain à ne rien voir que par ses yeux. Ce prince, sur sa parole, s'endormoit tranquillement sur le bord de l'abîme.

Cependant la ville est assiégée; mais très-bien fortifiée et défendue par une nombreuse population pleine de courage, elle oppose aux assiégeans une assez longue résistance. Alors le traître vayvode a l'art de jeter dans l'esprit de son maître des soupçons sur la fidélité des habitans de Kief. Il lui persuade qu'ils veulent le livrer à Vladimir, et lui conseille de se dérober par la fuite au sort qu'on lui prépare. Le malheureux prince le croit et s'échappe. Ce que le perfide Blond avoit prévu est arrivé. Les habitans, désespérés de se voir abandonnés de leur souverain, sont forcés de recevoir leur ennemi.

« Jaropolk, toujours poursuivi par son frère, n'osant se » montrer, réduit à fuir d'asile en asile, manquant de tout » secours, livré même à toutes les horreurs de la famine, » s'abandonne avec la même confiance au misérable qui le » trahit; et lorsqu'il pouvoit aisément obtenir une retraite » assurée chez les Petchênègues, il se détermine à se re- » mettre entre les mains de Vladimir. Ce prince dénaturé ne » peut dissimuler sa joie en se voyant maître de sa victime; » et lorsque ce frère court se précipiter dans ses bras, des » Varaignes apostés le saisissent, le percent de coups sous » ses propres yeux, et l'étendent mort à ses pieds ».

On a vu Oleg précipité dans un fleuve pour éviter la poursuite de Jaropolk, et peu de temps après celui-ci massacré par ordre de Vladimir et sous ses yeux. C'est presque toujours l'histoire de tous les frères qui ont à se partager l'héritage de leur père. Ce récit rappelle encore plus particulièrement ce qui s'est passé entre Etéocle et Polinice, enfans d'Œdipe. Les hommes sont les mêmes partout.

IX.

Page 53.



Jaropolk Ier est massacré, en 980.

Dessiné par Monnet. Tom. Ier. Gravé par David.

VLADIMIR Ier., SVIATOSLAVITCH, SURNOMMÉ LE GRAND.

COMBAT SINGULIER ENTRE UN JEUNE RUSSE ET UN PETCHÊNÈGUE. (en 993.)

VLADIMIR Ier., Sviatoslavitch, a été placé par l'église russe AU RANG DES SAINTS, non-seulement pour avoir abjuré l'idolâtrie, embrassé le christianisme, et pour avoir introduit le premier cette religion dans ses états, mais encore pour avoir singulièrement favorisé les ecclésiastiques de toutes les manières. Il a été surnommé LE GRAND par l'histoire, sans doute plutôt pour le distinguer des princes du même nom, que pour désigner les efforts qu'il a faits dans ses dernières années pour rendre la Russie florissante, civiliser ses sujets, et pour avoir mieux écouté la voix de la justice et de l'humanité. Si l'on n'eût consulté que le sang qu'il a fait répandre, la tyrannie qu'il a exercée, et les crimes qu'il a commis pendant la plus grande partie de son règne, il auroit été plus justement surnommé VLADIMIR-LE-CRUEL.

Je ne m'appesantirai pas à décrire les différens combats où ce prince a été vainqueur ou vaincu, ni les pays qu'il a conquis ou ravagés. Toutes ces expéditions guerrières, même les plus heureuses, ne font que le malheur des peuples. Souvent le sang coule à grands flots, et des générations entières sont englouties pour disputer quelques pouces de terrain où l'on porte la dévastation, et qu'ensuite on est presque toujours forcé de rendre. Je m'attacherai plutôt à rassembler les principaux traits du caractère de Vladimir. On y verra un mélange inconcevable de férocité et de justice, de despotisme et d'humanité, de foiblesse et de courage. Je ferai sentir princi-

palement l'influence que ce règne a pu avoir sur le sort de la Russie.

Dès que Vladimir s'est vu jouir du fruit de ses usurpations, son premier soin a été de s'occuper de ce Blond, ce perfide et infâme confident de Jaropolk, à qui il étoit redevable de ses abominables succès. Il l'élève d'abord aux plus hautes dignités, le comble d'honneurs et de caresses pendant trois jours, ensuite il lui dit : J'AI REMPLI MA PROMESSE; JE T'AI TRAITÉ COMME MON AMI; JE N'AI RIEN ÉPARGNÉ POUR RECONNOÎTRE TES SERVICES. TES HONNEURS SONT MONTÉS AU-DELA DE TES ESPÉRANCES. AUJOURD'HUI, COMME JUGE, JE PROSCRIS LE TRAÎTRE, ET JE PUNIS L'ASSASSIN DE SON PRINCE. En achevant ces mots, il lui abat la tête d'un coup de sabre. La conduite de Vladimir, dans cette occasion, paroîtra sans doute assez extraordinaire. Couvert du sang de son frère, étoit-ce à lui de venger par ses mains un meurtre qu'il avoit lui-même provoqué, et dont lui seul retiroit tout le fruit? C'étoit ressembler à certains dieux du paganisme, qui ordonnoient les crimes et qui les punissoient.

Parmi les prisonniers de guerre que Sviatoslaf avoit faits, il s'étoit trouvé une jeune Grecque d'une grande beauté; elle avoit été religieuse. Ce prince l'avoit donnée pour femme à l'aîné de ses fils, Jaropolk. Elle étoit enceinte lorsqu'il fut massacré. Vladimir, le meurtrier de son époux, la força de partager sa couche, et reconnut l'enfant qu'elle portoit dans son sein. Cet enfant fut Sviatospolk, qui, comme on le verra par la suite, fit assassiner tous ses frères pour s'emparer de leurs possessions, et dont la conduite ne démentit, ni le meurtrier dont il tenoit le jour, ni l'assassin qui l'avoit adopté.

Vladimir, avant sa conversion, avoit cinq femmes, indépendamment d'un grand nombre de concubines; mais après qu'il eut reçu le baptême, il les renvoya toutes, et ne garda

que la princesse Anne, sœur des empereurs Basile et Constantin. Lorsqu'il mourut, il lui restoit encore, outre beaucoup de filles qu'il avoit presque toutes mariées, dix enfans mâles dont sept étoient déjà pourvus d'apanages assez considérables.

Vladimir avoit, comme on l'a vu, employé les Varaignes à combattre son frère. C'étoit principalement par leur secours qu'il se trouvoit placé sur le trône de Novogorod. Ils eurent l'audace d'exiger que, pour prix de leurs services, la ville de Kief leur payât un tribut. Vladimir qui les redoutoit, et qui d'ailleurs n'avoit pas pour le moment le moyen de leur résister, n'osa les refuser nettement. Il prit un détour; il les amusa par des promesses; mais il employa ces délais à se mettre en état de ne les plus craindre. Alors les Varaignes, moins exigeans, bornèrent leurs prétentions à obtenir la permission de passer dans la Grèce pour y tenter fortune. Le prince saisit avec empressement l'occasion de s'en débarrasser. Après avoir retenu près de lui les plus courageux, il consentit bien volontiers au départ des autres : mais il crut devoir en avertir l'empereur; il lui conseilla en même-temps de les faire arrêter, et lui fit sentir que l'unique moyen de les empêcher de troubler désormais la Russie et la Grèce, étoit de les disperser par petites troupes, dans les différentes parties de sa domination.

De retour dans ses foyers, Vladimir, content d'avoir éloigné de ses états cette milice turbulente, et de se voir enfin, à force de crimes, tranquille possesseur des dépouilles de ses frères, ne songea plus qu'à rendre graces aux dieux de tant de succès; mais pour que la reconnoissance fût plus analogue aux bienfaits, il voulut leur offrir en sacrifice des prisonniers de guerre. Ses courtisans, dont l'aveugle superstition étoit encore plus cruelle, lui persuadèrent qu'une victime choisie dans la nation seroit beaucoup plus agréable au ciel. Le choix tomba

sur un jeune Varaigne, fils d'un chrétien, et chrétien lui-même. Le père ne voulut jamais livrer la victime. Alors le peuple, toujours fanatique, lorsqu'il croit avoir à venger à-la-fois et son souverain et sa religion, se rassemble en foule autour de la maison de l'infortuné, en enfonce les portes, et massacre en même-temps le père et le fils qui se tenoient embrassés.

On a prétendu que la pieuse Olga, désespérée de n'avoir pu réussir à convaincre Sviatoslaf son fils des vérités de la religion chétienne, se persuada du moins qu'en les enseignant à son petit-fils Vladimir, encore enfant, elle pourroit un jour l'amener à les goûter et à se convertir. Mais il ne paroît pas vraisemblable que cette princesse ait conçu une affection aussi particulière pour le fils d'une concubine, et qu'elle l'ait choisi de préférence à ses deux autres enfans légitimes pour propager les principes d'une religion qu'elle respectoit et chérissoit. On me permettra de douter qu'elle ait jamais fait aucune tentative pour convertir Vladimir. L'histoire vient encore à l'appui de cette opinion. Il est certain que ce même Vladimir, non-seulement continua d'honorer ses faux dieux, mais encore que de tous les princes russes, il fut long-temps le plus zélé partisan de l'idolâtrie. Il multiplia considérablement les idoles dans Kief, fit élever dans Novogorod une magnifique statue au dieu Péroun, et ne cessa de répandre avec profusion ses bienfaits sur les temples et les ministres de ses dieux. Son exemple entraîna le reste de la nation. Si, par la suite, ce prince a embrassé le christianisme, l'instruction qu'il auroit pu recevoir d'Olga n'eut aucune part à cette conversion. Il paroît même que la politique y a contribué plus que tout autre motif. Le succès constant des armes de Vladimir avoit inspiré la terreur aux princes ses voisins. Chacun d'eux cherchoit à gagner sa bienveillance, et l'on crut que les nœuds d'une même religion ne feroient que rendre encore plus étroite et plus solide

l'union contractée avec lui. En conséquence, chaque souverain se disputa l'honneur de l'attirer à son culte. On eût dit que sa conscience étoit à l'encan. Chacun des chefs de la religion catholique romaine, du mahométisme et même du judaïsme, lui envoyèrent des émissaires particuliers pour le déterminer en faveur de sa croyance ; mais aucun d'eux ne réussit. Un chrétien grec fut plus heureux : il lui peignit avec tant de charmes et de chaleur les avantages de sa religion, que, s'il ne le décida pas pour le moment, il parvint à l'ébranler. Vladimir en fut même si satisfait, que de tous ces missionnaires, ce Grec fut le seul qu'il renvoyât chargé de présens.

Cependant, il voulut se procurer une connoissance plus exacte des différentes croyances dont on lui avoit fait l'éloge. A cet effet, il choisit, parmi ses sujets les plus distingués par leurs lumières et leur sagesse, dix hommes chargés d'examiner, sur les lieux mêmes, les principes et les rites des religions de chaque peuple, pour ensuite lui en rendre un compte fidèle. Ces députés parcoururent successivement divers pays. Le mahométisme, adopté par les Bulgares à l'orient de la Russie, ne fut pas, selon eux, digne de fixer long-temps leur attention. Ils ne daignèrent pas même s'occuper de la loi de Moïse, que professoient quelques Juifs établis parmi les Kosares. Le rite latin et le rite grec leur parurent mériter un examen plus réfléchi. Arrivés en Allemagne, où l'on suivoit la religion catholique romaine, ils ne trouvèrent dans plusieurs villages que quelques églises peu imposantes par leur architecture et par leurs décorations, desservies par des prêtres pauvres et vêtus modestement ; et, sans aller plus loin, ils conclurent qu'une religion où Dieu étoit honoré avec tant de simplicité, n'étoit pas ce qu'il falloit à Vladimir ; mais lorsque nos SAGES virent à Constantinople la superbe basilique de Sainte-Sophie, frappés de la magnificence de cet édifice,

éblouis de l'éclat des ornemens, de la pompe des cérémonies et de la richesse des habits sacerdotaux, ils se crurent transportés dans le ciel, et ne doutèrent pas que la religion grecque ne fût la religion par excellence, la seule véritable. Aussi, de retour auprès de Vladimir, l'imagination encore échauffée de ce qu'ils avoient vu dans la ville impériale, ils ne parlèrent qu'avec une espèce d'ironie dédaigneuse de la pauvreté du rite latin, et firent avec enthousiasme l'éloge le plus pompeux de la religion grecque. Ils demandèrent même comme une grace la permission de retourner à Constantinople, pour y recevoir le baptême.

Ce récit frappe, comme un trait de lumière, l'esprit du prince; il désire embrasser la religion dont on lui raconte tant de merveilles. Les boïards de son conseil, comme on le pense bien, n'ont pas manqué de raisons pour fortifier les dispositions dans lesquelles ils le voyoient. Leurs avis achèvent de le déterminer : il brûle de recevoir le baptême; mais il n'a point auprès de lui de prêtres grecs. Olga, son aïeule, n'avoit pas dédaigné d'aller en chercher à Constantinople. Il pouvoit aisément en faire venir, ou du moins en demander; mais la fierté d'un souverain accoutumé à vaincre, ne sait point s'abaisser à faire une démarche qui pourroit être regardée comme un hommage servile. Que fait-il donc pour se procurer des prêtres et le baptême? Il conçoit un projet bien digne de son temps, de son pays et de lui-même; c'est d'aller porter la guerre chez l'empereur, et de le forcer, les armes à la main, de lui fournir tous les moyens de se faire initier à sa religion. Sans perdre de temps, il rassemble une armée nombreuse, composée de ses meilleures troupes, passe dans la Chersonnèse, va camper sous les murs de Théodosie, aujourd'hui appelée Kafa, en fait le siége, extermine une partie des ennemis, et perd lui-même un grand nombre de soldats. En un

mot, le sang coule par torrens, parce qu'un barbare prétend recevoir le baptême d'une manière plus particulière que les autres hommes. Une conduite aussi inexplicable de la part d'un prince qui se dispose à se faire chrétien, ne peut s'excuser, sans croire que Vladimir sentoit déjà le prix inestimable du baptême, et qu'il étoit bien pénétré de la vertu de ce sacrement pour effacer tous les crimes, puisqu'avant de le recevoir, il se hâtoit de se livrer avec si peu de retenue à tous les excès les plus coupables. On prétend qu'au moment de combattre, il avoit adressé à Dieu cette inconcevable prière : O DIEU ! FAIS-MOI LA GRACE DE PRENDRE CETTE VILLE, AFIN QUE JE PUISSE EMMENER DES CHRÉTIENS ET DES PRÊTRES QUI M'INSTRUISENT, MOI ET MES PEUPLES, ET PORTENT LA VRAIE RELIGION DANS MES ÉTATS.

Cependant la ville résistoit depuis six mois, et Vladimir, malgré quelques tentatives heureuses qu'il avoit faites au dehors, n'étoit guère plus avancé que le premier jour. Il se disposoit même à lever le siége, lorsqu'un Théodosien perfide lance, du haut des remparts dans le camp des Russes, une flèche autour de laquelle étoit attaché un écrit; ce billet leur apprend que derrière le camp est une fontaine qui, par des conduits souterrains, fournit de l'eau douce aux assiégés : Vladimir en fait aussitôt rompre les canaux, et la ville, ne pouvant plus supporter les tourmens de la soif, est obligée d'ouvrir ses portes. La prise de Théodosie a bientôt entraîné la perte de toute la Chersonnèse.

Son ambition ne se borne pas à ce succès. Il croit que, sans témérité, il peut prétendre à s'unir au sang des Césars; et convaincu qu'on n'osera jamais lui faire essuyer un refus, il fait demander aux empereurs Basile et Constantin, leur sœur en mariage. Pour les déterminer plus sûrement, il menace de traiter Constantinople comme il a traité Théodosie, s'ils n'ac-

ceptent pas sa proposition. Le moyen de se refuser à une si engageante invitation! Cependant on délibère ; on avise au parti qu'il convient de prendre : la jeune princesse témoignoit de la répugnance à contracter cet engagement; on négocie, on hasarde des conditions; tout en témoignant au prince qu'on seroit flatté de son alliance, on lui fait entendre, le plus doucement possible, qu'on désireroit, avant tout, qu'il se fît chrétien; mais, sans même attendre la réponse, les empereurs grecs, craignant d'irriter un vainqueur si redoutable, croyent devoir lui envoyer la princesse Anne, leur sœur. Alors Vladimir, après s'être fait instruire, reçoit le baptême avec le nom de Basile, épouse la princesse, rend à ses beaux-frères les conquêtes qu'il avoit faites sur eux, et remporte en échange des livres de prières, des images, des reliques, des vases sacrés, des popes et des archimandrites.

Il retourne à Kief avec son épouse, et s'y livre aux pratiques de sa nouvelle religion avec autant de ferveur qu'il avoit suivi celle qu'il venoit de quitter. Éclairé par les lumières du christianisme, il ne voit plus, dans les objets de ses anciennes adorations, que des morceaux de bois grossièrement façonnés, à qui l'erreur avoit attribué un pouvoir et des vertus qu'ils n'avoient pas. Dans l'ardeur de son zèle pieux, il ne peut laisser subsister davantage ces idoles profanes qui ont si long-temps usurpé l'encens et les honneurs qu'on ne doit qu'au vrai Dieu. Comme un autre Polieucte, il renverse lui-même leurs statues, les brise, les foule aux pieds. Péroun, le dieu par excellence pour les Russes idolâtres, épuise surtout les accès de son ressentiment. On diroit que, pour le punir des adorations qu'il lui a si long-temps prodiguées, il lui réserve le traitement le plus ignominieux. Son caractère fougueux ne lui permet pas de s'arrêter dans les bornes de la modération. Excessif dans ses vengeances comme dans ses hommages, il

porte ses excès jusqu'à l'extravagance. Quoiqu'il ait reconnu que ce Péroun n'étoit qu'une ébauche grossière et insensible, il ordonne que, lié à la queue d'un cheval, ce dieu soit traîné jusqu'au Boristhène; que douze soldats des plus robustes, armés de gros bâtons, frappent sans relâche sur cette bûche déifiée, et qu'elle soit ensuite précipitée dans le fleuve.

Péroun n'a pas été moins insulté, traîné dans la boue, battu et noyé à Novogorod et dans le reste de la Russie qu'à Kief. A l'exemple du souverain, toute la Russie est bientôt chrétienne. Pour mieux profiter des dispositions de ses sujets, il ordonne un jour à tous les habitans de Kief de se rendre le lendemain matin sur les bords du fleuve, afin de s'y faire baptiser : ils s'y sont tous conformés avec autant de joie que d'empressement. SI CELA N'ÉTOIT PAS BIEN, disoient-ils, NOTRE PRINCE ET SES BOÏARDS NE L'AUROIENT PAS FAIT. Depuis ce moment la Russie a embrassé la religion grecque, qu'elle professe encore.

De plusieurs peuples que, dans la suite de son règne, Vladimir eut à combattre, les Petchénègues, ennemis déclarés des Russes, désolèrent le plus souvent ses états, et lui fournirent les occasions d'exercer sa valeur. Dans une des incursions que fit ce peuple, les deux armées en présence n'étoient séparées que par les eaux de la Soula, qui se jette dans le Dnêpre, au midi de la Petite-Russie. Les historiens rapportent à cette occasion un fait dont les détails tiennent du merveilleux. Ils racontent que, près d'en venir aux mains, le prince ennemi s'avance, et propose à Vladimir, pour épargner le sang, de choisir chacun de leur côté un combattant, de vider la querelle par un combat singulier, et de convenir en même-temps que le peuple dont le champion seroit vaincu, seroit obligé, au moins pendant trois ans, de ne se permettre aucun acte d'hostilité contre l'autre nation dont le combattant sortiroit vainqueur.

Le prince russe accepte la proposition sans trop en prévoir la conséquence; mais, voyant qu'il n'avoit pas, dans son armée, d'hommes assez robustes à opposer, avec succès, au champion des Petchênègues, il sentit alors qu'il avoit consenti trop légèrement. Sa crainte redoubla le jour du combat. Il sollicita un nouveau délai qui lui fut accordé. Enfin, il étoit livré aux plus vives inquiétudes, lorsqu'un vieillard, qui se trouvoit dans son armée avec quatre de ses fils, vint tout-à-coup ranimer son espérance. Il lui dit qu'il lui restoit un cinquième fils doué d'une force si prodigieuse, qu'il croyoit pouvoir répondre de la victoire. Ce jeune homme, amené devant le prince, demande à faire publiquement un essai de sa force. On irrite, avec des fers rouges et des instrumens pointus, un taureau des plus vigoureux; et lorsque l'animal est le plus furieux, le jeune athlète l'arrête tout court, le culbute, et de ses mains le met en pièces. Toute l'armée, témoin de cet exploit miraculeux, applaudit avec transport, et Vladimir, étonné lui-même, ne doute plus d'un triomphe certain.

« Le jour fixé pour le combat est arrivé : les armées, de » part et d'autre, sont rangées sur deux files. Les champions » s'avancent entre les deux camps. Le Petchênègue mesure » des yeux son adversaire; et, le voyant si jeune, si frêle en » apparence, et sans barbe, laisse échapper un sourire dédai- » gneux. Il le fixe d'un regard fier; mais le jeune Russe, qui » jusque-là avoit observé un maintien modeste et timide, s'é- » lance tout-à-coup sur lui avec impétuosité, le saisit, le presse » dans ses bras avec tant de violence, qu'il lui ôte la respira- » tion, le jette sur la poussière, et, d'un coup de sabre, l'é- » tend mort à ses pieds ».

Les Petchênègues voyant leur champion vaincu et terrassé, sont à l'instant saisis de terreur, et prennent la fuite. Les Russes, qui auroient dû se retirer paisiblement, profitent de ce désor-

dre, poursuivent les fuyards au mépris des conditions, et en font un carnage horrible.

Le combattant victorieux n'étoit qu'un simple corroyeur. Il fut, ainsi que son père, élevé aux premières dignités; et, en mémoire de ce triomphe, le prince fit bâtir une ville sur le champ même du combat, et lui donna le nom de PEREISLAVE, qui étoit celui du jeune vainqueur.

La fortune paroissoit n'avoir jamais cessé de favoriser ce prince; mais ses derniers jours furent empoisonnés par les chagrins les plus cuisans. Il adoroit la princesse Anne, qu'il avoit préférée à toutes ses autres femmes; il la perdit presqu'en même-temps qu'un de ses fils qu'il chérissoit le plus. Ce n'est pas tout : un de ses autres fils, Jaroslaf, à qui, dans le partage qu'il avoit fait de ses états, il avoit donné Novogorod, refuse de payer le tribut qui lui étoit imposé comme vassal; et avec le secours des Varaignes qu'il avoit implorés, il ose se révolter contre son père. Celui-ci, profondément affligé d'être contraint de se défendre contre un fils ingrat et rebelle, se détermine, malgré son grand âge, à aller le combattre en personne. Mais le chagrin s'empare de lui, il meurt en chemin, après avoir régné quarante-cinq ans.

Vladimir, depuis sa conversion, a fait éclater de grandes qualités et même de grandes vertus. Il n'a pris les armes que pour se défendre et non pour attaquer. Ça été peut-être à la terreur que son courage avoit inspirée aux peuples voisins qu'il a été redevable de quelques momens de tranquillité. Son ame, jusqu'alors dure et inflexible, s'est ouverte tout-à-coup au doux sentiment de la bienfaisance. Non-seulement il distribuoit lui-même chaque jour, aux pauvres de ses états, d'abondantes libéralités, mais encore il avoit fait dresser des tentes où les indigens qui ne pouvoient se rendre auprès de lui, recevoient des secours de toute espèce. Sa vigilance paternelle s'étendoit

même jusque sur les malades. Il avoit fait construire exprès des voitures destinées uniquement à leur porter chez eux tous les soulagemens dont ils pouvoient avoir besoin. Il a fondé un grand nombre de villes. Celle à laquelle il avoit donné son nom subsiste encore, et est passée depuis long-temps, avec la Volynie, sous la domination polonoise. Il avoit envoyé des colonies dans les déserts, pour les défricher. C'est à ses soins que la Russie est redevable de ses premiers établissemens pour l'instruction. Il y avoit attiré, à grands frais, les plus habiles maîtres de la Grèce, et la jeune noblesse y recevoit tous les genres d'enseignement. Il a fait encore venir de la Grèce des architectes et des ouvriers nécessaires à la construction des bâtimens. Alors chacun s'empressa d'élever de tous côtés des édifices aussi imposans que commodes et solides. Il fit construire lui-même des églises et des palais. Il fonda des monastères et les enrichit. Des brigands répandus de tous côtés dans ses états, y exerçoient d'horribles ravages, et en désoloient les habitans; une justice prompte et sévère fit bientôt cesser ces désordres. Cependant ce prince qui autrefois se jouoit avec tant de barbarie de la vie des hommes, et qui s'étoit souillé du meurtre de son frère, témoigna, après sa conversion, une répugnance extrême à punir, même les criminels; et lorsqu'on le pressoit de prononcer sur le sort d'un malfaiteur : QUI SUIS-JE, disoit-il, POUR CONDAMNER DES HOMMES A LA MORT? Paroles admirables qu'on peut mettre à côté de celles échappées à cet empereur romain qui avoit commencé comme a fini Vladimir, à ce féroce Néron, lorsque, dans sa jeunesse, des sénateurs lui présentèrent à signer une sentence de mort : PLUT AUX DIEUX, s'écria-t-il, QUE JE N'EUSSE JAMAIS SU ÉCRIRE !

Enfin, Vladimir a fait tout ce qui a dépendu de lui pour rendre la Russie florissante, pour embellir sa patrie, et civi-

X. Page 62.



Combat entre un Russe et un Petchênègue

Dessiné par Monnet. Tom. Ier Gravé par David.

liser ses sujets. Si les grains qu'il a semés n'ont pas jeté des racines profondes, il ne lui a manqué qu'un terrain moins ingrat et des temps plus favorables. On doit lui savoir au moins un gré infini des efforts qu'il a tentés. La gloire de tirer la Russie de la barbarie, et de donner à des établissemens utiles des fondemens plus solides et plus durables, étoit réservée à un de ses successeurs plus heureux, en qui on peut trouver avec lui plus d'une ressemblance.

SVIATOPOLK Ier., VLADIMIROVITCH.

Boris est assassiné par ordre de son frère. (en 1015.)

Vladimir avoit conçu une affection particulière pour Boris, un de ses fils, dont il aimoit le caractère et dont il estimoit la valeur. Dans le partage de ses états, il lui avoit donné la souveraineté de Rostof; il l'avoit même désigné pour lui succéder au principal trône de Russie. Il s'en étoit fait accompagner, lorsqu'il s'étoit vu forcé de marcher contre le rebelle Jaroslaf; mais ayant appris que les Petchênègues avoient fait de nouvelles incursions dans ses états, il avoit confié à ce fils chéri l'emploi glorieux d'aller les réduire.

Boris part avec cinquante mille hommes. Les Petchênègues, instruits de son approche et des forces dont il étoit accompagné, ne jugent point à propos de hasarder un combat; ils se retirent. Boris, ne trouvant plus d'ennemis à combattre, s'empresse d'aller retrouver son père. En chemin, il apprend sa mort.

Ce prince n'étoit pas moins chéri des troupes de l'armée de Vladimir que des siennes propres. Les unes et les autres, ainsi que tous les peuples, désiroient également de le voir monter

sur le trône. Afin de lui donner le temps de faire les dispositions nécessaires pour s'en assurer, les chefs restés avec Vladimir cachent avec soin, pendant quelque temps, la mort de ce souverain; mais, malgré toutes leurs précautions, la nouvelle en transpire au-dehors et parvient bientôt à Kief, où quelques affaires avoient appelé Sviatopolk. Celui-ci ordonne sur-le-champ qu'on lui apporte le corps de son père, et s'empare aussitôt du gouvernement.

Sviatopolk étoit aussi détesté du peuple que de l'armée; et Vladimir, quoiqu'il l'eût adopté même avant sa naissance, n'avoit jamais eu pour lui qu'un éloignement invincible. Cependant les habitans d'une petite ville où se trouvoit alors Sviatopolk, lui avoient témoigné, on ne sait pourquoi, le dévouement le plus aveugle. Il profite aussitôt de ces dispositions pour perdre un rival qui, quoique seul, lui paroissoit encore trop redoutable, puisqu'il réunissoit l'amour du peuple et de l'armée. Il leur peint d'abord Boris sous les couleurs les plus affreuses; il lui suppose les plus infâmes projets, et leur demande comme une preuve non équivoque de la sincérité de leur zèle, de le défaire d'un pareil concurrent. A peine a-t-il manifesté ce dessein, qu'au même instant se présentent quatre assassins. Impatiens de servir sa fureur, ils partent accompagnés de quelques scélérats comme eux. Ils parviennent à pénétrer dans la tente de Boris. Un domestique fidèle qui étoit auprès de lui, devine le dessein de ces farouches émissaires, s'élance au-devant de ces assassins, se place entre eux et son maître, et couvre celui-ci tout entier de son corps. Loin d'être touchés d'un dévouement si généreux, les misérables le massacrent sans pitié; et, pour lui ravir une chaîne d'or qu'il portoit au cou, comme un gage de l'amitié de son maître, ils lui coupent la tête, poignardent tous les autres domestiques de ce prince, et le percent lui-même de

mille coups. Le sacrifice de ce serviteur est aussi rare qu'héroïque, et vraiment digne d'admiration. Je dois ajouter qu'il avoit pris naissance chez une nation de tout temps célèbre par son attachement pour ses maîtres, et dont rien n'a jamais pu ébranler la fidélité; et, pour tout dire enfin, il étoit Hongrois de naissance.

« Le corps de Boris est mis sur un char; on l'amène tout » sanglant devant Sviatopolk. Ce frère dénaturé le contemple » d'un œil sec. Cependant les assassins s'aperçoivent que le » jeune prince donne quelques signes de vie. Le sentiment de » la pitié succède dans leur ame aux transports de la fureur. » Ils ne se sentent plus la force de frapper de nouveaux coups. » Le féroce Sviatopolk apprend que son frère respire encore; » incapable d'aucun remord, d'aucune émotion, d'aucun » sentiment d'humanité, il est seulement indigné que ceux à » qui il avoit confié l'exécution de ses ordres ne les ayent » remplis qu'à moitié, et soient encore assez foibles pour ne » pas achever leur victime. Un Varaigne se charge de cette » abominable exécution, et court aussitôt plonger son épée » dans le cœur de l'infortuné Boris. Voltaire a dit dans sa » Henriade avec vérité :

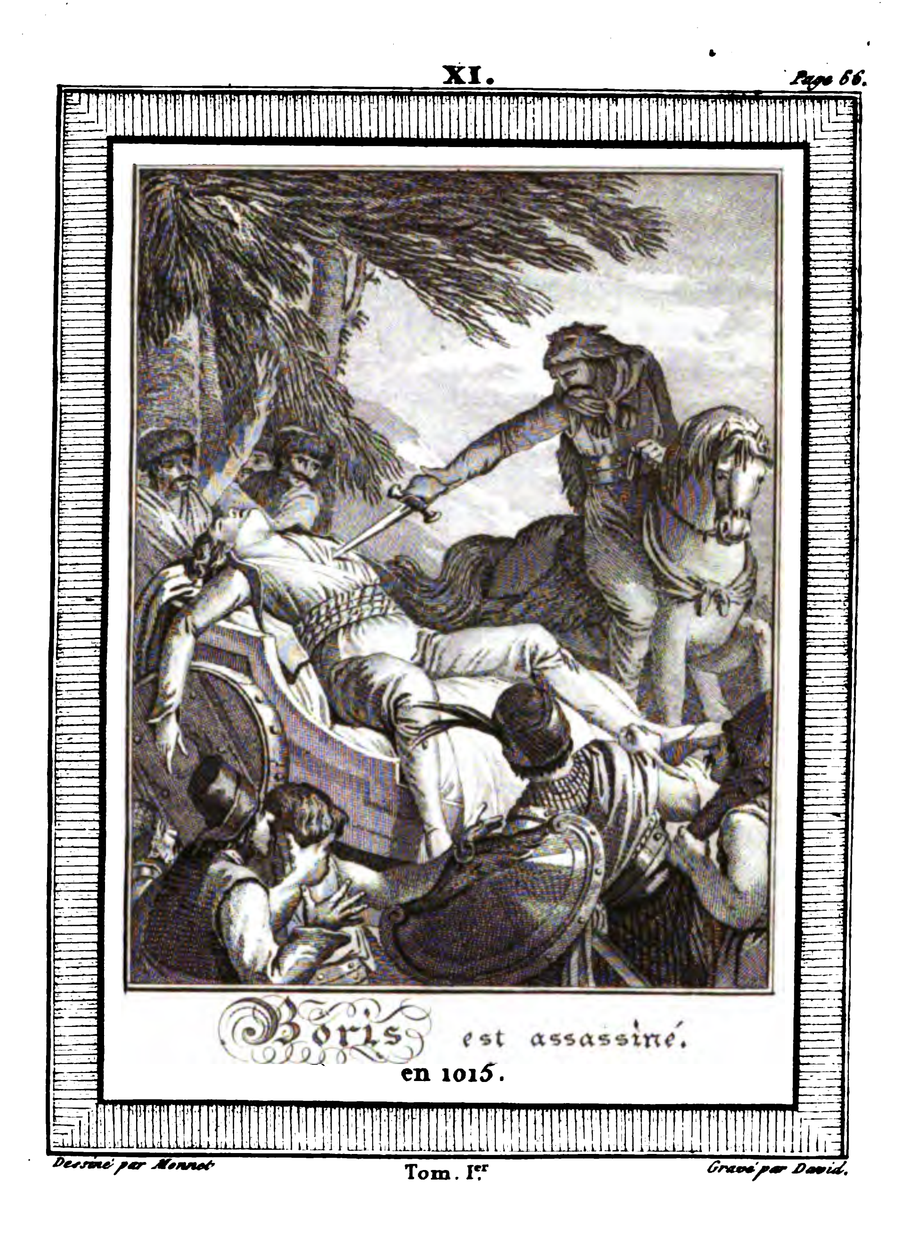
» Quand un roi veut le crime, il est trop obéi ».

Le crime est devenu désormais un besoin pour le farouche Sviatopolk; il s'y livre de plus en plus sans remords. Le forfait de la veille est surpassé par le forfait du jour, et celui-ci le sera par celui du lendemain. Toujours cruel et toujours lâche, ce n'est que par des assassinats qu'il veut se frayer un chemin à la grandeur. Souillé du sang de Boris, il brûle de joindre à cette victime tous les fils de Vladimir. Pour y parvenir, il a recours également à la violence et à la perfidie. Il apprend que Gleb, un de ses autres frères, est à Mourom, ville qui fait aujourd'hui

partie de la province de Volodimer, et dont la souveraineté lui étoit tombée en partage. Il lui envoye dire que leur père, à toute extrémité, désire lui faire ses derniers adieux. Frémissant du danger supposé d'un père qu'il chérit et dont il ignore la mort, Gleb, trop crédule et sans défiance, s'empresse d'aller lui fermer les yeux. Il part accompagné de quelques domestiques. Dans le chemin, son cheval s'abat sous lui et lui casse la jambe. La douleur que lui cause sa blessure cède à la tendresse filiale. Il se fait transporter dans une barque. Comme il approchoit de Smolensk, il reçoit en même-temps deux courriers; l'un de sa sœur Predslava, qui étoit restée à Kief, lui apprend la mort de son père: l'autre, de la part d'Iaroslaf, lui annonce l'assassinat de leur frère Boris. Ces deux nouvelles le jettent dans la plus grande perplexité. Attendri, effrayé, il flotte, il hésite, il ne sait quel parti prendre. Doit-il poursuivre sa route? doit-il retourner sur ses pas? Il étoit dans cette incertitude lorsque des inconnus viennent le joindre: c'étoient des émissaires qui, de la part de son horrible frère, lui déclarent qu'il faut mourir. Tandis que, touchés des graces et de l'air noble du jeune Gleb, ces malheurex hésitent et répugnent à frapper cette innocente victime, un de ses domestiques moins scrupuleux, le cuisinier même de ce prince, se charge de l'exécution. Il saisit son maître par les cheveux, et lui coupe la gorge avec son couteau. Quelle différence entre ce scélérat et le vertueux et fidèle Hongrois qui sacrifia sa vie pour la défense de Boris!

Sviatoslaf, qui avoit obtenu de Vladimir, pour apanage, la principauté des Drévliens, est saisi d'épouvante et prend la fuite; mais des assassins le poursuivent, le joignent et le massacrent, ainsi que ses frères.

Les Varaignes que Jaroslaf avoit appelés contre son père, exerçoient mille vexations contre les habitans de Novogorod.



Boris est assassiné. en 1015.

Dessiné par Monnet — Tom. Ier — Gravé par David.

Ceux-ci en avoient inutilement porté des plaintes à leur prince; poussés à bout, ils se rassemblent secrètement pendant la nuit, entourent les casernes où les Varaignes étoient renfermés, et les massacrent jusqu'au dernier.

Jaroslaf apprend cette nouvelle avec indignation. Il est désespéré de se voir privé des seules troupes qui faisoient toutes ses espérances. Cependant, pour le moment, il dissimule son ressentiment; mais quelque temps après, sous un prétexte, il rassemble tous les habitans qu'il soupçonne d'avoir eu part au massacre, fait main basse sur eux, et extermine, sans distinction, les innocens et les coupables. Sa sœur Predslava lui apprend, par un courrier, et la mort de leur père et la fin tragique de leurs frères Gleb, Boris et Sviatoslaf. Alors il se croit perdu; son imagination se figure que son arrêt est écrit dans la proscription de ses frères; il n'a plus, pour se défendre, ces Varaignes qu'on a massacrés; il ne peut compter sur des sujets, que ses dernières cruautés ont aliénés. S'il reste, s'il fuit, tout lui paroît également à craindre pour lui. Il ne voit, de tous côtés, que des dangers, et nul espoir. Enfin, il se décide à tenter la seule ressource qu'il croit lui rester. Il se rend sur la place : là, il n'a pas honte de s'humilier devant ses propres sujets; il descend jusqu'à la prière, il verse des larmes, et, dans la posture la plus suppliante, il s'avoue coupable et demande humblement pardon.

Cependant, les Novogorodiens, non-seulement consentirent à oublier le passé, mais encore ils jurèrent de sacrifier leur vie pour sa défense dans une cause si juste. Jaroslaf alors reprend courage; il rassemble en diligence une armée composée de ces mêmes Novogorodiens, et de ce qu'il lui reste de Varaignes échappés au massacre. Sviatopolk, de son côté, arme des Kievliens et des Petchênègues. Les deux frères, avec des forces presque égales, arrivèrent en même-temps en présence

l'un de l'autre. Leurs armées séparées par les eaux du Dnêpre, s'arrêtent sur les rives opposées, et demeurent trois mois sans faire aucun mouvement : ni l'une ni l'autre n'ose tenter le passage du fleuve; mais le combat est bientôt engagé par des railleries piquantes. La victoire se décide en faveur de Jaroslaf, qui entre en triomphe dans Kief. Le féroce Sviatopolk, dont le courage se borne à des assassinats, prend lâchement la fuite, et se réfugie auprès de Boleslas, roi de Pologne et son beau-père. Celui-ci, plutôt pour recouvrer les conquêtes que Vladimir avoit faites sur lui, que pour secourir son gendre, vient tout-à-coup attaquer Jaroslaf. Les Russes, malgré les prodiges de valeur, sont défaits, et Jaroslaf est obligé de se sauver.

Boleslas profite de sa victoire. Après avoir pris par famine la ville et les forts de Kief, et s'être emparé des richesses qui y étoient renfermées, il replace Sviatopolk sur le trône. Celui-ci, dont les sentimens et les actions ne sont que des perfidies, des bassesses et des atrocités, fait, sans aucun motif, égorger dans les villes tous les Polonois, au secours desquels il étoit redevable de sa couronne. Boleslas, irrité d'une si lâche ingratitude, enlève tous les trésors du traître, réunit la Russie-Rouge à ses états, retourne en Pologne, emmenant avec lui les principaux boïards et beaucoup d'autres personnages, épouse la princesse Predslava qu'il aimoit, et pousse le mépris jusqu'à ne pas daigner ôter le trône et la vie à son perfide gendre.

Iouri ou Georges Jaroslaf, celui des fils de Vladimir qui avoit le plus hérité de ses qualités, étoit venu lui-même apprendre sa défaite à Novogorod. Consterné de ses revers, se voyant sans ressources, il conçoit le projet de se retirer chez les Varaignes; mais les habitans, instruits de son intention, s'y opposent. Non-seulement ils brisent les bateaux destinés

à son voyage, mais encore lui offrent des contributions volontaires, leurs bras et leurs vies. Alors il lève une nouvelle armée, soudoye des Varaignes et se présènte devant Kief. Sviatopolk, effrayé de son approche, prend honteusement la fuite, et les portes de la ville sont aussitôt ouvertes à Jaroslaf.

Sviatopolk implore les Petchénègues. Il marche à leur tête contre son frère. Celui-ci vole à sa rencontre. Les deux partis également furieux, combattent pendant trois jours avec un acharnement sans exemple. La victoire se décide enfin pour Jaroslaf. Sviatopolk veut chercher un asile chez ce même Boleslas qu'il a indignement trahi; mais en chemin, la frayeur affoiblit son corps et ses organes; il ne peut se soutenir sur ses jambes. Poursuivi par les images les plus sinistres, il croit voir un bras vengeur levé sans cesse sur sa tête. Dans son délire, il s'écrioit à tous momens : ILS VONT M'ATTEINDRE; LES VOILA ! JE LES VOIS : C'EN EST FAIT : ILS VONT M'ÉGORGER! Ce supplice long et cruel, le juste châtiment de ses forfaits, termine enfin ses tourmens et son horrible vie.

Jaroslaf, par ce moyen, se trouve possesseur des deux principales souverainetés de la Russie, Kief et Novogorod; mais il n'y jouit pas long-temps de la tranquillité. Quoi qu'il en soit, ce prince a beaucoup accru la puissance de la Russie; il y a joint quelques villes de la Livonie, a repris la Russie-Rouge sur les Polonois, et contenu les Petchénègues.

Il mourut dans la soixante-dixième année de son âge, et dans la trente-cinquième de son règne. Il lui restoit cinq fils, Jsiaslaf, Sviatoslaf, Usevolod, Igor et Viatcheslaf. Avant de mourir, il leur avoit, à l'exemple de ses prédécesseurs, partagé ses états. Mais il paroît qu'en se conformant à l'usage, il avoit pressenti le danger et les suites funestes de ces sortes de partage, puisqu'alors il leur avoit recommandé de conserver toujours entre eux la meilleure intelligence, et de se défendre

mutuellement. Il leur avoit fait sentir que de leur union dépendroit leur force, leur sûreté et leur prospérité.

Ce souverain avoit de grandes qualités; il aimoit les lettres et les arts, et a fondé plusieurs établissemens en leur faveur. Il est regardé comme un des législateurs de la Russie; et dans ces temps de barbarie, la plupart des lois justes et sages qu'il dicta aux habitans de Novogorod pourroient encore servir de modèles à des peuples qui se croyent civilisés, et qui ne sont que corrompus.

Enfin, l'éclat de son règne avoit si bien répandu au loin sa renommée, que les principaux souverains recherchèrent son alliance. Casimir, qui, après avoir reçu le diaconat, a occupé le trône de la Pologne, épousa sa sœur; et Henri Ier., roi de France, demanda en mariage la princesse Anne, sa fille, connue sous le nom d'Agnès, que vraisemblablement elle reçut en embrassant la religion catholique romaine.

JSIASLAF Ier., JAROSLAVITCH.

Le Prince Gleb, son fils, fend d'un coup de hache la tête a un imposteur. (en 1071.)

Les deux principales souverainetés de la Russie étoient, comme on l'a vu, celle de Kief et celle de Novogorod. Après la mort de Jaroslaf, elles se trouvèrent encore réunies sur la tête de son fils aîné Jsiaslaf, qui reçut au baptême le nom de Dmitri, et qui n'est connu dans l'Europe que sous le nom de Démétrius. Toutes les autres principautés, quoiqu'indépendantes les unes des autres, relevoient de ce souverain et lui payoient un tribut. La malheureuse coutume, adoptée imprudemment par les premiers princes de Russie et par leurs successeurs, de partager leurs états entre tous leurs enfans,

y avoit introduit une espèce de gouvernement féodal, avec tous les maux qui en sont inséparables. Ils ne prévirent pas qu'en morcelant ainsi leurs possessions, ils en affoiblissoient la puissance.

La Russie, comme on le verra par la suite, s'est bientôt trouvée divisée et subdivisée en un grand nombre de petites puissances qui, ayant des intérêts différens et souvent opposés, ont plutôt songé à se maintenir dans leurs possessions, ou à les agrandir, qu'à concourir au bien général; et leurs divisions intestines ont accéléré la perte de leur patrie, qui, devenue enfin la proie des Tatars ou Tartares, a, pendant deux cents ans, gémi sous le joug de ces conquérans sauvages.

On a vu que Jaroslaf avoit défait le prince de Polotsk, son neveu, qui avoit osé l'attaquer; on se rappelle avec quelle grandeur d'ame il s'en étoit vengé. Le fils de ce même prince qui régnoit après lui, Useslaf, sans aucun motif plausible, n'eut pas honte de tomber sur le territoire des fils du bienfaiteur de son père. Il porta le fer et la flamme à Novogorod, dévasta presque tout, s'empara des trésors des habitans, et ne respecta pas même ceux de l'église. A peine les trois frères, Jsiaslaf, Sviatoslaf et Usevolod sont-ils informés de cet attentat, qu'ils se disposent à en tirer vengeance. Ils marchent malgré les rigueurs de l'hiver, trouvent les états de l'agresseur sans défense, y portent le ravage, vont à leur rencontre, et les taillent en pièces dans une bataille rangée. Mais ce succès ne satisfait point leur ressentiment. Ils ont recours à un bien indigne artifice. Ils invitent Useslaf à une conférence, et jurent, sur la croix, qu'il ne lui sera fait aucun mal. Rassuré par un pareil serment, il se rend sans crainte auprès d'Jsiaslaf. Celui-ci le fait arrêter et conduire à Kief, où il est précipité dans un cachot.

Cependant les Polovtsi font une nouvelle incursion. C'est

en vain que les trois frères réunis s'efforcent de s'opposer à leurs progrès; ils sont complètement défaits. Alors les ennemis ravagent les campagnes sans résistance. Les habitans de Kief, indignés, demandent des armes; comme on leur suppose des projets de révolte, on leur en refuse. Aigris et furieux, ils s'attroupent et jurent la perte d'un vayvode, à qui ils attribuent ce refus. Ils se rendent à sa maison; et ne l'y trouvant pas, ils se dispersent; les uns courent au palais du prince, les autres vont à la prison, la forcent, et délivrent ceux qui y étoient détenus. Parmi ces derniers, ils aperçoivent Useslaf; ils le regardent comme un vengeur, et le proclament leur souverain. Useslaf se voit avec surprise passer, en un moment, de la prison au trône; mais il n'y est pas long-temps. Le prince dépossédé, Jsiaslaf, se réfugie en Pologne; et Sviatoslaf, prince de Tchernigof, a seul la gloire de chasser les Polovtsi, et d'en délivrer l'état.

Six mois étoient à peine écoulés, que le roi de Pologne entreprend de rétablir Jsiaslaf sur le trône. Useslaf s'apprête à se défendre; mais effrayé de la supériorité des forces qu'il a à combattre, il s'échappe secrètement pendant la nuit. Le lendemain les soldats, étonnés de ne plus trouver de chef, prennent le parti de se retirer dans la ville. Ils députent à Sviatoslaf et à Usevolod, pour les engager à obtenir de leur frère leur pardon. Ils menacent, en cas de refus, d'incendier la ville, et de passer dans la Grèce. Jsiaslaf, pressé par cette alternative, accorde, sans hésiter, le pardon qu'on exigeoit.

Au milieu de ces dissentions intérieures, la famine vint affliger une des parties de la Russie. Quelques brigands, toujours disposés à profiter des calamités publiques, répandent à Rostof le bruit que des femmes avoient employé des maléfices pour attirer ce fléau. Ils ajoutent que, par le même moyen, elles étoient parvenu à rendre stériles la terre, et même les

abeilles. Le peuple, toujours le crédule instrument et l'aveugle dupe des intrigans et des factieux, ne croit que trop facilement les impostures les plus absurdes. Ces bruits s'accréditent de plus en plus. La troupe de ces scélérats, qui ne cherche qu'à piller, grossit chaque jour. Ils parcourent les villes, les villages, vont jusqu'à Belozero, en répandant leurs calomnieuses suppositions, font partout des prosélytes; et, sous le prétexte ordinaire de la vengeance publique, massacrent un grand nombre de femmes qu'ils dépouillent; mais ces misérables sont enfin arrêtés et livrés au supplice.

« A-peu-près dans le même temps un autre scélérat se donne pour devin; il prophétisoit dans les lieux publics, il haranguoit le peuple. Une voix de Stentor, une figure d'illuminé, et cette éloquence propre à séduire des hommes simples et grossiers, et à gagner leur confiance, entraînent aisément la populace, et lui font un parti nombreux. Maître de ces esprits crédules, il les persuade aisément; et d'un ton d'inspiré, il leur commande, de la part de Dieu, d'aller massacrer leur évêque. Le prélat apprend le danger qui le menace; revêtu de ses ornemens pontificaux, la croix à la main, il court sur la place, et se présente avec fermeté au milieu de ces furieux; mais ni son courage, ni son air vénérable, ni son appareil sacré, rien ne leur en impose. Le prince Gleb, fils de Sviatoslaf, ose prendre la défense du saint vieillard. Il adresse à ces mutins un discours des plus touchans; voyant que ses efforts étoient inutiles, il fait venir l'imposteur; et s'adressant à lui : « Si tu as véritablement le don de prophé-
» tiser, dis-moi ce qui doit arriver à l'instant »? — DE GRANDS PRODIGES QUE JE VAIS OPÉRER, s'écrie aussitôt le fourbe avec audace. Alors le prince tire de dessous ses habits une hache et lui fend la tête. Ce trait de vigueur fait ouvrir les yeux à la multitude sur la fourberie de l'imposteur, qui n'a pu prévoir

sa mort. Les mutins se dissipent, et la tranquillité est bientôt rétablie ».

Après ces événemens, qui n'avoient troublé encore passagèrement que quelques parties de l'état, l'empire étoit parvenu à jouir pendant un certain temps, tant au-dehors qu'au-dedans, de la plus parfaite tranquillité; mais l'ambition de Sviatoslaf y alluma bientôt le feu de la discorde; il chasse Jsiaslaf du trône de Kief, et s'y place à l'aide de son frère Usevolod qu'il avoit trompé.

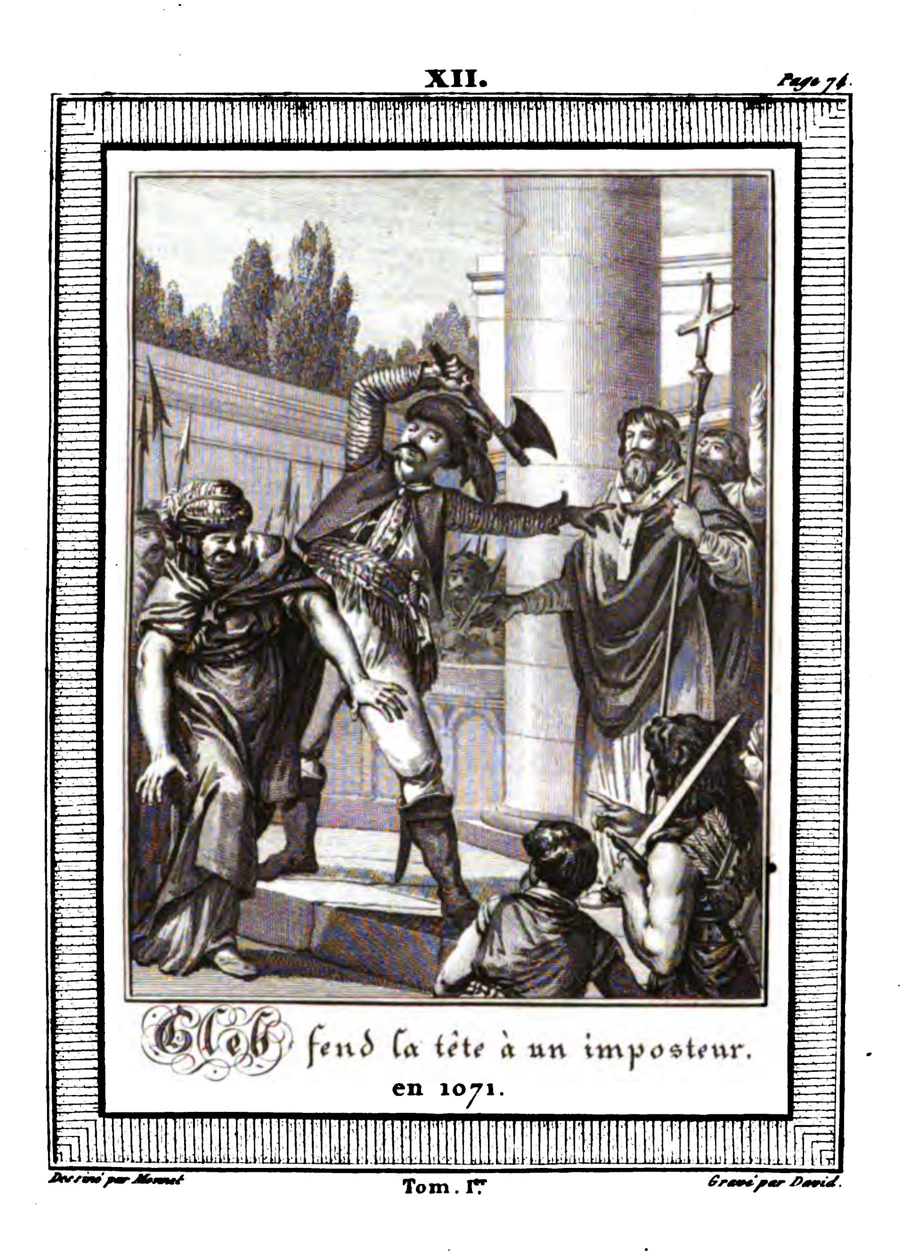
Par ce qu'on vient de lire, on voit déjà que les tristes effets de l'usage de partager les états entre les frères commencent à se développer; et l'on verra par la suite les malheurs sans nombre qui en proviendront, et qui précipiteront l'empire de Russie dans des dangers irremédiables.

Jsiaslaf, rétabli, pardonne a Usevolod. (en 1078.)

Jsiaslaf, détrôné par ses frères, avoit de nouveau imploré le secours de Boleslas II; mais ce monarque, occupé à combattre la Hongrie et la Bohême, ne put détacher une partie de ses forces pour secourir le prince russe. Il s'adressa ensuite à Henri IV, empereur d'Allemagne; mais il ne fut pas plus heureux. Henri, qui avoit bien de la peine à se défendre lui-même des efforts de plusieurs peuples ligués contre lui, ne put que solliciter Sviatoslaf de remettre à son frère la principauté de Kief. L'ambassadeur ne retira de sa mission qu'une réception brillante, de grands honneurs et quelques présens.

Quoi qu'il en soit, Jsiaslaf ne fut rétabli sur le trône de Kief que lorsque la mort de Sviatoslaf y ayant porté Usevolod, celui-ci, craignant peut-être les guerres où cette usurpation pourroit l'exposer, vint trouver son frère, lui rendit de

XII. *Page 76.*



Gleb fend la tête à un imposteur.
en 1071.

Dessiné par Monnet Tom. I.er *Gravé par David.*

bonne grace le trône, et se retira dans sa principauté de Tchernigof.

« Cependant, ce même Usevolod ne put conserver long-
» temps son héritage. Ses neveux, Boris et Oleg, fils de
» Sviatoslaf, aidés des Polovtsi, l'en chassèrent. Cet infortuné
» prince ne se vit d'autre ressource que d'aller demander un
» asile à ce même Jsiaslaf qu'il avoit détrôné. Le généreux
» Jsiaslaf lui tendit les bras; et pour tout reproche lui dit:
» CONSOLEZ-VOUS, MON FRÈRE; VOUS SAVEZ CE QUE J'AI
» SOUFFERT : J'AI ÉTÉ CHASSÉ DE MES ÉTATS; J'AI VU MES
» TRÉSORS AU PILLAGE; C'ÉTOIENT MES PROPRES FRÈRES
» QUI ME PERSÉCUTOIENT. ERRANT, PRIVÉ DE TOUT, J'AI
» PARCOURU EN SUPPLIANT LES TERRES ÉTRANGÈRES; CE-
» PENDANT QU'AVOIS-JE FAIT? NE VOUS LIVREZ POINT A
» LA DOULEUR : TANT QU'IL ME RESTERA DANS LA RUSSIE
» UN HÉRITAGE, JE LE PARTAGERAI AVEC VOUS, ET JE
» N'HÉSITEROIS PAS A DONNER POUR VOUS MON SANG.
» Touché jusqu'aux larmes, Usevolod se précipite dans le
» sein de son frère, et lui demande pardon de sa conduite
» passée ».

Jsiaslaf lui tint parole; il combattit les deux usurpateurs, et prit la ville de Tchernigof; mais étant à la tête de son armée, il fut tué par derrière sur le champ de bataille, après sa victoire. Boris le fut également au commencement de l'action, et Oleg prit la fuite. Usevolod Ier. et Sviatopolk lui succédèrent.

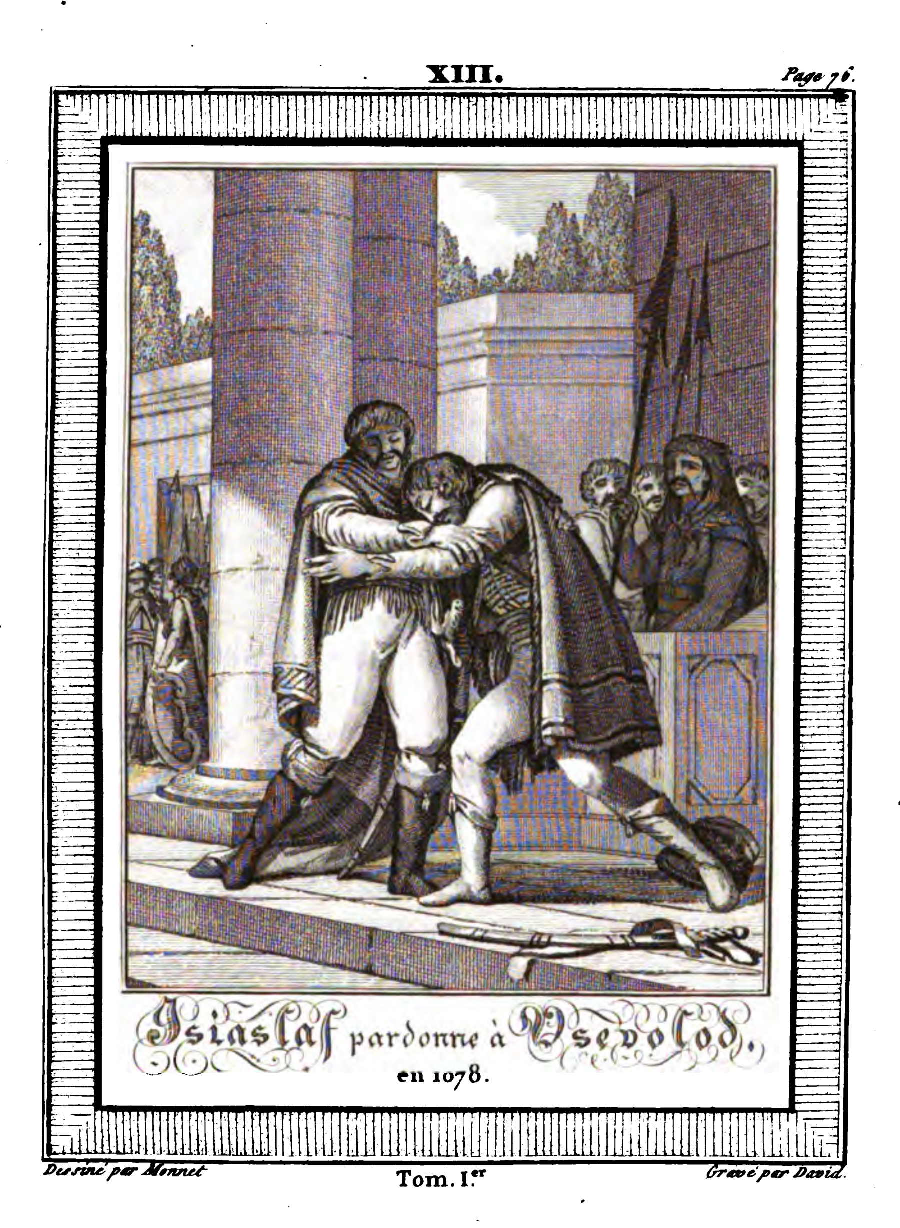
Le malheureux Jsiaslaf avoit un caractère doux et magnanime; il savoit allier le courage à la clémence. Sa bonté pour un peuple qui l'avoit trahi, sa générosité pour un frère qui l'avoit détrôné, sont des titres mille fois plus glorieux que les plus brillantes conquêtes. Ces mêmes sujets qui l'avoient si indignement abandonné pendant sa vie, sentirent tout le prix

de ses qualités lorsqu'il ne fut plus. Profondément affligés de sa perte, ils le pleurèrent long-temps; à sa pompe funèbre, ils firent retentir l'air de leurs gémissemens, et s'abandonnèrent à tous les transports de leur douleur.

Il n'est pas inutile d'observer que, depuis que Vladimir, dit le Grand, eut embrassé le rite grec, les papes firent tous leurs efforts pour réunir les deux églises sous leur autorité, qui étoit alors despotique. A cet effet, ils envoyèrent aux princes russes des ambassadeurs chargés de présens et de reliques; mais il ne paroît pas que ces diverses tentatives ayent eu du succès.

Je ne crois pas devoir détailler tous les événemens qui se sont passés sous les règnes de Sviatopolk II, Jaroslavitch et de Vladimir II, Usevolodovitch-Monomaque. Il suffira au lecteur de savoir qu'Usevolod, en mourant, laissa le trône de Kief à son fils Vladimir, et que celui-ci eut la délicatesse de le remettre à Sviatopolk, fils d'Isiaslaf, comme un bien qui lui appartenoit, et qu'ensuite il se retira dans son apanage de Tchernigof, mais que les habitans de Kief le sollicitèrent de venir les gouverner.

Les règnes qui remplissent un long intervalle n'offrent que des peuples qui s'entr'égorgent, parce que leurs princes veulent en dépouiller d'autres; des divisions intérieures et extérieures dont le brigandage est le seul motif, des guerres perfides, et des paix plus perfides encore, des sermens et des traités violés sans pudeur, des vengeances atroces, des ambassadeurs emprisonnés et assassinés contre le droit des gens, des frères égorgés par des frères, quelques traits de générosité ne produisant que la plus noire ingratitude, partout la force écrasant la foiblesse, partout le sang répandu à grands flots, et la vie des hommes comptée pour rien, partout des barbares foulant aux pieds toutes les lois de la justice, de la nature et de l'humanité.



Isiaslaf pardonne à Vsevolod, en 1078.

Dessiné par Monnet — Tom. I.er — Gravé par David.

Je remarquerai seulement que, par plusieurs congrès qui se sont tenus par intervalle pour les affaires générales de la Russie, il paroît que les princes, les grands, les prélats, et même de simples citoyens y étoient admis, et influoient également sur les décisions majeures : ce qui semble prouver que la Russie n'a pas été de tout temps gouvernée despotiquement. Il paroîtroit que les souverains n'étoient chargés que du commandement des armées, de l'administration des finances et de l'exécution des lois, à-peu-près comme le stathouder dans les Provinces-Unies.

MSTISLAF VLADIMIROVITCH.

MSTISLAF EST DÉTOURNÉ PAR LE MOINE GRÉGORY DE FAIRE LA GUERRE. (en 1127.)

Le règne de Vladimir II fut remarquable par un incendie qui, pendant deux jours, consuma, dit-on, six cents églises et une grande partie de la ville de Kief : on peut juger de là quelle pouvoit être son étendue. L'année suivante ce prince mourut, à l'âge de soixante-onze ans, laissant huit enfans, dont chacun avoit un apanage. Mstislaf succéda à son père sur le trône de Kief. Les Polovtsi, toujours dans l'espoir de piller, profitèrent, suivant leur usage, de ce changement de règne, pour tomber sur la Russie. Jaropolk, furieux de cette audace, n'attendit pas que son frère joignît ses forces aux siennes; avec ses seules troupes il marcha contre les ennemis; et, malgré la supériorité de ces derniers, il eut le bonheur de les disperser avant même que le bruit de leur incursion fût généralement répandu dans toute la Russie. Les Russes apprirent en même-temps et les attaques des Polovtsi, et leur défaite. La Russie ne fut pas long-temps délivrée de ces barbares. Il étoit alors

assez commun de voir des princes avides, turbulens ou ambitieux, trop foibles pour exécuter leurs projets, appeler les Polovtsi sur leurs propres héritages, et acheter lâchement leurs secours en leur donnant à ravager les pays qu'il étoit de leur devoir de défendre.

Usevolod, fils d'Oleg, osa, sans pudeur, chasser de Tchernigof, Jaroslaf, son oncle. Il pilla et égorgea un grand nombre de ses sujets. Mstislaf, justement indigné, brûloit de punir ce perfide agresseur. Il jure sur la croix de ne poser les armes qu'après avoir vengé cet attentat. Usevolod, épouvanté du danger qui le menace, a recours aux Polovtsi. Appeler ces barbares, c'étoit les inviter au pillage. Ceux-ci, au nombre de sept mille, s'avancent dans la Russie; mais, voulant avoir une sûreté des conditions qu'ils exigeoient pour le prix de leurs services, ils s'arrêtent à moitié chemin, et envoyent à Usevolod des députés qui sont enlevés par un parti ennemi, comme ils rapportoient une réponse. Les Polovtsi ne les voyant pas reparoître, et ne recevant aucune réponse du prince, soupçonnent quelque trahison, et s'en retournent. Usevolod, abandonné des secours sur lesquels il comptoit le plus, livré à lui-même et ne pouvant se défendre, hasarde des négociations auprès de Mstislaf.

« Le prince de Kief étoit naturellement porté à la paix; mais » il étoit retenu par le serment qu'il avoit fait. Indécis du » parti qu'il devoit prendre, il s'adressa à un religieux du mo- » nastère de Saint-André, nommé Grégory, et lui exposa ses » scrupules. Par son mérite, sa piété et ses vertus, ce moine » étoit parvenu à la dignité d'abbé de son couvent. Il jouis- » soit de la vénération générale; les princes mêmes le res- » pectoient par la douceur de son caractère, la pureté de » ses mœurs et la sagesse de ses conseils. Il avoit gagné la » confiance de Mstislaf. Celui-ci n'osoit rien entreprendre

» sans le consulter. Grégory, dont le cœur respiroit l'amour
» de l'humanité, ne voyoit qu'avec horreur toutes les calami-
» tés que la guerre entraîne après elle. Il dit au prince qu'à-
» la-vérité son adversaire étoit un usurpateur, qu'il méritoit
» d'être puni, et que l'entreprise de le combattre paroissoit
» juste; mais qu'il valoit infiniment mieux violer le serment
» le plus sacré que d'exposer tant de milliers d'innocens à payer
» de leur sang la vengeance d'un crime qu'ils n'avoient point
» commis, et que, pour vaincre entièrement sa répugnance,
» lui-même et tout le clergé consentoient à se charger du
» crime du parjure. Ce langage, si conforme au caractère paci-
» fique de Mstislaf, fit impression sur ce dernier : il accorda
» la paix; mais sa conscience lui reprocha éternellement d'a-
» voir violé son serment ».

Mstislaf étoit parvenu, par sa fermeté et par sa sagesse, à calmer les dissentions intérieures et extérieures. Toutes les parties de la Russie jouissoient enfin d'une tranquillité qui avoit été si souvent troublée On se flattoit que la paix répareroit les maux que la guerre avoit causés; mais tous les fléaux du ciel vinrent fondre sur ce malheureux pays. Les productions de la campagne promettoient aux habitans de Novogorod une abondante récolte en tous genres. Tout-à-coup des ouragans furieux, des pluies continuelles, des inondations extraordinaires vinrent détruire ces espérances. Les arbres furent brisés, les fruits arrachés avant leur maturité, les moissons saccagées et noyées. Tout périt sans ressources : la ville et les environs éprouvèrent les horreurs de la famine.

On vendoit à un prix si exhorbitant le peu de grains qui avoient échappé au ravage, que les malheureux indigens étoient dans l'impossibilité d'y atteindre. Les plus riches particuliers pouvoient à peine s'en procurer à grands frais une quantité encore insuffisante à leurs besoins; mais cette foible ressource

fut bientôt épuisée. Tous les animaux qui servent à la subsistance de l'homme périrent faute de pâturages. On dévoroit avec avidité une espèce de pain fait de feuilles et d'écorces d'arbres broyées ensemble. C'étoit la seule nourriture à laquelle étoient réduits ces infortunés. Ils se disputoient les plus vils alimens et les animaux les plus dégoûtans pour prolonger leur existence. Une mort prompte et infaillible étoit la suite de cet affreux régime. On ne voyoit de tous côtés que des vieillards, des femmes, des enfans et même les hommes les plus robustes, pâles et livides, tomber et se traîner de foiblesse dans les chemins, en attendant la mort. La terre étoit jonchée de cadavres. Leur nombre étoit si considérable, que ceux qui leur survivoient ne pouvoient suffire pour les enterrer; on étoit contraint de les laisser pourrir sur la place. Bientôt il s'éleva de cet amas putride des exhalaisons pestilentielles qui augmentèrent la mortalité des hommes et des animaux. Enfin, les parens plus désolés encore de ne pouvoir procurer quelques foibles soulagemens à leurs enfans, supplioient avec instance les étrangers de les recevoir au nombre de leurs esclaves; et ils mouroient contens, lorsque leurs prières étoient exaucées. Il est bon de remarquer que, dans cette horrible extrémité, ces malheureux, tout barbares qu'ils étoient, préférèrent la mort à se nourrir de la chair humaine, et qu'ils n'y songèrent même pas, ce qui est quelquefois arrivé, dans la même circonstance, chez des peuples plus éclairés.

Les Novogorodiens, à peine remis de cette calamité, remportèrent ensuite des victoires sur les Tchoudes, les Lithuaniens et les Polovtsi. Au milieu de ces triomphes, Mstislaf mourut, après avoir régné pendant six ans.

XIV. Page 80.



Mstislaf est détourné de faire la guerre.

Dessiné par Monnet. Tom. Ier Gravé par David.

JAROPOLK II, VLADIMIROVITCH.

Vlostovicz fait arrêter Jaropolk dans une partie de plaisir. (en 1132.)

Mstislaf avoit plusieurs fils dont l'aîné, Usevolod, étoit déjà pourvu de la principauté de Novogorod; mais, dès que le prince eut les yeux fermés, les habitans jetèrent les yeux sur Jaropolk, son frère, pour lui succéder, et lui envoyèrent une ambassade, pour le prier de venir régner sur eux. Celui-ci, en acceptant la proposition des habitans de Kief, n'eut rien de plus pressé que de donner des apanages à ses neveux. Dans cette distribution, il n'oublia pas non plus ses frères. Il se flattoit que chacun d'eux, satisfait de son partage, ne chercheroit point à troubler la tranquillité de la Russie; mais, malheureusement, ses espérances furent trompées.

Les principautés de Kief et de Novogorod formoient ordinairement le principal siége de Russie. Jaropolk crut devoir, comme les autres grands princes, les réunir toutes deux sous sa domination. En échange de la dernière souveraineté, il donna à Usevold, son neveu, qui la possédoit, celle de Pereiaslave; mais celui-ci n'en jouit pas long-temps : il en fut chassé par Jouri, son oncle, le même jour qu'il en prit possession. Jaropolk, informé de cette violation, prit les armes contre son frère. L'usurpateur, épouvanté, restitua aussitôt la ville dont il s'étoit emparé. Jaropolk, à Pereiaslave qu'il avoit fait rendre à son neveu, ajouta, on ne sait trop pourquoi, la principauté de Novogorod qu'il lui avoit prise. Le règne de ce prince se passa en troubles sans cesse renaissans, et en pacifications peu durables. Ce qu'il y eut de plus remarquable, ce sont les événemens qui, suivant ce qu'en rapporte l'his-

toire de Pologne, eurent lieu sous ce grand prince de la Russie.

Il régnoit à peine depuis deux ans, qu'il s'éleva, entre lui et les Polonois, une guerre d'une espèce assez singulière. Chacun d'eux se combattit par des ruses perfides. Les Polonois furent informés que Jaropolk avoit proposé aux princes russes, dans une de leurs assemblées, de réunir leurs forces communes, pour envahir la Pologne. Boleslas III, sans s'assurer si ces bruits avoient quelques fondemens, y ajouta foi; mais épuisé par les guerres qu'il venoit de soutenir contre la Hongrie et contre la Bohême, il ne se trouvoit pas en état de se défendre. Alarmé du danger qui le menaçoit, il assembla son conseil. Un des sénateurs, nommé Vlostovicz, proposa un expédient pour se soustraire au danger : c'étoit de s'emparer par ruses de la personne du grand-prince. Il s'offrit lui-même de l'exécuter, et promit de le faire réussir.

Vlostovicz, en conséquence, entreprend le voyage de Kief, accompagné de quelques hommes affidés. Arrivé dans cette ville, il se présente devant Jaropolk, et pour intéresser sa sensibilité, nouveau Sinon, il se donne pour un malheureux proscrit. Il suppose que Boleslas le persécute; que, non content d'avoir confisqué tous ses biens, il veut encore lui ravir la vie; et que lui, Vlostovicz, est obligé d'abandonner sa patrie, pour se soustraire aux persécutions du cruel Boleslas. Il supplie Jaropolk de lui accorder un asile : le prince l'accueille avec bonté. Le perfide Polonois a l'adresse de s'insinuer par degrés dans sa confiance, et lorsqu'il s'en voit assuré, il lui dit, comme en confidence, que les Polonois ont la plus forte aversion pour leur souverain, qu'ils ne demandent pas mieux que de le renverser du trône, et qu'il ne leur manque que des secours pour exécuter ce projet. On croit aisément ce qu'on désire : le crédule Jaropolk donne, tête baissée, dans le piége que lui tend le sénateur. A son tour, il lui confie imprudem-

ment le dessein secret qu'il a formé depuis long-temps contre la Pologne, et il lui avoue qu'il ne négligera rien pour mettre à profit l'avis qu'il lui donne. Ces ouvertures réciproques établissent, entre le prince et le sénateur, l'apparence d'une étroite liaison, sincère du côté de l'indiscret Jaropolk, et simulée du côté du perfide Vlostovicz. Le prince ne met pas de bornes à sa confiance; il ne lui cache aucun projet, aucune pensée; il en fait l'ame de ses conseils, et l'admet même dans tous ses plaisirs.

« Ils alloient souvent prendre leurs divertissemens dans une » maison de plaisance, assez éloignée de Kief. Un jour qu'ils » s'y trouvoient l'un et l'autre, le traître Vlostovicz, après » avoir pris toutes les mesures les plus certaines pour ne pas » manquer son coup, fait soudain saisir, au milieu même du » repas qu'il lui donne, le prince par des hommes apostés qui » l'arrêtent. Sans perdre de temps, on le conduit à Cracovie, » et là, on le jette dans une étroite prison, où il est gardé à » vue. Il n'a dû sa liberté qu'à une forte rançon que les princes » russes se sont empressés de payer pour lui ».

Jaropolk, à peine libre, a recours, pour se venger d'une perfidie, à une autre à-peu-près semblable. Il avoit à son service un Hongrois, homme souple et délié; il lui paroît propre à faire réussir son dessein, et il le charge de l'exécution. Après lui avoir donné toutes les instructions nécessaires, il le fait partir pour Cracovie. Ce fourbe, sous quelque prétexte, s'introduit auprès de Boleslas. Il se fait passer pour un exilé; il feint que le roi de Hongrie, Bela, lui ayant fait un crime de l'attachement qu'il avoit pour son neveu, l'avoit chassé. Malgré la maladresse de ces représailles, Boleslas donne dans le piége; il plaint la destinée de cet intrigant, le reçoit dans ses états, et lui offre, avec un asile assuré, tous les secours dont il peut avoir besoin. Ce perfide, par ses flatteries adroites, ne tarde

pas à gagner la faveur de Boleslas. Ce prince, qui l'affectionnoit particulièrement, lui prodigue toutes les marques de bonté, et lui donne la starostie de Vislitsa et le palatinat de Sandomir : c'étoit seconder le projet du perfide Hongrois, puisque c'étoit lui fournir ainsi la facilité d'ouvrir l'entrée de la Pologne aux Russes qui étoient déjà en possession de Galitch, sur le Dniestre, et de toute la Volynie.

Quelque temps après, Boleslas, obligé de traiter de la paix avec l'empereur Lothaire, se rend à Bamberg. Pendant l'absence de ce souverain, le fourbe staroste fait circuler le bruit que les Russes viennent fondre sur la Pologne, avec une armée considérable. La terreur se répand parmi les Polonois; il feint lui-même d'être effrayé du danger qui les menace; il leur conseille de se mettre en sûreté dans une des places les mieux fortifiées. Vislitsa, défendue par les eaux de la Nida, qui l'environne de tous côtés, leur paroît la retraite la plus assurée. Ainsi les Polonois, sans défiance, s'y rendent en foule avec ce qu'ils possèdent de plus précieux. Alors le fourbe donne avis à Jaropolk de ce qui se passe, et lui mande qu'il est temps d'agir. Le prince marche aussitôt, se présente devant la ville, l'attaque, et le staroste lui en ouvre les portes. Après en avoir enlevé toutes les richesses qu'on y avoit renfermées, il abandonne cette forteresse; et, content de son immense butin, il se dispose à s'en retourner; mais les princes russes, peu satisfaits de cette vengeance, à leur gré trop légère, veulent, avec leurs forces réunies, attaquer ouvertement Boleslas. Jaropolk, espérant des succès plus assurés de la ruse que de la force, parvient à modérer leur ardeur.

Jaropolk vouloit envahir la Pologne; Boleslas, de son côté, avoit des vues sur la Russie. Les deux souverains, pour réussir dans leurs projets, se tendoient réciproquement des piéges, et faisoient assaut de perfidies. Le grand-prince engagea les



Mostowicz fait arrêter Jaropolk. en 1132.

Dessiné par Monnet. Tom Ier. Gravé par David.

habitans de Galitch à le seconder. Jaroslaf, fils naturel de Vladimir-Monomaque, venoit d'être chassé de cette souveraineté qui lui étoit échue en partage. Il s'étoit retiré auprès de Boleslas, avec lequel on l'avoit accusé d'avoir des intelligences. Ces habitans, suivant les instructions de Jaropolk, feignirent que la plus grande partie d'entre eux étoit toujours attachée à leur prince. Ils prièrent Boleslas de le leur rendre; et, sous prétexte que sa présence en imposeroit aux factieux, ils lui firent entendre qu'il feroit bien de l'accompagner. Ils ajoutèrent que plusieurs princes qui désiroient de contracter alliance avec lui, saisiroient cette occasion pour se déclarer. Des Hongrois joignirent leurs instances à celles des habitans de Galitch.

Boleslas, excité par le seul espoir qu'en reconnoissance de ses services, Jaroslaf lui seroit entièrement dévoué, et qu'il lui ouvriroit l'entrée de la Russie, se décida volontiers à le rétablir sur le trône. Ces deux princes se mirent en chemin, accompagnés d'une petite armée polonoise; ils trouvent sur leur passage les Hongrois et les habitans de Galitch rangés en haie des deux côtés de la route, comme pour leur faire honneur. Mais lorsque ces deux alliés eurent défilé avec leur petite troupe, ils se réunirent, et les attaquèrent. Ce malheureux prince ne reconnut son imprudence qu'en voyant son danger; malgré son courage, il ne peut soutenir un choc aussi imprévu; bientôt, abandonné des siens, n'ayant à choisir que la mort ou la captivité, couvert de blessures, il se jette dans la mêlée en désespéré. Son cheval est tué sous lui, et il ne dut son salut qu'à un soldat qui lui céda le sien. Mais, profondément affligé, il n'a pu survivre à ce désastre.

Malgré cet avantage remporté sur un état voisin, la Russie n'en fut pas moins désolée par l'ambition de ses princes qui, mécontens de leurs domaines, ne cherchoient continuellement

qu'à les agrandir. Le principal trône de Russie, Kief, étoit surtout l'objet de leur ambition. On pense bien que chacun d'eux ne manquoit pas de prétexte pour colorer ses prétentions. La politique du grand-prince étoit de les diviser entre eux, et de les affoiblir par toutes sortes de moyens; mais ces tristes ressources n'aboutissoient toujours que par lui être funestes. On finissoit souvent par se réunir contre le chef de la Russie, et sa politique fléchissoit devant des forces considérables.

De son côté, Udislas II, un des principaux chefs de la Pologne, formoit également le projet de dépouiller ses frères. A cet effet, il demanda des secours à Usevolod; celui-ci consentit d'autant plus volontiers à seconder le roi de Pologne, qu'il espéroit que cette alliance lui faciliteroit l'exécution d'un dessein semblable. Avec ce secours, Udislas se rendit seul souverain de la Pologne. Ce même Udislas, excité par sa femme dont rien ne pouvoit assouvir l'ambition, ne se borna pas à dépouiller ses frères, il les persécuta avec une férocité sans exemple. Usevolod mourut sans avoir retiré aucun avantage de son alliance avec Udislas. C'étoit un prince dont la politique insidieuse lui faisoit souvent sacrifier ses devoirs. Ses sujets ne dissimulèrent point leur joie à sa mort. Sans doute, pour se faire regretter, il choisit pour son successeur Igor, qui, par toutes sortes de tyrannies et d'exactions, mécontenta le peuple. Les Kiévliens prièrent Jsiaslaf, fils de Mstislaf, de les en délivrer, et de venir les gouverner. Igor voulut disputer le trône; mais il fut obligé de s'enfuir, n'ayant porté que six semaines le titre de prince de Kief.

JSIASLAF II, MSTISLAVITCH.

IGOR DÉFENDU PAR VLADIMIR. (en 1147.)

JSIASLAF fut reçu avec ivresse dans la capitale par tous les citoyens. Malgré toutes ces démonstrations, il voulut s'assurer d'Igor, qui s'étoit caché dans un marais. Il envoya à sa poursuite, et le fit jeter dans un cachot.

Viatcheslaf, qui s'étoit vu dépouiller si paisiblement de toutes ses possessions, sans songer même à se défendre, excité par ses boïards, entreprit tout-à-coup de détrôner Jsiaslaf. Ses premiers succès furent heureux; le prince de Kief lui remit bientôt ce qu'il avoit conquis sur lui. Ce souverain, au milieu de ses victoires, étoit dévoré d'inquiétudes; il craignoit que Sviatoslaf, frère d'Igor, n'entreprît de le venger. Ce dernier avoit en partage Novogorod-Severki : une armée formidable y vint pour le ravager. Sviatoslaf demanda la paix; on ne voulut la lui accorder qu'à condition qu'il abandonneroit son frère. Cette proposition l'indigna; il s'écria qu'il aimoit mieux périr que d'y consentir; mais ce refus héroïque fut cause de sa perte. Il fut obligé, pour sauver sa vie, de s'enfoncer dans les forêts: il chercha un asile chez les Viatiches.

Cependant Igor apprit, au fond de son cachot, les désastres de son frère; n'espérant plus rien, mourant de chagrin, il fit demander à son tyran la permission d'embrasser la vie monastique. Jsiaslaf y consentit; et, lorsque sa santé fut rétablie, le fit sortir de prison pour le transférer dans un monastère de Kief.

Sviatoslaf reparut tout-à-coup à la tête d'une armée; il reprit quelques villes qu'il avoit perdues : ce succès lui procura des amis. Jouri, fils de Vladimir, embrassa sa cause avec cha-

leur, moins sans doute pour le rétablir, que pour profiter de ses prospérités ou de ses infortunes. Les deux princes prirent plusieurs villes sur Jsiaslaf. Ce dernier, instruit de la perfidie des princes de Tchernigof, demanda des secours d'hommes et de chevaux à son frère Vladimir, qu'il avoit chargé de l'administration de Kief, en son absence.

Le peuple jure avec enthousiasme de défendre son souverain; dans ce moment une voix s'écrie que vainement on combattroit pour Jsiaslaf, tant qu'Igor existera. Ce mot réveille tout-à-coup la haine du peuple pour Igor. Tous jurent, avec des cris de fureur, la mort de ce prince. C'est en vain que le premier ministre des autels veut faire entendre à ces furieux la voix de la religion; c'est en vain que les citoyens les plus respectables, et Vladimir lui-même, se précipitant au milieu de cette populace effrénée, s'efforcent d'employer tour-à-tour les armes de la persuasion et de l'autorité; c'est en vain que les députés d'Jsiaslaf même réclament les droits de l'humanité, et font envisager les suites terribles d'un pareil attentat; ces forcenés n'écoutent rien : ils courent au temple où l'infortuné prince menoit, dans l'ombre du cloître, une vie obscure et paisible. Vladimir monte à cheval, et court à toute bride, pour prévenir le crime; il est arrêté par la foule : forcé de prendre un détour, il donne aux assassins le temps de consommer le crime. Igor étoit au pied des autels où l'on célébroit la messe; ces furieux oublient qu'il a été leur souverain; ils le saisissent par les cheveux, et le traînent jusque sous le vestibule. Arrive Vladimir : il entend les cris du malheureux Igor; il le voit meurtri de coups, roulé dans la poussière et couvert de sang. Saisi d'horreur, il brave tout pour le défendre. Il se jette à terre, écarte le peuple, et couvre le prince de son manteau : seul, il lutte contre une foule de furieux; les obstacles ne font que les irriter.

« Par les efforts qu'on fait pour l'attaquer et le défendre, on » parvient au palais de la mère du prince régnant : là, un » prince, nommé Mikhrail, se joint à Vladimir ; ils poussent » Igor dans la cour du palais. Les assassins se jettent sur les » défenseurs ; ils tombent sur Mikhrail, osent le frapper, lui » arrachent sa chaîne d'or, avec sa médaille et sa croix. Vla- » dimir eut le bonheur de s'échapper : Mikhrail parvient à se » dégager de leurs mains, entre dans le palais et ferme les » portes. Aussitôt le peuple les brise, aperçoit Igor sous le » vestibule, le saisit, le foule aux pieds, le massacre. Sa mort » n'apaise point leur fureur : les assassins l'attachent par les » pieds, le traînent dans la boue, et après avoir épuisé sur ce » cadavre toutes sortes d'outrages, ils l'abandonnent dans un » marché ».

Vladimir alla lui-même enlever le corps du malheureux prince, et le fit inhumer le lendemain. Ce même peuple qui avoit poussé la férocité jusqu'à la démence, ne put voir ces funérailles sans une vive émotion ; il versa des larmes, et poussa des cris lamentables. Pendant la cérémonie, un orage violent éclata ; et les meurtriers, dans cet événement naturel, crurent voir le châtiment de la vengeance céleste.

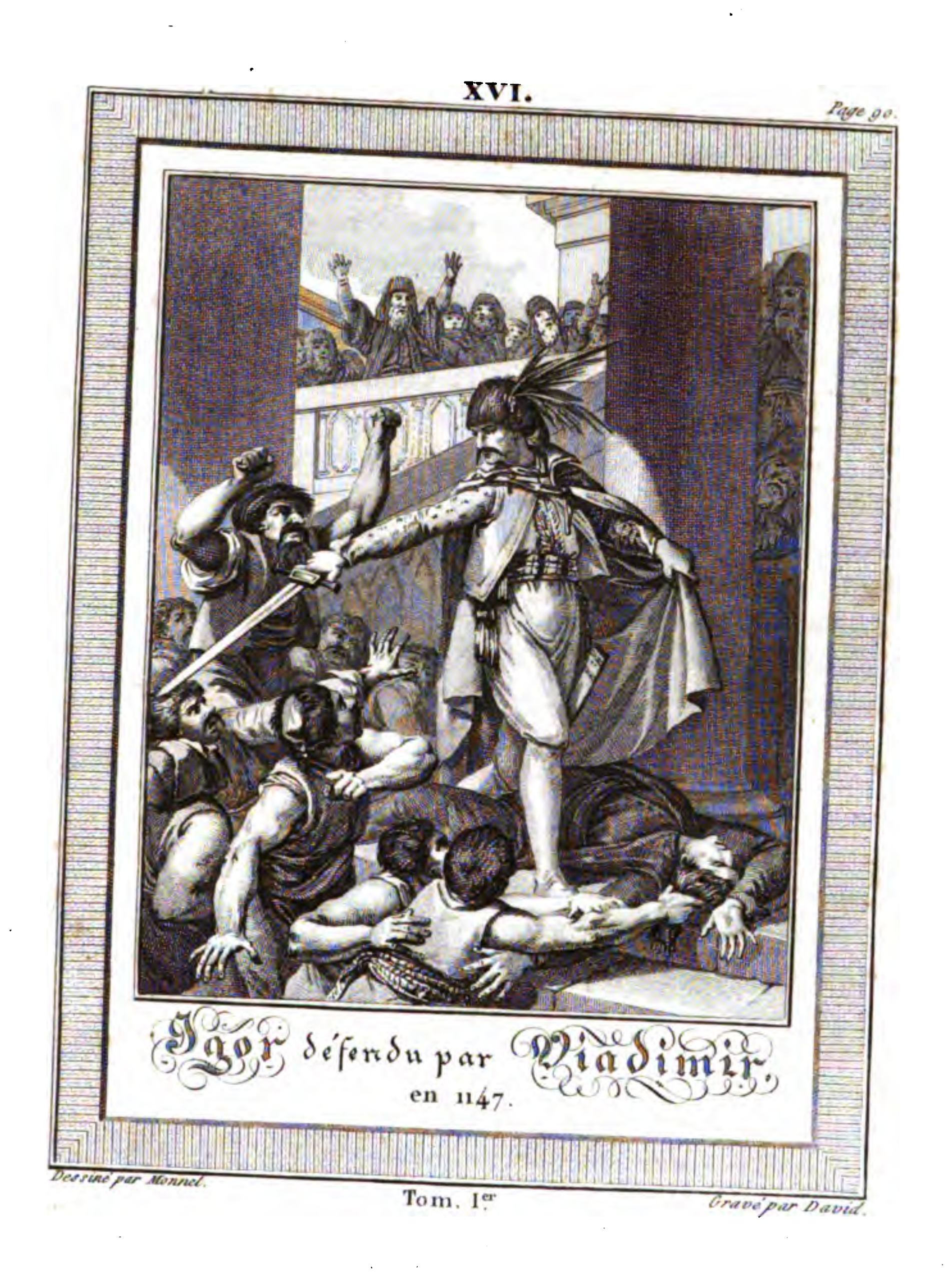
Jsiaslaf prévit que ce meurtre lui attireroit la haine des princes de la famille d'Igor. Mais ce prince, malgré les forces de Sviatoslaf, conserva si bien son ascendant, que celui-ci fut obligé de demander la paix. Le prince de Kief, pour la consolider, et gagner le frère d'Igor, lui fit épouser sa nièce. Cette alliance n'affoiblit pas dans le cœur de Sviatoslaf le souvenir du meurtre de son frère qu'il chérissoit, ni les maux qu'on lui avoit fait souffrir à lui-même.

Comme le prince de Souzdal aspiroit en secret au trône de Kief, il vit avec peine une paix qui contrarioit ses vues ; ce-

pendant il ne fournissoit jamais au grand-prince assez de secours pour qu'il pût faire ni une guerre avantageuse, ni une paix assurée. Celui-ci, qui pénétra son dessein, l'attaqua avec une armée formidable; mais au milieu de ses victoires, la fonte des neiges l'arrêta tout-à-coup; la terre devint si molle, que les hommes et les chevaux y enfonçoient et ne s'en retiroient qu'avec la plus grande peine. Les deux partis furent obligés de se séparer, et cette entreprise se borna à une excursion de barbares. On ne fit qu'irriter le prince de Souzdal, sans l'affoiblir. Bientôt le prince de Kief, qui s'étoit d'abord efforcé de gagner le fils de Sviatoslaf, en le comblant de caresses, non-seulement lui ôte, sur un soupçon, les apanages qu'il lui avoit donnés, mais encore le désarme, le dépouille, charge de fers ses boïards et ses domestiques, les condamne à l'exil, le fait arrêter lui-même, et le renvoye à son père, dans une simple barque, comme un criminel obscur.

Cet affront irrita Jouri, qu'il falloit ménager : il rassemble ses troupes; Sviatoslaf, frère d'Igor, et un autre Sviatoslaf, fils de Usevolod, secondés des Polovtsi, se joignent à lui. Toutes ces forces réunies marchent contre le prince de Kief.

Il rejette avec fierté le conseil de la paix, et s'avance contre le prince de Souzdal. La bataille se donne près de Pereiaslave, sur la fin du jour; la défense fut aussi vive que l'attaque; l'action, quoique de peu de durée, fut meurtrière : l'armée du grand-prince fut mise en déroute, et lui-même s'enfuit à Kief, et y ayant repris ce qu'il avoit de plus précieux, il se retira avec sa femme et ses enfans à Volodimer, qu'il venoit de donner à son frère pour apanage. Cependant il ne renonce point au projet de se ressaisir de son trône; mais ses tentatives tournent contre lui; il est même poursuivi. Vladimir, son frère, qui étoit dans la ville de Loutchek, appelée Luck par nos géo-



Igor défendu par Vladimir, en 1147.

Dessiné par Monnet. Gravé par David.

graphes, fait sortir une armée considérable pour s'opposer à l'attaque dont on le menace. André, fils de Jouri, met seul en déroute les ennemis qui, bientôt honteux, se raniment et fondent sur lui; il a le bonheur d'échapper et de regagner les siens. La ville étoit près de se rendre, lorsque les ennemis demandent la paix. André, malgré les avis de son conseil, y fait consentir son père. Cette paix sembloit assurer à Jouri le trône de Kief; mais il n'essuya que des contrariétés. Tandis qu'il se livroit aux voluptés, Jsiaslaf luttoit avec courage contre la fortune; et, profitant de l'indolence de son adversaire, il saisit l'occasion de reprendre Kief; et les habitans virent avec joie rentrer dans cette ville deux princes qu'ils chérissoient, Isiaslaf et Viatcheslaf, son oncle. Après plusieurs combats, Jsiaslaf, qui s'efforçoit de rentrer dans Kief, mourut en 1154, à l'âge de cinquante-huit ans; et, quoiqu'on eût à lui reprocher d'avoir fait égorger, sans motif, des prisonniers qu'il avoit faits dans une affaire, il fut regretté de ses sujets.

Après sa mort, Viatcheslaf, qui, conjointement avec Jsiaslaf, avoit porté le nom de grand-prince, se contenta du seul titre; et quoique Mstislaf fût fils du dernier souverain, Rotislaf, frère d'Jsiaslaf, et souverain de Smolenk, fut appelé, comme le plus expérimenté, au trône de Kief par son oncle. Ce prince essuya plusieurs échecs; Viatcheslaf mourut, et Rotislaf perdit en lui un appui sans lequel il ne fit que chanceler sur le trône. Il préféra la guerre à la paix, et il fut défait. Contraint d'abandonner le trône, il s'enfuit à Smolenk. Jsiaslaf-Davidovitch fut invité par les habitans de Kief de venir régner sur eux. Jouri-Vladimirovitch-Dolgorouki, qui étoit venu pour l'assiéger, en fut quitte pour de simples excuses, et retourna à Tchernigof, dont il s'étoit rendu maître. Mais bientôt ce dernier, qui avoit ensanglanté et ravagé son pays pour le gou-

verner, monta, à l'âge de soixante-trois ans, sur le trône de Kief, dont il avoit été renversé trois fois. Son règne, toujours agité, ne fut qu'une alternative de succès et de défaites. L'excès de son ambition et de ses débauches le conduisit au tombeau. Le jour même de sa mort, les Kiévliens pillèrent son palais et celui de son fils Vasilko. Les citoyens de Souzdal qui étoient à Kief furent massacrés. Quoi qu'il en soit, ce prince fonda plusieurs villes importantes, parmi lesquelles on distingue Moskou, qui a été long-temps le lieu de la résidence des souverains de Russie.

Jusqu'en 1147, les métropolites de Kief étoient grecs; mais un schisme élevé dans l'église russe ne fit plus, depuis cette époque, élever que des nationaux à cette dignité.

ANDRÉ Ier., JOURIEVITCH-BOGOLIOUBKI.

Vente des prisonniers a Novogorod. (en 1169.)

Les avantages de la situation de Kief avoient déterminé les grands-princes à choisir cette ville pour leur résidence; mais cette souveraineté étoit environnée de peuples livrés au brigandage, et le trône de Kief, devenu le centre de l'ambition des princes apanagés, étoit déchu de son ancienne splendeur. Ce trône, sans cesse attaqué, n'étoit déjà plus le premier de Russie. André, qui réunissoit les souverainetés de Souzdal et de Volodimer, alors les plus considérables de la Russie, fut appelé par les habitans de ces deux villes, pour être leur souverain indépendant et absolu. Ce prince établit sa résidence à Volodimer, qui acquéroit de plus en plus la puissance que chaque jour perdoit Kief, et qui devint insensiblement le principal trône de la Russie. André fut attaqué par les étrangers

et par les princes du pays; mais il tint tête à tout. Il s'appliqua sur-tout à abaisser les Bulgares, ennemis naturels des Russes, et leurs voisins les plus redoutables. Les conquêtes que sa valeur lui procura sur eux agrandirent et consolidèrent encore sa puissance. Cependant Kief étoit sans cesse agitée par des divisions intérieures; le prince de Volodimer, qui craignoit que cette souveraineté ne reprît son ancienne domination, la vit avec chagrin acquérir de la considération; et le choix que les Novogorodiens avoient fait de Roman, son fils, ne fut pas propre à dissiper ses craintes. Il conçut le projet de réunir cette principauté à ses domaines. Il lève, en conséquence, une armée considérable, dont il confie le commandement à son fils Mstislaf. Les forces de onze princes concourent à cette entreprise; la ville est assiégée : c'est en vain que les habitans réunissent leurs efforts pour la défendre, les ennemis y pénètrent, et font partout couler le sang. Le prince russe s'enfuit avec son frère Jaroslaf. Sa femme et un de ses fils sont chargés de fers; Kief est livrée, pendant trois jours, au pillage, et les Russes y exercent des cruautés plus atroces que n'auroient pu faire des barbares. C'est par ce désastre que Volodimer devint incontestablement la capitale de la Russie. Cette malheureuse souveraineté changea neuf fois de maître en quatre années.

Les habitans des bords de la Dvina, tributaires de Novogorod, voyant l'affoiblissement rapide de cette république, refusèrent le tribut, et implorèrent la protection d'André. Il leur envoya sept mille hommes, qui furent battus. Cette défaite ne fit que l'irriter; il marcha contre Novogorod, avec une armée considérable, dans laquelle on comptoit soixante-onze princes qui avoient amené leurs vassaux. Ils commirent les plus grandes horreurs. Roman, qui y régnoit alors, hors

d'état de résister, se renferme dans la ville; elle fut bloquée.

« Les habitans, quoique sans espoir, firent, pour se dé-
» fendre, des prodiges de valeur. Ils parvinrent à repousser
» les assiégeans. Ce premier avantage ranima leur courage; ils
» firent plusieurs sorties heureuses. L'armée des alliés, effrayée
» et sans subsistance, prit la fuite en désordre, et fut pour-
» suivie par les ennemis, par la faim et par les rigueurs du
» froid. Le nombre des prisonniers qu'on amena à Novogo-
» rod, fut si considérable, qu'on les vendoit à vil prix, comme
» des bêtes de somme. Au reste, les brigands que nous admi-
» rons sous le nom de Romains, n'étoient pas moins féroces
» que les Russes d'alors ».

Les ravages exercés dans les campagnes des environs firent éprouver à Novogorod les horreurs de la famine; les habitans, rejetant la cause de cette calamité sur Roman, le chassèrent, et implorèrent ce même André, l'auteur réel de tous leurs maux; ils lui demandèrent son neveu Rostislavitch, qu'ils chassèrent bientôt aussi. André, loin d'être offensé de cet affront, leur envoya son fils Jouri. André avoit conçu le projet d'asservir toute la Russie, et d'y régner en maître absolu; mais la mort vint le traverser : il fut assassiné par ses beaux-frères et les principaux officiers de sa maison.

Jouri avoit fait punir de mort un particulier fort riche, nommé Koutcho. Ce prince avoit amené avec lui les enfans de ce malheureux, et avoit engagé son fils André à épouser sa fille. Un de ses beaux-frères avoit commis un crime digne de mort, et le nombre des scélérats qui croissoit de plus en plus demandoit un grand exemple; André le livra au supplice. Joakhim, un de ses beaux-frères, à qui il témoignoit le plus de bonté, ne put digérer cette punition. Lié avec d'autres courtisans, il forme le complot de faire assassiner André. Ce

prince étoit alors à Bogolioubof, ville qu'il avoit bâtie. Le gendre de Joakhim, qui, en qualité de grand-maître de la maison, avoit les entrées auprès du prince, fait enlever une épée attachée auprès du lit; les conjurés s'introduisent pendant la nuit dans le palais, en égorgent les gardes, et brisent les portes de la chambre où le prince dormoit. Celui-ci se réveille, cherche en vain son épée, se jette sur les assassins, et terrasse le premier qu'il saisit. Croyant que c'est le prince qui est renversé, ils tuent un de leurs complices; mais bientôt, reconnoissant leur méprise, ils tournent leurs armes contre André. Couvert de blessures, ils le croyent mort, le portent dehors, et se retirent. Le malheureux prince rassemble ses forces, et se traîne jusqu'à l'escalier : ses gémissemens les font revenir sur leurs pas; ils trouvent le prince à la trace de son sang, et l'achèvent. Les habitans de Bogolioubof, au lieu de le venger, pillent son palais et les maisons de ses principaux officiers. Le clergé, les grands, sa femme même, voyent sa mort avec indifférence, et laissent les assassins tranquilles. Les historiens ne sont pas d'accord sur ce prince; les uns lui donnent des éloges, et les autres en font un portrait peu favorable. Il se peut qu'il ait mérité du blâme et des louanges; le mélange des vertus et des vices n'est que trop l'apanage de l'humanité.

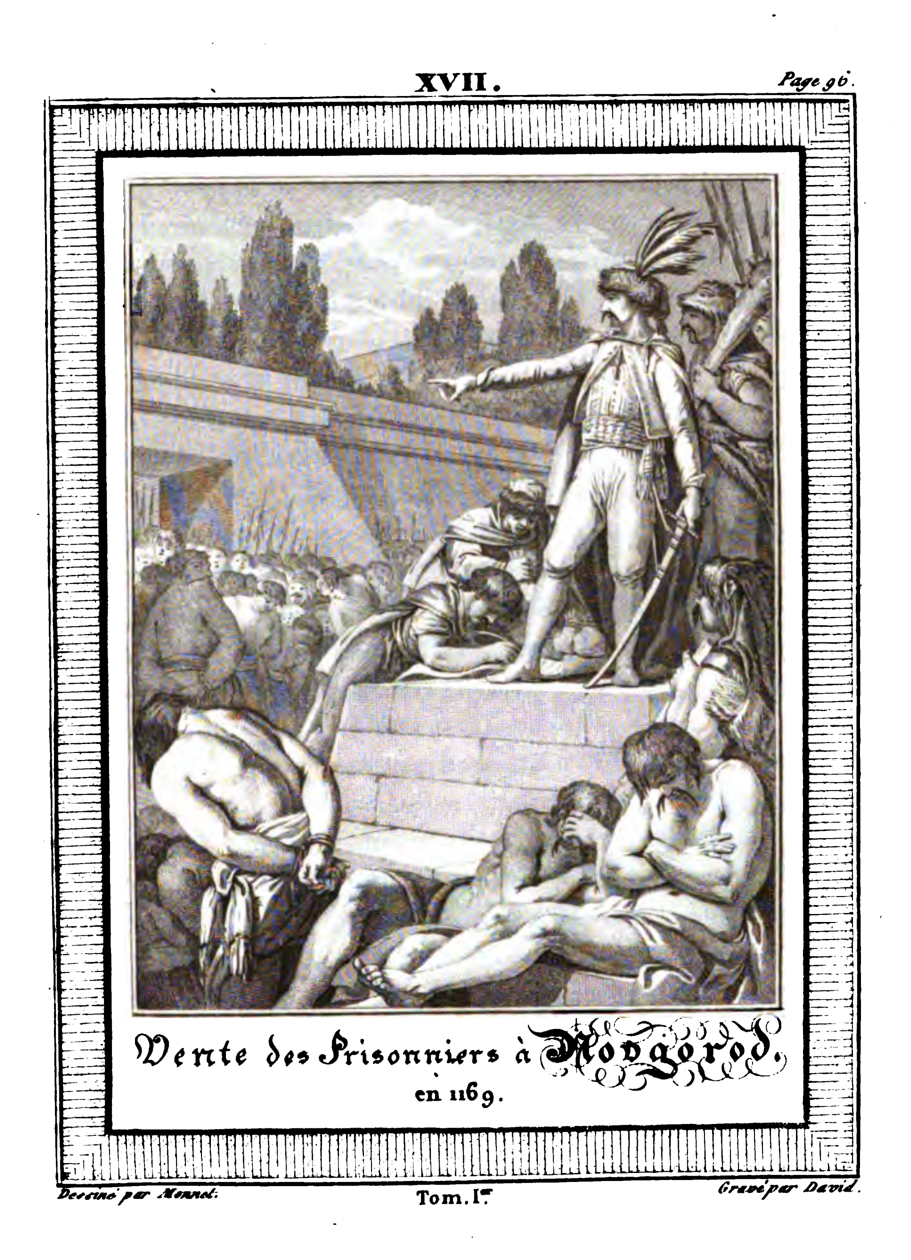
Après sa mort, les habitans des principales villes s'assemblèrent à Volodimer; et, malgré les sermens qu'ils avoient prêtés à Mikhrail et à Usevolod, frères du dernier prince, ils se proposèrent d'élire un successeur. Leur choix tomba sur Mstislaf et Jaropolk, fils du frère aîné d'André, et beaux-frères du prince de Riazan, dont on redoutoit le voisinage et la puissance.

USEVOLOD III, GEORGIEVITCH.

Les deux fils de Rotislaf sont remis au peuple.
(en 1177.)

Les deux princes choisis par le peuple voulurent partager la puissance avec leurs oncles; mais bientôt le trône est disputé, et par ceux que le peuple avoit élus, et par ceux qu'il avoit rejetés. Il s'élève des divisions entre les villes et leurs souverains; de là des haines nationales et des guerres sanglantes. Au milieu de toutes ces dissentions, Usevolod, dernier fils d'André, finit par obtenir la première principauté de Russie. Mstislaf, par ses intrigues, parvint à faire armer contre lui le mari de sa sœur, Gleb, prince de Riazan; mais ses tentatives ne sont pas heureuses : Gleb est fait prisonnier avec Roman, son fils, et Mstislaf, auteur de ces troubles. Le grand-prince emmène avec lui ces captifs à Volodimer, les traite avec humanité, et ne daigne pas même les renfermer. Cette générosité supérieure à son siècle déplaît au peuple et aux grands, ils en font un crime au prince. On s'attroupe en tumulte; la populace en fureur se permet d'ordonner que les prisonniers ayent les yeux crevés, ou qu'ils soient du moins précipités dans des cachots. Usevolod ne voit d'autre moyen de leur sauver la vie, que d'accepter le dernier parti : il les fait mettre en prison.

« Jaropolk, frère de Mstislaf, qui se trouvoit à Riazan, étoit
» encore libre; Usevolod ordonne de l'arrêter, et l'infortuné
» Jaropolk est enfermé dans la même prison que les autres
» princes. La rage du peuple, à la vue de cette nouvelle vic-
» time, se ranime plus que jamais : pour l'apaiser, Usevolod



Vente des Prisonniers à Novgorod, en 1169.

Dessiné par Monnet. Tom. Ier Gravé par David.

» épuise inutilement tout ce que l'autorité, les exhortations » et les prières ont de plus déterminant; une foule de furieux » court à la prison, en brise les portes. Les boïards avoient » provoqué ce soulèvement; quelques-uns d'entre eux, plus » humains, feignent de partager les fureurs du peuple, se » précipitent les premiers dans la prison, ensanglantent les » paupières des deux fils de Rotislaf, et les remettent en cet » état au peuple qui, se croyant obéi, se borne à les conduire » hors de la ville ».

On répand ensuite le bruit que les princes ont miraculeusement recouvré la vue.

Gleb, qui étoit resté en prison, y mourut, et Roman, son fils, fut renvoyé à Riazan. On n'exigea de lui qu'un serment qui ne fut pas plus respecté que les autres.

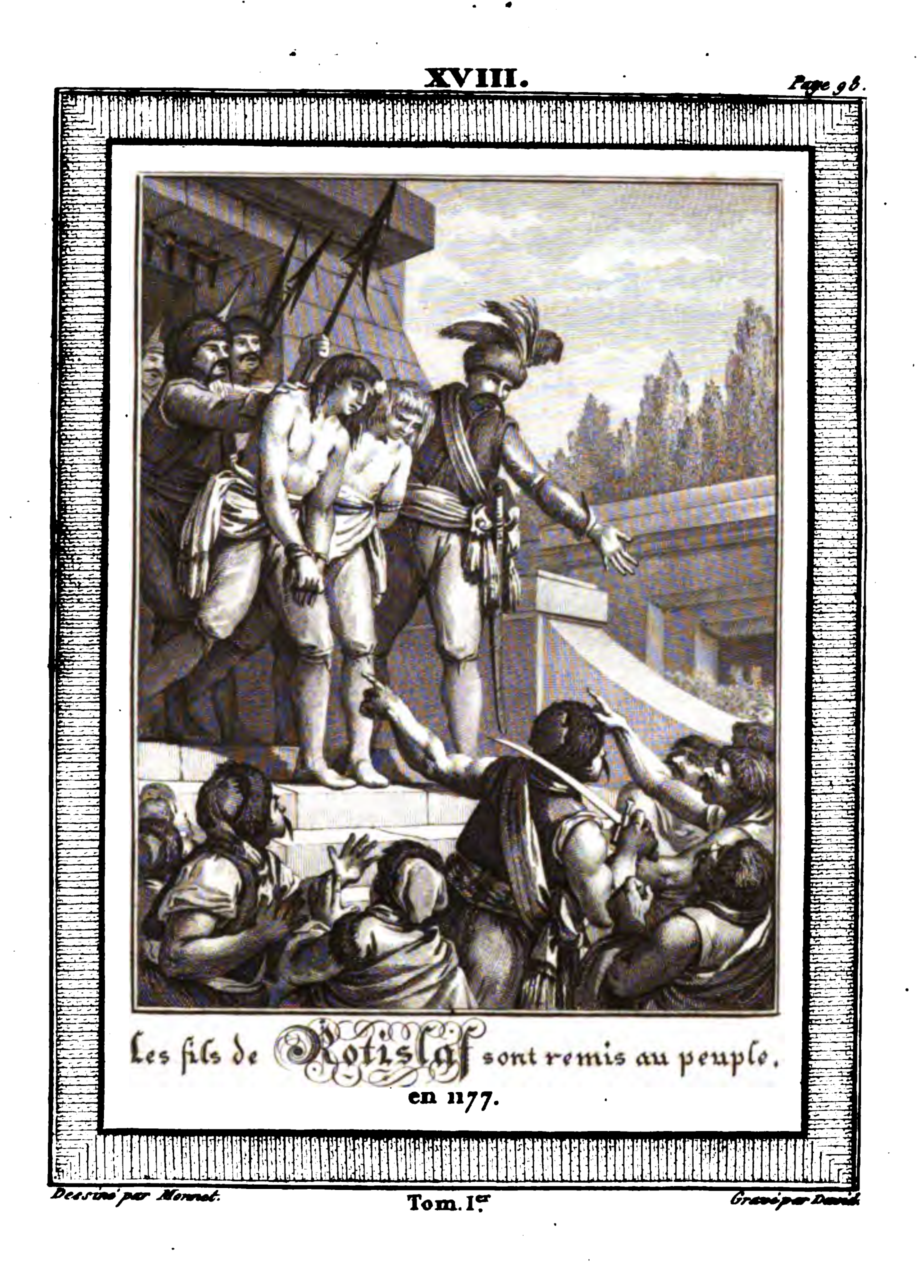
Bientôt l'inconstance du peuple choisit pour leurs souverains ces mêmes Mstislaf et Jaropolk, fils de Rotislaf, qu'il avoit persécutés, et chasse le fils d'Usevolod, à qui il attribue les désastres occasionnés par les guerres qu'on lui suscite.

Depuis cette époque, jusqu'en 1218, on ne voit que ce qu'on a vu, des mutations rapides de souverains, des guerres sanglantes entre les nationaux et les peuples voisins. Presque toujours les mêmes scènes se renouvellent, quoique les acteurs soient différens. Quelquefois les princes russes se réunissoient contre leurs ennemis communs; mais leurs efforts, loin de venger la patrie, la plongeoient dans de nouveaux malheurs. On a vu jusqu'ici une succession de princes féroces verser le sang des hommes, pour aller piller leurs frères et leurs voisins, et les vainqueurs être bientôt pillés à leur tour par les vaincus. Enfin, après des alternatives de prospérités et de désastres, de victoires et de défaites, de calme et de dissentions, la Russie, dévastée, incendiée, couverte de sang, va bientôt

être subjuguée par un ennemi parti des extrémités de l'Orient, et dont elle ne sait pas même encore le nom.

L'espace qui nous reste à parcourir, surtout le règne de Pierre-le-Grand et de ses successeurs, nous offriront des tableaux moins affligeans que ceux qui ont passé sous les yeux du lecteur.

FIN DU PREMIER VOLUME.



Les fils de Rotislaf sont remis au peuple, en 1177.

Dessiné par Monnet. Tom. Ier. Gravé par David.

TABLE CHRONOLOGIQUE

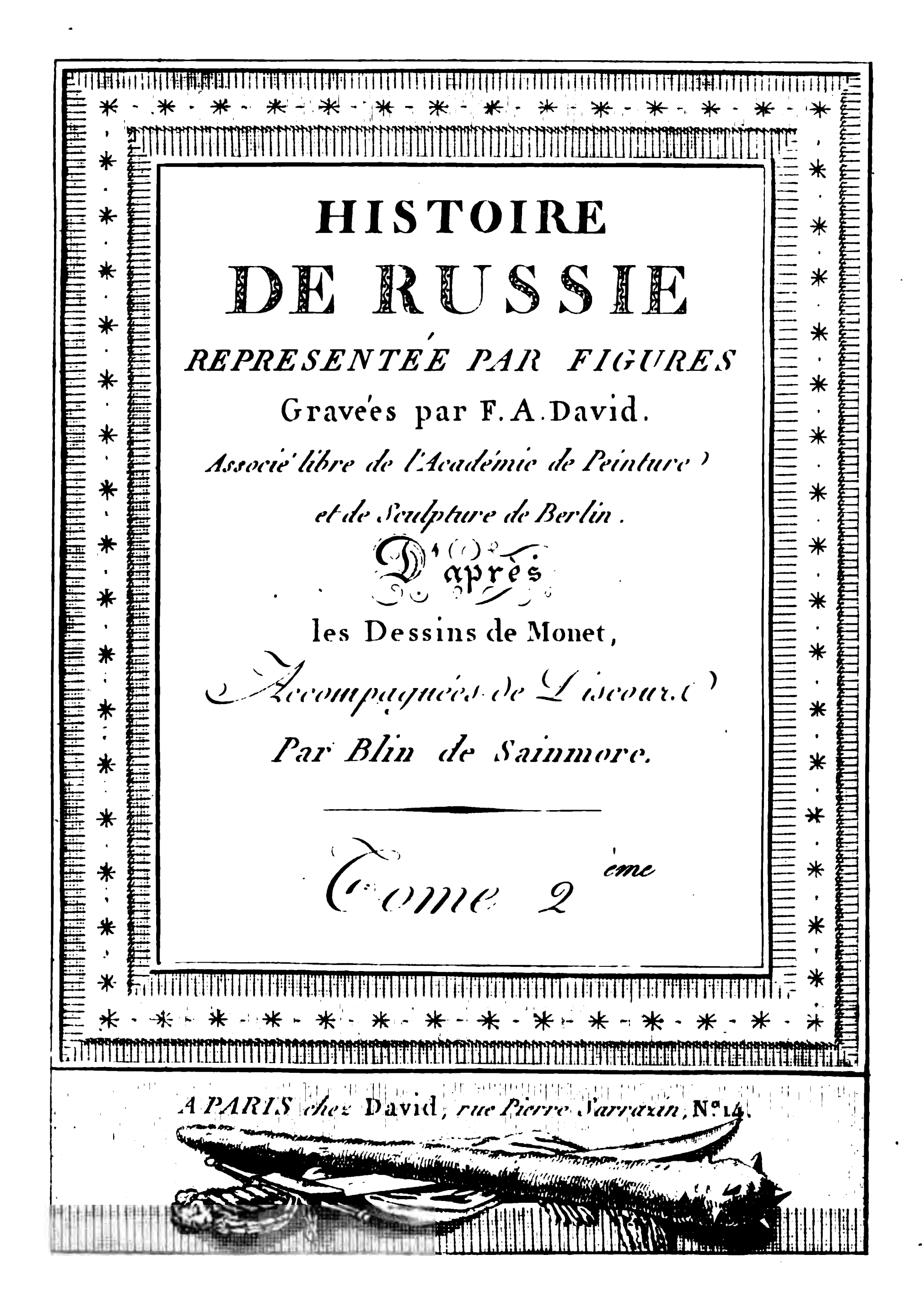
DES FIGURES DE L'HISTOIRE DE RUSSIE,

QUI COMPOSENT LE PREMIER VOLUME.

Nota. Les chiffres qui précèdent le nom de chaque sujet indiquent l'année des événemens, et ceux qui les suivent annoncent la page où ils doivent être placés.

DE LA RELIGION DES SLAVES.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.


HISTOIRE
DE RUSSIE
REPRESENTÉE PAR FIGURES
Gravées par F. A. David.
Associé libre de l'Académie de Peinture
et de Sculpture de Berlin.
D'après
les Dessins de Monet,
Accompagnées de Discours
Par Blin de Sainmore.
Tome 2ème
A PARIS chez David, rue Pierre Sarrazin, N°. 14.

HISTOIRE
DE RUSSIE,

REPRÉSENTEE PAR FIGURES,

ACCOMPAGNÉES

D'UN PRÉCIS HISTORIQUE;

LES FIGURES GRAVÉES PAR F. A. DAVID,

ASSOCIÉ LIBRE DE L'ACADÉMIE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE DE BERLIN,

D'APRÈS LES DESSINS DE MONNET ET LE JEUNE;

LE DISCOURS PAR BLIN DE SAINMORE.

TOME SECOND.

IMPRIMERIE DE LEBLANC.

PARIS,

Chez LEBLANC, Imprimeur-Libraire, Abbaye Saint-Germain.

1813.

I.re



Ambassade des Tartares.
en 1223.

Dessiné par Monnet. Tom. II. *Gravé par David.*

HISTOIRE
DE
RUSSIE.

JOURY, ou GEORGES II, USEVOLODOVITCH.

AMBASSADE DES TARTARES AUX PRINCES RUSSES.
(année 1223).

DEPUIS Vladimir-le-Grand, la Russie, qui, de plus en plus, avoit subdivisé son territoire, s'étoit toujours, par cela même, affoiblie de plus en plus. Si elle n'eût formé qu'une seule domination, elle eût été redoutable par cette unité de volonté et de commandement qui, en se communiquant rapidement à chaque partie à-la-fois, fait la force des états; mais lorsque la Russie fut partagée en un grand nombre de petites souverainetés, les intérêts de chaque prince étoient presque toujours opposés; et lorsque la nécessité les forçoit de se réunir pour la défense commune, ils n'étoient souvent occupés qu'à se combattre mutuellement.

L'embarras de démêler tous ces fils, qui, dans cette histoire, se croisent sans cesse, est plus propre à jeter de la confusion dans l'esprit du lecteur qu'à l'éclairer; et pour lui épargner des détails aussi fastidieux que peu instructifs, on croit devoir les passer sous silence, pour ne consigner que l'époque remarquable vraîment digne de fixer l'attention du véritable philosophe.

Tous les peuples voisins observoient les divisions qui existoient entre tous les petits souverains de la Russie; et dans l'espérance d'en profiter, ils employoient secrètement tous les moyens imaginables pour exciter continuellement et pour entretenir la discorde parmi eux. Ces peuples sentoient trop bien qu'en attaquant partiellement ces différens princes, ils viendroient facilement à bout de les vaincre et de s'emparer insensiblement d'une partie de leurs possessions.

Georges, dont la principale souveraineté étoit devenue le partage, seconda merveilleusement l'ambition de ses voisins. A-la-fois présomptueux et lâche, il ne savoit que s'effrayer d'un péril chimérique et braver le danger réel qu'il n'avoit pas l'esprit d'apercevoir. Son règne fut une des époques les plus funestes des annales de la Russie.

Mstislaf, qui avoit la principauté de Novogorod, poussé par une aveugle ambition, malgré les instances des habitans, abdique la couronne et quitte des sujets dont il étoit aimé pour aller, les armes à la main, conquérir des peuples qu'il ne connoît même pas, et dont il est également inconnu. L'unique but d'une conduite aussi singulière étoit d'envahir le trône de Galitch, que possédoit Koloman. Ce dernier, instruit de son dessein, va à sa rencontre à la tête d'une armée formidable. La bataille se donne sous les murs de la ville. Koloman est forcé de se retirer dans la ville, qui bientôt est prise d'assaut. Il tombe lui-même entre les bras du vainqueur, qui lui donne la liberté. Mstislaf se fait couronner solennellement. Il rétablit le rit grec que le Hongrois avoit aboli, et chasse à son tour le clergé latin appelé par celui-ci; mais bientôt Koloman rassemble ses forces, revient à Galitch, et Mstislaf, trop foible, ne croit pas devoir y attendre son ennemi. Enfin, il perd la couronne qu'il avoit conquise. N'osant combattre, il a recours à l'artifice. Il engage les Lithuaniens à tomber sur la princi-

pauté de Kief; il fut victime de ses intrigues. Sa principauté de Galitch fut ravagée. Le mal retomba sur celui qui l'avoit conseillé. Mais Mstislaf, qui épioit l'occasion favorable, profite du moment où le prince de Kief quitte le territoire de Galitch pour y rentrer. Il dissipe l'armée de Koloman, le fait prisonnier et reprend, pour toujours, possession de la souveraineté qu'il avoit abdiquée.

Les habitans de Novogorod, après le départ de Mstislaf, avoient appelé le fils du prince de Kief, qui avoit accepté leur offre ; mais il ne jouit pas long-temps en paix de cet avantage. Un événement troubla bientôt sa tranquillité. Un citoyen coupable fut arrêté et remis au prince. Le peuple avoit seul le droit de juger les citoyens. Le bruit se répandit que le coupable avoit été livré au prince par le Posadnik, nommé Tverdislaf. Cette nouvelle excite tout-à-coup une fermentation singulière parmi le peuple jaloux de ses droits. On sonne les cloches, on se rend en tumulte aux églises, et l'on donne le signal d'une de ses assemblées qu'on nommoit VETCHES. On dispute, on s'échauffe, on s'aigrit, on prend les armes. Il se forme alors deux partis, l'un pour le Posadnik et l'autre contre. Le prince effrayé envoye au peuple le bourgeois arrêté, et le fait assurer qu'il n'a jamais prétendu empiéter sur ses droits. Loin de calmer la sédition, cette soumission ne fait que ranimer l'audace et la fureur des deux partis. Des injures, on en vient aux coups. On se bat, on s'égorge; mais las de carnage, on fait la paix sur des monceaux de cadavres, sans trop savoir pourquoi on s'est battu avec tant de fureur et pourquoi on s'est apaisé si aisément. Le prince instruit que des hommes turbulens continuoient des assemblées pour discuter la cause de Tverdislaf, crut devoir terminer cette querelle en envoyant dire qu'il ne le reconnoissoit plus pour Posadnik, et qu'il le dépouilloit de sa dignité. Le peuple irrité que le prince osât

se porter pour juge de l'accusé, demanda à ses députés quelle étoit la faute dont il accusoit le Posadnik. Ceux-ci ne sachant que répondre, dirent que c'étoit la volonté du prince. Alors Tverdislaf, qui voit que le peuple lui est favorable, élève la voix, et s'adressant avec confiance aux spectateurs : « C'est à vous seul, s'écrie-t-il, à disposer de la souveraineté et de la place de Posadnik ». Ceux qui avoient parlé contre lui embrassent vivement sa défense. Le prince voyant que sa démarche avoit fait un effet contraire à ses vues, se rétracte aisément, et, par ce moyen, la paix fut généralement rétablie.

Un ennemi que la seule terreur de son nom rendoit presqu'invincible, et à l'approche duquel les peuples se croyoient déjà vaincus, les Tartars (*Tatars*), vont changer la face de la Russie : il étoit réservé à Témongen de la horde des Mogols, si célèbre sous le nom des Tchinguis-kan, nom qui signifie océan, et qui lui fut donné lorsqu'il fut déclaré kan, il étoit réservé, dis-je, à ce chef barbare d'opérer ce changement. Ce conquérant, qui se vit à treize ans souverain de trente ou quarante familles, devint bientôt un torrent qui inonda l'Orient et le Nord. Il s'étoit déjà rendu maître de la grande Tartarie, d'une partie considérable de la Chine, de l'Indostan et de la Perse, lorsqu'il entreprit de porter ses armes victorieuses dans la Russie, et les divisions continuelles des différens souverains de ces contrées ne lui fournissoient que trop la facilité de réussir dans son projet.

Deux de ses généraux, parmi les prisonniers qu'ils avoient faits dans la ville de Chamakhie, sur les rives occidentales de la mer Caspienne, choisirent dix hommes pour les conduire à Derbent. Pour le malheur de la Russie, le destin voulut que les Mogols égorgeassent un de leurs guides pour intimider les autres. Malgré cette horrible précaution, ceux-ci, au lieu de les mener à Derbent, n'eurent pas moins la hardiesse de les

faire tomber dans une embuscade dressée par les Alains et les Polovsti. Les Mogols reconnurent le piége, et ne trouvèrent d'autres moyens de s'en tirer, qu'en divisant les deux nations qui se préparoient à les combattre. Ils envoyèrent aux Polovsti un officier, chargé de riches présens, qui leur reprocha affectueusement leur union avec les Alains contre un peuple qui, de tout temps, avoit été leur ami et qui, étant de la même race qu'eux, devoit les chérir comme des frères. . . .

Les Polovsti, séduits par ces paroles, gardèrent la neutralité, et ne sentirent pas que, par cette séparation, ils couroient à leur perte. Alors les Mogols tombèrent impétueusement sur les Alains, et les défirent entièrement. Ceux qui avoient échappé à la mort furent réservés aux fers. Les Polovsti se voyant privés de leurs alliés, s'aperçoivent du péril qu'il n'étoit plus possible de fuir. Dans leur effroi, ils se jettent dans les bras d'une nation, de tout temps son ennemie. Kotiash, le plus considérable des Polovsti, va trouver à Galitch, le turbulent Mstislaf à qui il avoit donné sa fille, et qui fut le premier des princes russes qui, en s'emparant de Galitch, mit sur sa tête une couronne d'or, comme un attribut de la souveraineté. Kotiash le comble de présens; il lui fait sentir que le danger étoit commun aux deux nations et que leur salut dépendoit de leur intelligence. Mstislaf prévit aisément ce qu'il avoit à craindre d'un ennemi aussi redoutable que les Tartares. Pour mieux lui résister, il engage tous les princes à se réunir à lui et aux Polovsti.

« Déjà ces princes avoient conduit un corps considérable
» de troupes jusqu'en une des îles que forme le Boristhène,
» lorsqu'ils reçurent une ambassade de la part des Tartares.
» Ces députés feignirent d'apporter des paroles de paix. Ils
» protestèrent qu'ils n'avoient jamais formé aucun projet hos-
» tile contre les Russes, et qu'ils n'en vouloient qu'aux Po-
» lovsti, leur anciens esclaves, dont la Russie n'avoit éprouvé

» que des perfidies et des cruautés. Les Russes se méfièrent » de ces protestations, et la suite fit voir qu'ils ne s'étoient » pas trompés; mais ils eurent la mal-adresse barbare de mas» sacrer les ambassadeurs. C'étoit forcer les Mogols à user de » représailles ».

Les Tartares, instruits du sort de leurs députés, envoyèrent reprocher aux Russes leur crime atroce. VOUS AVEZ SOIF DE NOTRE SANG, dirent les nouveaux députés; VOUS AVEZ ASSASSINÉ NOS AMBASSADEURS, VOUS, QUI NE NOUS CONNOISSEZ PAS, VOUS, A QUI NOUS N'AVONS FAIT AUCUN MAL; MAIS DIEU SERA JUGE ENTRE NOUS.

Cependant le prince de Galitch, avec mille hommes seulement, défait un corps d'observation des Tartares, les met en fuite et fait prisonnier leur commandant, à qui les Polovsti donnèrent la mort. Le reste des troupes de Galitch, après une navigation pénible sur le Boristhène et sur la mer Noire, se réunit à l'armée russe qui, en chemin, s'étoit grossie par plusieurs autres nations. Toutes ces troupes rassemblées avoient passé le Dnêpre, lorsqu'on apprit qu'un corps de Mogols s'avançoit. Quelques princes allèrent les attaquer et les mirent en fuite. Les Tartares furent contraints d'abandonner leurs munitions de toute espèce qui servirent long-temps à alimenter le camp russe.

Après cette victoire, les Russes continuèrent leur marche sans rien rencontrer. Ils s'imaginèrent que l'ennemi épouvanté s'étoit retiré entièrement; mais arrivés aux bords de la Kalka, ils aperçurent un corps de Mogols. On livra le combat. Les Tartares se laissèrent repousser, et les Russes traversèrent, sans obstacle, la Kalka. Alors les Tartares se jettent sur les Russes, les mettent en déroute, les culbutent et les poursuivent avec acharnement. Le prince de Kief, après s'être défendu longtemps avec courage, offre de se rendre; on lui promet la vie :

mais bientôt on l'étouffe sous des planches, avec son gendre, et l'on massacre ses soldats. Les Mogols, après cette victoire, entrent sans résistance dans la Russie. Ils pillent, ils ravagent tout, et signalent leur passage par la dévastation et la mort. Ils font égorger, sans pitié, soixante mille habitans, qui, pour leur faire honneur, étoient allés au-devant d'eux. Les vainqueurs, suivis d'un très-grand nombre de prisonniers, s'en retournèrent auprès de Tchinguis-kan, qui étoit alors dans la Boukharie.

Lorsque les Mogols se furent retirés, les Russes ne s'occupèrent plus que de leurs dissentions personnelles. Iroslaf, prince de Novogorod, demandoit des secours aux habitans de Pleskof contre la ville de Riga, nouvellement bâtie, qu'il vouloit attaquer et détruire. La réponse que firent ces habitans mérite d'être consignée dans cette histoire : TU ES PRUDENT. TU SAIS QUE LES HOMMES SONT FRÈRES. CHRÉTIENS ET INFIDÈLES, NOUS NE SOMMES TOUS QU'UNE MÊME FAMILLE. IL NE FAUT PAS FAIRE LA GUERRE A CEUX QUI N'ONT PAS LA MÊME CROYANCE QUE NOUS, NI NOUS MÊLER DE LES PUNIR DE LEURS ERREURS. IL EST BIEN PLUS SAGE DE VIVRE EN PAIX AVEC EUX. ALORS ILS CHÉRIRONT NOTRE DOUCEUR ET NOS VERTUS. ILS EN SERONT TOUCHÉS ; ET DE L'AMITIÉ QU'ILS CONSERVERONT POUR NOUS, ILS PASSERONT A L'AMOUR DE NOTRE CROYANCE.

S'il est étonnant que des Russes du treizième siècle ayent parlé avec tant de sagesse et d'humanité, il l'est bien davantage que ce soit des moines du même temps qui ayent recueilli ce discours, et un archevêque qui nous l'ait transmis.

Peu de temps après, tous les fléaux vinrent fondre sur la Russie. Les pluies continuelles, les gelées, la famine, la peste, la mortalité, les dissentions civiles, les assassinats, le brigandage, les incendies fréquens désolèrent cette malheureuse contrée.

Tchinguis-kan termina sa carrière. Oktai, son fils, aussi valeureux, mais plus humain et plus éclairé, lui succéda. Il acheva la conquête de la Chine. Loin de goûter les douceurs de la paix, ce prince ne songeoit qu'à accumuler victoires sur victoires. Les Russes ne s'aperçurent point du danger qui les menaçoit, et le prince de Volodimer, sur le bord du précipice, célébroit avec pompe les noces de ses deux fils. Les Mogols, au nombre de six cent mille, s'avancent dans la Russie. L'épouvante s'empare de tous les esprits. Dans ce danger général, chaque prince refuse de donner des secours à celui qu'on attaque. Chacun est à son tour vaincu partiellement et traité avec barbarie. Moskou est prise et les habitans massacrés ou prisonniers. Vladimir, fils de Georges, est fait prisonnier et traîné en esclavage.

Bati, un des fils de Tchinguis-kan, attaque Sourdal. Les princes et les habitans voyant leur danger, se précipitent en foule dans l'église, dont les voûtes trop chargées s'écroulent et écrasent à-la-fois ceux qui étoient dessous et dessus. Les Tartares mettent tout à feu et à sang. Dans leur course rapide, ils s'emparent, sans obstacle, de toutes les villes et y mettent le feu après en avoir égorgé les habitans. Ce n'est pas conquérir qu'ils vouloient, c'étoit ravager et détruire. Leurs exploits se bornoient aux horreurs inouies qui signaloient leur marche triomphante. Tous les peuples étoient effrayés; les uns se réfugioient dans les bois, les autres attendoient stupidement la mort; le petit nombre se défendoit en désespéré et finissoit par perdre la vie. On ne voyoit, dans toute la Russie, que des cadavres et des débris. Rien ne fléchissoit la férocité du vainqueur; ni le sexe, ni l'âge, ni la soumission, ni le courage: tout étoit impitoyablement livré à la barbarie du soldat. Si les Russes avoient voulu présenter à l'ennemi leur réunion, ils auroient pu éviter ces désastres.

IAROSLAF II, USEVOLODOVITCH.

ALEXANDRE BLESSE LE ROI DE SUÈDE. (année 1240.)

LASSÉS plutôt que satisfaits, les Tartares retournèrent vers le bord du Volga, dans le pays des anciens Bulgares. Iaroslaf, prince de Novogorod, informé de leur retraite, place Alexandre son fils sur le trône, et impatient de succéder à son frère, il court s'emparer des décombres de Volodimer. Il relève cette ville et y rappelle les habitans dispersés. Mais les Tartares n'avoient pas abandonné la Russie sans retour. Bati envoye une armée au sud-est de cette malheureuse contrée. La prise de Pereiaslavle, le sac de Chermigof, une tentative contre Kief, le ravage des campagnes et un riche butin furent le résultat de ces incursions : on peut dire que si les Russes avoient à se plaindre de la férocité des Tartares, ils firent souvent eux-mêmes des atrocités qui pourroient les justifier. Le souverain de Kief, Mikhrail, fait lâchement assassiner les députés qui viennent l'inviter à se rendre, et tout aussitôt s'enfuit pour chercher un asile en Hongrie. Les Tartares, tout barbares qu'ils étoient, donnèrent quelquefois aux Russes des exemples de modération et d'humanité. L'évêque de Tchermigof tomba entre leurs mains. Soit superstition, soit tolérance, quoique d'une autre croyance, ils le traitèrent avec honneur et lui rendirent la liberté.

Dès que les princes russes voyoient s'éloigner les Tartares, ils se livroient à leur ambition. C'étoit à qui se dévoreroit. Mikhrail n'eut pas plutôt pris la fuite, que Rostilaf vint s'emparer du trône de Kief. Celui-ci est bientôt renversé par un rival qui, n'osant y rester, confia la défense de la ville à Dmitri, un de ses lieutenans. Bati revient à la tête d'une

armée formidable, attaque Kief, et malgré la résistance des habitans et le courage du commandant, s'en rend maître et y exerce les plus grandes cruautés. Ensuite il assiégea Galitch et Volodimer, qui depuis passa sous la domination polonoise, et les prit toutes deux. Bati, étonné de la valeur de Dmitri, le traita comme son ami; et c'est par les conseils de ce guerrier, qui vouloit éloigner les Mogols de sa patrie, que le prince tartare porta ses armes dans la Hongrie et dans la Pologne.

A l'exemple des Tartares, les autres nations tombèrent sur la Russie. Mais cette tentative devint funeste aux Lithuaniens et ne servit qu'à couvrir de gloire Alexandre, prince de Novogorod et fils du souverain de Volodimer.

Vers le milieu du douzième siècle, des marchands de Bremen furent jetés, par la tempête, dans la Tchoude, qui compose aujourd'hui la Livonie et l'Estonie. Ils vinrent échouer à l'embouchure de la Dvina. Petit-à-petit, ils gagnèrent la confiance des habitans et commercèrent avec eux. Leur succès attira d'autres marchands du même pays, et plusieurs familles allemandes s'y établirent. Un moine y prêcha le christianisme et fit des prosélites. Une milice de chevaliers, réunie par la suite à l'ordre teutonique, fut instituée pour propager, à main armée, la foi dans ces contrées. On les nommoit PORTE-GLAIVES; mais ces fervens et cruels missionnaires ne tardèrent pas, pour prix de leur apostolat, à dépouiller les habitans de leurs terres, et à en faire leurs esclaves.

Voyant le triste état de la Russie, cette milice dévote et guerrière conçut le désir de s'emparer de quelques-uns de ses débris. Elle engagea le roi de Danemarck à seconder ce projet. Le roi de Suède conduisit une armée considérable sur les frontières de la Russie, et envoya proposer au prince et aux habitans de Novogorod de se soumettre à sa domination.

II.



Alexandre blesse le Roi de Suede.
en 1240.

Dessiné par Monnet. Tom. II. *Gravé par David.*

Alexandre, pour réponse, quoiqu'avec des forces inégales, eut le courage de défier ses ennemis. « Les deux armées se » trouvent en présence, sur la rive gauche de la Neva: Alexandre » fait ses dispositions, attaque le premier, se précipite avec » intrépidité au milieu du danger, et porte la terreur, le » désordre et la mort dans les rangs ennemis. Rien ne résiste » à son impétuosité. Tout plie sous lui. Il rencontre le roi » de Suède dans la mêlée, va droit à lui, le presse et le blesse » de sa main. Son exemple fait passer sa valeur dans l'ame des » chefs et des soldats ». L'un de ses combattans pénètre jusqu'à la tente du roi, l'abat et la déchire; l'autre, aidé de ses compagnons, détruit les vaisseaux. Un troisième, méprisant le nombre et le danger, repousse seul, jusqu'à la flotte, ceux qui se présentent à lui, les poursuit encore à la nage, tue un des généraux ennemis et un évêque livonien qui, au mépris de son ministère de paix, se trouvoit au nombre des combattans. La victoire d'Alexandre fut complète; et, à l'exemple des héros de l'ancienne Rome, il reçut le surnom de Nevsky, de la Neva, sur les bords de laquelle s'étoit passée l'action.

Mais, enorgueilli de ce triomphe, Alexandre, par des abus d'autorité, s'attira la haine du peuple. Il essuya tant de dégoûts, qu'il fut obligé de se retirer à Volodimer auprès de son père. Sa retraite devint funeste à la république. Bientôt les habitans, ravagés, par Vladimirovitch et par les Allemands, sont obligés de supplier le vaillant Alexandre de venir les défendre. Il revient, bat les Allemands, les chevaliers livoniens et les Lithuaniens; et en contenant les ennemis, tantôt par la terreur et tantôt par la clémence, il procure la paix à Novogorod, tandis que le reste de la Russie est déchirée par les incursions des Tartares et asservie par Bati, qui exige des princes les humiliations les plus serviles.

Les chefs de la grande horde des Tartares se succèdent sans que la Russie éprouve plus de tranquillité. Mikhraïl, qui avoit assassiné les ambassadeurs, mourut dans des tourmens horribles, pour avoir refusé de se soumettre à des formules avilissantes qu'on exigeoit de lui. Alexandre, après avoir renversé un usurpateur du trône de Volodimer pour s'y placer, s'empressa d'aller rendre hommage au kan de la grande horde. Sa physionomie noble et douce lui gagna l'amitié de ce souverain, qui le combla, lui et son frère André, de caresses et de faveurs, en lui donnant la Russie méridionale, pendant que les Tartares désoloient les principautés de Souzdal et de Volodimer, et que le malheureux André, qui avoit déplu aux Tartares par son alliance avec Bela, roi de Hongrie, mendioit un asile chez un peuple également ennemi. Alexandre, qui continuoit de plaire au khan des Tartares, reçut de lui la dépouille de son frère. Pour se venger des incursions des Suédois, il porte ses armes dans leur pays. Il se fraye un passage à travers une forêt épaisse, et son armée arrive tout-à-coup chez les Tchoudes, passe dans la Suède, et y porte le ravage, la désolation et la mort.

Bati s'étoit contenté d'exiger des Russes quelques formalités minutieuses et ridicules : Bourgay, qui lui succéda, envoya partout des officiers pour lever un impôt rigoureux. Ceux-ci, selon l'usage, commirent des exactions révoltantes. Les Novogorodiens refusèrent de se sonmettre au tribut. Alexandre, après avoir fait ses efforts pour les y déterminer, eut la cruauté de les punir de leur courageuse résistance. Enfin, les Russes n'étoient plus que les esclaves des Tartares. Alexandre, ce prince si vaillant, fut réduit à aller lui-même marquer et taxer les maisons de ses sujets. Les Tartares éprouvèrent bientôt des dissentions civiles, et les Russes crurent le moment favorable de secouer le joug. Diverses villes trament en secret et exécu-

tent, à l'insu d'Alexandre, le projet de massacrer les collecteurs tartares. Ce prince, qui connoissoit la férocité des Mogols, se résout à aller seul offrir sa tête à leur vengeance et à demander le pardon des Russes. Il se rend auprès de Bourgay, et a le bonheur d'obtenir ce qu'il demandoit. A son retour, il tombe malade en chemin, et cet Alexandre va finir ses jours dans un monastère, sous le nom d'Alexei. L'église russe l'a mis au rang des saints. Pierre Ier. a fondé un monastère en son honneur, et l'impératrice Elisabeth lui a élevé un tombeau d'argent.

Alexandre eut pour successeur ce même Iaroslaf qu'il chassa de Novogorod. Les habitans, mécontens de Dmitri, fils d'Alexandre, jeune prince incapable de gouverner, profitèrent de son absence pour offrir à Iaroslaf le trône, sous des conditions qui limitoient son autorité et qu'il accepta. La suite fera voir s'il fut fidèle à ses engagemens.

IAROSLAF III, IAROSLAVITCH.

Iaroslaf envoye son fils a Novogorod. (année 1270).

Les chevaliers porte-glaives répandent partout le christianisme. Mindogf, prince de Lithuanie, reçoit le baptême avec Vochleg son fils. Ce changement de religion le rend odieux. Pour apaiser ses sujets, il retourne à l'idolâtrie. Ceux-ci le renversent du trône et lui donnent la mort. Vochleg qui, sur le mont Sinaï, s'étoit consacré à la vie monastique, court venger son père, en promettant de reprendre l'habit religieux. Il s'arme, passe dans sa patrie, combat les assassins, opère des conversions; et, après avoir placé sur le trône un vœvode nommé André-Danilovitch, revient, suivant sa promesse, s'ensevelir dans l'obscurité du cloître, pour pratiquer en paix la religion chrétienne. Domant, prince lithuanien, s'étoit retiré à Pleskof,

une des dépendances de la souveraineté de Novogorod. Les habitans, édifiés par sa conduite, le prièrent de les gouverner. Iaroslaf ne pouvant voir dans Domant qu'un usurpateur, et dans ceux qui l'avoient élu que des rebelles, vient à Novogorod pour lever une armée; mais les citoyens, qui regardoient le nouveau prince de Pleskof comme leur défenseur contre les Lithuaniens dont il venoit de triompher, prièrent Iaroslaf d'abandonner son projet, et ce prince, peu en état d'employer la force, fut forcé d'y consentir. Les Novogorodiens résolurent d'attaquer la Tchoude et les Allemands de la Livonie. Un grand nombre de princes russes et le prince lithuanien de Pleskof se joignirent à cette entreprise. L'armée russe et celle des Allemands se rencontrèrent dans l'Estonie, à six ou sept lieues de Revel. Le combat s'engagea avec une valeur égale des deux côtés. L'armée allemande avoit à son centre un bataillon aigu et serré, espèce de triangle mobile, hérissé de lances. Un corps russe l'attaqua avec fureur; mais toujours repoussé avec une perte considérable, il fut contraint de se retirer. Cependant les deux ailes russes soutenoient le choc des Livoniens avec tant de courage, qu'elles sont parvenues à les mettre en déroute. Les Russes les poursuivirent long-temps, et à leur retour ils furent surpris de trouver, sur le champ de bataille, le bataillon aigu, fier, immobile, menaçant et maître du bagage. La nuit approchoit, et les Russes ne crurent point devoir commencer une nouvelle attaque. Le lendemain, au lever de l'aurore, les Allemands avoient disparu pendant la nuit. Domant fut laissé dans le pays ennemi. Il parcourut toute la domination des chevaliers livoniens et porta la désolation jusque sur les bords de la mer. Les chevaliers irrités voulurent, l'année suivante, reporter chez les ennemis les maux qu'ils leur avoient faits; mais après quelques tentatives inutiles, ils furent obligés de demander la paix. Cette nouvelle indigna les

III.



Iroslaf envoye son fils a Novgorod en 1270.

Dessiné par Monnet. Tom. II. *Gravé par David.*

Novogorodiens et Iaroslaf lui-même. Ce dernier se mit à la tête d'une armée de Russes et de Tartares. Quand les Allemands en furent instruits, ils se crurent perdus et supplièrent Iaroslaf de leur accorder une continuation de paix aux conditions qu'il voudroit leur imposer; mais fier de la terreur qu'il inspiroit, il oublia ses sermens et exigea une autorité sans bornes. Les Novogorodiens croyent leur liberté menacée. Dans leur désespoir, ils égorgent un certain partisan du prince. Le Tysatiky, qui ne devoit sa place qu'à Iaroslaf, ne sauva ses jours que par la fuite. Iaroslaf étoit lui-même sorti de la ville; les habitans lui déclarent qu'ils ne le reconnoissent plus, et lui font les reproches les plus graves.

« Hors d'état d'agir par la force, Iaroslaf eut recours à » la soumission. Il envoya son propre fils porter à Novogo- » rod des paroles suppliantes. Ce prince, qui avoit parlé avec » tant de hauteur, descend sans rougir à la prière. Il promet » humblement de réparer ses torts et d'effacer ses fautes par » une conduite agréable aux citoyens. Il ajouta des sermens; » mais, malgré son repentir et ses promesses, les habitans » lui ordonnent de sortir de l'étendue de leurs domaines, s'il » ne vouloit en être chassé par la force des armes ».

Iaroslaf obéit, la rage dans le cœur. Arrivé à Volodimir, il ne s'occupa que du soin de sa vengeance. Il parvint à persuader au kan Mangou-Timour qu'il ne s'étoit attiré la haine des rebelles que par son zèle pour les intérêts des Tartares. Tout paroissoit favoriser son espoir. Mais Vassili, son frère, ambitieux et intrigant, ne fut pas plutôt instruit des troubles de Novogorod, qu'il demanda aux habitans de le reconnoître pour prince, et leur promit des secours. La république les accepte sans lui accorder le titre qu'il demandoit. Croyant les fléchir, il s'empresse de les servir. Il se rend aussitôt à la horde; il y voit partir des troupes pour son frère. Enfin, Mangou-Timour

l'écoute. Il reconnoît qu'on l'a trompé et que son intérêt est dans la division des principautés de Volodimer et de Novogorod ; il rappelle son armée.

Iaroslaf, désespéré d'être privé de ce secours, n'en fait pas moins ses préparatifs avec ses fils et le prince de Smolenk, son allié ; mais voyant la résistance que préparoit la ville, il hasarda une négociation qui échoua. Pour ne pas perdre le fruit de ses travaux, il eut recours au métropolite de Kief, qui avoit une grande autorité sur les esprits. Celui-ci fit si bien qu'il détermina les citoyens à recevoir ses députés et à lui ouvrir leurs portes.

Iaroslaf, en allant avec son frère Vassili donner à la horde des marques de soumission, mourut en chemin, et son nom passa à la postérité avec la tache d'avoir attenté aux droits du peuple.

DMITRI Ier., ALEXANDROVITCH.

Les citoyens de Novogorod arrêtent avec violence les filles de Dmitri. (année 1281).

Vassili, le dernier fils d'Iaroslaf, Usevolodovitch, succéda, sans obstacle, à son frère sur le trône de Volodimer. Depuis long-temps la crainte des Tartares avoit porté les Novogorodiens à choisir les princes de Volodimer pour les gouverner ; mais les entreprises d'Iaroslaf leur firent apercevoir qu'il étoit dangereux de confier les rênes de la république à un souverain accoutumé à exercer un pouvoir absolu. En conséquence, après un court interrègne, ils choisirent le jeune Dmitri, de préférence à Vassili, son oncle. On pense bien que le grand prince ne put voir cette préférence avec indifférence. Il commit plusieurs hostilités. Dmitri

s'apprête à la vengeance et rassemble des troupes. Vassili étoit secouru par les Tartares; mais Dmitri s'aperçut que les Novogorodiens craignoient les dangers d'une guerre longue et sanglante; il se retira dans son patrimoine de Pereslavle, sur les bords du Clechin. Alors, la ville et l'armée élurent le prince de Volodimer; mais il mourut dans la fleur de l'âge, ayant régné cinq ans.

Après sa mort, Dmitri-Alexandrovitch, devenu possesseur du premier trône de Russie, fut rappelé en même-temps à Novogorod; mais André son frère, jaloux et ambitieux, alla flatter l'orgueil des Tartares par les soumissions les plus basses, et leur avidité par de riches présens. Alors, il calomnia son frère, et demanda la principauté de Volodimer. Mangou-Timour, dont la politique étoit de jeter parmi ces princes des germes de division, la lui accorda sans difficulté. Dmitri, informé des intrigues de son frère, se prépare à une défense vigoureuse. Mais André représente au kan ces préparatifs comme un acte de rebellion. Arrivé en Russie, il demande, au nom de Mangou, des secours contre Dmitri; craignant de déplaire aux Tartares, aucun ne fut assez généreux pour embrasser le parti de l'opprimé. André et ses alliés vont droit à Pereslavle-Zaleskoi, où Dmitri s'étoit fortifié. Cette armée signale son passage par le massacre, le pillage et la dévastation. Dmitri, abandonné de ceux qu'il avoit obligés, et suivi de quelques boïards fidèles, prend le chemin de Novogorod. Les Tartares le suivent, portant partout la flamme et le fer. Informés de l'approche du souverain qu'ils avoient choisi et qu'ils devoient chérir, les Novogorodiens s'avancent en armes contre lui jusqu'aux bords de l'Ilmen.

« Accompagné d'un petit nombre d'hommes, il se présente » avec une noble confiance vers ses perfides sujets; mais » ceux-ci, aussi peu touchés de ses malheurs que de son

» courage, lui déclarent qu'il ne doit attendre aucun secours
» de leur part, et que tout ce qu'ils peuvent faire pour lui,
» c'est de lui permettre de traverser leur pays pour se retirer
» chez l'étranger. Ils poussent la dureté jusqu'à en exiger des
» ôtages qui les garantissent de sa vengeance. En même-
» temps, sans pitié pour l'âge, la beauté et le sexe, ils se
» jettent avec fureur sur ses deux filles et sur les femmes de
» quelques boïards, les saisissent malgré leurs larmes et les
» entraînent avec violence ».

Ils élurent André, qui entra en triomphe dans Novogorod. Mais Dmitri apprend, par les liaisons qu'il avoit conservées dans les états dont il venoit d'être dépouillé, que les Tartares se sont retirés et que le peuple est mécontent. Il lève une armée et espère rétablir sa fortune. André, qui craint de perdre ce qu'il a usurpé, prodigue les caresses aux citoyens de Novogorod, court à la horde, y représente la conduite de Dmitri comme une désobéissance opiniâtre, et revient avec une armée, qui renouvelle les maux dont la Russie avoit été si souvent déchirée. Cependant les deux frères se réconcilient; mais cette paix fut alternativement troublée par leurs dissentions et rétablie par politique.

Un nouvel attentat, qui suivit de près la pacification, devoit bientôt ramener le trouble. Un boïard d'André, nommé Semen Zogliévitch, avoit eu, par ses conseils, beaucoup de part aux entreprises de son maître contre Dmitri. Celui-ci, en qui la paix n'avoit pas dissipé toute crainte, crut qu'il ne seroit pas en sûreté tant que Semen verroit le jour. Il envoya à Kostroma deux de ses propres boïards arrêter celui d'André, qui, retiré dans cette ville, y vivoit sans crainte et sans soupçon. On le soumit à d'affreuses tortures pour lui faire dévoiler les nouveaux projets de son prince; mais n'ayant rien à déclarer, parce que ces projets étoient imaginaires, ou peut-être toujours



Les filles de Dmitri arretées.
en 1281.

Dessiné par Monnet. Tom. II. Gravé par David.

fidèle et préférant à la vie l'honneur et le devoir, il souffrit avec un courage inébranlable la douleur et la mort. Le grand-prince se déshonora par cette barbarie, qui ne lui procura aucun des avantages qu'il en attendoit, et qui lui devint funeste dans la suite.

Les Tartares profitèrent de ces troubles, sous les prétextes les plus frivoles, pour piller. La suite de tant de querelles fut que Kief cessa d'être la métropole de la Russie, et même bientôt une portion de l'état. Ces malheureuses contrées furent tour-à-tour ravagées par les Tartares, les Polonois, les Suédois, les Livoniens, les Lithuaniens, et surtout par leurs propres souverains.

IVAN Ier., DANILOVITCH.

Alexandre et Phédor se présentent aux bourreaux.

(année 1338.)

Depuis que les Tartares avoient presque subjugé la Russie, ses princes n'osoient plus succéder à leurs pères sans avoir été confirmés dans leurs possessions par le kan de la horde; et lorsqu'un prince vouloit disputer à son frère un héritage, il s'adressoit à ce Tartare, qui lui donnoit des lettres et une armée pour les seconder. Les peuples n'osoient s'opposer à son choix. C'étoit une source d'intrigues. Vouloit-on ou écarter un concurrent, ou dépouiller un souverain, on le calomnioit auprès du kan qui, souvent, livroit l'accusé au supplice.

Un certain Ivan avoit été confirmé par le kan Usbech dans la possession des souverainetés de Volodimer, de Novogorod et de Moskou, qui étoit devenue la capitale de Russie et la résidence du souverain. En reconnoissance, ce prince avoit

promis à la horde de lui livrer Alexandre, qui, pour faire avorter un complot que les Tartares avoient formé pour égorger tous les princes, s'étoit hâté de les prévenir. Usbech avoit ordonné à tous les princes de s'armer contre Alexandre. Les princes de Tver, Constantin et Vassili, se joignirent au persécuteur de son malheureux frère. Cependant les Allemands menaçoient Novogorod. Ivan, obligé à se défendre, envoya à Alexandre un archevêque, qui l'exhorta à se rendre à la horde, et loin de lui dissimuler le danger qu'il couroit, il exhalta la gloire de sacrifier sa vie au salut de son pays. Le prince se décida à partir. Ses amis et les citoyens de Pleskof s'y opposèrent; mais on parvint bientôt à faire changer les dispositions du peuple. Ivan, pressé entre la crainte des Tartares et les succès des Allemands, implore les armes de l'église; le métropolite complaisant prononce l'anathême contre le prince et les habitans de Pleskof.

Alexandre, espérant fléchir le kan de Kapchack, lui envoya son fils Phédor. Ce jeune prince fut bien reçu et renvoyé à son père avec un député qui lui ordonna de se rendre lui-même à la horde. Quoique certain du danger qu'il couroit, il part. Le kan, touché de la douceur et de la physionomie agréable d'Alexandre, paroît content de sa soumission, et le renvoya à Tver. Ce bonheur dura peu : la confiance qu'il accorda à un Allemand, irrita les boïards, et ceux-ci jurèrent la perte de leur souverain. Ivan, qui sut qu'Alexandre avoit envoyé son fils auprès du kan pour se justifier, ne tarda pas à s'y rendre lui-même. Il ne lui fut pas difficile de ranimer dans le cœur d'Usbech une haine mal éteinte. Le kan mande le prince de Tver à sa cour. Alexandre, instruit par son fils, n'ignoroit pas ce qui l'attendoit; mais le danger de Phédor, gardé comme ôtage, le détermina à obéir sans balancer : il part malgré les larmes de ses enfans, de ses frères et de ses sujets. A son arri-

V.



Alexandre et Phedor
en 1338.

Dessiné par le Jeune. Tom. IIe. Gravé par David.

vée, il apprend les sentimens qu'on avoit inspirés à Usbech, et ne doute plus de sa perte. Cependant il distribua partout de riches présens, qui furent reçus assez froidement. Enfin, après un mois de perplexité, on lui annonça qu'il devoit périr dans trois jours. Le terme expiré, il monte à cheval, va visiter ses amis, leur fait ses adieux. Une des femmes d'Usbech, dont il avoit gagné l'amitié, ses serviteurs, ses amis fondent en larmes dans cette entrevue. On lui apprend que son heure est venue et que les exécuteurs l'attendent.

« Il s'avance lui-même d'un front serein au-devant d'eux, » les envisage avec intrépidité, et leur présente sa tête. Les » bourreaux, vils instrumens d'un maître féroce, la lui tran- » chent aussitôt. Phédor, son fils, dont la jeunesse, les graces » et la candeur devoient inspirer de la pitié, qui ne pouvoit » être coupable des prétendus crimes qu'on supposoit à son » père, fut enveloppé dans sa proscription, et fut livré de » même au fer des bourreaux ».

C'est par ce moyen affreux qu'Ivan fut délivré d'un rival; il fit entourer Moskou d'un mur d'une forte charpente qui soutenoit un rempart de terre et de pierre. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il alla s'enfermer dans un cloître. Il avoit reçu le surnom de Kalita, d'une bourse qu'il portoit toujours à sa ceinture pour faire l'aumône; mais, malgré son excessive dévotion, il ne fut pas moins ambitieux; et quand il auroit eu quelques bonnes qualités, la mort d'Alexandre est une tache ineffaçable qui flétrit sa mémoire.

Je ne dois pas omettre un événement qui achève de peindre les mœurs de ce temps-là et le caractère de ces peuples. Ce fut cet événement qui amena la fin déplorable de l'infortuné Mikhrail.

Devenu beau-frère du kan, Georges en obtint aisément le titre de grand-prince. Deux officiers tartares furent chargés de

l'accompagner, et de le faire reconnoître en cette qualité; mais Mikhrail, qui n'étoit point disposé à se laisser dépouiller du rang suprême sur des lettres du chef de la horde, vint à sa rencontre avec toutes les forces de plusieurs souverains. Le beau-frère d'Usbech, trop habile pour ne pas céder aux circonstances, crut devoir attendre un moment plus favorable pour faire valoir son titre. Affectant de la modération, il envoya les députés au prince de Volodimer; et, pour en obtenir la paix, proposa de renoncer à la grande principauté. Bientôt quelques princes eurent avec Mikhrail une discussion qu'il avoit sourdement suscitée. Georges entre dans leur ligue, et avec ces forces réunies il assiége la ville où le grand-prince résidoit. Mais Georges fut bientôt forcé de lever le siége. Poursuivi et vaincu, il perd une partie de son armée, et sa femme tombe aux mains du vainqueur.

La victoire de Mikhrail devint la source de ses chagrins et de ses malheurs. L'épouse de Georges, la sœur d'Usbech, fut conduite à Tver et y mourut quelques jours après. Georges répandit qu'elle avoit été empoisonnée. On n'examinera point si une pareille accusation étoit fondée. Il ne paroît pas vraisemblable que Mikhrail, qui avoit tout à craindre des Tartares, se soit exposé à une guerre interminable par un crime aussi lâche qu'inutile envers la sœur de leur chef. Pour montrer l'absurdité d'une semblable inculpation, il suffira de dire que Mikhrail, pour témoigner au kan sa confiance et sa soumission, lui envoya son fils Constantin, âgé seulement de quatorze ans. Georges, informé de cette démarche, ne manqua pas à se rendre aussitôt lui-même auprès du chef de la horde. A l'aide de quelques Tartares qui lui étoient entièrement dévoués, il parvint à persuader au kan que Mikhrail refusoit de se soumettre aux Tartares, et qu'il se proposoit de se réfugier en Allemagne avec les tributs qu'ils avoient re-

cueillis pour lui. Il n'en fallut pas davantage pour irriter Usbech. Sur ces calomnies, le kan fait arrêter le fils du grand-prince, et ordonne qu'on le fasse mourir de faim. Mais cette victime ne suffisoit pas à la haine de Georges, et surtout devenoit inutile à son ambition. Il eut l'adresse de faire observer à son beau-frère que, pour se soustraire à un pareil sort, Mikhrail, au lieu de se rendre à la horde, chercheroit un asile chez l'étranger. Le Tartare rendit la liberté au jeune prince; il envoya un député au grand-prince pour hâter son départ, et fit marcher une armée pour faire exécuter ses ordres en cas de résistance. Mikhrail ignorant ce qui se tramoit contre lui, se livroit, avec sécurité, aux préparatifs de son voyage. Il part. En chemin, il rencontre un ambassadeur tartare. Ce ministre, dont il gagna l'amitié, crut devoir l'avertir des calomnies répandues contre lui et du sort qu'on lui préparoit. Ses amis épouvantés du danger qui le menaçoit, le conjurent, les larmes aux yeux, de ne point se livrer à la merci des juges prévenus. Ses fils se disputoient l'honneur d'aller lui servir de garans à la horde, et même, si on l'exigeoit, de mourir à sa place; mais Mikhrail, persuadé qu'une prompte obéissance le justifieroit aux yeux d'Usbech et le désarmeroit, résista aux prières de ses amis et de ses enfans; et après avoir fait son testament, il se mit en chemin pour se rendre à la horde. Son fils Constantin vint au-devant de lui jusqu'à l'embouchure du Don; et il trouva dans le même endroit des officiers tartares chargés, en apparence, de lui faire honneur, mais en effet pour empêcher qu'on ne l'avertît du sort qui l'attendoit. Mikhrail passa six semaines sans que rien parût confirmer ses craintes. Pendant tout ce temps, il fit tous ses efforts pour se concilier la bienveillance des principaux chefs tartares, des femmes d'Usbech et d'Usbech lui-même. Mais tous ses efforts étoient détruits par les intrigues de Georges,

à qui la qualité de beau-frère et le long séjour qu'il avoit fait à la horde assuroient le parti le plus nombreux. Enfin, subjugué par les calomnies réitérées de Georges, Usbech ordonna d'appeler Mikhrail en justice. On nomma une commission, et on lui donna pour juge Kavgadi, le plus acharné de ses ennemis et de ses accusateurs. Mikhrail avoit beau apporter des raisons, on les rejetoit avec colère, et les accusations de Georges étoient reçues avec complaisance. Les juges déclarent enfin au kan que le grand-prince étoit digne de mort. Usbech, qui avoit un fond de justice, voulut que l'affaire fût examinée de nouveau. Mais Kavgadi, par ses intrigues, parvint à se faire nommer chef de la commission qui devoit revoir ce procès. Mikhrail, chargé de chaînes, parut devant ses nouveaux juges. Il réfuta d'une manière victorieuse les accusations de Georges; mais plus il établissoit son innocence, et plus Kavgadi étoit irrité. Se levant tout-à-coup avec violence, il lui dit qu'indigne d'indulgence, il méritoit la mort. Usbech, à qui l'affaire fut présentée sous les couleurs les plus défavorables, confirma la condamnation que les grands avoient prononcée.

L'exécution du jugement fut long-temps différée, et l'infortuné Mikhrail, à qui on faisoit souffrir lentement toutes les horreurs de la mort, languissoit dans une attente mille fois pire que la mort même. Chargé de lourdes chaînes, et le cou passé daus une forte planche, on le traîna à la suite du kan dans une chasse.

Au bout de vingt-cinq jours, le féroce Kavgadi le fit exposer dans un marché, rempli d'une foule de Tartares et d'étrangers, aux insultes d'une grossière populace, comme un vil scélérat dévoué à l'opprobre public. Là, on lui lut la confirmation de son jugement. Ensuite, selon l'usage des Tartares, on lui fit prendre un bain, on le para d'une robe d'étoffe d'or, on lui servit un repas somptueux, et tous les fruits qui, dans

ces climats heureux, font les délices de la table. Le grand-prince fut obligé de se prêter aux mains qui le paroient; mais il ne voulut goûter aucun des mets qui lui furent servis. On lui permit alors la consolation de voir son fils, ses domestiques, et de s'entretenir avec les ecclésiastiques qu'il avoit amenés. Cependant il étoit toujours gardé avec soin, et pendant les nuits il avoit les mains passées dans une machine de bois qui ne lui permettoit aucun mouvement. Tandis qu'il employoit à consoler son fils et à lui donner des conseils vertueux, le peu de temps qui lui restoit à vivre, un jeune homme pâle et tremblant, lui vint annoncer, d'une voix entrecoupée de sanglots, que Georges et Kavgadi s'avançoient; c'étoit lui dire qu'il touchoit à sa dernière heure. Ce dernier donna ordre aux bourreaux d'aller exécuter l'arrêt: ils commencèrent, selon l'usage de leur pays, à le soumettre aux plus cruels tourmens. Après l'avoir long-temps frappé, ils le suspendirent à un mûr par la chaîne qu'il avoit au cou. Le mûr, qui étoit vieux, s'écroula, et le prince eut encore la force de se relever. Alors les bourreaux le traînèrent par sa chaîne long-temps sur la terre, continuant de le frapper, jusqu'à ce qu'un des officiers de Georges lui plongeât un couteau dans le flanc et terminât ses supplices et sa vie. On pilla toutes ses richesses, on dépouilla indistinctement tous les gens de sa suite, Russes et Tartares, et ils furent battus comme s'ils étoient complices du crime dont on supposoit leur maître coupable.

Dès qu'on eut annoncé à Georges et à Kavgadi la mort du prince, ils eurent la barbarie d'aller contempler leur victime; mais le Tartare, tout-à-coup sensible à la pitié, se tourna du côté de Georges avec indignation, et lançant sur lui un regard plein d'horreur et de mépris : PEUX-TU BIEN, lui dit-il, VOIR D'UN ŒIL SEC LE CORPS DÉPOUILLÉ DE TON FRÈRE, ÉTENDU

SUR LA TERRE, ET NAGEANT DANS SON SANG? Le féroce Georges, plus touché de ce reproche que des cris de sa conscience et de la nature, fit jeter un manteau sur le corps de Mikhrail et demanda la permission de le faire transporter en Russie pour lui rendre les honneurs de la sépulture.

Ainsi périt, à l'âge de quarante-six ans, Mikhail, prince doux, pacifique, d'un caractère conciliant et digne d'un meilleur sort. La postérité ne le chargera sûrement pas d'une accusation qui fut aussi peu vraisemblable, et ses tourmens flétriront à jamais la mémoire du féroce et dénaturé Georges. Alexandre, second fils de Mikhrail, obtint le corps de son père et donna en échange celui d'Agathe, cette épouse de Georges dont la mort avoit été le prétexte de tant de cruautés.

DMITRI IV, IVANOVITCH DONSKI.

DMITRI A GENOUX DEMANDE GRACE AU GRAND-PRINCE, SON FRÈRE. (année 1365.)

Les deux Dmitri, l'un fils d'Ivan et l'autre fils de Constantin, se disputèrent le trône de Moskou. Ils prirent pour juge de leurs droits Amurat, que les Tartares avoient choisi pour le kan de Seraï. Ce dernier, n'écoutant que l'équité naturelle, adjugea la principauté de Moskou au fils d'Ivan, dernier souverain. Dépouillé par l'arrêt d'Amurat, l'autre Dmitri sort de Volodimer où il avoit fait sa résidence. Le fils d'Ivan, impatient de jouir de son partage et soutenu par les conseils de son oncle Vladimir, court à Moskou que son rival venoit de quitter et s'y fait reconnoître. La Tartarie étoit déjà, ainsi que la Russie, partagée en plusieurs souverainetés. Amurat étoit kan de Seraï, et Mémai l'étoit du Volga. Dès que celui-ci apprit qu'Amurat avoit terminé le différend des deux Dmitri,

VI.



Dmitri à genoux demande grace.
en 1363.

Dessiné par le Jeune. Tom. II. Gravé par David.

il crut que sa gloire étoit intéressée à paroître avoir jugé ce grand procès. Il envoya un ambassadeur au fils d'Ivan, avec des lettres qui le mettoient en possession des principautés de Volodimer et de Moskou. Amurat, humilié que le jeune Dmitri parût devoir sa puissance à un autre, lui retira son appui et adressa au fils de Constantin une semblable ambassade et de semblables lettres. Fier de pareils titres, ce prince espéroit remonter sur le trône de Moskou. Il se trompa. Mis en fuite, poursuivi, chassé même de sa principauté de Souzdal, et témoin des ravages exercés dans ses domaines, il se vit réduit à demander humblement la paix, à reconnoître un enfant pour son vainqueur et son souverain. Il se réfugia à Nijni-Novogorod, auprès de son frère André. Celui-ci eut la foiblesse de quitter le trône pour aller s'ensevelir dans l'obscurité du cloître, et Boris, le plus jeune de ses frères, envahit ses états au préjudice de Dmitri, son aîné. Le fils d'Ivan trouva de la générosité à secourir un rival qu'il ne craignoit plus. Il imposa sa médiation entre les deux frères, et manda à sa cour l'usurpateur, qui refusa d'obéir. Pour vaincre son opiniâtreté, le grand prince eut recours aux foudres redoutables de l'église; autorisé par lui, l'Igoumène-Serguey fit fermer les églises de Nijni-Novogorod, et lança l'interdit sur cette ville épouvantée. Profitant de cette terreur, le souverain de Moskou envoye une armée à l'autre Dmitri, qui, à la tête de toutes ses forces, marche contre son frère. . . . .

« Dmitri rencontre Boris en chemin, non dans l'attitude » menaçante d'un ennemi qui présente le combat ; mais dé» sarmé, pâle, consterné, suppliant, il lui demande grâce à » genoux. Dmitri vivement ému de cette soumission, s'em» presse de le relever, ne voit plus en lui qu'un frère et se » précipite dans ses bras. Il lui prodigue les plus tendres ca» resses, et lui assigne Godorets pour apanage ». Par ce

moyen, le fils de Constantin réunit la souveraineté de Nijni-Novogorod à celle de Souzdal. Pour reconnoître le service important que lui avoit rendu le prince de Moskou et pour s'unir à lui par une alliance plus étroite, il lui donne sa fille Eudoxie en mariage.

Un Tartare propose aux Russes un défi; un moine l'accepte. (année 1380.)

Dmitri ne fut pas plutôt tranquille possesseur du trône de Moskou, que, de force ou de gré, il réunit à ses domaines les plus importantes possessions de la Russie. Tous les princes subalternes furent contraints de subir le joug. Le seul Mikhrail-Alexandrovitch, prince de Tver, secouru par les Lithuaniens, opposa de la résistance; mais bientôt vaincu et mis en fuite, il ne conserva ses états qu'en obtenant la paix; peu de temps après, le grand-prince, sous prétexte de consolider la paix entre eux, l'invite à venir lui-même en discuter et en régler les conditions. Mikhrail, plein de confiance, se rend à Moskou avec ses boïards. On se concerte avec les apparences de la bonne foi. Le traité semble prêt à se conclure, lorsque tout-à-coup Mikhrail est arrêté; ses boïards sont chargés de fers et ses états occupés par les Nemestniks du perfide qui le tient captif. L'arrivée de quelques princes tartares en imposa à Dmitri, qui lui rendit la liberté. Mais dès que les Tartares se furent retirés, il craignit les suites de sa perfidie; et pour se soustraire à la vengeance de celui qu'il avoit offensé, il courut l'attaquer avec toutes ses forces. Celui-ci, qui ne s'attendoit à rien, se retira en Lithuanie auprès d'Olguerd, son gendre, qui prit sa défense. Dmitri, qui avoit congédié ses troupes, fut surpris à son tour; et pour faire cesser les ravages qu'Olguerd exerçoit dans ses états, fut obligé de rendre tout ce qu'il avoit pris au prince

VII.



Un Tartare propose aux Russes un défi.
en 1380.

Dessiné par le Jeune. Tom. II. *Gravé par David.*

de Tver. Ces deux princes, tour-à-tour aggresseurs et vaincus dans une guerre continuelle, ne firent la paix qu'après avoir long-temps ravagé et ensanglanté la Russie. Cette paix devint encore plus solide par la mort d'Olguerd, qui avoit tant contribué à dévaster ces contrées. Ce prince ne dut sa supériorité qu'à son excessive tempérance. Il laissa le trône à Jagellon, le huitième de ses fils, qu'il chérissoit le plus, et qui, dans la suite, se fit catholique et réunit la Pologne à ses autres états.

Dmitri, encouragé par ses succès, voulut secouer le joug des Tartares. Mamai soumit presque toute la Russie, fit égorger tous ceux qu'il soupçonnoit lui être attachés, et fit monter sa puissance au plus haut degré de force. Après que chacun des deux partis eut alternativement incendié des villes, massacré les habitans, dévasté les campagnes, porté partout la désolation et commis les plus horribles cruautés, Mamai menace le grand-prince et s'avance vers lui avec des forces considérables. Dmitri engage tous les princes russes à le seconder. Avant de se mettre en campagne, il se rend au monastère de la Trinité, demande la bénédiction de l'Igoumène-Serguey, et emmène avec lui deux moines non moins champions intrépides qu'habiles généraux. Ainsi, à l'armée formidable de Mamai, le grand-prince oppose deux moines qui font sa plus solide espérance.

« Enfin, les deux armées sont en présence. Un Tartare tout-
» à-coup sort des rangs et vient proposer aux Russes le défi :
» Peresvet, l'un des deux moines de la Trinité, accepte le
» cartel. Les deux champions s'avancent fièrement au milieu
» du champ de bataille, se mesurent des yeux, s'élancent en
» même-temps l'un sur l'autre et se tuent du premier coup.
» Les Russes frémissent; le combat s'engage et l'action devient
» générale ».

Le Tartare a l'avantage. Les élémens sont d'abord contre le grand-prince, qui a deux chevaux tués sous lui et lui-même

est blessé. Mais bientôt le vent, en élevant des tourbillons de poussière, change de direction, et les Tartares en sont incommodés à leur tour. Les Russes qui attribuent à un miracle en leur faveur, l'inconstance du vent, reprennent courage, mettent les Tartares en fuite et les poursuivent jusque dans la horde. Ce n'est pas sans une perte considérable qu'ils remportent ce triomphe. La terre étoit jonchée de cadavres dans un espace de dix lieues. Le grand-prince, dont on ignoroit la destinée, fut trouvé dans un bois, étendu et mourant. On lui prodigua des secours qui le rappelèrent à la vie. En un mot, ses troupes se trouvèrent réduites, de quatre cent mille hommes, à quarante mille. Mamai finit par se retirer à Kasa, où il fut assassiné par Takhtamych qui, par ce moyen, devint à-la-fois kan de Seraï et du Volga : le grand-prince forma avec le nouveau kan une alliance qui ne fut pas de longue durée. Celui-ci vint surprendre Dmitri et se rendit maître de Moskou. Il en égorgea les habitans, les grands et le clergé qui étoient venus au-devant de lui. La ville fut mise à feu et à sang. Cependant le kan qui ne vouloit que se venger, rendit à Dmitri ses états, à l'exception de Moskou, et garda pour ôtage de sa fidélité son fils, qui, au bout de trois ans, parvint à se sauver de la horde.

Ce fut sous le règne de Dmitri que de jeunes Novogorodiens abandonnoient par troupes leurs familles, se choisissoient des chefs, alloient s'embarquer sur le Volga, descendoient chez les Tartares, pilloient, massacroient, et ne respectoient pas même les Russes qui exerçoient le commerce dans ces contrées. Il suffisoit qu'ils fussent riches pour être traités en ennemis. Une de ces bandes, composée de plus de deux mille vagabonds, vient surprendre Kazan, et menace d'y mettre le feu. Les Tartares sont obligés de racheter leur ville. Ensuite ils remontent à Kostroma, ville russe. La moitié de la troupe

se cache dans un bois, l'autre va menacer la ville. Les habitans sortent pour repousser les brigands. Ceux-ci prennent la fuite, s'enfoncent dans la forêt toujours poursuivis; et donnant un signal, ils sont aussitôt secondés par leurs compagnons, qui sortent de tous côtés de l'épaisseur du bois. Ils poursuivent à leur tour les malheureux habitans de Kostroma, taillent en pièces ceux qu'ils atteignent, entrent dans la ville avec le reste, y exercent le pillage à loisir et s'y arrêtent une semaine entière. Rien ne peut échapper à leurs recherches. Il sembloit qu'un instinct sûr leur découvrît les trésors les mieux cachés, et faisant le mal pour le plaisir de le faire, ils brûlèrent et jetèrent dans la rivière ce qu'ils ne purent emporter. De là, ils allèrent surprendre Nijni-Novogorod, y mirent le feu, et augmentèrent le nombre des prisonniers qu'ils traînoient à leur suite. Continuant de descendre le Volga, ils dépouillèrent, assassinèrent les marchands russes qui se trouvoient aux environs de Seraï, et allèrent vendre leurs prisonniers et leur butin à Astrakhan. Le kan crut devoir se délivrer de ces hôtes redoutables et servir l'humanité en les trahissant. Il les reçut avec honneur, leur fit donner un grand festin; et quand ils furent plongés dans l'ivresse, il ordonna de les massacrer. Il est douloureux que cette action, qui porte avec elle un caractère de justice, soit souillée par les traits toujours révoltans de la perfidie.

Depuis long-temps le grand-prince, irrité de ces horribles brigandages, avoit menacé Novogorod d'une punition éclatante. La république avoit réussi plusieurs fois à fléchir sa colère, en protestant que c'étoit sans son consentement que ces excès avoient été commis. Mais le ravage de Kostroma, et plusieurs autres attentats exercés continuellement envers des Russes, attirent enfin sur elle la vengeance du grand-prince. Alors ce fut en vain qu'elle implora sa clémence et

qu'elle tenta de l'arrêter. Son archevêque, qui vint s'humilier à ses pieds, fut reçu avec respect, mais ne fut point écouté. Une armée nombreuse, sous la conduite du souverain, continuoit de s'avancer vers la capitale. Les habitans firent de nouvelles tentatives pour le désarmer. Il fut inflexible. Vingt-quatre grands monastères furent détruits par les flammes, un grand nombre de marchands furent ruinés, et ces calamités sembloient n'être que le prélude d'autres maux plus affreux et d'une entière destruction. Mais Dmitri se laissa enfin fléchir aux ferventes représentations du prélat. Il tira de la république une contribution de huit mille roubles, somme alors très-considérable, et en exigea un tribut annuel plus fort qu'elle n'en avoit jamais payé. Ce fut à ce prix qu'il lui donna la paix.

Dmitri mourut après vingt-sept ans de règne. C'est lui qui fit bâtir en pierre Moskou, qui étoit construite en bois avant lui, et l'entoura de fortifications. L'aîné de ses fils, Vassili, dont on vient de parler, lui succéda; il épousa Sophie, fille de Vitold, prince de Lithuanie, qui, quoique réfugié lui-même en Livonie, le retint prisonnier lorsqu'il passoit dans ce pays en se sauvant de la horde. C'est au prix de cette alliance qu'il obtint la liberté. Vassili, dès la deuxième année de son règne, se brouilla avec Boris, qui avoit succédé à Dmitri, prince de Souzdal et de Nijni-Novogorod : sous un prétexte, il prend et pille cette dernière ville, enlève les princes et princesses de la famille du souverain, et fait si bien qu'il réunit cette principauté à celle de Moskou. Il fait dire à Boris de se retirer. Celui-ci, par la perfidie d'un de ses boïards, est arrêté, et Vassili prend possession de la ville qu'il usurpoit. Boris ne survécut pas long-temps à ce désastre.

VIII.



Géorge use de violence.

Dessiné par le Jeune. Tom. II. Gravé par David.

VASSILI ou BASILE II, DMITRIEVITCH.

GEORGES USE DE VIOLENCE ENVERS LA PRINCESSE.
(année 1404.)

VASSILI, occupé à étendre sa domination, se vit menacé par un des plus redoutables conquérans, Tamerlan. Mais cette crainte ne fut que passagère. Tamerlan tourna ses armes d'un autre côté; et après avoir fait trembler la Russie, il doit être regardé comme le principal auteur de sa restauration, puisqu'il affoiblit le pouvoir qui la tenoit dans une espèce de servitude, en combattant victorieusement les Tartares. Cependant, le fier Mogol, à la tête de quatre cent mille hommes, cherche Oleg, pour le combattre; mais les deux armées ne se rencontrent pas : Oleg, dans l'espoir de protéger le prince dépouillé de Smolenk, avança sous les murs de cette ville, qui trembla à son approche. Les portes lui sont ouvertes, Georges règne de nouveau, et rétablit la tranquillité par le sang de quelques Lithuaniens. Le prince de Smolenk craignant chaque jour de nouvelles attaques, court à Moskou implorer le grand-prince, gendre de Vitold; mais tout secours lui est refusé. Pendant son absence, quelques traîtres appellent Vitold, et lui ouvrent les portes. L'épouse, les frères et les parens sont arrêtés avec tous ceux qui lui sont restés fidèles. Vitold cherchoit le prince dépouillé pour lui donner la mort; mais Vassili s'enfuit à Novogorod, où il reçoit un accueil honorable. La république lui donna treize villes pour apanage. Chacun lui jura de lui être fidèle et de le défendre. Mais bientôt il s'attira l'indignation de ce peuple par un crime horrible.

« Il avoit à sa cour un prince Viazemsky, dont l'épouse
» étoit d'une rare beauté. Il ne la vit point sans être sensible
» à ses charmes. Il tenta d'abord tous les moyens de séduire

» cette princesse, mais il ne put y réussir. Irrité de cette
» résistance, il employe la violence qui ne lui réussit pas
» mieux. Cette femme vertueuse se défend avec courage, lui
» arrache son épée et le blesse au bras. Tout-à-coup il devient
» furieux. Il tue de sa propre main le malheureux Viazemsky,
» fait couper les bras et jambes à la princesse, et la fait jeter
» dans la rivière

Ce trait atroce excite une indignation générale. Il est en exécration à tous ses amis et à ses domestiques; fui de tout le monde, il est forcé de fuir. Dévoré de remords, il erre de contrées en contrées, et va terminer ses jours dans une solitude entre les bras d'un prêtre qui devient son unique consolateur. Ainsi finit la race des princes de Smolenk, qui cessa long-temps de faire partie de la Russie.

Les souverains de ces malheureuses contrées continuèrent à se déchirer mutuellement. Les traités, les sermens, les alliances, les liens du sang étoient de vains obstacles à leur ambition. On ne voyoit que le sang vengé par le sang, et les perfidies punies par des cruautés. Sous prétexte de se défendre, ils appeloient témérairement à leurs secours les étrangers qui avoient le plus d'intérêts à les détruire. Pour comble de malheurs, les fléaux de toute espèce, les froids excessifs, les inondations, les incendies, la famine, la peste se joignoient aux désastres des guerres intestines; tout sembloit conspirer à la destruction de ce pays.

Il est bon de remarquer ici que ce fut sous le règne de Dmitri que les premières monnoies d'argent furent frappées en Russie. Avant on prenoit au poids l'or et l'argent, et l'on se servoit, pour les détails, de peaux de martre, de fronts d'écureuils et même de demi-oreilles.

Ce fut encore en 1404 qu'un nommé Lazare, natif de Servie, fabriqua et fit voir à Moskou la première horloge sonnante.

VASSILI III, VASSILIEVITCH.

DMITRI SE PRÉSENTE A IVAN, L'IMAGE DE LA VIERGE DANS LES MAINS. (année 1446.)

SOPHIE, à la mort de son époux, eut l'art de faire reconnoître pour souverain Vassili III son fils, ce qui ne s'étoit pas encore vu, au préjudice de Jouri, son oncle, prince de Galitch. Elle introduisit l'usage plus utile au peuple, et moins sujet à des troubles civils, de la succession directe de la souveraineté aux fils aînés du dernier régnant.

Moskou étoit menacé par Jouri, et l'on s'attendoit à en voir former le siége. On députa le métropolite pour faire des propositions de paix; mais l'ambition l'emporta sur les exhortations du pontife qui fut obligé de se retirer. La peste se fit sentir à Galitch. Le péril accroît la piété. Jouri croit voir dans ce fléau la punition d'avoir désobéi à la voix du saint prélat: il va le trouver, tombe à ses genoux, et lui jure, en pleurant, de renoncer à ses projets ambitieux.

Le péril passé, Jouri oublia bientôt ses sermens. Il renouvela ses prétentions, et menaça son neveu. L'un et l'autre se rendent en même-temps à la horde pour faire juger leur différend, et n'en conservent pas moins une haine mutuelle. Chacun, de son côté, employe là tous les ressorts de l'intrigue. Mais Vassili, plus adroit ou plus aimable, gagne la faveur de Mahmet, qui, le traitant moins en vassal qu'en ami, l'exempte de tout tribut. Il ordonne même que l'oncle conduise, par la bride, le cheval du neveu; mais Vassili n'a jamais voulu y consentir. Malgré cet acte de modération, les deux princes n'en nourrissoient pas moins leur ressentiment. Jouri se retire à Galitch.

Un des boïards du grand-prince avoit contribué à lui procurer les bonnes graces du kan. Il crut que ce service ne pouvoit être trop récompensé. Il osa proposer à ce prince la main de sa fille. Il fut outré du refus, et jura la perte de son souverain. Alors, il se réfugie auprès de son plus implacable ennemi et l'excite à le renverser du trône. Vassili, instruit des desseins de son oncle, lui fait proposer la paix par des ambassadeurs qu'on ne daigna pas même écouter. Désespéré, le grand-prince, à la tête de quelques marchands armés à la hâte, se présente pour s'opposer à son ennemi. Sa troupe est bientôt dispersée. Vassili se retire à Rostroma; Jouri l'y poursuit. La ville, sans défense, lui ouvre ses portes, et le vaincu tombe en son pouvoir; mais, par une générosité inattendue, le vainqueur, par les conseils de son favori Mororof, le traite avec honneur, lui donne un grand festin et lui cède pour apanage Kolomna.

Vassili, plus aimé que son oncle, étoit plus redoutable. On déserte la cour du vainqueur pour grossir celle du vaincu. Les fils de Jouri ne virent pas, sans humeur, l'abandon de leur père. Ils assassinent le favori qui avoit conseillé de donner au prince un apanage; et craignant la vengeance de leur père, qu'ils avoient privé d'un ami, se retirent eux-mêmes à Kolomna. Jouri, abandonné même par ses propres fils, cède Moskou à son neveu et retourne à Galitch. A peine Vassili eut-il recouvré son trône, qu'il rompit la paix jurée et marcha sur Galitch. Jouri prend la fuite, et, après bien des horreurs, Vassili retourne à Moskou. Il rencontre en chemin son ennemi, qu'il croyoit vaincu. Celui-ci l'attaque, le défait et le force de s'enfuir à Novogorod. Comme celui-ci se décide à implorer la protection des Tartares, son oncle meurt. Jouri laisse trois fils, Kossoi, Chemiaka et Krasnoi. Ces deux derniers étoient à la poursuite de Vassili; ils apprennent que



Dmitri se présente à Ivan
en 1446.

Dessiné par le Jeune. Tom. II. Gravé par David.

leur père est mort et que leur frère est sur le trône. Ils s'unissent avec le grand-prince, et de persécuteurs deviennent ses plus zélés sujets. Ils le ramènent eux-mêmes à Moskou. C'est en vain que Kossoi demande des secours à Novogorod, il est surpris, fait prisonnier, et Vassili lui fait crever les yeux. Il est cruel envers son cousin-germain, et il devient ingrat et perfide envers son bienfaiteur. Mahmet, qui l'avoit si bien accueilli, poursuivi par un ennemi, lui demande un asile. A peine le lui a-t-il accordé qu'il s'en repent. Il envoye contre lui quarante mille hommes, commandés par Chemiaka et Krasnoi. Mahmet, sans défense, se borne à des supplications, et même offre son fils en ôtage. Plus il s'humilie et plus il trouve de dureté. Réduit au désespoir, il se renferme avec sa troupe dans une ville de glace, qu'à la manière des Tartares il avoit fait construire pour passer l'hiver. Ces espèces de citadelles étoient beaucoup plus fortes qu'on ne pourroit le croire. Les Russes sont surpris de sa résistance. Ses succès raniment son courage. Il est étonné de se trouver vainqueur. Chemiaka croit devoir profiter de cette occasion. Il fait prier la horde de garder son captif, par un ambassadeur qui est assassiné en chemin. Mahmet oublia l'ingratitude du grand-prince et le renvoya. Chemiaka, conservant l'espoir de s'emparer de Moskou, a recours à toutes sortes de ruses pour l'en éloigner. Il lui fit conseiller d'aller au monastère de la Trinité rendre grâces de sa délivrance. Pendant que Vassili se livroit sans défiance à des actes de piété, Chemiaka surprend Moskou. Le grand-prince aperçoit de loin Ivan, prince de Mojaïsk, son vassal et son ami, qui vient à lui pour l'enlever.

« Sans secours, sans appui, Vassili se retire dans l'église ;
» il entend la voix d'Ivan, qui s'empare déjà de la porte
» avec sa troupe. Il prend sur le tombeau de l'Igoumène
» Serguey l'image de la vierge, va ouvrir lui-même, et se

» présente avec majesté devant son perfide vassal : Frère, » lui dit-il, voila l'image que tous deux nous avons » baisée dans cette même église : c'est ici, c'est sur » cette image que tu m'as juré un amour fraternel » jusqu'à la mort ».

Ivan, cachant son embarras sous un air railleur, lui répond avec une soumission affectée : Seigneur, que le mal que je vous veux retombe sur moi. Vous voyez que nous agissons en bons chrétiens. Nous vous rendons service, et vous nous aurez obligation que les Tartares vous fassent meilleur marché de votre rançon. A ces mots, il arrache le grand-prince de l'église et le conduit à Moskou, où Chemiaka le traite comme il avoit lui-même traité Kossoi; il lui fait crever les yeux. Ainsi un ambitieux et un ingrat fut puni par un rebelle. Touché des malheurs de Vassili, tout le monde se réunit pour le rétablir sur le trône. L'usurpateur, totalement abandonné, se cacha dans une retraite où il mourut empoisonné par les siens, tandis que son rival, aimé de ses sujets, finit ses jours paisiblement.

IVAN III, VASSILIEVITCH, surnommé le MENAÇANT.

Loukomsky brulé vif dans une cage de fer. (année 1482.)

Depuis environ deux siècles, la Russie gémissoit sous la tyrannie des Tartares; mais ces vainqueurs, affoiblis eux-mêmes sous les coups qu'ils s'étoient portés, ne tenoient que d'une main foible et tremblante le bout de la chaîne dont ils accabloient les Russes, et qui étoit prête à leur échapper. La plupart des familles des princes apanagés étoient éteintes; d'autres avoient été dépouillées sous différens prétextes, et presque toutes ces souverainetés détachées étoient enfin réunies sous

la domination du grand-prince, qui, depuis long-temps, n'avoit joui d'une puissance aussi étendue. Un ordre de succession étoit établi, et le fils montoit, sans contradiction, sur le trône de son père. A mesure que la puissance des Tartares s'affoiblissoit, celle du grand-prince prenoit de jour en jour une nouvelle consistance. Ivan-Vassilievitch n'étoit âgé que de vingt-trois ans lorsqu'il prit possession du principal trône de Russie. Il se trouvoit maître de plusieurs autres apanages qui grossissoient sa souveraineté. Son ambition peu satisfaite encore, se disposoit à réunir à ses domaines tout ce qu'il ne possédoit pas. Les divisions intestines des Tartares contribuèrent à faciliter ses desseins. Sedahmet, kan de la grande horde, qu'il avoit déjà vaincu du vivant de son père, sur les bords de l'Oka, ne crut pas devoir abandonner sa vengeance, et vint en Russie avec toutes ses forces. Il semble que les Tartares eux-mêmes voulussent servir l'ambition d'Ivan. Sedahmet, arrivé sur les bords du Don, rencontre Azi-Guerey, kan de Krimée, qui l'attaque et le défait entièrement, comme s'il eût été invité par les Russes à les défendre. Ainsi les Tartares n'avoient pas de plus dangereux ennemis que les Tartares eux-mêmes, comme autrefois les Russes avoient été, par leurs dissentions, les ennemis les plus redoutables de leur patrie.

Ivan avoit à satisfaire son ambition et à réparer la honte de son père, qui avoit porté des fers. Il avoit à sa cour un prince tartare, nommé Kassim, fils de Mahmet; il le chargea d'une expédition contre Ibrahim, prince de Kazan, qui donnoit au grand-prince de continuelles inquiétudes. Le royaume de Kazan dominoit sur la Russie orientale, et, maître du Volga, pouvoit envoyer à son gré ses Tartares dans le centre de l'empire, sans qu'on eût le temps de s'y opposer. Kassim, à qui Ivan avoit donné la ville de Gorodetz, qui, de son nom, fut depuis appelée Kassimaf, étoit venu avec Legoup, son frère,

se donner au grand-prince Vassili, lorsque Mamotiak, leur aîné, avoit trempé ses mains dans le sang de leur père et s'étoit emparé du trône. C'étoit contre Ibrahim, fils et successeur de Mamotiak, que Kassim devoit aller combattre. Malgré la saison la plus rigoureuse, et une disette de tout, les Russes traversèrent des forêts impraticables, égorgèrent tout ce qui se trouva sur leur passage. Ils firent périr dans les flammes les hommes, les femmes, les enfans. Leur rage s'étendit presque sur les animaux, jusque sur les forêts. Enfin, ils ne laissèrent derrière eux que des cendres et des débris. Après des campagnes assez sanglantes, on forme le siége de Kazan. Les Tartares font plusieurs sorties vigoureuses, mais à chaque fois ils furent repoussés avec de grandes pertes. La ville, investie de tous côtés, réduite aux dernières extrémités, manquant de vivres et d'eau, est enfin forcée de se rendre. Ibrahim demande la paix en suppliant, se reconnoît vassal et tributaire du grand-prince, et n'a pas survécu long-temps à cette humiliation. Il eut pour successeur Aleï-kan, l'aîné de ses fils.

L'élection d'un archevêque de Novogorod donna, à des factieux, l'occasion d'exciter un soulèvement, et au grand-prince celle de faire connoître et d'augmenter sa puissaece; en parlant, suivant l'usage, au peuple de ses droits et de sa liberté, ces factieux parvinrent à semer partout le feu de la discorde. Ils avoient à leur tête une femme intrigante qui aimoit un seigneur lithuanien, et cette femme étoit secondée par ses fils, aussi intrigans qu'elle, et par un moine qui, dans l'espérance de devenir archevêque, avoit su, par des dehors hypocrites, séduire la multitude, et répandoit habilement, au nom du ciel, la discorde et les divisions. L'ambition des meneurs étoit de secouer le joug du grand-prince et de se donner au roi de Pologne, dont ils espéroient une récompense proportionnée au service. Les hommes sages qui prévoyoient les suites d'une

pareille démarche, voulurent vainement s'y opposer. Ils exhortoient en vain le peuple à rentrer dans le devoir; mais la voix des séditieux prévalut, et ceux-ci firent passer ceux-là pour des ennemis du peuple. Peu s'en est fallu qu'ils ne fussent les victimes de leur zèle et de leur prévoyance. La populace, croyant avoir à défendre ses droits, sa liberté et sa religion, s'abandonna à tous les excès les plus horribles. Ivan, instruit des troubles qui agitoient Novogorod, crut devoir, d'abord, employer la douceur et les négociations pour rétablir le calme. Les rebelles n'attribuant ces démarches pacifiques qu'à la crainte et à la foiblesse, osèrent traiter avec insolence les envoyés de leur souverain. Ivan fut forcé de recourir aux armes pour les soumettre. Les rebelles voulurent se défendre. Ils furent vaincus. Douze mille hommes furent tués et deux mille faits prisonniers. On s'empara des chefs qui périrent dans les supplices. On trouva dans les dépouilles des vaincus une copie du traité, par lequel les Novogorodiens offroient de se soumettre à Casimir, roi de Pologne. Pour contenir le reste des factieux, Ivan fit peser sur eux le joug le plus sévère, et la ville de Novogorod, trompée par des hommes intrigans et turbulens, perdit entièrement ses priviléges et sa liberté pour avoir entrepris de les défendre. Les suites de cette démarche imprudente lui causa un tort dont elle ne se releva plus. Chaque jour son commerce, sa population, son étendue, son crédit, ses richesses, son influence recevoient une atteinte de plus en plus sensible, et elle finit par ne plus tenir un rang important parmi les villes de Russie.

L'année qui suivit la soumission des rebelles de Novogorod, Ivan fit une action de vigueur qui prouva que la Russie ne devoit plus être dépendante d'une puissance étrangère. Akhmet, kan de la horde dorée, lui envoya des députés avec un BASMA ou ordre scellé du grand sceau, par lequel il ordonnoit

au prince de payer le tribut auquel ses prédécesseurs avoient été soumis. Ivan prend le BASMA, crache dessus, le foule aux pieds et fait mourir les députés, à l'exception d'un seul qu'il renvoya à son maître, pour lui annoncer le mépris que la Russie faisoit de ses ordres. Le kan irrité entre en Russie avec toutes ses forces. Après avoir exercé quelques ravages sur les frontières, il arrive sur les bords de l'Oka; il est très-étonné de voir se déployer une armée formidable qui l'attendoit. Effrayé, il prend la fuite. Ivan apprend qu'à la horde il n'est resté personne; il y envoye une armée qui massacre impitoyablement femmes, enfans et vieillards. Akhmet n'est pas plutôt instruit de cet événement, qu'il vole au secours de son pays. Mais il rencontre les Noguais qui lui livrent bataille et le défont entièrement. Lui-même périt dans la mêlée. Ainsi, les Tartares, qui avoient tenu long-temps la Russie dans leur dépendance, tombent à leur tour dans celle de la Russie. C'est ainsi que finit la horde dorée, fondée par Bati en 1237.

« Tandis que les talens du prince russe, secondés par le » concours heureux des circonstances, ajoutoient chaque jour » à sa gloire et à sa grandeur, il fut sur le point d'être arrêté » au milieu de sa brillante carrière par la trahison d'un voisin » jaloux. Parmi les seigneurs lithuaniens qui venoient lui de- » mander du service, un prince nommé Loukomski, de » concert avec Casimir IV, roi de Pologne, se chargea de le » défaire d'un adversaire dont il redoutoit les progrès et la » puissance. Dans ce dessein, il se rend à Moskou, se présente » devant Ivan, qui l'accueille avec bonté; il s'insinue adroite- » ment dans sa confiance et parvient à la gagner. Il épie l'oc- » casion favorable d'exécuter l'horrible projet qu'il méditoit; » mais, par un hasard singulier, il fut découvert lorsqu'il étoit » prêt à consommer son crime. On l'arrêta et on trouva sur lui » le poison qu'il destinoit au prince. On ne fut pas long-temps

X.



Loukomski brulé vif.
en 334.

Dessiné par le Jeune. Tom. II.e *Gravé par David.*

» à instruire son procès. Il avoua tout, et il fut condamné à » être brûlé vif dans une cage de fer; l'arrêt fut aussitôt » exécuté ».

Cet attentat fut suivi d'une guerre avec la Pologne, qui fut avantageuse à la Russie. Les prisonniers les plus considérables furent obligés d'entrer au service du vainqueur. Ainsi la guerre, par la politique des Russes, réparoit les pertes qu'elle leur avoit fait faire. La paix se conclut dix ans après; et pour mieux la consolider, Ivan donna sa fille en mariage à Alexandre, grand-duc de Lithuanie et frère du nouveau roi.

Tous les voisins d'Ivan éprouvèrent les effets de son ambition; et les efforts qu'ils firent pour lui résister, sembloient ne contribuer qu'à sa gloire et à son agrandissement. Le grand-duc de Lithuanie voulut forcer plusieurs princes russes et autres particuliers à abandonner le rit grec pour embrasser le culte latin; mais Ivan lui déclara qu'il prendroit leur défense, et ils conservèrent la religion de leurs pères.

Ce fut Ivan qui fit bâtir en Livonie la ville d'Ivan-Gorod, sur une montagne escarpée, au bas de la Narova et vis-à-vis de Narva; rasée peu après par les Suédois qui vouloient se venger d'une sanglante incursion des Russes dans la Finlande, et bientôt relevée, elle résista aux efforts des chevaliers PORTE-GLAIVES dans la campagne de 1502, qui leur fut si funeste. Ils perdirent plusieurs batailles, furent obligés de lever le siége de Pleskof, qu'ils étoient venus attaquer, et demandèrent humblement la paix.

Ce fut encore sous le règne d'Ivan que la Russie fit, pour la première fois, usage du canon.

Jusqu'à lui, les grands-princes avoient pris pour leurs armoiries un Saint-Georges à cheval, qui se trouve encore sur plusieurs pièces de monnoies; mais Ivan, après son mariage avec Sophie, princesse du sang impérial de Constantinople, prit

l'aigle noire à deux têtes, qui est encore aujourd'hui les armes du czar.

Ivan mourut à l'âge de soixante ans, sans avoir voulu, comme ses prédécesseurs, recevoir l'habit monastique. Son fils Vassili lui succéda sans obstacle, malgré les droits du jeune Dmitri, né d'un fils de sa première femme, et qui fut exclu de la couronne par les intrigues de Sophie sa belle-mère. Personne n'osa prendre sa défense.

IVAN IV, VASSILIEVITCH, SURNOMMÉ PAR LES RUSSES, LE TERRIBLE, ET PAR LES ÉTRANGERS, LE TYRAN.

IVAN A L'AGE DE SEIZE ANS SE FAIT COURONNER. (année 1547.)

APRÈS un règne assez orageux, Vassili mourut le 4 décembre 1533. Au lit de la mort, on le força, suivant l'usage, de prendre, malgré sa résistance, l'habit monastique et le nom de Varlaam. Il avoit eu deux femmes, et de sa dernière laissa deux enfans en bas âge, Ivan et Touri. Avant de mourir, il avoit fait des dispositions, par lesquelles il avoit nommé, pour son successeur au trône, Ivan, qui ne faisoit que d'entrer dans sa quatrième année. Cet enfant, par la suite, contribua plus qu'aucun de ses prédécesseurs à la puissance de sa nation. Le même testament qui appeloit Ivan à la couronne, instituoit pour tutrice du jeune prince, Hélène, sa mère. Il donna à celle-ci pour conseil ce même Mikhrail-Glinski, oncle d'Hélène, qui, après avoir gémi long-temps dans une prison, ne dut sa liberté qu'au mariage de sa nièce, et qui eût été plus heureux si l'on n'eût brisé ses fers que pour le laisser dans la retraite et dans l'obscurité.

Georges et André, oncles du jeune prince, lui prêtèrent

serment de fidélité sur la croix, dès qu'Ivan, leur frère, eut rendu les derniers soupirs; mais le premier ne tarda pas à se repentir. Voulant faire revivre l'ancien usage abrogé par le temps, il fit ordonner aux boïards de se rendre auprès de lui, et de le reconnoître pour souverain. N'ayant aucune force pour soutenir ses prétentions, personne ne lui obéit. Il ne fit qu'une démarche aussi imprudente qu'inutile. Au bout de deux ans, il mourut dans la prison où sa tentative le fit renfermer.

Les veuves des souverains de la Russie étoient dans l'usage d'embrasser la vie monastique, de déposer dans un couvent la pompe du rang qu'elles venoient de perdre avec leurs époux, de renoncer entièrement au siècle, et même au nom qu'elles avoient porté, et de prendre un nouveau nom conforme à l'habit lugubre de leur nouvel état. Ce n'étoit pas là le compte de la régente. Les Russes furent étonnés de voir, après la mort de Vassili, Hélène, sa jeune veuve, s'asseoir fièrement sur le trône, tenir les rênes du gouvernement, et donner des lois à un vaste empire. La régente avoit pris de l'inclination pour un kniaz, nommé Obolenski, plus connu sous le nom d'Ovtchina. Ce commerce galant n'échappa pas à l'œil perçant des courtisans. Les boïards, peu indulgens pour des foiblesses, furent scandalisés de cette intrigue amoureuse. Ils se permirent à ce sujet quelques propos outrageans qui furent rapportés à la régente. Hélène irritée médita le moyen de se venger. L'amour, qui ordinairement adoucit les cœurs, la rendit cruelle. Elle persécuta, sous différens prétextes, les boïards qu'elle soupçonnoit censurer ses démarches, et les punit des propos indiscrets qui leur étoient échappés. Mikhrail-Glinski, son oncle, ne fut pas même épargné. Ce prince, à qui le dernier souverain avoit confié sa veuve et son fils, crut devoir faire à sa nièce quelques représentations sur l'irrégularité de sa conduite indécente. Il lui fit sentir qu'elle excitoit des méconten-

temens et du scandale; ou que du moins elle auroit dû mieux cacher une passion qui lui faisoit si peu d'honneur. Ces avis sages furent reçus avec aigreur. Ayant passé sa vie dans les camps et dans une longue et dure captivité, il contracta une sévérité de caractère qui ne lui permettoit pas de tolérer un pareil oubli des devoirs. Peut-être ne ménagea-t-il pas assez ses expressions. Dès ce moment, Hélène jura sa perte. Il fut regardé comme un témoin importun dont il falloit se défaire. On l'accusa de porter ses vues au trône, et, sur cette simple allégation sans preuve, il fut condamné à avoir les yeux crevés et à être enfermé dans un monastère, où il ne vécut pas long-temps.

Ce supplice, dont on connoissoit toute l'atrocité, révolta tous les esprits et rendit le gouvernement odieux. Le prince Semen-Belski, rougissant d'obéir à une femme dont la conduite et la cruauté l'indignoient, communiqua son mécontentement à plusieurs seigneurs. Il se retira auprès du roi de Pologne, qui l'accueillit avec distinction. Son exemple fut suivi par plusieurs boïards : mais le prince Belski se donnoit tous les mouvemens imaginables pour susciter de tous côtés des ennemis à la patrie qu'il avoit abjurée. Enfin, il devint lui-même criminel par horreur pour le crime. Tous les peuples furent sollicités par lui pour exterminer le peuple qu'il étoit de son devoir de défendre.

La paix jurée entre la Pologne et la Russie ne tarda pas à être rompue. Ovtchina, irrité de la retraite que Sigismond avoit accordée à Belski, et de l'accueil qu'il lui avoit fait, fit tout-à-coup une incursion dans la Lithuanie, et dévasta tout ce qu'il rencontra, jusqu'au voisinage de Vilna. Le roi de Pologne, à la tête de ses armées, ne tarda pas à pénétrer en Russie. Il prit quelques villes; mais les Polonois furent repoussés vigoureusement. Ils perdirent beaucoup de monde et même

d'officiers généraux. Les Russes mettent tout à feu et à sang en Pologne. Les Polonois en font autant en Russie. Ces derniers, qui avoient attaqué Starodoul sans pouvoir entamer par le centre les redoutes et les retranchemens, finirent par incendier cette ville. Les habitans épouvantés se jetèrent dans leurs bras; mais ils égorgèrent sans pitié les vieillards et les gens du bas peuple, et n'épargnèrent que ceux dont ils pouvoient espérer une rançon.

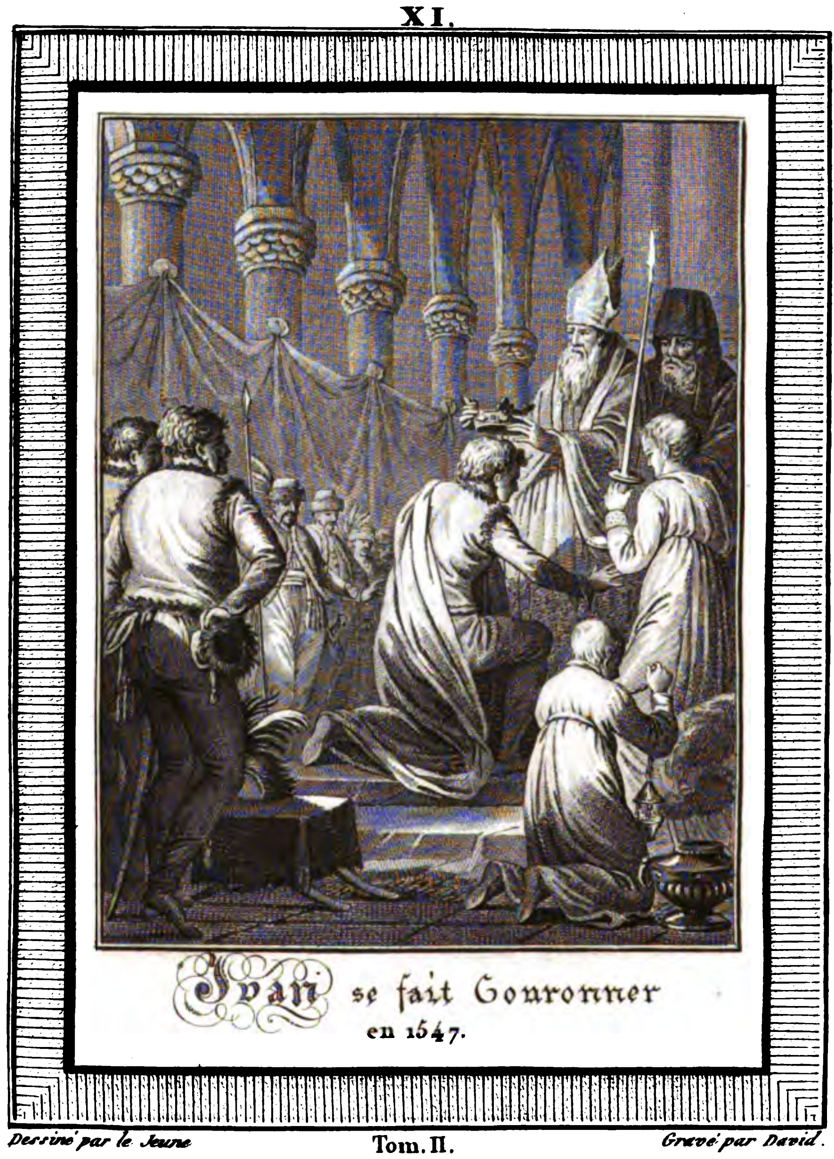
Pendant ce temps, la cour du jeune Ivan étoit en proie aux intrigues dont André, oncle du souverain, devint la victime. La reine l'avoit long-temps abusé par des promesses trompeuses. Mécontent, il se retira dans son domaine de Staritha. Des intrigans persuadèrent à la régente qu'il vouloit se joindre aux ennemis de la Russie, et ils firent accroire en même-temps à André que la cour vouloit s'emparer de sa personne. Au milieu de cette défiance mutuelle, Hélène le fit prier de mépriser des bruits qui n'avoient aucun fondement. Elle feignit de l'accabler de caresses, et par ce moyen l'attira à Moskou; craignant d'augmenter les soupçons par un refus, il obéit. On cacha, sous des dehors d'amitié, la haine qu'on lui conservoit. Tout-à-coup on l'accusa de conjuration, et pour se justifier, on le força de devenir rebelle. On envoya des hommes armés pour l'arrêter. Il fut conduit lié et garotté dans une prison où il ne vécut que quelques mois. Tous ceux qui furent soupçonnés de lui avoir été attachés furent livrés aux plus cruels supplices. Hélène ne survécut pas elle-même long-temps à ces tristes victimes.

Ivan n'avoit alors que sept ans. Les ambitieux s'emparèrent de l'enfant et du gouvernement. Ils traitèrent le prince comme un pauvre étranger, que par pitié ils vouloient bien souffrir. Sans égard pour son rang et pour cet âge si intéressant de l'enfance, ils lui firent endurer les humiliations les plus ré-

voltantes et les traitemens les plus durs. Cette cour devint le théâtre des intrigues, des injustices et des persécutions de toute espèce. Le jeune Ivan, pour se soustraire aux dégoûts dont on l'abreuvoit sans cesse, s'enfuit à Kostroma. Le souverain étoit compté pour rien. Le trésor fut pillé.

Sapha-Guerey, kan de la Krimée, cédant aux sollicitations importunes de Semen-Belski et à celles non moins pressantes du roi de Pologne, consentit à entrer en Russie avec toutes ses forces. Les princes instruits de sa marche oublièrent tout-à-coup leur ressentiment personnel et se réunirent pour la défense commune. Les peuples se disputèrent l'honneur de secourir la patrie. Arrivés sur les bords de l'Oka, les Tartares, voyant s'avancer une armée formidable à laquelle ils ne s'attendoient pas, furent épouvantés et s'enfuirent en désordre et précipitamment. Après leur retraite, les courtisans ont repris leur jalousie, leur haine et leurs projets de vengeance. La Russie est livrée à de nouvelles convulsions. Ivan, âgé de quatorze ans, est enfin las de gémir sous un joug si honteux. Il se décide à briser ses fers; il se réveille tout-à-coup. Il annonce qu'il est le maître, et déclare, avec fermeté, qu'il veut régner.

Ce coup de vigueur étonne tout le monde. Tous ceux qui l'avoient opprimé sont punis par l'exil ou périssent dans les supplices. Ce qu'il avoit souffert lui fit contracter une rudesse, une dureté qu'il eut beaucoup de peine à vaincre. Pour se dédommager de l'esclavage où il avoit gémi, il se livra à la licence la plus effrénée. Il avoit pour société des jeunes seigneurs d'un caractère fougueux. Il se livra avec eux à toutes sortes d'excès. Il ne respectoit rien. Son impétuosité étoit incapable de recevoir aucun frein, et sa colère étoit celle d'un animal féroce. Accoutumé à voir tout trembler devant lui, il se livroit sans scrupule à tous ses caprices, à toutes ses



XI.

Ivan se fait Couronner en 1547.

Dessiné par le Jeune — Tom. II. — Gravé par David.

passions, à tous ces mouvemens. Nulle convenance ne l'arrêtoit dans ses désirs immodérés. Il devint cruel et violent jusque dans ses amusemens. Il inspiroit partout la crainte et l'effroi.

« On ne pouvoit prévoir où s'arrêteroit ce débordement » licentieux, lorsqu'à l'âge de seize ans il se fit couronner » solennellement par le métropolite. Il déploya dans cette » occasion une pompe, un faste qu'on n'y avoit point encore » vu. Il prit alors le titre de CZAR, que, jusqu'à lui, aucun » souverain de Russie n'avoit porté, du moins constamment. » Ce fut, sans doute, pour soutenir ce titre qu'il prit et » qu'il mit sur sa tête la couronne qu'on croyoit avoir ap- » partenu autrefois à Constantin-Monomaque, empereur de » Constantinople, et c'est la première fois que les historiens » russes parlent de la cérémonie du couronnement. Les an- » ciens se contentoient du titre de grands-princes. Ivan crut » qu'il falloit un appareil nouveau plus imposant, plus auguste, » pour une nouvelle dignité ».

Il épousa dans le même-temps Nartassia ou Anastasie, fille de Roman-Iourievitch, et nièce d'un ancien Namestrik de Novogorod. Cette jeune princesse, douce, aimable et spirituelle, eut l'adresse de gagner si bien la confiance et le cœur de son époux, qu'en très-peu de temps il se fit dans sa personne un changement extraordinaire. Elle parvint à adoucir la rudesse de ses manières et la férocité de son caractère. Elle lui inspira de l'éloignement pour les compagnons de ses débauches crapuleuses, et du goût pour la société des hommes sages et éclairés; ce ne fut plus que par les avis de ces derniers qu'il se conduisit. Il rompit entièrement ses premières liaisons. Son équité et son affabilité lui concilièrent l'amour et le respect de ses sujets. Non-seulement il accueilloit également les riches et les pauvres, mais encore il encourageoit

et récompensoit les vertus et les talens. La fortune et les dignités alloient au-devant du mérite. Il abandonna toutes les frivolités pour ne s'occuper sérieusement que du bonheur du peuple qui étoit confié à ses soins. C'est à son épouse que la Russie étoit redevable d'un changement aussi prompt et aussi salutaire.

Le seul moment de foiblesse qu'on pourroit lui reprocher depuis qu'il avoit pris les rênes du gouvernement, c'est lorsque l'envie et la superstition attribuèrent à la famille des Glinski, qu'il chérissoit le plus, un accident naturel, l'incendie qui consuma le quartier le plus opulent de la ville, ainsi que son propre palais, et dans lequel périrent plus de deux mille personnes. Des hommes féroces séduisirent des esprits crédules de la multitude, et lui firent accroire que cette famille infortunée se mêloit de sortilége, et que, par le moyen de la magie, elle avoit causé l'embrâsement qui avoit réduit en cendres la plus grande partie des maisons, et coûté la vie à tant de monde. Plus l'accusation étoit absurde et ridicule, plus la populace la crut aisément. Si l'on eût dit que, par la magie, cette famille avoit arrêté les progrès des flammes, le peuple n'y auroit peut-être pas si bien ajouté foi. La fureur ne raisonne pas. Le peuple s'assemble tumultueusement; un des fils de Glinski se présente sur la place pour se justifier. On ne veut pas l'entendre; on le menace; il se réfugie dans une église qui avoit été toujours regardée comme un asile sacré. On l'y poursuit, et des boïards le massacrent au pied de l'autel. Ses parens, ses amis, ses domestiques, et tous ceux qu'on soupçonnoit avoir eu avec lui quelque liaison, éprouvent le même sort, et tout cela pour un crime imaginaire. Le clergé eut même l'audace de venir reprocher au czar la protection qu'il accordoit aux Glinski, et de le prier, ou plutôt de lui ordonner de livrer au peuple la mère et un

autre fils, qui, retirés dans une campagne, vivoient tranquillement sans se douter de rien. Ivan ne se crut pas assez puissant pour prendre la défense d'une famille qui avoit tant d'ennemis. Mais la mère et le fils, pour se soustraire au danger qui les menaçoit, furent contraints de fuir et de se cacher dans une solitude.

S'il fléchit dans cette occasion, il fera bientôt sentir tout le poids de sa puissance aux anciens oppresseurs de son pays. Il ne tarda pas à connoître que la Russie ne pouvoit s'élever que sur les ruines de la domination tartare. Avant lui, la Russie n'avoit point de troupes réglées; les siennes furent mieux armées et mieux disciplinées. Il établit dans ses armées un ordre plus stable et plus régulier. Il les distribua en différentes compagnies, et les fit souvent exercer. Il forma le célèbre corps des strelitz, et leur donna des fusils. Avant lui, les soldats n'avoient que des arcs et des piques.

Les divisions des souverains tartares firent pour la Russie ce que celles des princes russes avoient fait précédemment pour l'agrandissement de la puissance tartare. Les kans de différentes hordes venoient implorer les secours du czar, et se disputoient la gloire d'obtenir ses faveurs, ainsi que les souverains de Kief, de Novogorod et de Moskou recherchoient anciennement la protection des Tartares. La politique du czar eut soin d'encourager, de soutenir, d'exciter la mauvaise humeur des Tartares mécontens de leurs kans. On s'attaquoit, on se réconcilioit, on essayoit mutuellement ses forces. Aux hostilités succédoient les négociations, aux négociations les hostilités. Il semble qu'on ne faisoit la paix que pour conserver les fureurs de la haine, et attendre le moment d'une vengeance plus assurée.

Les différentes factions qui divisoient le royaume de Kazan se réunirent contre leur kan Sapha-Guerei. Il fut chassé, et

il se réfugia chez son beau-frère, qui lui fournit des troupes pour l'aider à remonter sur le trône. Les Kazanais, pour se défendre, demandèrent du secours au czar; mais celui-ci, indigné d'une trahison qu'ils avoient commise, tourna ses armes contre eux. Il les attira dans une embuscade, en tua dix-sept mille et dispersa le reste.

Après plusieurs autres combats trop longs à décrire, la ville de Kazan céda aux armes du czar; et cette expédition délivra la Russie d'un ennemi toujours redoutable, et acheva d'abaisser la puissance des grands en augmentant celle du czar. A peine la nouvelle de la prise de Kazan se fut-elle répandue, que le kan Abdoul, qui régnoit alors à Astrakhan, rempli de terreur, offrit lui-même sa tête au joug. Son successeur, encore plus timide, vint prier le czar de l'admettre à son service et même à sa solde. Le czar ajouta bientôt Astrakhan à ses autres conquêtes.

Le kan de Krimée, qui avoit laissé tranquillement les Russes détruire la domination de Kazan et celle d'Astrakhan, choisit imprudemment, pour venir les attaquer, le moment où le bruit de leurs exploits répandoit partout l'épouvante. Aussi les soixante mille hommes qu'il traînoit à sa suite se regardoient d'avance comme vaincus. Ils prirent la fuite avant même d'avoir aperçu l'ennemi. Ils furent poursuivis, atteints et dispersés.

Le restaurateur de la Suède, le célèbre Gustave-Vasa, fit la même imprudence et ne fut pas plus heureux. Les Russes firent un si grand nombre de prisonniers de tout sexe et de tout âge, qu'on les vendoit pour quelques petites pièces de monnoie. Le czar, en lui accordant la paix, se proposoit de se venger des Livoniens qui avoient conseillé cette guerre à Gustave, et ensuite l'avoient lâchement abandonné. Les chevaliers PORTE-GLAIVES étoient alors devenus souverains de la

Tchoude, qui avoit appartenu à la Russie, et dont ils étoient restés tributaires; mais on avoit négligé d'en faire payer le tribut. Le czar en envoya demander à Wilhelm-Furstenberg, grand-maître, cinquante années d'arrérages. Sur son refus, auquel on s'attendoit, Ivan, avec les forces réunies de plusieurs souverains, entra dans la Livonie. Vaincus de tous côtés, les Livoniens obtinrent la paix. Une querelle de religion élevée entre les Russes qui étoient catholiques, et les Livoniens qui étoient devenus luthériens, ralluma la guerre. Ces derniers implorèrent le secours de plusieurs princes. Ils furent tour-à-tour victorieux et défaits. Sigismond, à qui Furstenberg avoit cédé les droits de grand-maître, devint l'ennemi du czar. Il vit les Russes entrés en Lithuanie mettre tout à feu et à sang, et lui enlever la ville de Polotsk. Le czar, dit-on, fut porté à cette vengeance parce que Sigismond, à qui Ivan avoit demandé en mariage Catherine, sa fille, lui avoit envoyé, au lieu de la princesse, une cavale superbement enharnachée, avec une lettre insultante. Les Russes commirent les excès les plus atroces en tous genres, emportèrent plusieurs places fortes, et firent beaucoup de butin et de prisonniers. Le rit latin fut aboli à Polotsk.

Massacre des habitans de Novogorod par Ivan et par son fils. (année 1570.)

Les boïards bassement jaloux de quelques généraux étrangers que le czar avoit appelés pour former ses troupes à l'art militaire, firent des complots qui furent découverts et punis avec la dernière rigueur. Ceux qui purent se soustraire à ce juste châtiment, cherchèrent un asile en Pologne, et portèrent les armes contre leur patrie.

Tant qu'Anastasie avoit vécu, l'excessive sévérité d'Ivan

n'étoit, pour ainsi dire, qu'assoupie; mais lorsqu'il eut perdu cette princesse, sa fureur se réveilla de la manière la plus terrible. Ses passions s'exhalèrent avec d'autant plus de force qu'elles avoient été long-temps retenues. Sous le prétexte de la justice, il se livroit, sans frein, à toutes les cruautés qu'il croyoit nécessaires à ses intérêts. Il faisoit souvent périr les grands, et même ses plus proches parens, soit parce que leur puissance lui portoit ombrage, soit parce qu'il vouloit s'approprier leurs richesses. La médiocrité n'étoit pas toujours un asile assuré contre sa fureur pour les hommes même les plus obscurs.

Tout le monde commençoit à respirer, et les esprits s'étoient rassurés lorsque la nouvelle se répandit que, fatigué des hommes, des grandeurs et des affaires, il étoit décidé à quitter le rang suprême pour vivre dans la retraite et ne s'occuper que de son salut. En effet, comme ses fils étoient fort jeunes, il parut confier les soins du gouvernement à un certain Iédiguer, dernier kan de Kazan, qui, baptisé sous le nom de Simen ou Siméon, étoit devenu son ami. Il lui abandonna le titre de czar, se contentant de celui de grand-prince, et lui promit de l'aider de ses conseils; mais on savoit trop bien que ses avis étoient des ordres suprêmes, et que la mort étoit le prix de ceux qui ne les auroient pas suivis.

Il fit construire, pour sa retraite, une vaste maison, ou plutôt une petite ville fortifiée par des tours et des murs épais. Il y réunit, avec profusion, tout ce qui étoit nécessaire à la vie et tout ce qui pouvoit la rendre agréable. C'étoit la Caprée de ce nouveau Tibère. Il s'entoura de nouveaux satellites, qu'on nommoit Opritchniskis, qui, par la suite, devinrent, quoique tous d'une naissance obscure, la source d'une nouvelle race de nobles. Toujours prêts à exécuter ses ordres, et même attentifs à les prévenir, ils parcouroient toutes les parties de

l'empire et laissoient partout des traces de sang. Ils avoient l'abominable talent d'entretenir, par des délations fréquentes, les défiances de leur maître, dont ils connoissoient l'esprit ombrageux. Les sujets les plus fidèles devenoient à leur gré suspects; et, pour prix de leurs soins, Ivan leur abandonnoit les dépouilles des victimes qu'ils lui avoient indiquées. C'est ainsi que s'anéantirent la plupart des grandes maisons, et la famille du czar ne fut pas même épargnée.

Tout-à-coup ennuyé de dissimuler, Ivan reprit les rênes du gouvernement, comme s'il avoit cessé de les tenir. Cependant les ennemis du dehors s'efforçoient de rendre au czar tous les maux qu'il avoit fait souffrir à la nation; car c'est toujours sur les peuples que tombent les malheurs causés par les caprices, l'avidité ou l'ambition de ceux qui les gouvernent. Sigismond avoit engagé le kan de la Krimée à attaquer Ivan, afin de faire une diversion de ses forces; mais s'étant aperçu que le Tartare ne travailloit que pour lui-même, il eut recours à un ennemi plus puissant, qu'il détermina, sans beaucoup de peine, à s'armer contre la Russie. C'étoit Selim II, sultan de Constantinople, qui, maître d'Azof, étoit particulièrement intéressé à s'emparer d'Astrakhan. Il fit partir huit mille janissaires et vingt mille hommes de cavalerie qui, réunis aux Noguais et aux Tartares de la Krimée, formoient une armée de plus de quatre-vingt mille hommes. La moitié de cette armée fut prise en chemin dans une embuscade; l'autre moitié, qui ignoroit le sort de l'autre et qui étoit destinée à assiéger Astrakhan, fut égarée à dessein, par les Tartares, dans des déserts sauvages et impraticables. La plupart des Turcs et leurs chevaux y périrent par le froid, la faim, la soif et les maladies. Ils arrivent au port d'Azof en très-mauvais état. Embarqués, ils essuient une violente tempête qui coûte la vie à un grand nombre. Enfin, de cette armée si nombreuse, à peine est-il revenu

sept mille hommes à Constantinople. Il leur fallut renoncer à leur entreprise; et le bonheur d'Ivan lui épargna la peine de défendre Astrakhan. Mais si la Russie répandoit l'épouvante chez tous ses voisins, elle étoit déchirée par les mains mêmes de celui qui devoit là défendre. Ivan ne parut avoir agrandi ses possessions que pour avoir un champ plus vaste à détruire et à exercer ses cruautés. Les Opritchnikis, par des rapports calomnieux, parvinrent à irriter le czar contre la ville de Novogorod. Celui-ci, à qui ils firent accroire que l'archevêque et les habitans de cette ville entretenoient des correspondances criminelles avec le roi de Pologne, crut tout sans rien examiner, et dès ce moment jura la perte de Novogorod. En supposant que cette ville eût renfermé quelques coupables, elle ne méritoit pas le sort qu'Ivan lui réservoit. Il fit partir, quelques jours avant lui, une farouche soldatesque, avec ordre de se tenir embusquée le long du chemin, et de massacrer, sans distinction, tous les voyageurs. Le czar partit lui-même avec l'aîné de ses fils. Ses Opritchnikis l'accompagnoient; un corps de Tartares le précédoit avec quelqu'infanterie, tailloit en pièces tous ceux qui venoient au-devant du prince, ne respectoit ni le sexe, ni l'âge, ni le rang, et marquoit la marche du souverain par l'incendie des bourgs et des villages.

Ivan, également religieux et féroce, ne respire que le sang. Il déclare, en entrant à Novogorod, qu'il veut d'abord entendre la messe dans l'église de Sainte-Sophie. L'archevêque, tenant en main la croix, vient à sa rencontre. Ivan devient furieux à son aspect. « TRAITRE, dit-il au prélat, CE N'EST PAS LA » CROIX QUE TU PORTES DANS TES MAINS, C'EST UNE ARME » QUE TU TOURNES CONTRE MOI ET CONTRE MON AUTORITÉ. » TU AS CONSPIRÉ AVEC LES HABITANS DE CETTE VILLE » POUR LA LIVRER A SIGISMOND, MON ENNEMI. TU OSES

XII.



Massacre des habitans de Nouvgorod.
en 1570

Dessiné par le Jeune. Gravé par David.

» T'APPELER LE PASTEUR, LE DIRECTEUR DU PEUPLE;
» MAIS TU N'ES QU'UN LOUP, UN VOLEUR, UN BRIGAND ».
Après avoir accablé le prélat de ce torrent d'injures, il lui ordonne d'aller à la cathédrale et d'y célébrer la messe. Il va l'entendre avec sa cour et se rend ensuite au palais archiépiscopal, où on lui a préparé un festin.

« Un silence farouche est la seule expression des fureurs » dont il est obsédé. Vers le milieu du repas, il fait saisir » l'archevêque et donne aux ministres de ses vengeances le » signal de se répandre dans la ville. Il fait enfermer, dans » une enceinte, les magistrats et les principaux personnages; » il y entre avec son fils, tous deux montés sur des chevaux » vigoureux. Ils s'élancent sur les infortunés, les poursuivent » la lance à la main, et ne cessent de frapper que lorsque, » fatigués de cet atroce exercice, ils ordonnent aux opretch- » nikis d'achever cette horrible boucherie. Pendant cinq se- » maines, plus de six cents citoyens furent jugés et condam- » nés par chaque jour. On s'attendoit que sa fureur ne s'ar- » rêteroit qu'au supplice du dernier citoyen; enfin il déclara » qu'il étoit assez vengé, ordonna au peu d'habitans qu'il » avoit épargnés de lui rester fidèles : et, pour comble de dé- » rision, il se recommanda à leurs prières. L'archevêque, qui » étoit supposé le plus coupable, en fut quitte pour entrer » dans un monastère où on prétend qu'il fut empoisonné ».

Cette antique capitale, autrefois si florissante, dont le nom seul inspire encore aux Russes un respect religieux, n'est plus qu'une espèce de village. A qui doit-on cette destruction? Est-ce à un conquérant étranger? Non, c'est à un Russe, c'est au plus grand prince de ce pays. Il est à remarquer que, depuis sa fondation par les Slaves, les eaux ont abandonné son sol, et que des barques voguoient où s'élève aujourd'hui un superbe palais où les empereurs font leur résidence.

En s'ent retournant à Moskou, le czar passa par les villes de Pleskof et de Tver, accusées aussi d'intelligence avec la Pologne. Dans la première ville, apaisé par la soumission des habitans, il se borna à s'emparer de leurs richesses et à faire mourir quelques moines suspects. Tver éprouva les mêmes rigueurs que Novogorod.

Arrivé à Moskou, il ne rencontre partout que des visages consternés. Il ordonne de dresser quatre-vingts potences sur la place, et de faire bouillir de l'eau dans de vastes chaudières d'airain. Chacun tremble et n'ose sortir de sa maison. Le czar voyant la terreur qu'il inspire, parcourt la ville et crie qu'il ne menace que les coupables. Le peuple rassuré le suit sur la place : trois cents infortunés, les plus illustres par leurs charges ou leur naissance, affoiblis par les tortures qu'ils avoient souffertes dans la prison, sont amenés. Les seigneurs exercent l'infâme emploi de bourreaux. Ils pendent plusieurs de ces malheureux par les pieds, et leur coupent la tête après les avoir déchirés à coups de couteaux. Ils versent alternativement sur les autres de l'eau glacée et de l'eau bouillante, supplice affreux qui les fait périr dans les angoisses les plus horribles. Les femmes, les enfans ne sont pas épargnés. On range devant le prince deux cents accusés : autant de courtisans leur tranchent la tête en poussant des cris de joie. Ce spectacle horrible paroissoit amuser le féroce Ivan. Il perce lui-même, de sa lance, un vieillard respectable et généralement respecté. Il commet ou commande froidement ces atrocités. Huit cents femmes sont noyées par ses ordres. Une pareille conduite souleva contre lui ses sujets et toutes les puissances voisines. Il ne se dissimula pas l'horreur qu'il inspiroit, et il trembloit de perdre à chaque instant le trône et la vie.

Jean, qui avoit renversé son frère Eric du trône de Suède, fait mettre en prison les ambassadeurs russes; le czar, à son

tour, fait emprisonner les ambassadeurs suédois, il les y retient au pain et à l'eau autant de temps que les siens avoient été détenus en Suède, et la guerre fut déclarée. Les Livoniens, les Polonois et les Tartares de la Krimée se réunissent contre la Russie. Ces derniers pénètrent jusqu'à Moskou, mettent le feu à un des faubourgs. Un vent violent répand l'incendie, détruit une partie de la ville, fait sauter un magasin à poudre et périr plus de cent mille hommes. Pendant ces guerres, Ivan se livre, envers ses ennemis, à toute la férocité de son ame; les ennemis usént de représailles. Ce n'étoit plus entre eux qu'une lutte d'horreurs et de cruautés. Enfin, Ivan, épuisé par ses succès et par ses défaites, n'aspire qu'à la paix. Pour l'obtenir, il fut obligé de céder une partie de la Livonie qu'exigeoit le roi de Pologne, par l'entremise d'un envoyé du pape, un jésuite nommé Possevin, à qui le czar rendit des honneurs extraordinaires; et la paix fut conclue également avec le roi de Suède et le kan de Krimée.

Ivan, trop peu maître de sa colère, causa la mort de son fils, et la douleur qu'il en ressentit empoisonna la fin de ses jours. Voici comment des historiens racontent cet événement. Le czar, à qui on avoit proposé de confier le commandement de ses armées à l'aîné de ses fils, crut voir dans cette proposition un mépris de sa personne et un complot contre son autorité. Dans son indignation, il livre au supplice ceux qui la lui avoient faite. Le czarovitch s'aperçoit qu'il est lui-même soupçonné, veut se justifier, et dans un mouvement de colère, son père lui donne sur la tête un coup si violent, que le jeune prince meurt au bout de quatre jours.

Le jésuite Possevin, qui a été presque témoin de la catastrophe, l'attribue à une cause moins grave. Selon lui, les femmes d'un certain rang étoient assujetties à porter à-la-fois trois robes plus ou moins pesantes, suivant la saison. Celles

qui osoient n'en porter qu'une donnoient une mauvaise opinion de leur vertu, et étoient notées avec mépris. L'épouse du czarovitch, avancée dans sa grossesse, se trouvant gênée dans son état, crut pouvoir, sans danger, ne porter qu'une robe dans la solitude. Le czar entre chez elle; surprise, elle se lève et veut s'excuser; mais le czar lui donne un soufflet et la frappe d'un bâton qu'il tenoit à sa main. Dans la douleur, la princesse s'écrie, le jeune prince accourt, veut retenir son père et lui fait de durs reproches. Ivan lui assène sur la tête un coup si terrible, qu'il tombe évanoui. Ivan effrayé du sang qu'il voit couler, ne sent plus que sa tendresse; il appelle du secours, mais ce fut en vain; le jeune prince expire au bout de quelques jours, emportant les regrets de toute la nation.

Le czar, désespéré, se livre à toute sa douleur. La vie lui devient insupportable. Il veut se faire moine. Il se levoit la nuit, poussoit des cris épouvantables et se rouloit par terre. Dévoré de remords et de chagrins, il ne pouvoit manger le jour ni reposer la nuit. La vie pour lui ne fut plus qu'un supplice.

Pendant que cet Ivan, si redoutable dans sa fureur, attendoit, plongé dans la douleur, comme un bienfait, le terme de ses jours et de ses tourmens, la fortune le servoit encore malgré lui, et lui soumettoit, à son insu, des régions jusqu'alors inconnues aux Européens. Un simple particulier, nommé Anika-Strogonof, qui s'étoit considérablement enrichi par le commerce des fourrures, avoit découvert la Sibérie. Un brigand, pour éviter le supplice qu'il avoit mérité, entreprit de joindre cette immense et riche contrée à sa patrie; et avec le secours de Strogonof, qui lui fournit des hommes et les vivres nécessaires, ce brigand, qui se nommoit Jermalk, à la tête des Kosaques, parvint, au travers des obstacles et des dangers, à conquérir ce vaste pays. En récompense de ce

service important, il obtint du czar le pardon de ses fautes. Ivan, qui mourut quelque temps après, n'apprit que les premiers succès des Kosaques. Il reçut, dans ses derniers momens, la tonsure monacale des mains du métropolite Dionisi, et prit le nom de Jonas. Semblable à Louis XI, Ivan joignoit la dévotion la plus superstitieuse à la cruauté la plus féroce. Il quittoit sa prière pour ordonner des massacres. Tantôt il observoit l'abstinence la plus rigoureuse, et tantôt il se vautroit dans la débauche la plus crapuleuse. Il eut cinq femmes. Il en força deux d'entre elles à se faire religieuses. Il eut de la première, qu'il chérit le plus, Ivan, qui périt si tragiquement, et Phédor, qu'il désigna pour son successeur. Il eut de la dernière le malheureux Dmitri, dont le nom fut par la suite une source de maux pour sa patrie.

Quoi qu'il en soit, Ivan n'avoit que vingt ans lorsque, sentant l'insuffisance des lois d'alors, il reconnut que son pays avoit besoin d'un nouveau code. Il s'en occupa, sans ce respect aveugle pour des erreurs antiques, et sans cette présomption non moins aveugle de ces jeunes fous qui, substituant avec confiance leurs rêves métaphysiques aux plus sages établissemens, précisément parce qu'ils sont anciens, font le malheur de plusieurs générations, en croyant assurer leur félicité. Ivan s'entoura des lumières des hommes les plus éclairés et les plus prudens de ses Etats, et la Russie eut un code qui, sans être parfait, étoit préférable aux lois qui existoient avant. Il étendit ses vues sur le commerce et même sur les arts. Il prescrivit des lois à la valeur naturelle des Russes, et fit bâtir des forteresses. Quoique dévot, il ne se laissa point maîtriser par le clergé; et malgré son aversion pour l'église romaine, il permit aux étrangers de professer tranquillement leur culte. Il introduisit dans ses états l'imprimerie, l'architecture, et enfin tous les arts utiles. Mais les cruautés raffi-

nées qu'il exerçoit sur des hommes innocens, ou pour des fautes légères, firent de ses sujets des esclaves abrutis et tremblans, qui portoient la bassesse jusqu'à applaudir à ses cruautés, et à le remercier des mauvais traitemens qu'il leur faisoit. Il soudoyoit un grand nombre d'espions dont les délations étoient toujours accueillies avec empressement. Il portoit la férocité jusque dans ses divertissemens. Quiconque refusoit de s'enivrer avec lui, ou de partager ses excès, périssoit lui et sa famille dans les plus affreux supplices. Il ne respectoit ni l'âge, ni le sexe, ni le mérite, ni les dignités, ni la naissance. Il se faisoit un jeu de violer les droits les plus sacrés. Les services ne mettoient point à l'abri de ses violences. Parmi un grand nombre d'exemples, je n'en citerai qu'un seul. Le possesseur de Kolomna, Chérémétef, qui avoit combattu glorieusement les Tartares, fut accusé de vouloir s'emparer de Moskou. De retour de cette campagne, il fut mandé à la cour. Arrivé au palais, Ivan, en présence de tous les courtisans, lui prodigue l'accueil le plus flatteur, le fait revêtir de la robe des czars, lui met la couronne sur la tête, lui présente la boule d'or, symbole de l'empire, et le place lui-même sur le trône. Ensuite il recule respectueusement, se découvre, le salue, s'incline devant lui jusqu'à terre; et sans quitter cette humble attitude: SALUT, CZAR ET GRAND-PRINCE, lui dit-il, TU AS CE QUE TU DÉSIROIS. TU VOULOIS USURPER MA PLACE; C'EST MOI QUI TE LA DONNE. MAIS, ajoute-t-il en se levant, COMME J'AI PU TE FAIRE CZAR, JE PUIS AUSSI TE RENVERSER DU TRÔNE. JE LE PUIS ET JE LE VEUX. À ces mots, il tire son poignard et l'en frappe à coups redoublés. Les courtisans suivirent son exemple. Il fit pendre ou noyer ses esclaves. Trois cents habitans de Kolomna furent massacrés; les bourgs et les villages des environs livrés aux flammes. Les principaux citoyens furent renfermés dans une maison qu'on

fit sauter avec de la poudre. Leurs femmes et leurs filles furent déshonorées et ensuite égorgées. Quant aux femmes du peuple, le czar les ayant fait mettre absolument nues, les fit chasser dans un bois, où des hommes armés de fouets les poursuivirent et les déchirèrent impitoyablement. Si quelques légers bienfaits pouvoient faire oublier un moment l'énormité de pareils excès, on diroit que ce même Ivan, si vindicatif, si soupçonneux, si féroce, donna de plus justes lois à ses sujets, assujettit ses troupes à une discipline sévère, accueillit favorablement les étrangers instruits, appela les arts dans ses Etats, et fit briller quelques lumières à travers les épaisses ténèbres de l'ignorance. Enfin, ce fut lui qui étendit si considérablement son autorité et sa domination ; et si ses successeurs recueillirent les fruits de ses conquêtes, ses sujets furent, par sa mort, délivrés du plus horrible des fléaux.

BORIS FÉDOROVITCH-GODOUNOF.

Otrepief montre a Vilhnévetski une croix d'or qu'il avoit reçue a son baptême. (année 1603.)

Ivan, en mourant, laissa deux fils, Phédor et Dmitri. L'un, qu'il eut de sa première femme, lui succéda, et l'autre étoit né de sa dernière. Le nouveau czar, d'une santé foible et languissante, ne pouvoit supporter les fatigues du gouvernement. Son père lui donna pour conseils trois seigneurs des plus illustres par la naissance, les dignités et les talens. Ils passoient pour les plus habiles ministres et pour les plus grands généraux du temps. Ils gouvernoient l'état sous le nom de Phédor. Un certain Boris Fédorovitch-Godounof, frère d'Irène, épouse du czar, forma le projet de s'emparer du trône. Il n'épargna rien pour y parvenir. Il commença par se rendre

maître de l'esprit du czar; en disposant des places et des trésors de l'état, il ne lui fut pas difficile de se faire un grand nombre de partisans. A force d'intrigues, de calomnies, de délateurs soudoyés et de crimes, il parvint à se défaire de tous ceux qui pouvoient s'opposer à ses desseins. L'exil et le poison le débarrassèrent successivement des trois principaux conseillers du czar. Les honneurs et les dignités étoient la récompense de ceux qui servoient ses projets. Il éleva au patriarchat un métropolite qui lui étoit dévoué. Celui qui étoit le principal objet de ses craintes et même de sa haine, étoit le jeune Dmitri, dont le tempérament robuste sembloit lui assurer de survivre au czar et de lui succéder. Boris fit si bien qu'il ne le craignit pas long-temps. Après avoir relégué la mère et le fils à Ouglitch, il fit assassiner le dernier, répandit d'affreuses calomnies, et punit la mère du prince pour n'avoir pas mieux veillé à sa conservation. Il fit périr une foule d'innocens qu'il accusa du crime qu'il avoit commis, et sacrifia en même-temps les instrumens de ses forfaits. A force d'adresse et d'hypocrisie, il en imposoit à la multitude et conservoit en sa faveur les apparences de l'innocence. Il ne restoit plus que le czar, dont la santé déplorable ne lui faisoit aucun ombrage. Il laissa à la nature le soin de l'en débarrasser : elle ne tarda pas à seconder ses vœux. Phédor vint enfin à mourir, et périt avec lui le dernier souverain de la grande dynastie. Quelques grands ne manquèrent pas d'attribuer cette mort à Boris; mais celui-ci, par ses libéralités, par son habileté en affaires, par ses dehors affables, s'étoit fait un parti si nombreux, qu'il étouffa aisément la voix de la vérité, et se fit placer sans obstacle sur le trône qu'il ambitionnoit. Il avoit tout disposé pour y réussir. Irène, veuve de Phédor, déclara que le czar, au lit de la mort, lui avoit ordonné de renoncer au monde et de se consacrer à la vie religieuse. Toutes les voix, dans l'as-

semblée, s'élevèrent pour la supplier d'accepter les rênes du gouvernement; elle persista dans la résolution d'exécuter les dernières volontés de son époux. Boris, que le dessein de sa sœur favorisoit, dissimula sa joie. Il voulut l'accompagner dans le couvent et s'y renferma avec elle. Plusieurs familles illustres avoient des droits réels au trône et pouvoient le lui disputer; il eut le talent d'écarter tous ses concurrens sans se compromettre. Enfin, on vint lui annoncer que tous les suffrages s'étoient réunis en sa faveur; il poussa l'hypocrisie, non-seulement jusqu'à affecter de la tristesse, mais encore à refuser le trône qu'il brûloit d'occuper, et qui lui avoit coûté tant de travaux et de crimes. Il exigea même qu'on fît un autre choix; sur son refus, on procéda à une nouvelle élection, dans laquelle le premier choix fût confirmé : enfin, en acceptant l'empire, le rusé Boris eut l'air de se laisser vaincre malgré lui, et de ne céder qu'aux prières de sa sœur et au vœu unanime de la nation. Le patriarche, en habits pontificaux, la croix à la main, les boïards et une foule considérable de citoyens, vinrent au-devant de lui; accompagné de ce cortège nombreux, il alla prendre possession du palais des czars.

Lorsqu'on s'occupoit des préparatifs du couronnement, une fausse nouvelle fit prendre les armes à Boris. Il leva tout-à-coup une armée. La noblesse se fit un point d'honneur d'étaler dans cette occasion devant son nouveau souverain toute sa magnificence. Boris, avec une secrète satisfaction, vit se déployer la plus brillante armée que la Russie ait jamais rassemblée. Elle étoit composée de deux cent mille hommes, bien armés et bien vêtus. Au lieu d'ennemis qu'on s'attendoit à combattre, c'étoient des députés tartares qui venoient rendre hommage au nouveau czar. L'armée, à leur passage, se rangea sous les armes des deux côtés du chemin. Ces Tar-

tares, interdits de ce spectacle imposant, ne purent proférer une parole à l'audience. Boris les combla de caresses et de présens. L'appareil de sa puissance en imposa si bien aux Tartares, qu'ils n'osèrent plus faire une incursion en Russie. Il distribua d'abondantes largesses à toute l'armée. Les généraux, les officiers, les soldats, tout se ressentit de ses largesses. Le czar revint à Moskou, et la cérémonie du couronnement se fit avec la plus grande pompe. Boris, au milieu de la messe, éleva tout-à-coup la voix et prit Dieu à témoin que pendant son règne il ne souffriroit pas qu'aucun de ses sujets languît dans la misère; et déchirant sa chemise, il s'écria qu'il étoit prêt à partager avec les malheureux tout ce qu'il possédoit.

Il avoit formé le projet d'éclairer sa nation. Il avoit déjà appelé d'Allemagne des médecins, des apothicaires; et, si son règne eût été plus long et moins agité, il se proposoit d'attirer dans ses états les hommes instruits de tous les pays pour enseigner les sciences et les langues. Il recevoit les princes étrangers avec une magnificence qu'on auroit peine à imaginer. Il les combloit d'honneurs, de caresses et de présens. Quoi qu'il en soit, Dieu permet que la vie des scélérats soit empoisonnée par la crainte et le remords, et que le règne des usurpateurs soit troublé par des orages et des calamités. Boris, dont rien ne peut faire oublier les crimes, en fit la rude épreuve. La Russie fut affligée d'une affreuse disette. Les pluies continuelles, suivies de grands froids, firent pourrir les grains dans la terre. La famine étoit si générale, que des femmes égorgèrent leurs enfans pour les dévorer. Jamais la peste n'avoit enlevé autant de monde. On compta, dans la seule ville de Moskou, jusqu'à cent vingt-sept mille cadavres entassés dans les rues. On prétend que cette calamité coûta la vie à plus de cinq cent mille hommes dans la capitale, où, dans l'espoir de

secours, affluoient les habitans des autres villes. Il faut convenir que, dans cette occasion, si Boris ne put secourir tout le monde, il se montra le père de ses sujets. Il répandit partout d'abondans bienfaits. Par une suite de la misère publique, une foule de brigands infestoient les chemins et les campagnes. Ils répandoient partout la terreur. Personne n'osoit sortir des villes. Le commerce étoit interrompu. Boris envoya contre ces brigands une armée qui les détruisit ou les dispersa.

Tout ce qui pouvoit contribuer au bonheur du peuple, Boris l'exécutoit autant qu'il dépendoit de lui. Tout ce qui lui portoit ombrage, ou qui contrarioit ses vues, étoit impitoyablement sacrifié. Talens, naissance, vertus, richesses, dignités, rien n'étoit épargné. Ennemi des moyens violens qui l'auroient rendu odieux, il employoit des expédiens qui ne le pouvoient point compromettre. Il avoit le talent de brouiller les familles, et les faisoit détruire par elles-mêmes. Il récompensoit largement les délateurs, et l'on peut bien croire qu'il n'en manquoit pas. Les valets dénonçoient leurs maîtres, les élèves leurs instituteurs, les femmes leurs époux, les enfans leurs pères, etc. C'étoit le renversement de tous principes et de toute morale. C'est ainsi que presque toutes les plus illustres maisons furent anéanties. Cependant la Russie commençoit à attirer les regards de l'Europe et de ses principaux souverains.

Mais bientôt un jeune aventurier, élevé parmi les enfans boïards, auquel Boris ne fit pas assez d'attention, lui causa les plus vives et les plus sérieuses inquiétudes. Cet enfant, qui va faire une nouvelle révolution en Russie, se nommoit Jachko ou Jacques Otrepief. Envoyé par son père à Moskou, pour étudier les belles-lettres, il montra tant d'intelligence et d'esprit, qu'à l'âge de quatorze ans ses supérieurs lui donnèrent l'habit monastique sous le nom de Grégori.

Après avoir parcouru différentes maisons religieuses, il

revint au Tchoudef-Monastir, à Moskou, et y fut élevé au diaconat. Le patriarche Job, charmé de ses heureuses dispositions, le retira chez lui et l'occupa à transcrire des livres. Dans un temps où l'imprimerie étoit encore à sa naissance, un copiste habile étoit un homme précieux. A Moskou, Grégori fut lié, par hasard, avec des gens qui avoient connu le czarovitch Dmitri, et qui furent frappés de sa ressemblance avec l'infortuné prince. Il se fit raconter toutes les particularités du czarovitch; et quand il crut en être assez instruit pour jouer le rôle qu'il méditoit, il osa confier à quelques-uns de ses amis intimes qu'il étoit lui-même Dmitri, et qu'il espéroit un jour recouvrer le trône de ses ancêtres. De pareilles prétentions furent d'abord regardées comme les rêves d'une imagination folle ou exaltée. On ne fit qu'en rire et s'en moquer. Otrepief trouva cependant quelques hommes crédules qui, peut-être, désiroient de voir revivre un rejeton de leurs anciens maîtres.

Le métropolite de Rostof, qui n'aimoit pas Grégori, fut instruit de ces propos. Il ne se borna pas à en informer le patriarche, il en avertit directement le czar. Boris, quoique défiant, ne crut pas dangereux un petit moine à peine adolescent. Il ordonna cependant à Vassilief, son secrétaire, de l'envoyer dans un monastère éloigné, et de le faire veiller. Celui-ci négligea d'exécuter cet ordre, comme peu important. Grégori, informé du sort qui le menaçoit, ne crut s'y soustraire que par la fuite. Il erra de couvent en couvent. Pour plus grande sûreté, il conçut le projet de se retirer en Pologne. Il se rendit à Novogorod-Severki, dans le Sposki-Monastir. L'archimandrite l'accueillit avec bonté et le logea dans son appartement. Il lui demanda, et il en obtint la permission d'aller voir des parens qu'il disoit avoir dans la ville de Pomtimle. L'archimandrite lui fournit amplement tout ce qui étoit

nécessaire pour son voyage, et lui donna un cheval et un guide. Otrepief étoit accompagné de deux moines vagabonds comme lui, qu'il avoit séduits ou trompés. Avant de partir, il laissa, dans la cellule de l'archimandrite, un billet ainsi conçu : JE SUIS LE CZAROVITCH DMITRI ; ET QUAND JE SERAI MONTÉ SUR LE TRÔNE DE MES PÈRES, JE VOUS RÉCOMPENSERAI DES SERVICES QUE VOUS M'AVEZ RENDUS.

Les trois aventuriers se rendirent à Kief, qui alors appartenoit à la Pologne. Otrepief avoit le talent de plaire. Il se concilia l'amitié du prince Vassili-Ostrojski, gouverneur de Kief, qui le retint chez lui; mais sa conduite peu régulière l'en fit abandonner. Il passa en Pologne; aussitôt il se dépouilla de l'habit de moine. Pourvu d'une mémoire heureuse, il apprit aisément la langue polonoise. Pour éviter la misère qui le poursuivoit, il se fit présenter au prince Adam-Vichnéverstki, qui le reçut parmi ses domestiques. Humilié d'être ainsi confondu, il imagina une ruse qui devoit le tirer de cet état abject.

Il écrivit un mémoire dans lequel il annonçoit qu'il étoit le czarovitch Dmitri; que les assassins payés par Godounof avoient été trompés; et qu'au lieu de le tuer, ils n'avoient frappé que le fils d'un prêtre; que des boïards fidèles l'avoient long-temps caché; mais que craignant à chaque instant d'être découvert par l'usurpateur, il s'étoit décidé à chercher un asile en Pologne. Pour donner plus de poids à ce mémoire, il se servit d'un stratagême assez singulier. Il feignit d'être atteint d'une maladie mortelle, et d'être prêt à rendre le dernier soupir. Il demanda un confesseur; le prêtre arrive, il le trouve le visage pâle, les yeux éteints, la poitrine oppressée, pouvant à peine faire entendre une voix mourante. Cependant, paroissant avoir rassemblé le reste de ses forces, il parvient à se confesser. Il lui demande d'être enterré avec honneur comme fils du czar, lui apprend qu'après sa mort on trouvera sous son matelas le

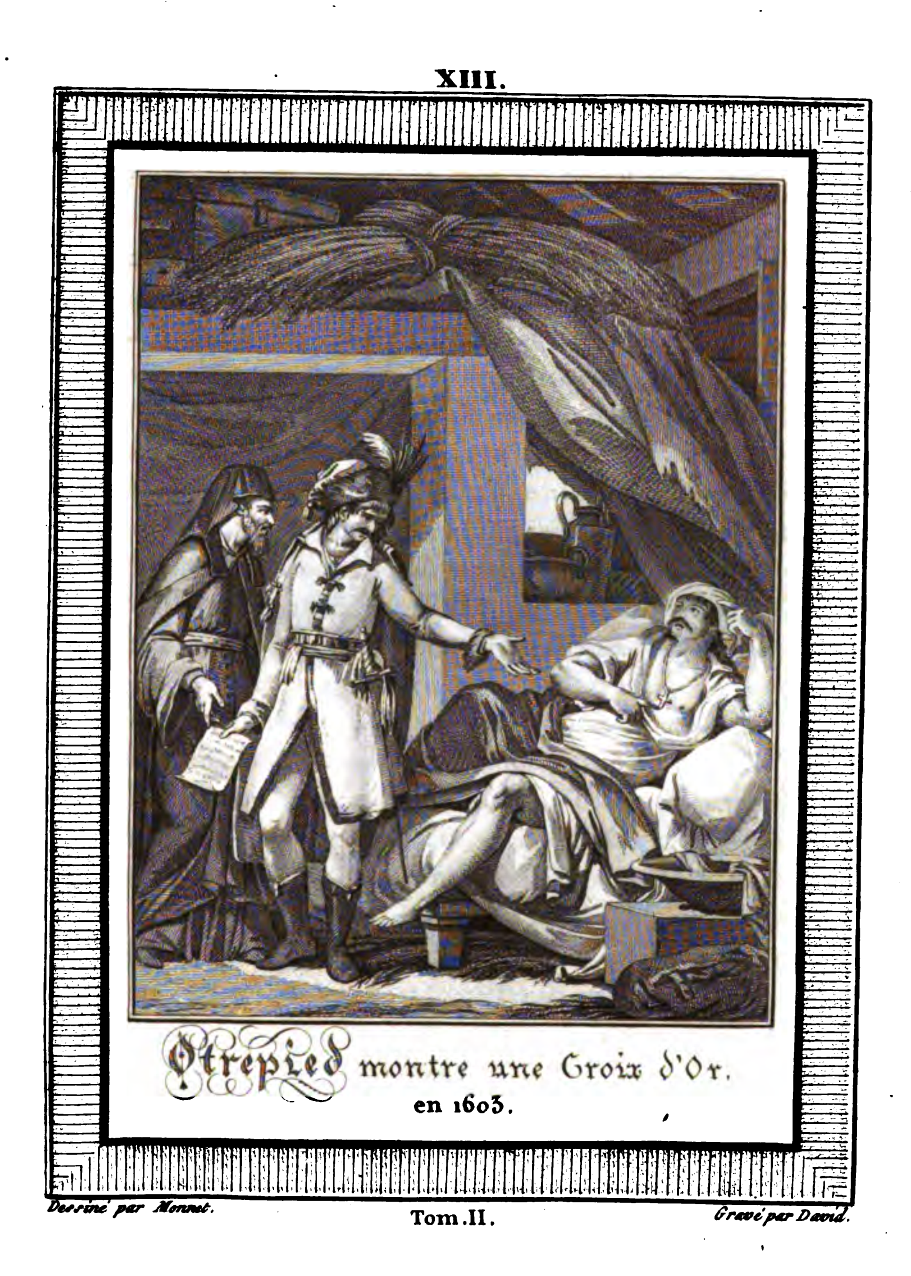
récit de son histoire ; et le conjure de garder le secret jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soupir.

Un prince confondu avec la populace, étendu sur un grabat, manquant de tout dans ses derniers momens, fut un tableau qui frappa le confesseur et qui émut sa sensibilité. Il n'eut rien de plus pressé que de révéler au prince Vichnéverstki le secret qu'il venoit d'apprendre.

« Ce seigneur étonné se rend à la chambre du malade ; et, » après des tentatives inutiles pour arracher à Otrépief le récit » de son aventure, il cherche, dans l'endroit indiqué, le » mémoire dont lui a parlé le confesseur, le trouve, en fait » la lecture, et rend au fourbe tous les respects qui sont dus » au fils d'un souverain. Alors Otrepief, feignant de n'avoir » plus rien à dissimuler, montre, comme une nouvelle preuve » de sa naissance, une croix d'or enrichie de diamans, qu'il » portoit sur sa poitrine, et qu'il dit avoir reçue, à son » baptême, du prince Mstislavski, son parrain. L'usage est en » Russie de donner aux enfans qu'on baptise, une croix, qu'ils » portent religieusement toute leur vie ».

On prodigua au prétendu moribond tous les soins et tous les secours. Il n'eut pas de peine à recouvrer sa santé, qui n'avoit souffert aucune altération. Il s'appliqua aux sciences qui conviennent à un souverain. Son protecteur lui procura une liaison particulière avec Mnichek, son beau-père, palatin de Sendomir, qui jouissoit du plus grand crédit. Mnichek avoit une fille jeune et belle ; le faux Dmitri prit du goût pour elle. La jeune fille y répondit. Le palatin, qui s'en aperçut, favorisa la brillante fortune qui se présentoit pour sa fille, et consentit à leur union, dès que le faux Dmitri auroit recouvré l'héritage de ses pères. Mnichek le mena à la diète, qui s'ouvrit alors. Grégori y raconta sa prétendue aventure avec tant d'émotion, que souvent il en interrompit le récit par ses larmes.

XIII.



Otrepied montre une Croix d'Or.
en 1603.

Dessiné par Monnet. Tom. II. *Gravé par David.*

Chacun convaincu, lui rendit les honneurs dus au rang qu'on lui supposoit. Il promit de céder à la Pologne la ville de Smolenk, et tout le nord de l'Ukraine. Il s'engagea aussi à réunir la Russie à l'église romaine. Boris frémit lorsqu'il apprit qu'en Pologne le bruit couroit que le dernier fils d'Ivan existoit. Pour s'en assurer, il y envoya secrètement un espion, qui revint dire au czar que le prétendu czarovitch n'étoit que le diacre Grégori-Otrepief. Sa fureur se tourna contre son secrétaire, qu'il fit périr par le supplice du knout, sous le prétexte vague qu'il avoit commis des infidélités dans sa place. Boris alors reconnut que le plus foible ennemi pouvoit faire trembler un usurpateur. Grégori se fit bientôt un parti formidable, que vint grossir une partie des Kosaques. Une foule de seigneurs étrangers et de russes mécontens s'y joignit. Des députés venoient de tous côtés lui rendre hommage. Le czar rassemble des troupes, qui d'abord sont vaincues et ensuite victorieuses. Quoiqu'il en soit, les habitans d'une petite ville assiégée crioient aux troupes de Boris, du haut des remparts, qu'ils combattroient jusqu'à la mort pour le czarovitch, leur légitime souverain, contre un usurpateur. La rebellion gagna la capitale et devint bientôt générale. Le peuple, toujours malheureux, espère toujours du changement et une situation meilleure.

Boris, désespéré, envoye le patriarche, respecté par son âge et son caractère, avec un des seigneurs les plus recommandables, publier sur toutes les places que Dmitri étoit réellement mort, que Grégori étoit un imposteur, et sur-tout qu'il vouloit introduire le rit latin que les Russes avoient en horreur. Cette démarche apaisa, pour un moment, la révolte; mais un événement imprévu la ranima. Boris, tout-à-coup, éprouva les plus vives douleurs, et mourut aussitôt. On prétend qu'il fut empoisonné. Après sa mort, Phédor, âgé de

seize ans, fut déclaré czar par le patriarche, les boïards et les différens ordres de l'état. La tutelle fut confiée à sa mère; mais le feu de la discorde, qui dormoit sous la cendre, se ralluma avec violence. Plusieurs villes se révoltèrent à-la-fois contre Phédor, et reconnurent le prétendu Dmitri. L'armée suivit cet exemple. Le parti contraire étoit dangereux, et personne n'osoit le prendre. Le faux czarovitch, assuré de sa fortune, se présente à l'armée. On le reçoit avec ivresse. Il est proclamé avec acclamations. On arrête Phédor, sa mère, sa sœur, leurs parens, leurs amis. On pille, on rase leurs maisons. On dévaste, on incendie leurs possessions. Avant d'arriver à Moskou, l'imposteur ordonne de les faire périr, et l'on répand qu'ils s'étoient empoisonnés. On arrache des autels le patriarche, on le dépouille ignominieusement de ses dignités, et on le relègue dans un monastère obscur. On déterre le cadavre de Boris, et on l'expose aux outrages de la populace. Alors l'imposteur entre en triomphe dans la capitale, au bruit des cloches, des tambours, des trompettes et des acclamations. Il se fit sacrer et couronner solennellement. Il monta, sans obstacle, sur le trône. Ainsi, un usurpateur est remplacé par un imposteur, qui sera bientôt détrôné par un ambitieux. C'est ce qui a fait dire à un écrivain, qu'en Russie on ne voyoit que des révolutions et des usurpateurs couronnés et chassés.

La dernière femme d'Ivan, la mère de Dmitri, vivoit encore. Que fait le nouveau czar? Il l'envoye chercher avec honneur, va au-devant d'elle, se précipite dans son sein, l'arrose de larmes et la conduit dans l'appartement qui lui est préparé. La czarine Marie paroît répondre à ses transports. Cependant, malgré les témoignages de cette princesse, un bruit sourd se répand qu'un imposteur est sur le trône. Le prince Chouiski, un des trois conseillers du czar, fils d'Ivan, qui,

pour échapper à la proscription de Boris, avoit secondé son ambition, et qui avoit même contribué à la mort du czarovitch, ne devoit pas voir, sans inquiétude, reparoître un autre Dmitri. Il conspira contre celui-ci, et le czar lui pardonna. Dmitri envoye en Pologne un ambassadeur, pour demander en mariage Marie, fille de Mnichek, qui lui avoit été promise. La princesse et son père arrivent. Le mariage est célébré avec la plus grande magnificence. Le peuple fait éclater les transports de la plus vive allégresse. Mais l'éloignement que Dmitri témoigna pour certains usages russes, la faveur qu'il paroissoit accorder aux catholiques, quelques violences exercées par des Polonois ivres que Mnichek avoit amenés avec lui, indisposèrent les esprits, et les mécontens en profitèrent pour soulever le peuple. Au moment où le czar dormoit profondément, il est réveillé en sursaut. Il se lève à la hâte, et court se présenter à la populace mutinée et furieuse. Son aspect l'irrite encore davantage. Tout-à-coup on massacre ses gardes, on brise les portes du palais; le czar cherche partout une issue pour fuir; il se précipite par une fenêtre, se casse une jambe et se fait un trou à la tête. Le peuple et les strelitz le voyant nager dans son sang, sont attendris; mais bientôt les factieux raniment leur fureur. On se jette sur lui, on le fait expirer sous mille coups, et son corps est livré aux flammes. On court à l'appartement de Marie, qui, en se cachant sous la robe d'une de ses dames d'honneur, parvient à se soustraire à la fureur populaire.

Les écrivains ont fait de cette histoire un problême. En discutant les faits, ils ont douté si ce Dmitri étoit un imposteur, ou véritablement le fils d'Ivan, échappé au fer des assassins. On pense bien que si la vérité, presque toujours étouffée par des coupables puissans, n'étoit pas exactement connue des contemporains et des témoins, la postérité et des étrangers ne

peuvent se flatter de la découvrir. Quoi qu'il en soit, l'ambitieux Chouiski, qui avoit excité ce soulèvement contre Dmitri, étoit secrètement dévoré de la soif du rang, et il parvint. Le trône de Russie avoit beau être placé sur un précipice, les grands, et même des aventuriers ne se disputoient pas moins le désir d'y monter. La facilité avec laquelle le dernier Dmitri y étoit parvenu, inspira à d'autres aventuriers l'envie de tenter de jouer le même rôle. On ne vit plus dans la Russie que des imposteurs, nés dans la classe la plus obscure, se donner pour les descendans des souverains, et prétendre avoir des droits à la couronne. Plus ces fables étoient absurdes, et plus le peuple les adoptoit avec une espèce de fanatisme. Les puissances même en étoient, ou feignoient d'en être les dupes, et leur procuroient des secours. Les mécontens que Chouiski avoit dispersés, répandoient au-dehors le feu de la discorde, et les grands, jaloux d'avoir été supplantés par lui, le répandoient au-dedans. Par ce moyen, ces imposteurs trouvoient des partisans nombreux dans tous les ordres, et causoient à l'usurpateur les plus vives allarmes. Les paysans, à qui on avoit prêché l'égalité, massacroient sans pitié tout ce qui n'étoit pas paysan comme eux. L'usurpateur, pour punir les rebelles, envoyoient des compagnies d'incendiaires qui brûloient les villes et les villages. Chouiski, après s'être défendu contre tous les partis, finit par succomber. Il mourut à Varsovie, dans la prison où on l'avoit renfermé avec sa femme et ses deux frères.

La Russie étoit sans souverain. Une partie des grands étoit vendue à la Pologne, et l'autre favorisoit un imposteur qui se supposoit être Dmitri, échappé pour la deuxième fois au fer des assassins. Les premiers voulurent faire reconnoître Vladeslas, un des fils du roi de Pologne; mais la faction contraire y opposa la plus forte résistance. Cette lutte sanglante déchira sans cesse la Russie, et lui fit éprouver à-la-

XIV.



Mikhail apprend qu'il est Czar. en 1613.

Dessiné par Monnet. Tom. II. *Gravé par David.*

fois toutes les horreurs de l'anarchie et toutes celles de la tyrannie. Enfin, après trois ans d'interrègne, le peuple et les grands, également fatigués de troubles civils et de secousses violentes, ne trouvèrent d'autres moyens d'arrêter le cours de ces calamités, que de procéder à l'élection d'un souverain.

MIKHRAIL PHÉDOROVITCH JOURIEF, CONNU PAR LES ÉTRANGERS SOUS LE NOM DE MICHEL-ROMANOF.

LES DÉPUTÉS LUI ANNONCENT QU'IL EST PROCLAMÉ CZAR. (année 1613.)

LES états, composés de tous les ordres de la Russie, s'étoient assemblés à Moskou. La difficulté de réunir les voix sur le même choix en rendit les premières séances tumultueuses. Enfin, après quelques discussions assez vives, la pluralité des suffrages se tourna vers Mikhraïl ou MICHEL, fils du boïardin Phédor-Nikititch, d'abord relégué dans un couvent par Boris, ensuite élevé à la dignité de métropolite de Rostof par Dmitri, et depuis prisonnier à Varsovie. Ce jeune homme, âgé tout au plus de seize ans, vivoit tranquillement à Kostrama, dans le monastère Ipatski, près de sa mère, qui veilloit à son éducation. Cette femme, si longtemps infortunée, qu'on avoit forcée à embrasser la vie monastique, et qui étoit de l'illustre maison des Chérémétef, étoit, ainsi que son fils, bien loin de soupçonner le dangereux honneur qui les attendoit. Les aïeux de ce Michel avoient possédé les premières dignités qui étoient en Russie, une illustration plus estimée que celle de l'ancienneté de la noblesse.

On fit courir le bruit, peut-être pour appuyer cette élection, que le czar Phédor, au lit de la mort, avoit désigné pour son successeur Phédor-Nikititch, neveu de sa mère Anastasie,

D'ailleurs, les députés ne vouloient arrêter leur choix ni sur un prince d'une maison trop puissante, ni sur quelque grand qui eût figuré d'une manière quelconque dans les derniers troubles, et leur choix tomba sur le jeune Michel, fils du malheureux Phédor, à qui on avoit fait prendre l'habit de St. Basile. La haute estime qu'on avoit conçue pour le père, ne contribua pas peu à l'élévation du fils ; et l'on espéroit que Phédor, qu'on croyoit pouvoir tirer de sa prison, dirigeroit, par ses conseils, le jeune Michel; que la sagesse de l'un suppléeroit à l'inexpérience de l'autre, et qu'il n'en résulteroit que des projets pacifiques.

« Dès que l'élection fut faite, on envoya des députés porter » au nouveau souverain les hommages et les sermens de ses » sujets. En apprenant cette nouvelle, sa mère, à qui une » triste expérience avoit fait connoître les dangers du rang » où l'on élevoit son fils, ne put se défendre d'un frémisse- » ment involontaire. Elle employa auprès de lui tout ce qu'elle » put trouver de plus touchant pour le détourner d'accepter » un honneur qui pourroit l'entraîner dans l'abîme : déjà » même son imagination effrayée se le représentoit renversé » du trône et massacré sur le sein maternel. Elle ne put sou- » tenir cette image sans fondre en larmes. Son fils étoit prêt » de se rendre à ses tendres inquiétudes; mais les députés » firent de si vives instances et de si pressantes représentations, » qu'elle fut obligée de leur céder ».

Le nouveau czar ne se rendit dans la capitale que deux mois après son élection. Comme il n'y avoit point de patriarche, il se fit sacrer par le métropolite de Kazan.

Un jeune prince, sans expérience, qui avoit vécu loin du monde et des affaires, et qui n'avoit pour conseil qu'une religieuse, étoit un bien foible appui pour gouverner un empire sans cesse déchiré par des guerres intestines, attaqué par

des ennemis du dehors, et qui s'écrouloit de toutes parts.

La Russie, affoiblie par ses conquêtes autant que par ses défaites, n'avoit pas moins besoin de la paix que ses voisins : de tous les souverains qui la menaçoient, Gustave-Adolphe, alors roi de Suède, étoit, sans contredit, un des plus redoutables. Le conseil du jeune prince crut devoir lui proposer la paix ; pour avoir quelque certitude du succès de la négociation, il auroit sans doute fallu commencer par lui persuader qu'on étoit en état de se défendre. Le czar envoya au monarque suédois une ambassade pour lui annoncer son avénement au trône et le pressentir sur la paix ; mais ces propositions ne se concilioient point avec les vues ambitieuses de Gustave, et c'étoit pour combattre la Russie avec plus d'avantages qu'il venoit de signer un traité de paix avec le roi de Danemarck. Gustave répondit qu'il avoit plusieurs réclamations à faire, et qu'il soutiendroit ses droits par la force des armes. Le czar fit également part de son élévation, dans les mêmes vues pacifiques, au roi et à la république de Pologne ; mais cette négociation ne fut pas plus heureuse que celle de Suède. Ainsi le czar, pour son début, eut deux ennemis puissans à combattre, les Suédois et les Polonois.

Gustave cherchoit à s'assurer la possession de Novogorod, et le czar travailloit à la reprendre. On combattit de part et d'autre avec un égal acharnement. Mais les Suédois firent sentir aux habitans de Novogorod un joug si insupportable, que ces derniers envoyèrent secrètement au czar implorer sa protection et demander grace pour ceux qui, par foiblesse et par la rigueur de l'oppression, avoient paru reconnoître le roi de Suède pour leur souverain. Enfin, après avoir bien combattu inutilement, les deux partis étant épuisés, les Suédois rendirent Novogorod au czar, et celui-ci renonça à la Livonie et à l'Estonie, et céda d'autres places.

La Russie, qui avoit à combattre un ennemi non moins redoutable, fut contrainte de souscrire à des conditions aussi dures. Le czar ne vit pas, sans inquiétude, les Polonois posséder la ville de Smolenk, une des places frontières de la Russie, et il en fit le siége. Lorsque les Russes et les Polonois, qui se haïssoient mortellement, eurent de part et d'autre tué beaucoup de monde, et dévasté des terrains immenses sans avoir remporté une victoire décisive; lorsque les deux partis eurent éprouvé des désastres multipliés, on crut devoir parler de paix. On envoya des députés; mais ces députés, le premier jour, se séparèrent après s'être réciproquement insultés. Le lendemain, ils furent prêts à en venir aux mains, et ce ne fut qu'au troisième jour qu'ils parvinrent à arrêter les articles préliminaires. La paix fut conclue pour quatorze ans, et la Russie abandonna, malgré elle, à la Pologne, Smolenk, Dorogo-Bouje et plusieurs autres villes.

On fit alors l'échange des prisonniers; par ce moyen, le métropolite Philarete (Romanof), père du jeune czar, et ci-devant ambassadeur en Pologne, arrêté et toujours retenu contre le droit des gens, fut rendu à la liberté. Le jour où ce respectable prélat rentra à Moskou fut un jour de fête pour toute la Russie, et le czar, en réjouissance, délivra les prisonniers et rappela les exilés: alors tous les ordres de l'état réunis supplièrent Michel d'élever son père à la dignité de patriarche. Quoique le sage Philarete sentît que cette place devoit ajouter à la puissance de son fils, il crut devoir, par modestie, refuser la dignité qu'on lui offroit. Son refus le rendit encore plus vénérable au peuple et le fit solliciter davantage. Il ne l'accepta que forcé de se rendre aux prières réitérées et aux supplications pressantes du souverain, du clergé, des grands et de tous les citoyens.

La nation s'applaudissoit de voir à la tête du conseil de son

souverain, un vieillard aussi vertueux et qui avoit connu le malheur; car une des prérogatives de l'éminente dignité du patriarche étoit de donner le premier sa voix au conseil et de sanctionner, pour ainsi dire, par ce moyen, toutes les lois. Le peuple respiroit sous la sage administration du czar; et c'étoit aux avis de son père qu'on attribuoit l'avantage de jouir depuis long-temps d'une paix que l'épuisement de l'état avoit rendue si nécessaire.

Ce fut en vain que le roi de Suède avoit voulu engager la Russie dans une nouvelle guerre avec la Pologne. Le czar s'excusa sur ce que le terme de la paix, qu'il avoit jurée avec cette puissance, n'étoit pas expiré, et que rien ne pouvoit le faire manquer à ses engagemens.

Sur ces entrefaites, Sigismond vint à mourir. Michel alors, qui brûloit de recouvrer Smolenk, se crut dégagé de sa parole, et la guerre fut déclarée à la Pologne. Cent mille hommes furent envoyés pour faire le siége de Smolenk. Cheïn, un des plus habiles généraux, qui avoit déjà si courageusement défendu cette ville, fut chargé de la reprendre; en conséquence il partit. Mais les espérances qu'avoient données d'abord quelques succès, furent trompées. Les Russes furent repoussés avec perte. On accusa de trahison ce même Cheïn, qui s'étoit toujours conduit avec autant de fidélité que de bravoure. Il fut sacrifié pour satisfaire la vengeance du peuple. Il eut la tête tranchée, ainsi que plusieurs autres généraux qui, dans cette expédition, avoient servi sous ses ordres.

Le czar fut obligé de renoncer à Smolenk; et, pour obtenir la paix, d'en confirmer, par un nouveau traité, la possession à la Pologne. Mais il profita de ce moment de tranquillité pour construire des forteresses propres à garantir ses états des incursions des Tartares de la Krimée, et il appela dans son pays des officiers étrangers pour former ses troupes à une discipline

plus sévère et plus régulière, à l'exemple des autres nations de l'Europe.

Ce fut à-peu-près dans le même temps que le czar fut affligé d'une perte à laquelle toute la Russie ne fut pas moins sensible : Philarete, père de ce prince, termina sa carrière dans un âge assez avancé.

CONQUÊTE D'AZOF PAR LES KOSAQUES. (année 1637.)

LE czar, dans une conquête que firent les Kosaques du Don, vit pour l'avenir un nouvel objet d'ambition.

Environ quatre mille Kosaques bien aguerris, connus sous le nom de ZAPORAVIENS, impatiens du joug accablant sous lequel la Pologne les faisoit gémir, ne cherchoient que les occasions de se dérober à une si cruelle oppression. Ils s'associèrent ensemble pour aller tenter fortune loin de leur patrie. Ils formèrent le projet d'aller offrir leurs services à la Perse contre les Turcs.

A travers des dangers toujours nouveaux, ils arrivent près d'Azof. Ils trouvent là trois mille Kosaques du Don, qui les accueillent en frères, les détournent de leur folle entreprise, et leur proposent de s'unir plutôt à eux pour aller s'emparer de la ville d'Azof. Cette place pouvoit les rendre maîtres des Palus-Méotides et de la navigation du pont Euxin, où il leur auroit été aussi libre qu'avantageux d'exercer une piraterie digne de leur courage. La proposition étoit trop séduisante pour des hommes accoutumés au brigandage; elle est acceptée avec empressement. En conséquence ils s'approchent d'Azof par le Don et par terre; mais la garnison, composée d'environ quatre mille Turcs, les voit avancer sans crainte et même se moque de pareils ennemis qu'ils savoient bien n'avoir ni argent, ni poudre, ni plomb, ni vivres : aussi les Kosaques ne

XV.



Conquete d'Azof en 1637.

Dessiné par Monnet. Tom. II. *Gravé par David.*

font-ils que bloquer la ville. Le czar, à qui cette entreprise pouvoit par la suite être très-utile à ses intérêts, leur fait passer secrètement des munitions de toute espèce. La Porte en est instruite et s'en plaint; le czar, dans le dessein de conserver la paix avec cette puissance, en est quitte pour désavouer tout. « On continuoit, dans la place, à rire des tentatives impuissantes » des Kosaques, lorsqu'un Allemand qui, par hasard, se trou- » voit parmi eux, met le feu à une mine qu'il avoit pratiquée. » Une partie des murailles, en sautant avec explosion, en- » gloutit sous ses débris un grand nombre d'habitans. Les Ko- » saques, profitant de ce désordre, s'introduisent dans la ville » par la brèche, et dans les rues se battent corps à corps, au » poignard, avec les Turcs ».

Le sultan Amurat étoit trop occupé de la guerre contre la Perse, pour songer à reprendre Azof. Par ce moyen, les Kosaques se répandent impunément sur la mer Noire et les Palus-Méotides, et dévastent à leur gré les rivages de la Turquie. Mais à la mort d'Amurat, le visir Mahmet Pacha, qui régnoit en effet sous le nom de l'imbécille Ibrahim, qui, comme dit Racine, TRAÎNOIT UNE ÉTERNELLE ENFANCE, ne voulut pas qu'Azof restât entre les mains de pareils brigands. Il lève une armée considérable, et vient par terre et par mer attaquer la ville défendue par une garnison de quatorze mille hommes et de huit cents femmes qui, par leur courage, méritent d'être comptées parmi les défenseurs de la place; mais les Turcs poursuivis par les ennemis, la disette et les maladies, lèvent le siége. Leur flotte, battue par la tempête, vient échouer à l'embouchure du Don et devient la proie des Kosaques.

L'année suivante, le grand-visir, avec une armée plus formidable encore, fit une nouvelle tentative qui ne fut pas plus heureuse. Les Kosaques, prévoyant qu'ils n'étoient pas en état de se défendre, mirent le feu à la ville en se retirant, et

il sembloit que les troupes du saltan n'étoient venues que pour éteindre l'incendie.

Quoique les frontières de la Russie fussent de temps en temps exposées aux incursions des Tartares de la Krimée et des Noguais, l'état, dans l'intérieur, jouissoit assez de la tranquillité.

Michel, qui aimoit la paix, auroit mérité, par sa douceur, sa sagesse et ses vertus, de régner plus long-temps; mais un coup de sang le fit périr au moment où l'on y pensoit le moins. Il avoit épousé d'abord la fille du prince Dolgorouki, qui, toujours malade, mourut quatre mois après son mariage. Au bout de trente jours de veuvage, il épousa la fille d'un gentilhomme, nommé Strechnef. Il eut d'elle plusieurs filles et trois fils, dont l'aîné lui succéda sous le nom d'Alexei ou d'Alexis. Il est à remarquer que les czars ont souvent épousé des filles de simples gentilshommes ou même de particuliers obscurs, mais qu'ils n'ont jamais donné leurs propres filles à aucun de leurs sujets.

Il n'est pas inutile d'observer que la famille de Romanof est la même qui occupe encore aujourd'hui le trône de la Russie.

ALEXEI OU ALEXIS MIKHRAILOVITCH.

LE MÉTROPOLITE NICON OFFRE SA TÊTE AUX REBELLES. (année 1650.)

ALEXIS n'avoit que seize ans lorsqu'il monta sur le trône. Dans la nuit même de la mort de son père, il fut solennellement proclamé par les boïards et par les officiers principaux de la couronne. Le boïarin Boris-Ivanovitch-Morosof, qui avoit été le gouverneur du jeune prince, prit en main les rênes de l'état. Il avoit un jugement solide, un esprit pénétrant et

des talens pour l'administration; mais toutes ces qualités furent ternies par une excessive cupidité, qui finit par exciter un soulèvement et par être funeste à lui-même.

Alexis régnoit depuis environ quatre ans, lorsque la mort de Vladislas laissa vacant le trône de Pologne. Le czar, ambitieux de réunir cette couronne à la sienne, se mit au nombre des candidats; mais il parut déjà trop puissant pour être élu. On lui préféra, comme moins dangereux, Jean Casimir, frère du dernier roi, qui avoit été jésuite, et qui vint mourir à Paris abbé de Saint-Germain-des-Prés.

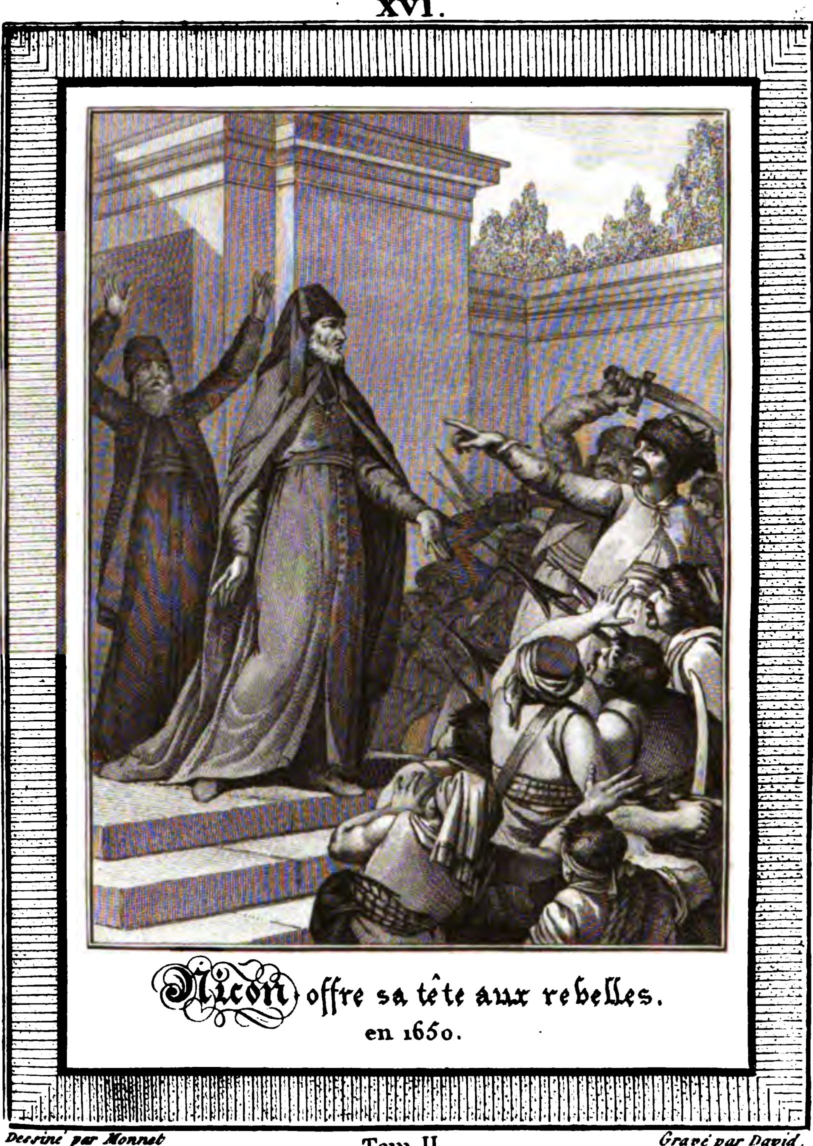
Ce fut dans le même temps que, d'après les conseils de Morosof, Alexis épousa Marie, fille d'Ilia Miloslavski, simple gentilhomme, qui obtint le titre de boïarin. Marie étoit belle, et avoit une sœur qui ne l'étoit pas moins. Morosof épousa cette dernière dix jours après le mariage du czar. Ce lien augmenta encore sa considération et son crédit à la cour; mais la faveur même du souverain et son extrême avidité le rendirent odieux à la nation. Il ne mit plus de bornes à son avarice. Pour éloigner des regards du prince ceux qu'il soupçonnoit pouvoir lui nuire, il leur procuroit au loin des gouvernemens lucratifs; il vendoit au poids de l'or toutes les graces du souverain et même les moindres emplois. S'il se fût borné à cet infâme trafic, le peuple n'y auroit pas fait attention; mais lorsqu'il exerça des monopoles sur les objets de première nécessité, et que, pour assouvir sa cupidité, il accabla d'impôts exhorbitans la Russie, accoutumée à n'en payer que de très-légers, le peuple devint furieux. Le czar, revenant d'un voyage de dévotion, est étonné de voir une populace séditieuse, ayant à sa tête une troupe de soldats, assiéger son palais. Cette multitude mutinée demande à grands cris qu'on lui livre Morosof et deux autres seigneurs qu'elle regardoit comme les ministres de ses vexations. Le czar, après avoir tenté tous les moyens de conciliation,

fut contraint de lui en livrer un, espérant qu'une victime suffiroit à sa vengeance. Il est aussitôt massacré. Les révoltés courent piller la maison de Morosof et celle des boïards qui leur étoient suspects. Ils assomment à coups de bâton un de ces malheureux qui étoit malade dans son lit. Tout-à-coup un incendie, dans ce désordre, se manifeste et menace la ville entière. Cet accident, loin de calmer la fureur du peuple, ne fait que l'accroître. Il cherche partout ceux qu'il croit coupables, et les immmole, sans pitié, à sa vengeance. Enfin, pour apaiser la sédition, le czar est obligé de supprimer quelques impôts et de s'abaisser jusqu'à la prière en faveur de Morosof, qui se tenoit soigneusement caché.

La révolte, étouffée pour un moment dans la capitale, éclate dans les provinces par des explosions plus terribles encore. Indépendamment des griefs communs à tous les Russes, les habitans de Pleskof en avoient encore de particuliers. Le czar, pour dédommager Christine, reine de Suède, d'un grand nombre de paysans suédois qui étoient passés en Russie, lui donna de l'argent et du blé. La ville de Pleskof souffrit le plus de l'enlèvement des grains. La famine se manifesta dans la province. Le peuple demanda satisfaction à la cour, et les officiers qu'elle envoya pour réparer le mal l'aggravèrent encore par leur dureté et leur avarice. On fut obligé d'employer la force pour contenir les mutins.

Un misérable, jaloux du gain que faisoient les marchands étrangers, imagina, pour les dépouiller, un stratagême qui étendit la révolte jusqu'à Novogorod. Le peuple, qui attribuoit tous ces désordres à Morosof, voyoit ses complices dans tous les hommes en place, et surtout dans tous les riches. Les strelitz, les kosaques payés pour en imposer aux séditieux, se joignent à eux et les aident à piller. Ils attaquent la maison du Vaivode, prince Khilkof, qui se réfugie auprès du célèbre

XVI.



Nicon offre sa tête aux rebelles. en 1650.

Dessiné par Monnet — Tom. II. — Gravé par David.

métropolite Nicon. Ce prélat cache Khilkof dans ses appartemens les plus reculés, et fait fermer les portes de son palais. Le peuple furieux sonne le tocsin, et menace de faire de la ville un champ de carnage.

« Dans l'espoir de calmer cette effervescence populaire, » le vertueux Nicon sort de son palais, se montre à la mul- » titude révoltée, et lui présente courageusement sa tête. Dès » qu'on l'aperçoit, il s'élève un cri général: C'EST UN TRAÎTRE, » PUISQU'IL S'ACCORDE AVEC DES TRAÎTRES. Sans respect » pour son âge, pour son caractère, pour ses vertus, on le » saisit, on le renverse, on le traîne par ses cheveux blancs, » on l'accable de pierres; et si quelques habitans, gémissant » de cette aveugle frénésie, ne l'eussent entouré et ne lui » eussent fait un rempart de leurs corps, il auroit été indubi- » tablement massacré. La plupart de ces forcenés le crurent » mort. Le repentir succède à la fureur. Ils frémissent d'avoir » osé porter leurs mains sur le ministre des autels: Ils se livrent » à tous les transports du désespoir, et se retirent abattus de » tristesse et déchirés de remords. C'est ainsi que finit cette » horrible scène, et le calme est rétabli passagèrement ».

On rapporte le prélat chez lui dans un état déplorable. Mais tout affoibli qu'il est, il refuse de prendre quelque repos, et veut encore être utile au bien public. Après s'être préparé à la mort, il court se présenter de nouveau devant les séditieux, au milieu de leur assemblée tumultueuse. Dès qu'il élève la voix, tant la vertu a d'ascendant sur le crime! il se fait un silence profond. Son aspect remplit ces hommes audacieux de honte et de confusion. Ils n'osent lever les yeux sur lui. Le prélat leur fait des reproches touchans; il leur représente, avec autant de douceur que de fermeté, leurs devoirs comme chrétiens et comme citoyens, et les exhorte à l'obéissance et à la paix. Il croit les avoir touchés, et peut-être l'étoient-ils au

fond du cœur. Mais bientôt un homme turbulent, nommé Stchéglof, qu'ils avoient choisi pour leur chef, détruit l'impression qu'avoit faite le prélat. Ce misérable, qui avoit osé prendre le titre de vaivode, avoit eu l'art, par son audace, de s'emparer de l'esprit de la multitude, qu'il apaisoit ou soulevoit à son gré d'un mot, d'un geste, d'un coup-d'œil. Il s'arrogeoit le droit de régler les affaires les plus importantes du gouvernement. Dans une de ces assemblées, la plus vile populace, sur sa proposition, résolut de renoncer à la domination du czar et de se donner à la Pologne. Ce factieux inspiroit à-la-fois la terreur et la confiance à son parti, et personne n'osoit contredire ses opinions ou s'opposer à ses projets.

Mais les passions de la multitude sont comme les vagues de la mer : elles s'irritent facilement et se calment de même. Plusieurs de ces malheureux ne tardèrent pas à ouvrir les yeux sur l'absurdité de leurs démarches ; ils s'aperçurent qu'ils avoient été trompés, et venoient chaque jour implorer la médiation de ce même métropolite qu'ils avoient si cruellement persécuté, pour obtenir leur grace du prince. Alexis voulut profiter de la disposition des esprits pour exécuter un projet qu'il méditoit depuis long-temps. Il fit d'abord publier un édit par lequel il accordoit le pardon à tous ceux qui rentreroient dans le devoir. Les chefs de la révolte furent seuls exceptés de cette grace générale. Le prélat fut établi juge souverain dans cette affaire. On abandonna à sa justice et à sa discrétion le droit de punir et de pardonner, suivant qu'il le croiroit nécessaire. Il étoit naturellement porté à la clémence, et il sentit bien qu'un excès de sévérité, loin de guérir le mal, ne feroit qu'en ajouter un nouveau à ceux qu'il venoit d'apaiser. Le principal moteur de la rebellion fut seul condamné à la mort. Le prétendu vaivode Stchéglof et dix autres furent punis par le supplice du knout, et ensuite envoyés en

exil. Trois cents des plus ardens révoltés en furent quittes pour quelques mois de prison. Je ne sais si l'on peut reprocher à ce prélat quelques fautes, mais il eut dans cette occasion le mérite inappréciable d'avoir épargné le sang. Ces différens troubles firent sentir au czar la nécessité de rédiger un code de lois, et il faut bien que la manière dont il s'en est acquitté soit fondée sur la raison et l'équité, puisqu'en Russie on en suit encore la plus grande partie. A peine les lumières commençoient-elles à percer dans ses états, que ce prince publia des lois pleines de justice et d'humanité, des lois assorties aux mœurs, aux usages et aux idées religieuses de ses sujets. Le bon esprit et la sagesse de ce prince doit, dans cette circonstance, obtenir les hommages et le respect de la postérité, lorsque, même depuis long-temps, nous n'avons eu qu'un chaos indigeste de lois si peu faites pour nous, qu'on est allé puiser chez les peuples anciens et étrangers, ou dans les rêves extravagans de quelques visionnaires à qui nous donnons le titre pompeux et imposant de philosophes. L'estimable historien de la Russie ajoute, sur la trop grande multiplicité des lois, une réflexion très-juste que ne devroit jamais perdre de vue aucun législateur. Partout, dit-il, où le citoyen ne peut pas porter dans sa poche les lois principales qui doivent diriger sa conduite et ses actions, il a le droit d'accuser le législateur. Enfin, les lois doivent être simples, claires et en petit nombre, en sorte que personne ne puisse s'excuser de les ignorer.

Alexis, par la douceur de son administration et de ses travaux, jouissoit de l'amour de ses peuples et de la paix avec ses voisins, lorsqu'un nouvel imposteur osa se faire encore passer en Pologne pour Dmitri, fils du czar Dmitri. Etant au bain, on crut apercevoir sur son corps des marques de caractères inconnus, qui furent interprétés comme des

preuves de sa naissance illustre par d'autres fourbes qui le secondoient. Les Polonois, qui ne demandoient pas mieux que d'exciter des troubles dans la Russie, saisirent l'occasion et accueillirent favorablement le faux Dmitri, qui n'étoit qu'un particulier obscur de l'Ukraine. Le czar, qui savoit par expérience combien le plus petit ressort peut quelquefois produire de grands effets, ne négligea rien pour tâcher d'arrêter, dès leur naissance, les progrès de ces bruits, tout absurdes qu'ils étoient. Il fit prier successivement Udislas et Casimir de lui livrer l'imposteur : ce fut en vain, l'un et l'autre s'en défendirent sous différens prétextes. Le fourbe ne se croyant en sûreté nulle part, erra long-temps, tantôt dans la Suède et tantôt dans le Holstein. Le père du duc régnant avoit, quinze ans auparavant, envoyé en Russie des ambassadeurs, dont l'un, abusant de son crédit, avoit emprunté au czar une somme assez considérable et qui étoit encore due à la Russie. Alexis fit proposer au duc de Holstein la remise de cette dette, s'il vouloit lui livrer l'imposteur; la proposition fut acceptée. Le fourbe fut amené à Moskou et confronté avec sa mère, qu'on lui présenta; il fut convaincu d'imposture, et bientôt reçut son juste châtiment.

Sigismond III manqua aux engagemens que ses prédécesseurs avoient contractés avec les Kosaques qui servoient en Pologne. Non-seulement il leur défendit de faire des incursions contre les Turcs, mais il attenta à leurs droits et finit par les opprimer en voulant leur faire abandonner leur religion pour un culte qu'ils abhorroient. Tous ces genres d'oppression réunis lassèrent enfin la patience des Kosaques; ils se soulevèrent. On se jouoit des promesses qu'on leur avoit faites; et lorsqu'ils apprirent qu'au mépris des sermens les plus solennels on avoit, à Varsovie, coupé la tête à leur chef, ils ne connurent plus que la vengeance; et pour l'as-

surer, ils implorèrent la protection d'Alexis. Celui-ci, qui avoit sur le cœur les outrages des Polonois, saisit l'occasion de s'en venger; et, sous les prétextes les plus frivoles, il leur déclara la guerre dans une assemblée de tous les ordres de l'état; car, en Russie, les affaires les plus importantes ne se décidoient pas autrement. On reçut les sermens des Kosaques, et le czar reconquit, dans cette guerre, les villes qui avoient autrefois appartenu à la Russie; mais en augmentant ses domaines, il avoit épuisé ses finances. Pour suppléer à l'argent, qui étoit devenu rare, on proposa au czar de faire des monnoies de cuivre et de leur donner la même valeur que celles d'argent. On les reçut d'abord sans obstacle dans le commerce; mais bientôt la cour détruisit elle-même cette confiance, en retirant assez maladroitement la bonne monnoie et en ne laissant que la mauvaise en circulation. La défiance devint générale. La nouvelle monnoie fut totalement décriée, et le prix des marchandises monta à un taux exhorbitant. Le peuple enfin fit éclater son mécontentement. Dix mille révoltés se présentent au czar et lui osent demander ceux qu'on accusoit des calamités publiques. Le czar leur parle d'abord avec douceur, et leur fait sentir l'injustice de leurs démarches. Il tâche de les calmer par ce qu'il y a de plus touchant. Le peuple ne répond que par des cris séditieux. Le prince alors, voyant que sa bonté ne faisoit que les enhardir, donne le signal convenu aux officiers de sa maison et aux strelitz. Ceux-ci tombent sur cette populace mal armée et en font un grand carnage. Ceux qui purent échapper mirent les armes bas, et le calme fut rétabli. Le czar n'en fit pas moins supprimer la monnoie de cuivre.

RAZIN EST ARRÊTÉ ET CHARGÉ DE FERS. (année 1671.)

Le respectable Nicon qui, né de parens obscurs, s'étoit élevé par degrés de simple moine à toutes les dignités ecclésiastiques, et qui avoit fini par celle de patriarche, avoit rendu de grands services à l'état. Il étoit bienfaisant, vertueux, éloquent; ses talens et la faveur dont il jouissoit lui suscitèrent une foule d'ennemis qui épioient l'occasion de le perdre. La fermeté avec laquelle il avoit soutenu son opinion dans des querelles théologiques, la fit naître. On inventa contre lui les calomnies les plus noires. Il fut persécuté de la manière la plus cruelle, dépouillé de tous ses titres et condamné à finir ses jours dans un monastère, où il vécut avec autant de résignation que d'humilité. Après sa mort, le plus acharné de ses persécuteurs obtint la dignité de patriarche. Des historiens, sans rien articuler, ont prétendu que Nicon n'étoit pas entièrement innocent. Hélas! ne cherchons point à grossir le nombre des méchans, lorsque l'histoire et le monde ne nous en offrent déjà que trop! Un des plus grands scélérats qui ayent véritablement affligé l'humanité, étoit un Kosaque du Don, nommé Razin. Ce misérable, plein d'audace et d'ambition, rougit d'être confondu avec les autres Kosaques; et pour s'en faire distinguer, il se livre à toutes les horreurs du brigandage. A la tête d'une troupe de brigands aussi féroces et aussi sanguinaires que lui, il désola le levant de la Russie. Son premier exploit fut d'enlever une caravane qui alloit à Astrakhan et qui appartenoit au czar. Ce premier succès l'enhardit à en tenter de nouveaux. L'espoir du butin grossit beaucoup sa troupe. Il parcourut les rivages du Volga et de la mer Caspienne, et y porta la désolation. Comme il faisoit mourir tous ceux qui ne s'enrôloient pas sous ses drapeaux, le commandant d'Astrakhan ne fut informé que fort

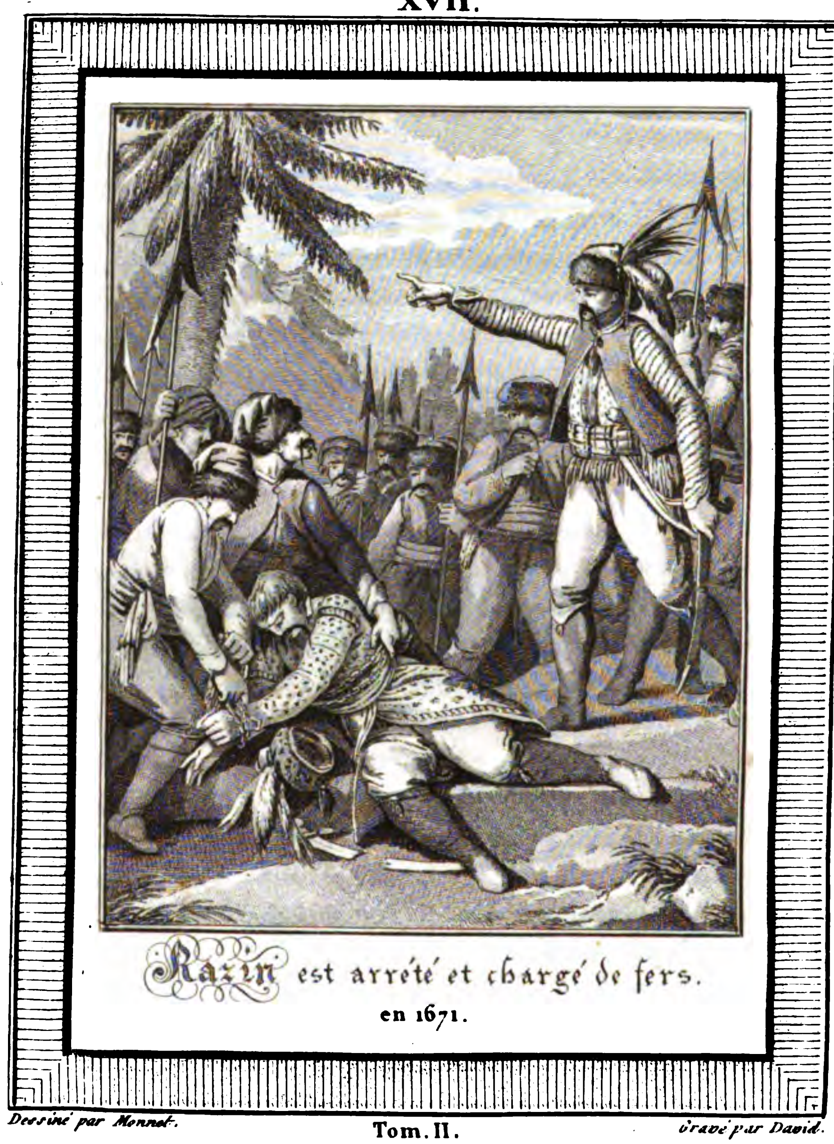
tard de ses brigandages. Le bruit enfin parvint jusqu'à lui. Il envoya contre lui un corps de strelitz qui fut défait. Ce brigand se livra à toute sa férocité, se rendit maître de quelques places; et n'osant attaquer la Russie, il se jeta sur la Perse dont la parfaite sécurité favorisa ses desseins. Un autre scélérat, comme lui Kosaque du Don, enhardi par les succès, vint se joindre à lui et partager sa fortune. Ces deux brigands réunis pillèrent les vaisseaux qui alloient de la Perse à Astrakhan, et exercèrent toutes sortes de cruautés sur les bourgs situés aux bords de la mer. Les Persans ne pouvoient croire que la cour de Russie n'autorisât pas secrètement ces désordres. Ils envoyèrent contre Razin des troupes qui furent battues et dispersées. Après avoir pillé ces pays, Razin retourna en Russie. Le czar, persuadé que le vaivode d'Astrakhan n'avoit pas mis assez de vigueur pour arrêter le mal dans sa naissance, le remplaça par le prince Prororousky, homme plein de zèle et de courage. Les troupes qui furent envoyées contre ce scélérat l'enfermèrent par terre et par mer. Voyant qu'il n'y avoit plus aucun moyen d'échapper, ce brigand dépêcha deux hommes de confiance pour implorer son pardon, avec promesse de réparer sa conduite passée par un dévouement sans bornes et une fidélité inviolable à son souverain. Le général craignant d'exposer ses troupes en réduisant les rebelles au désespoir, accepta les promesses de Razin, le fit conduire à Moskou et demanda les ordres du czar. Alexis ne se crut pas permis d'enfreindre un engagement fait en son nom. Razin prêta serment de fidélité et fut envoyé, avec ses complices, sur les bords du Don. Mais Razin, peu fait pour apprécier la générosité du czar, ne profita de sa grace que pour devenir plus coupable. Il avoit conservé les richesses qu'il avoit enlevées dans ses courses. Les moindres Kosaques étoient vêtus de drap d'or ou des plus belles étoffes de Perse. Leurs bonnets étoient ornés de grosses perles

M 2

et de pierres précieuses. Razin recommença ses brigandages. Il envoya partout des émissaires qui séduisirent les troupes envoyées pour les combattre. La séduction gagna bientôt le peuple. Le commandant voyoit toujours échouer les mesures qu'il prenoit pour assurer le succès de ses armes. Le nombre des rebelles grossissoit chaque jour. Les chefs n'étoient plus obéis des soldats. Les chemins étoient obstrués par des hommes dévoués au parti de Razin. Ils égorgeoient les nobles, les riches, les négocians comme des ennemis du peuple, et s'emparoient de leurs dépouilles. Ils firent éprouver les supplices les plus cruels à ceux qui tomboient entre leurs mains. Enfin, la rebellion éclata dans Astrakhan. Les troupes exigèrent avec insolence leur paye, lorsqu'ils savoient que la caisse n'étoit pas encore arrivée. Le métropolite donna six cents roubles de ses revenus. Le clergé imita son exemple, et ne se crut pas dispensé de venir au secours de la patrie.

Razin, qui s'étoit procuré de nombreux complices dans la ville d'Astrakhan, ne douta pas qu'il ne parvînt à s'en rendre maître; malgré les immenses préparatifs qu'avoit faits Prororouski, il donna l'assaut à cette ville. En effet, ceux à qui on en avoit confié la défense, donnèrent la main aux rebelles pour leur aider à escalader les murs, dès que ces derniers se furent montrés sur les remparts. Alors les brigands se répandirent dans la ville et massacrèrent les nobles, les commandans des troupes et même les négocians étrangers. Prororouski, dangereusement blessé lui-même, fut transporté dans une église. Le peuple effrayé, pour se mettre en sûreté, se réfugia dans la même église. Les rebelles, tout-à-coup, en enfoncent les portes et mettent en pièces tous ceux qui s'y étoient retirés. Razin fait précipiter Prororouski, tout mourant qu'il étoit, du haut de la tour la plus élevée. Son fils, âgé de quinze ans, est pendu par les pieds, sous prétexte qu'il avoit

XVII.



Razin est arrêté et chargé de fers.
en 1671.

Dessiné par Monnet. Tom. II. Gravé par David.

dissipé les fonds dont il n'avoit pas la moindre connoissance. Toutes les richesses de ceux qu'on avoit égorgés furent la proie des brigands. Razin, ivre d'eau-de-vie et non rassasié de sang, court toutes les rues et poignarde lui-même, de sa propre main, tous ceux qu'il rencontre. On pille, on égorge, et la cruauté la plus raffinée invente les supplices les plus horribles. Enfin, les impostures et les séductions du scélérat échouent contre un corps de troupes restées fidelles, qui le poursuit vivement. Pour grossir le nombre de ses partisans, il fait, par ses émissaires, répandre le bruit qu'il marche contre Moskou, pour faire rendre au peuple ses droits usurpés par une puissance injuste et tyrannique, et pour exterminer les boïards, les nobles et autres qui servoient de satellites aux tyrans. Tout-à-coup, valets, paysans, Tartares Tchouvaches, Tcheremises et toute la populace que ces insinuations avoient remplis d'une fureur effrénée, se révoltent, massacrent les nobles et les riches, les pillent, font éprouver les plus cruels outrages à leurs femmes et à leurs filles, et croyent, par de pareilles atrocités, avoir recouvré leurs droits et leur liberté.

« Cependant on parvient à débusquer Razin de la ville de Sinbitsk, où il s'étoit enfermé. Il est poursuivi, d'un côté, par le prince Boriatinsky, et de l'autre, par le prince Dolgorouki. Partout les rebelles sont battus et exterminés. Razin, dans ce désordre, veut se retirer sur les bords du Don, espérant être secouru par de nouvelles bandes de Kosaques. Mais il est suivi de si près, qu'enfin il est arrêté et envoyé, chargé de fers, à Moskou. Ses crimes étoient si bien constatés, que son procès ne fut pas long à s'instruire. Il fut condamné à être écartelé, et son frère à être pendu. Ces deux arrêts furent aussitôt exécutés, et les nombreux complices de ses attentats, précédemment si insolens, si audacieux, dès qu'ils eurent perdu leur chef, ne furent plus que des citoyens paisibles qui

trembloient devant ces mêmes nobles qu'ils avoient si cruellement traités ».

Après avoir rétabli la paix, tant au-dedans qu'au-dehors de ses états, Alexis mourut le 29 janvier 1676, âgé de quarante-huit ans. Son règne, qui dura trente-un ans, fut glorieux et même assez fortuné. Il avoit été marié deux fois. De sa première femme, il eut les czarovitchts Phédor et Ivan, et six princesses, dont l'une, nommée Sophie, figurera d'une manière assez remarquable. De son second mariage naquit PIERRE, qui s'est rendu si célèbre sous le nom de Pierre Ier., et une princesse nommée Nathalie.

Alexis avoit une des plus hautes tailles. Sa physionomie étoit aimable, douce et prévenante, et son caractère conforme à son extérieur. Il respecta toujours la vie et les propriétés de ses sujets. Il n'eut jamais recours à la sévérité des lois, qu'après avoir épuisé tous les moyens de douceur, de conciliation et de clémence. Il étoit sensible et bienfaisant, et prodiguoit, de ses épargnes, des secours aux malheureux. Il poussoit la bonté jusqu'à étendre ses bienfaits sur ceux qu'il étoit obligé de reléguer en Sibérie. Mais les secousses violentes que les factions avoient excitées dans l'intérieur de ses états, l'avoient forcé d'établir une espèce d'inquisition secrète, où le plus respectable citoyen, accusé par le dernier misérable, étoit traîné dans les prisons. Il est vrai que l'accusateur y étoit également renfermé avec l'accusé, et étoit soumis à recevoir trois fois le knout; ce n'est que lorsqu'il persistoit dans ses déclarations, que l'accusé le subissoit à son tour. Le délateur, convaincu de calomnie, étoit puni avec la dernière sévérité.

Le défaut principal de ce prince étoit de ne pouvoir retenir le premier mouvement de sa colère. Il frappoit, même souvent, celui qui l'avoit irrité; mais revenu à lui-même, il le consoloit par ses bienfaits. Morosof, qui l'avoit élevé, con-

serva jusqu'à la mort sa confiance et son amitié, malgré l'avarice et la cupidité dont on l'accusoit. Il le pleura amèrement, et assista, en personne, à ses funérailles. Il ouvrit un commerce avec la Chine, et établit des manufactures de toute espèce. C'est sous son règne et par ses soins que le premier vaisseau régulier fut construit en Russie. Inquiet de ce qu'on disoit et pensoit de son administration, souvent il s'introduisoit, sous un déguisement, dans les maisons des particuliers; il les interrogeoit, et profitoit de tout ce qu'on lui disoit. Il est sans doute horrible d'aller surprendre ainsi les secrets des familles, de provoquer leur franchise à s'expliquer, et de violer l'asile des citoyens, qui a toujours été sacré, même pour les tyrans, et que le crime seul bien constaté doit empêcher d'être impénétrable. Quoi qu'il en soit, il a écarté une partie du voile de l'ignorance que son fils, Pierre Ier., peut-être un peu trop brusquement, déchira tout entier.

PHÉDOR ALEXEIEVITCH.

LES REGISTRES DES GÉNÉALOGIES SONT BRULÉS PAR LE CZAR. (année 1681.)

APRÈS la mort d'Alexis, Phédor, l'aîné de ses fils, âgé de dix-neuf ans, monta sur le trône de Russie. Ce prince, de mœurs douces, d'un caractère humain et d'un esprit juste, étoit animé d'un zèle ardent pour le bien de ses sujets et la prospérité de ses états; mais une santé foible et languissante ne permettoit pas à ses qualités naturelles de prendre tout l'essor qu'il auroit désiré, ni de réaliser les espérances qu'il annonçoit. Cependant, il fit tout le bien qu'il put dans le peu de temps qu'il gouverna la Russie. Son règne, qui ne dura que cinq ans et demi, ne présente que peu d'événemens dignes

d'être transmis à la mémoire des hommes. Le seul qui distingue principalement son règne a été l'abolition d'un usage funeste qui avoit toujours occasionné des troubles dans sa maison et dans les armées. L'avantage de la naissance, dans la guerre, dans la paix, dans les charges civiles, dans les offices de la cour, donnoit toujours à celui qui le possédoit une supériorité incontestable sur celui que le hasard avoit moins favorisé. L'égalité de la noblesse ne suffisoit même pas pour que deux hommes se crussent égaux entre eux, et consentissent à servir ensemble dans le même grade. Celui dont le père ou l'aïeul avoit eu, sur un ancêtre de l'autre, quelque commandement ou quelque supériorité, ne vouloit ni lui être subordonné, ni même remplir avec lui le même service. C'étoit si peu l'ancienneté de la noblesse qui autorisoit ces prétentions, qu'un homme se seroit cru déshonoré de servir comme inférieur ou comme égal avec un de ses plus proches parens, si le père de ce parent avoit servi sous le commandement du sien. Les descendans même des maisons souveraines étoient forcés de céder à ce préjugé. Celui qui refusoit de se soumettre à cet usage, non-seulement étoit perdu dans l'opinion publique, mais encore étoit condamné à diverses peines, comme la prison, l'exil, le knout et la confiscation de ses biens, suivant la gravité du cas. Ces prétentions aussi absurdes que ridicules étoient passées en coutumes religieusement observées, et les moindres oppositions devenoient la source des querelles, des procès et des haines héréditaires. Par ce moyen, on se privoit des services d'un habile général, parce que ses aïeux n'avoient pas exercé d'aussi grands emplois que ceux des personnages sans talens qui servoient dans l'armée; et un jeune homme, qui n'avoit pour lui que le service de ses ancêtres, avoit le droit de commander à des guerriers habiles et expérimentés. Ces tracasseries avoient lieu entre les personnes d'un même état,

d'un même rang, d'une même famille. On ne pouvoit déroger à ces usages sans un ordre exprès du souverain, ce qui arrivoit quelquefois. Phédor entreprit de réformer ces abus si funestes au bien de son service et d'abolir les rangs héréditaires. La tentative étoit hardie et pouvoit être dangereuse. On conçoit que les nobles conservoient précieusement leurs titres et leurs généalogies. Il ordonna de lui remettre les originaux et même les copies de ces pièces, sous prétexte d'y faire quelques changemens nécessaires. Ses ordres furent ponctuellement exécutés. Quand il en fut en possession, il convoqua, dans son palais, un conseil composé du patriarche, du haut clergé et de tous les officiers de la couronne. Il y exposa, dans un discours plein de citations scientifiques et ridicules, les inconvéniens des prérogatives attachées à la seule naissance. Ce discours fut reçu avec applaudissemens. Le patriarche prit ensuite la parole au nom du clergé, et prononça un discours dans le même esprit, où, après avoir beaucoup parlé de Dieu, il détailloit tous les abus et les troubles que produisoit cet usage. Il finissoit par inviter le souverain à établir la paix parmi ses sujets, à leur procurer de nouveaux avantages et à séparer le bien du mal. Les boïards et la noblesse consultés par le czar, répondirent que le pontife n'avoit fait qu'exprimer leurs sentimens. Alors le czar fit approcher les registres et s'écria avec une sorte d'enthousiasme : C'EST A PRÉSENT QUE JE RECONNOIS ICI LA PROVIDENCE DIVINE QUI ME CONDUIT A L'EXÉCUTION DE MON PROJET. C'EST PAR SA VOLONTÉ PARTICULIÈRE QUE VOUS AVEZ TOUS SENTI LES DANGERS D'UN USAGE ANCIEN, MAIS FUNESTE, QUI NE PEUT QUE NOURRIR L'ORGUEIL, ROMPRE TOUS LES LIENS DE L'AMITIÉ ET DE LA SOCIÉTÉ, ET RUINER TOUTES LES ENTREPRISES UTILES A L'ÉTAT. JE RENDS GRACES A DIEU QUI A DAIGNÉ AINSI DISPOSER LES CŒURS; ET ME RENDANT A VOS VŒUX UNANIMES, J'OR-

DONNE, A JAMAIS, L'ABOLITION DES TITRES HÉRÉDITAIRES; ET, POUR EN ÉTEINDRE JUSQU'AU SOUVENIR, JE VEUX QUE LES REGISTRES EN SOIENT A L'INSTANT MÊME LIVRÉS AU FEU.

« Les nobles, qui sans doute intérieurement frémissoient » de fureur, ne purent s'empêcher d'applaudir. Aussitôt les » titres et les généalogies furent portés devant le vestibule » du palais; et là, ils furent abandonnés aux flammes en pré» sence du prince Dolgorouki, d'un conseiller d'état, et de » tous les métropolites et évêques. Ces témoins restèrent sur » le vestibule jusqu'à ce que les livres fussent totalement réduits » en cendres. Ils revinrent alors annoncer au souverain que ses » ordres avoient été ponctuellement exécutés ».

Sur cet avis, le patriarche élevant la voix, lança l'anathême contre quiconque oseroit, à l'avenir, contrarier, de quelque façon que ce puisse être, cet ordre si louable du souverain. Toute l'assemblée s'écria d'une voix unanime : SOIT FAIT AINSI QUE L'A DIT LE TRÈS-SAINT PATRIARCHE!

Cependant le prince, en faisant brûler les généalogies, ne détruisit point la noblesse, dont l'espérance étoit pour elle un puissant motif d'émulation et un moyen peu dispendieux pour lui de récompense; mais il la rétablit sur des bases plus conformes à la raison et moins contraires au bon ordre. Il ordonna qu'à l'avenir on serviroit, sans distinction, dans les postes où l'on seroit placé. A présent, en Russie, indépendamment des avantages que procurent partout la fortune et la facilité de s'approcher de la cour, un noble n'est distingué d'un autre que par l'emploi qu'il occupe et qui lui marque son rang. Les titres, l'ancienneté de la noblesse, l'illustration de ses pères, n'empêchent pas celui à qui son emploi donne le rang de lieutenant, d'être, même hors du service militaire, inférieur à un capitaine tiré de la plus nouvelle noblesse, ou


XVIII.

Les Registres des Généalogies brulés.
en 1681.

Dessiné par Monnet. Tom. II. Gravé par David.

même de la classe des affranchis. Ces dispositions, on ne sauroit en disconvenir, très-convenables à un gouvernement absolu, étoient, sans doute, utiles au service des armées; mais elles n'accordoient aucun avantage au peuple, et ne lui donnoient point la perspective d'acquérir un jour, par des services ou des talens, les priviléges de la noblesse.

Phédor étoit dans l'intention de faire fleurir les sciences dans ses états. Ce prince vouloit encore aller plus loin, à cet égard, que son père. Si Alexis avoit formé un établissement destiné à enseigner les langues grecque, slavonne et latine, Phédor projeta de fonder une espèce d'académie ou de gymnase, où l'on auroit enseigné la grammaire, la rhétorique, la philosophie raisonnée, naturelle et morale, et le droit civil et ecclésiastique. Ces vues mériteroient des éloges, si ce prince, à un établissement utile, n'avoit pas ajouté un tribunal d'inquisition. En travaillant, d'un côté, à propager les lumières, il avoit de l'autre réuni tout ce qui pouvoit nuire le plus à leurs progrès. En voulant éclairer la raison, il précipitoit de plus en plus son peuple dans les ténèbres de la plus horrible ignorance. Pour être admis au nombre des élèves de ce gymnase, il falloit prouver, par une attestation du patriarche, qu'on étoit fidèlement attaché à la foi orthodoxe grecque orientale. Si quelque membre étoit, par la suite, soupçonné de pencher pour l'église romaine, il étoit châtié sévèrement et privé de sa place. S'il persévéroit dans ses opinions, il étoit brûlé SANS MISÉRICORDE. Si quelques maîtres étoient soupçonnés d'enseigner la magie naturelle, eux et leurs disciples étoient également brûlés SANS MISÉRICORDE. On pense bien que, dans ces temps d'ignorance et de barbarie, on auroit aisément confondu la chimie et la physique expérimentale avec la magie; c'étoit allumer d'une main le flambeau des sciences, et l'éteindre de l'autre. Tous les étrangers, indistinctement, étoient soumis à la même

inquisition, et exposés aux mêmes vexations. Les moindres plaisanteries faites à table, entre amis, sur quelques points de la religion, devenoient une accusation grave et étoient punies par le bûcher. Les néophites, qui avoient quitté leur religion pour embrasser le culte grec, étoient scrupuleusement surveillés. Si on leur surprenoit quelque reste de penchant pour le culte qu'ils avoient abjuré, il n'y avoit point de grace pour eux : ils étoient brûlés impitoyablement; mais heureusement, comme le prince vint à mourir presque aussitôt qu'il eut publié cet édit, ces réglemens n'eurent point d'exécution. Ils sont toujours une preuve qu'un prince, quelque sage qu'il soit d'ailleurs et rempli de bonnes intentions, paye quelquefois malgré lui le tribut aux préjugés et à la barbarie de son siècle.

Quoi qu'il en soit, si Phédor n'a pas fait plus de bien, c'est que sa mauvaise santé et la courte durée de son règne l'en ont empêché. La postérité ne doit pas moins lui savoir gré de sa bonne volonté.

Il mourut le 16 février 1682, âgé de vingt-cinq ans et demi. De deux femmes que ce prince avoit épousées, la première ne lui donna qu'un fils, qui mourut dans son enfance; et la seconde fut stérile.

FIN DU SECOND VOLUME.

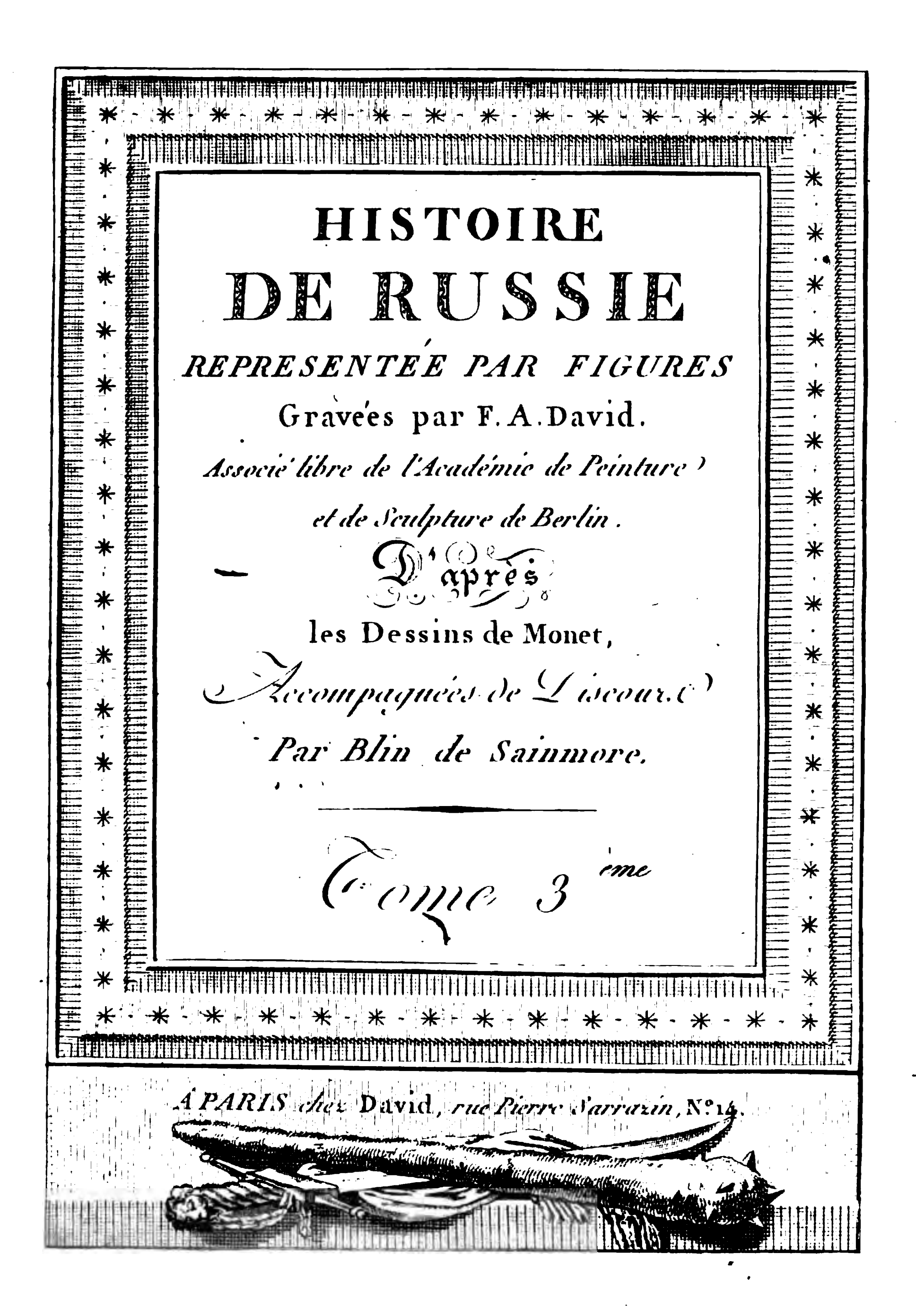
TABLE CHRONOLOGIQUE

DES FIGURES DE L'HISTOIRE DE RUSSIE,

QUI COMPOSENT LE SECOND VOLUME.

Nota. Les chiffres qui précèdent le nom de chaque sujet indiquent l'année des événemens, et ceux qui les suivent annoncent la page où ils doivent être placés.

FIN DE LA TABLE.


HISTOIRE
DE RUSSIE
REPRESENTÉE PAR FIGURES
Gravées par F. A. David.
Associé libre de l'Académie de Peinture
et de Sculpture de Berlin.
D'après
les Dessins de Monet,
Accompagnées de Discours
Par Blin de Sainmore.
Tome 3ème
A PARIS chez David, rue Pierre Sarrazin, N°14.

HISTOIRE DE RUSSIE,

(depuis l'an 862, jusqu'au règne d'Alexandre en 1801)

REPRÉSENTÉE PAR FIGURES,

ACCOMPAGNÉES

D'UN PRÉCIS HISTORIQUE;

LES FIGURES GRAVÉES PAR F. A. DAVID,

MEMBRE HONORAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE DE BERLIN, ET ASSOCIÉ DE CELLE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE ROUEN,

D'APRÈS LES DESSINS DE MONNET.

TOME TROISIÈME.

IMPRIMERIE DE LEBLANC.

PARIS,

Chez LEBLANC, Imprimeur-Libraire, Abbaye Saint-Germain.

1813.

HISTOIRE DE RUSSIE.

IVAN ALEXEIÉVITCH ET PIERRE Ier.

COURONNEMENT DES DEUX CZARS. (en 1682.)

LA mort prématurée des souverains devient souvent l'époque des divisions et des malheurs qui déchirent et ensanglantent les empires. Telle fut celle de Phédor.

Enlevé à la vie, à l'amour de ses sujets et à leur espérance, lorsqu'il ne touchoit point encore à son sixième lustre, ce prince n'avoit point laissé d'héritiers directs; mais il avoit deux frères.

Suivant quelques écrivains, Phédor ne trouvant pas dans Ivan, qui étoit le plus âgé, la vigueur, la prudence et les qualités nécessaires pour gouverner un aussi vaste empire, et pour exécuter les grands desseins de leur père commun, que lui-même avoit commencé à réaliser, s'étoit désigné pour successeur Pierre, qui étoit le plus jeune, fils de Natalie Kirilowna Nariskin, seconde femme d'Alexis. D'autres prétendent qu'il mourut, laissant à l'usage à déterminer, conformément au vœu de la nature, celui des deux qui devoit porter la couronne.

Quoi qu'il en soit, les grands et les principaux ordres de l'état, ou par respect pour la volonté d'un prince que leurs regrets avoient suivis dans la tombe, ou entraînés par les espé-

rances que donnoient l'heureuse physionomie, les réparties vives, et les naissantes inclinations de Pierre, se réunirent en sa faveur.

Mais c'étoit un enfant; sa mère, trop jeune encore, ne pouvoit l'aider à tenir les rênes de l'empire, et il ne paroissoit pas juste d'abandonner à la foiblesse de l'âge un trône que l'on ne vouloit enlever à Ivan qu'à raison de la foiblesse de sa constitution, lui qui pouvoit avoir Sophie, sa sœur, pour le seconder.

Ces réflexions naturelles suscitèrent bientôt un parti puissant contre Pierre, et Sophie sut en tirer avantage. Des historiens, peignant cette princesse avec les couleurs de la passion, lui ont prêté tous les crimes que son ambition sembloit leur permettre de supposer; mais liée d'affection avec Ivan, à qui, pendant les dernières années de Phédor, elle avoit prodigué ses soins, la tendresse puisée dans le sein maternel pouvoit seule guider au moins ses premières démarches, et l'envie de ne point souffrir la préférence que l'on donnoit au fils de Natalie, suffisoit pour la porter à profiter de la révolte des strelitz, que, sans être téméraire, on ne peut l'accuser d'avoir excitée.

Fondée sur un bruit faussement répandu qu'Ivan venoit de périr victime des Nariskin, cette révolte fut terrible. Plus de vingt mille strelitz assiégeant pour ainsi dire les portes du palais des czars, y demandent impérieusement les assassins d'Ivan. Ce qui porte le nom de Nariskin excite leur rage; ils veulent tout immoler. En vain Ivan se présente-t-il lui-même à leurs regards; telle est l'impulsion brutale de la fureur : ils le saluent de leurs piques, le proclament czar; et au même instant, pour venger sa mort évidemment fabuleuse, ils arrachent des mains de Natalie et de Sophie, qui se précipita inutilement à leurs genoux, le père de la première de ces princesses et de son jeune frère. Cyrille, ce père malheureux, est témoin de la barbarie de ces soldats effrénés, qui se jettent son fils de l'un



Couronnement des deux Czars. en 1682.

à l'autre, et le retiennent sur le fer de leurs lances, s'arrosant avec plaisir du sang qui jaillit sur eux des flancs de leur victime; il n'est enlevé à ce spectacle déchirant que pour être jeté dans un cloître, où il est forcé de prendre la tonsure monacale; mesure aussi ridicule qu'injuste, que l'on retrouve dans l'histoire de quelques autres nations, mais qui toujours atteste le règne de l'ignorance. Le sang des Nariskin n'est pas le seul que répandent les strelitz; ils se dispersent dans la ville, leurs bandes égorgent les personnages les plus recommandables, et toutes les rues de Moskou offrent des preuves de leur férocité.

Fiers de ces crimes, qu'ils regardent comme des succès, ils ne savent point s'arrêter dans les suites qu'ils donnent à leur révolte; ils se sont armés pour venger la mort imaginaire d'un fils de leur dernier souverain, ils veulent maintenant régler l'état eux-mêmes.

« Sous leurs auspices, il est vrai, les deux czars sont cou-
» ronnés par le patriarche »; mais ils remettent le gouvernement à la princesse Sophie, et se chargent eux-mêmes de la surveiller. Une compagnie de délateurs à gages doit épier et leur révéler tous les secrets du palais; et par une contradiction bien digne de cette espèce d'hommes, en s'établissant les modérateurs de l'empire, ils prennent le nom d'infanterie de la cour.

Ivan, foible et sans caractère, pouvoit bien s'inquiéter fort peu de cette surveillance soldatesque, et laisser flotter dans les mains de sa sœur les rênes de l'empire. Pierre, trop jeune, n'étoit pas encore dans le cas de désirer de s'en saisir; mais Sophie se verra-t-elle patiemment sous l'inspection et la tutelle de ses propres soldats? et se sentant le génie du gouvernement, ne tentera-t-elle pas de se l'assurer à elle-même? Elle en entrevoit l'espoir, et tout est disposé pour réussir.

Flatter les cohortes dominatrices, et comme par gratitude leur donner pour chef Couwanski qu'elles aiment, c'est ce qu'elle commence à faire. Elle abandonne ensuite Pierre à sa mère, peu capable de le conduire, et qui le laisse se livrer à ses goûts pour les plaisirs, et à ses liaisons avec les étrangers sans naissance et sans considération; enfin elle appelle auprès d'elle, pour diriger ses conseils, un homme d'une des plus illustres familles de Lithuanie, le prince Basile Vasilevitz Galliczin, que ses éminentes qualités distinguoient encore plus que sa naissance.

L'effet de ces dispositions diverses fut bien différent: la première faillit lui être funeste; on verra bientôt que la seconde n'arrêta point le cours des hautes destinées de Pierre; mais la troisième servit à immortaliser son nom, par les grandes opérations qui, dues à Galliczin, illustrèrent la régence de Sophie.

Effectivement Couwanski, loin d'écouter la reconnoissance, ne suivit que son ambition; fort de l'attachement des strelitz, il résolut de s'asseoir sur le trône d'où quelques faveurs étoient tombées sur lui. Pour s'y assurer des droits, il voulut faire épouser à son fils la propre sœur de Sophie, et fut assez imprudent pour la lui demander; c'étoit l'avertir qu'elle avoit un rival. Sophie dissimule, accueille avec feinte sa demande, et ne médite plus que les moyens de s'en défaire. L'occasion s'en présente, elle est saisie. Un placard placé aux portes du palais de Colomna, où se trouvoit la cour, annonce que Couwanski, son fils et les strelitz conspirent la mort des czars et de leur famille. Aussitôt toutes les mesures sont prises: on se réfugie au monastère de la Trinité; et sans examiner quel fondement l'accusation peut avoir, le chef des strelitz est mandé. A peine les ordres lui arrivent-ils, il se met en marche; mais, à quelques lieues de Moskou, des hommes apostés l'enlèvent, ainsi que son fils, et le conduisent à la Trinité, où

sans autre procédure que leur sentence, que l'on exécute à l'instant, leur tête tombe sous le glaive d'une jalouse prévoyance. Le sort de Couwanski va sans doute exciter une révolte nouvelle parmi les troupes ; mais tout est prévu, et au moindre mouvement les plus coupables vont être saisis, l'ordre en est donné. Cette précaution, en effet, anéantit tous leurs efforts ; et ces soldats qui menaçoient de leur vengeance toute la noblesse de l'empire, à la vue de la résistance qu'on leur prépare, et des supplices qui les menacent, tombent dans le découragement, mettent bas les armes et viennent, en s'avouant criminels, présenter leurs têtes et la hache qui doit les faire tomber. Cette démarche désarma la cour ; le patriarche obtint leur grâce, et la tranquillité publique se rétablit en même-temps que celle de la régente Sophie.

Cette princesse et Galliczin son ministre, profitèrent de ce repos intérieur pour augmenter la force et la puissance extérieure de la Russie.

Charles XI régnoit alors en Suède ; et quoique, pendant sa jeunesse, il eût fait la guerre à son père, devenu roi il sut apprécier les avantages de la paix, et la vouloit avec ses voisins. Celle de Nimègue avoit rétabli la bonne intelligence entre la Suède et l'Empire ; celle de St.-Germain avec le Brandebourg ; et celle de Fontainebleau avec le Danemarck : il n'avoit plus qu'à renouveler avec la Russie celle de Kardis, qui, conclue pour vingt ans, venoit d'expirer. Galliczin ne désiroit pas moins que Charles le renouvellement de ce traité ; mais politique habile, s'il se garda de faire une première démarche, à la moindre demande il sut accorder ce qu'il souhaitoit lui-même, et la paix limitée de Kardis fut changée en une paix perpétuelle.

Ce fut avec la même adresse qu'il tira le plus grand avantage de quelques propositions faites au nom de l'empereur. Cette

puissance désiroit que les Russes, en attaquant les Turcs, fissent une diversion qui privât la Porte des secours des Tartares de Crimée: elle le fit proposer à Galliczin. Ce ministre allègue d'abord un traité de paix de vingt années avec la Turquie, qu'il faudroit rompre, et la jeunesse des czars qui ne permettoit pas de tenter de grandes entreprises; mais, cependant, il laisse entrevoir que si l'on pouvoit déterminer les Polonois à renoncer à leurs prétentions sur quelques portions de la Russie, que celle-ci voyoit avec déplaisir disputées par la Pologne, on seroit moins éloigné de chercher à concilier l'honneur et la prudence avec les désirs de l'Empire. C'étoit indiquer la route que l'on vouloit voir prendre, et que l'on prit en effet. L'occasion étoit favorable: Sobieski gouvernoit la Pologne, et vouloit effacer la honte de quelques traités faits précédemment avec les Turcs. Une incursion des Tartares dans la Podliaquie venoit d'avoir lieu, et, dans de pareilles circonstances, une proposition de la part de l'empereur de former une alliance dans laquelle les czars seroient invités d'entrer, ne pouvoit qu'être accueillie. Elle le fut en effet, et le 6 mai 1686 fut conclu un traité solennel, dont l'une des clauses portoit l'alliance offensive et défensive de la Russie, de la cour de Vienne, de la Pologne et de la république de Venise, contre les Turcs; mais, à cette condition, les czars devinrent paisibles possesseurs de tout le pays situé depuis Tchernicoff et Novogorod-Severski, jusqu'à la petite Russie inclusivement, et de toute la rive gauche du Dnêpre. Les prisonniers et le butin faits dans les dernières guerres leur furent rendus. La Pologne s'obligeoit à laisser à ses propres sujets la liberté de conscience, et accordoit aux membres du clergé grec la permission de se rendre à Kiow pour y recevoir l'ordination des mains du métropolite. Il falloit pourtant colorer au moins l'infraction du traité de paix existant avec la Turquie; mais les politiques manquent-ils

jamais de ressources en ce genre? Cette violation d'un traité fut couverte du manteau de la religion, et l'on donna pour motif à la quadruple alliance, *le souhait de leurs majestés czariennes de rétablir la religion chrétienne dans les provinces mahométanes.*

Quelque avantageux que fut ce traité à la Russie, il trouva des contradicteurs, et le plus jeune des czars fut un des premiers à blâmer ouvertement la guerre, sans la pouvoir néanmoins empêcher. Il n'en falloit pas davantage à ses partisans pour refuser toute espèce de commandement dans les troupes, et Galliczin se vit obligé d'en devenir le généralissime.

Depuis la mort d'Ivan Basile, on n'avoit pas vu d'armée aussi nombreuse que celle qui fut levée dans cette circonstance; trois cent mille hommes d'infanterie et cent mille cavaliers la formoient. Ses premiers pas furent marqués par des succès; mais les Tartares, par un sacrifice énorme, surent bientôt en arrêter les progrès. Ils mirent le feu aux prairies immenses qui couvroient cette contrée; et après avoir enlevé, par ce moyen, toute ressource à la cavalerie russe, ils se retirèrent dans leur presqu'île. Comment tenir la campagne sans fourrages, sans vivres et avec les maladies, suites ordinaires de cette disette? Le général fut donc forcé de revenir en Russie; mais il étoit favori de la régente, et il eut des fêtes à son retour. Moins éclatante avoit été son expédition, plus les honneurs qui lui furent accordés irritèrent ses ennemis. Ils virent avec indignation une médaille frappée pour immortaliser ses prétendus exploits, et l'empreinte de l'image des czars, à laquelle Sophie avoit joint la sienne, s'avilir dans les mains des officiers et des soldats qui n'avoient pas mérité de semblables récompenses.

S'il y avoit une espèce de justice à ne pas applaudir à des éloges outrés, il eût fallu du moins ne pas dissimuler que le

but principal de la campagne avoit été atteint, et que la diversion que l'on vouloit opérer pour empêcher les Tartares d'agir contre la Pologne et de seconder les Turcs, avoit réussi.

Pierre, indisposé plus que jamais contre le ministre et la régente, vint prendre place au conseil; mais il n'y put réaliser ses désirs, et, contre son vœu, une seconde campagne fut résolue; Galliczin la commanda de nouveau, et cette fois, quoique la victoire lui ait fait chèrement acheter quelques faveurs, en repoussant les Tartares qui menaçoient l'Ukraine, en les empêchant de pénétrer en Russie, il mérita les récompenses qu'il avoit reçues, et que dès-lors on ne doit plus considérer que comme anticipées. Il consacra même cette expédition par l'utile construction de la citadelle de Novobrogodilla, destinée à contenir les magasins nécessaires aux troupes qui pourroient être envoyées sur ce point, et propre à rompre les efforts et à faire avorter les nouvelles entreprises des Tartares.

Ce fut au retour de cette campagne que Sophie, alarmée de la haine des Nariskin, ainsi que du parti de Pierre, qui se renforçoit sensiblement, se détermina, de concert avec son ministre, à faire épouser, par son frère Ivan, Proscovie Fœderowna, fille du boïard Fœdor Petrowitz, d'une ancienne famille prussienne.

Cependant de tous côtés se passoient de grands événemens. La milice révoltée venoit de causer les plus grands désordres dans l'empire ottoman : elle avoit détrôné Mahomet et mis Soliman II à sa place; les Impériaux faisoient des conquêtes importantes en Hongrie; les Vénitiens s'emparoient de la Morée. Si les Polonois paroissoient moins actifs, c'étoit par l'influence de la France, qui vouloit seconder l'empereur jusqu'à ce qu'elle fût en mesure de lui déclarer elle-même la guerre. Les Russes s'occupoient aussi de préparer un coup sur les Tartares.

Ce coup médité réussit à la gloire de Galliczin; il battit complètement les Tartares, et vraisemblablement il leur eût pris Procop, ville importante et château qui fermoient l'entrée de la Crimée, si, trop indulgent, il n'eût pas écouté des propositions de négociation de la part du kam, dont le but secret étoit de se procurer le temps de doubler sa défense.

La circonstance paroissoit favorable à la régente pour obtenir une audience du czar Pierre en faveur de Galliczin; elle la demanda; Pierre voulut bien ne pas la refuser : mais elle ne fut point flatteuse; les ennemis du ministre avoient profité de son absence pour aigrir contre lui le jeune czar, et le favori de Sophie ne dut voir dans sa réception que le prélude d'une disgrace prochaine. Tout annonçoit d'ailleurs le terme de la régence et la fin du pouvoir de Sophie et de son ministre. Proscovie étoit enceinte, il est vrai; un héritier pouvoit inspirer plus d'attachement pour Ivan : mais on opposa bientôt à cette espérance un espoir du même genre; on engagea Pierre à prendre une épouse, et son choix tomba sur Eudoxie Fœderowna Lapouchim, fille du boïard Fœdor, d'une très-ancienne famille, et, dans l'année même, il en eut un fils.

Le jeune czar avoit seize ans, et son cœur ressentoit l'impatience de régner. S'il apprécioit les talens de sa sœur, il en abhorroit le pouvoir, et ne la voyoit qu'avec peine se décorer des marques extérieures de l'empire, associer son empreinte à celle des czars sur les monnoies, et mettre son nom à côté des leurs, en tête de tous les actes de la souveraineté. Il n'aspiroit qu'au moment de la dépouiller d'une puissance qui l'inquiétoit et l'importunoit sans cesse. Irrité du faste impérial qu'elle avoit affecté dans une solennité religieuse, Pierre venoit même de se retirer à Préobragenskoe, quand on lui annonce qu'un grand nombre de strelitz se rassemblent au Kremle; qu'ils prennent les armes; que Stchéglovitoi, successeur de Couwanski, leur

chef, les anime à la révolte; qu'ils méditent sa perte et celle de sa famille; enfin que Sophie elle-même a tramé cette conspiration; et l'amour du pouvoir que ne cachoit point cette princesse, donnoit à cette partie de l'avertissement, les couleurs de la vérité. Pierre n'y croit cependant pas au premier moment, et il envoie un de ses oncles avec Boris Galliczin pour s'assurer de la réalité des faits. Ceux-ci rencontrent les strelitz en marche, se dérobent à leurs regards et volent raconter ce qu'ils viennent de voir. En un instant les mesures sont prises; Nathalie, Pierre, son fils et toute sa famille se rendent à la Trinité, dont les murs avoient déjà préservé son enfance; on appelle les troupes fidelles, et le régiment des strelitz de Soukaref vient leur disputer l'honneur de garder ce précieux dépôt.

Quelle fut la surprise de Stchéglovitoi, quand, arrivant à Préobragenskoe, il ne trouva plus la cour! Trahi, il dissimula; et par un prétexte d'autant plus mal choisi, que hors de Moskou le palais des czars n'étoit point gardé par les strelitz, il crut voiler sa démarche en disant qu'il venoit relever la garde du czar.

Sophie, instruite de ce complot échoué, en témoigna la plus vive horreur : soupçonnée, elle veut détruire des soupçons dont elle pressent les suites; mais en vain envoye-t-elle deux de ses tantes et le patriarche lui-même auprès de Pierre, leurs démarches ne peuvent détruire ou l'évidence de la vérité, ou les apparences trompeuses de l'illusion. Elle veut aller se défendre, et reçoit l'ordre de retourner à Moskou; Galliczin et son fils, qui l'accompagnoient, sont arrêtés. S'apercevant enfin qu'elle ne peut fléchir son frère, cette princesse veut se retirer en Pologne; mais on ne lui en donne pas le temps : et subitement enlevée, elle est conduite dans un couvent qu'elle avoit fait bâtir près de Moskou, s'y voit réduite à vivre sous une escorte sévère, quoique traitée avec honneur.

Galliczin ne doit sa vie qu'aux prières de son neveu, ancien gouverneur du prince; mais on l'exile avec toute sa famille à Karga, ville sous le pôle, pour y passer dans la disgrace le reste de ses jours; et comme par un bienfait spécial, sur tous ses revenus confisqués, on ne lui accorda que trois copecs par jour.

Quant à Stchéglovitoi, il est arrêté dans le Kremle où il s'étoit réfugié; on enleva avec lui les plus coupables de ses soldats. Il est mis à la question; les aveux que la douleur lui fait faire sont regardés comme des preuves de la conspiration, et on lui coupe les bras, les jambes, et ensuite la tête, ainsi qu'à deux strelitz. Plusieurs autres reçoivent le knout, ont la langue coupée, et sont relégués en Sibérie.

Telle fut la fin de la régence de Sophie, de cette princesse habile, que l'état fut trop heureux d'avoir à sa tête dans un temps où la foiblesse stupide d'Ivan, l'enfance de Pierre, l'inexpérience de Nathalie ne leur permettoient point de prendre les rênes de l'empire. Elle avoit su conduire les affaires avec adresse et sagacité. Luttant avec courage contre la haine de sa belle-mère, contre les intrigues des courtisans, elle avoit eu l'habileté de soumettre la nation entière à ses ordres, quelque nouveau qu'il fût pour elle d'être gouvernée par une femme; et si le désir de conserver le pouvoir ne l'eût point aveuglée, en remettant avec désintéressement le timon des affaires au czar, elle se fût couverte de gloire, et peut-être même eût-elle perpétué son influence, espèce de règne presque aussi flatteur et moins dangereux que l'autre. Au surplus, le choix de Galliczin pour ministre, et les grandes choses qui se sont passées sous sa régence, immortaliseront son nom, que des apparences, non incontestablement prouvées de crimes et de conspirations, ne sauroient entièrement ternir. Amie des lettres, presque inconnues alors en Russie, elle les cultivoit par délassement et au milieu du tumulte de la cour, du trouble des

affaires et des machinations de l'envie; elle eut la tête assez forte pour composer une tragédie que les amateurs et les curieux conservent dans leurs bibliothèques. Les lettres, consolatrices des humains, l'auront aidé sans doute à supporter le poids de sa chute et les ennuis de la captivité.

Pierre revint à Moskou. Ivan, témoin indifférent de ce qui s'étoit passé, lui demanda son amitié, lui promit la sienne, et lui laissa l'exercice de la puissance souveraine qui n'avoit point d'attraits pour lui. De ce moment Pierre porta seul le nom de czar, mais il eut toutes sortes d'égards pour son frère; et pendant les sept années qu'il vécut encore, il affecta de le consulter dans les affaires importantes. C'est donc à cette époque que doit se fixer le commencement du règne du czar Pierre.

PIERRE Ier. ALEXEIÉVITCH.

Traité de paix conclu par des plénipotentiaires entre le sage Kam-hi, empereur de la Chine, et Pierre Ier. (en 1692.)

On a vu que Pierre, à peine couronné, avoit pour ainsi dire été abandonné à lui-même, vivant en toute liberté, sous les yeux d'une mère indulgente, avec des hommes, des liaisons de qui l'on ne comptoit point qu'il pût un jour tirer avantage. C'étoit un des piéges tendus à sa jeunesse, mais que son génie naissant sut faire tourner à son profit.

Demeurant, en effet, pour l'ordinaire à Préobragenskoe, dans le voisinage de Moskou, si ce prince s'entouroit de ses *divertisseurs* (on nommoit ainsi les jeunes gens qu'il rassembloit pour contribuer à ses récréations), s'il attiroit auprès de lui des étrangers, il se lioit aussi davantage avec ceux dont les inclinations sympathisoient plus spécialement avec les siennes,

et sembloient pouvoir leur donner plus de développement. De ce nombre étoit *le Fort*, Genevois, qui d'Amsterdam où il étoit négociant, passé en Russie, y avoit obtenu de l'emploi dans les troupes étrangères. Il avoit commandé le détachement des gardes qui, pendant les troubles excités par Couwanski, avoit protégé la retraite de Pierre au monastère de la Trinité. Son esprit actif, ainsi que son amour pour l'art militaire, l'avoient fait remarquer par ce jeune prince.

Souvent ils s'entretenoient ensemble des mœurs, des coutumes des nations étrangères, de leur discipline dans les armées, de leur commerce, de leur navigation, de leurs richesses; et comparant l'état de sa nation avec les tableaux qu'on lui faisoit des autres, il brûloit de lui faire franchir la distance qui, sous ces points de vue, pouvoit la tenir au-dessous d'elles.

Souvent, à l'ombre d'un amusement ou d'un jeu, Pierre préparoit de très-grands changemens dans son empire; s'il formoit une troupe d'étrangers où il voulut passer par tous les grades, en commençant par y être tambour, il méditoit le remplacement des strelitz, espèce de janissaires chargés de défendre le trône, et qui trop souvent l'avoient ébranlé : et quand, après avoir augmenté cette milice naissante de plusieurs régimens, il lui faisoit exécuter des combats, où, par de trop réelles imitations, il la formoit à de sanglantes attaques et à de non moins dangereuses défenses, il préparoit les succès qu'il obtint ensuite contre les Turcs et les Suédois. Si, par la réflexion et l'amour-propre, devenu victorieux de la nature, qui lui avoit donné de l'antipathie pour l'eau, il prend du goût pour la navigation; s'il fait radouber par le Hollandois Brandt une méchante chaloupe, qu'il trouve dans les magasins d'Ismaïlof; s'il la fait manœuvrer devant lui, d'abord sur l'Iaouza; s'il la monte et la conduit ensuite en personne; si plus tard il la laisse pour gouverner des frégates qu'il fait construire

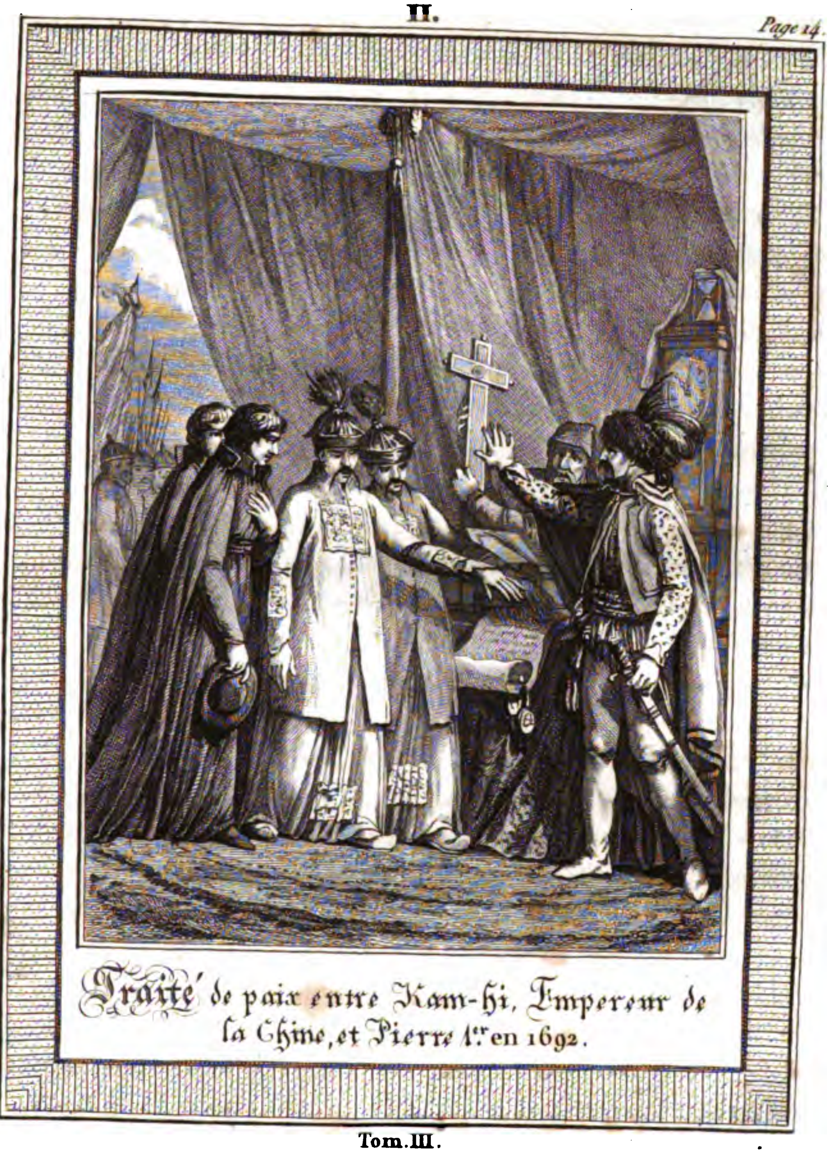
à Pereslavle, et qui sont lancées sur le lac Clechnin, n'est-ce pas le premier essai de ces flottes qui font une partie de la puissance russe?

Pendant que le jeune czar se faisoit ainsi des plaisirs de l'étude de deux arts si nécessaires, un traité mémorable se négocioit en son nom avec les Chinois. Plusieurs forteresses élevées sur les bords de l'Amour, dont les eaux, après une course longue et sinueuse, vont se jeter dans la mer d'Okhotsk, avoient été prises depuis quelques années par le Cosaque Khabarof, qui s'étoit ensuite rendu maître des rives du fleuve. Les princes daouriens, sur qui ces conquêtes avoient été faites, avoient imploré la protection de la Chine; mais que pouvoient les troupes de cette puissance contre des Cosaques munis d'artillerie?

« Le sage Kam-hi, qui régnoit sur ce vaste empire, aimoit » la paix, et il envoya de Pékin deux mandarins de première » classe et plusieurs officiers pour en traiter. Les jésuites d'Her» billon et Peréira leur servoient d'interprètes. Phedor Golo» vin traitoit pour la Russie, et le congrès eut lieu à Nert» chinsk, dont ce dernier étoit gouverneur. Placés sous une » même tente qui se divisoit en deux salles, les plénipoten» tiaires des deux nations convinrent que la Gorbitsa serviroit » de limites aux deux empires, et tous ils jurèrent, au nom » de leurs souverains, d'être fidèles à ce traité. Le Russe Go» lovin jura sur la croix, et laissa les Chinois jurer à leur ma» nière ». Il leur fut permis d'élever un monument qui marquât ces limites; mais on ne connoît que le simple poteau de bois planté vers l'embouchure de la Gorbitsa, sur lequel, chaque année, des commissaires nommés pour vérifier l'état des limites et l'observation du traité, gravent modestement, avec leurs couteaux, l'époque de leur visite.

Cependant la guerre se soutenoit entre les alliés et les

II.



Traité de paix entre Kam-hi, Empereur de la Chine, et Pierre 1.er en 1692.

Ottomans; mais les soins à donner à un trône mal affermi, au milieu des intrigues que toujours on attribuoit à Sophie, n'avoient pas permis à Pierre d'inquiéter le Turc. Il voulut enfin lui porter quelques coups, et le siége d'Asoph lui parut une tentative digne de lui. Mais une flotte étoit nécessaire pour intercepter les secours que l'on voudroit porter à la place; il la commanda, et déjà plusieurs vaisseaux voguent fièrement sur la Voroneje. L'ardeur de combattre fait négliger quelquefois l'avis de la prudence. Pierre n'attend pas que tous les bâtimens soient construits, et cette précipitation le prive des grands succès qu'il eût obtenus dans cette campagne, dont les avantages se réduisirent à la prise de quelques places enlevées aux Tartares, à celle de deux tours qui défendoient le passage du Don, et à la perte que fit la garnison d'Asoph, repoussée dans ses murs.

Une injustice envers Jacob, le meilleur ingénieur des Russes, faillit encore devenir funeste à leur armée : Jacob encloua ses canons; et réfugié dans Asoph, en rendit l'assaut inutile; et trop heureux de pouvoir le changer en blocus, les assiégeans se retirèrent.

La trahison de Jacob, la résistance de la place, le regret de ne l'avoir par forcée à se rendre, ajoutèrent le désir de la vengeance à l'impatience belliqueuse de Pierre. La saison est mise à profit. Des nations voisines se tirent des ingénieurs et des canonniers habiles; les chantiers se peuplent de bâtimens que reçoit la Voroneje. Enfin le printemps permet d'agir; Pierre monte un des principaux vaisseaux, un autre est confié à le Fort. Le général Schein est chargé du commandement des troupes, Gordon de celui du siége, et cette fois ce ne fut pas en vain. Secours de terre, secours de mer deviennent inutiles aux assiégés; ils sont pris ou détruits; leur magasin de vivres périt sous le feu des bombes; la tranchée s'ouvre, et en quinze

jours on est à portée du pistolet. Des batteries dominent les murs et multiplient les brêches; l'assaut va se donner, mais le commandant turc n'ose point en risquer l'événement; il demande à capituler. Pierre accorde aux habitans et à la garnison la permission de sortir avec ce qu'ils pourroient emporter, mais il les force à lui livrer ce Jacob qui les avoit si bien défendus. Quelques années plus tard, Pierre n'eût peut-être pas imposé une semblable condition, et sa grande ame l'eût trouvée peu généreuse. Il en est du perfectionnement de l'homme comme de la civilisation des peuples, on n'y parvient que lentement.

La nouvelle de la prise d'Asoph jeta la consternation dans la Crimée, et les habitans mêmes de Constantinople tremblèrent pour leurs approvisionnemens, en apprenant que le pavillon vainqueur des Russes flottoit sur les Palus-Méotides.

Réparer la place conquise, en augmenter les ouvrages, ce sont des précautions ordinaires : Pierre voulut y en ajouter de plus essentielles; et pour assurer la tranquillité des troupes qu'il y laissoit, il soumit à son pouvoir toute la côte de la mer d'Asoph.

Une semblable expédition méritoit bien un triomphe; mais, contre l'usage des généraux victorieux, ce ne fut point pour lui que Pierre le réserva, il en fit les honneurs à ses soldats, et ne voulut qu'en être spectateur. Que ne pouvons-nous effacer du tableau de cette marche triomphale le malheureux Jacob, placé sur un chariot élevé, au milieu des instrumens de son supplice! Peut-être cet appareil barbare n'étoit-il aux yeux de Pierre, qu'un exemple effrayant pour les traîtres; mais en employant à son égard la sévérité, n'eût-il pas dû punir avec lui les auteurs des injustices qui avoient provoqué sa trahison?

Le succès de cette seconde campagne de Pierre donnoit à l'Europe une idée de ce dont les Russes étoient et pouvoient

devenir capables sous un prince ami de la gloire, et sous des généraux expérimentés; et l'on peut en regarder comme une suite glorieuse le traité d'alliance offensive et défensive que firent avec le czar l'empereur et les Vénitiens, et dont une des conditions principales étoit que l'un ne feroit point la paix sans l'autre.

SOUS LES YEUX DE PIERRE TOMBENT LES TÊTES DES REBELLES. (en 1698.)

IVAN venoit de mourir; et quoique depuis la découverte et la punition de la conspiration de Stchéglovitoi, Pierre tînt seul les rênes de l'empire, il voulut s'occuper plus spécialement de son peuple et du rang auquel il brûloit de le placer parmi les premiers peuples du globe.

Quelques-uns de ses prédécesseurs, à diverses époques, avoient tiré, des nations les plus distinguées, des hommes propres à former leurs milices, à propager les sciences, à répandre le goût des arts; cette méthode ne lui paroît point suffisante : il veut agir plus immédiatement sur les Russes. C'est lui qui, de tous côtés, ira puiser des connoissances, et qui lui-même les répandra chez eux. Son imagination ardente lui voile l'imprudence de ce dessein, et ne lui permet pas de réfléchir assez sur cette indiscrète démarche. Accoutumé à voir autour de lui des étrangers qui ne cessent de lui communiquer des vues utiles, qui même souvent, dans les circonstances les plus délicates, l'ont aidé du secours de leurs talens et des ressources de leurs arts, il veut aller puiser aux sources qui les ont abreuvés. Depuis l'enfance il les entend vanter leur patrie comme celle des lumières; il veut y aller ravir ce feu sacré pour en embrâser son pays. Le politique, sans doute, doit indiquer la faute du souverain, mais l'homme juste doit re-

connoître en lui le prince avide du bien et du bonheur de ses états; et si la Russie, en se civilisant depuis cette époque, a perdu beaucoup de son caractère originel pour se tremper de celui des autres nations; si des lois basées sur ses mœurs et son caractère natif eussent contribué plus à sa grandeur, peut-être, que celles empruntées d'autres peuples dont elle a pris aussi la physionomie, ne blâmons pas les hautes vues et les nobles intentions de Pierre, et suivons-le dans les courses que son amour pour son pays lui a fait entreprendre. Nous le verrons assez puni d'avoir à développer, au seul bruit de son voyage et à son retour, tout l'appareil des supplices et la sévérité des peines, pour punir des crimes commis à raison ou à la faveur de son absence.

Décidé à voyager, Pierre en fait part aux boïards, et donne l'ordre à des jeunes gens de la plus haute noblesse de l'accompagner. C'étoit une double innovation; les usages et les préjugés religieux étoient blessés, et Dieu est peint par le clergé comme outragé par cette mesure. Les murmures du peuple, le mécontentement des grands annoncent un orage; il gronde, et Pierre est averti par deux des complices d'une conspiration secrète, que le vayvode Tsicler, Pouchkin et Soukovoi ont résolu de lui ôter la vie. Les conspirateurs aussitôt sont arrêtés, leur supplice annonce la sacrilége témérité de leur attentat, et leurs noms, leurs crimes et leurs sentences, gravés sur des tables de fer, doivent en éterniser la mémoire et la vengeance.

Tout autre que Pierre eût regardé cet événement comme un avis de ne point s'éloigner de ses états : mais ce prince ne se sent point arrêté; il veut suivre ses plans. Tout est disposé pour le maintien de l'ordre pendant son absence; les rênes de l'état et son fils sont confiés à des personnages sûrs qui devoient, à raison de l'importance des affaires, consulter

les principaux boïards. Les strelitz étoient à craindre, ils sont envoyés à l'armée que le généralissime Schein formoit sur les frontières; la sûreté de Moskou est assurée par les régimens que le czar s'étoit formés pour sa garde, et par un corps d'armée que commandoit Gordon : et c'est au sein d'une ambassade magnifique qui devoit se présenter revêtue de ses pouvoirs, qu'il vouloit se dérober aux regards et tout observer. Le Fort, le gouverneur de Sibérie Golovin, le secrétaire d'état Voznitzin, étoient les principaux ambassadeurs, et deux cents personnes les accompagnoient; tous étoient parés de l'ancien habillement russe, qui unissoit la richesse à la grandeur : Pierre et le Fort seuls étoient vêtus à l'allemande.

Ce fut par la Livonie, qui appartenoit à la Suède, que l'ambassade prit sa route. Les deux puissances étoient en paix, mais ne s'en aimoient pas davantage; et quoique le czar eût fait prévenir le roi de Suède par son propre ambassadeur, quoique, d'après d'anciens traités, les ambassadeurs respectifs des deux nations dussent être reçus aux frontières avec honneur, logés, nourris même aux frais de la cour, il s'en faut bien que les Russes aient été reçus avec les moindres égards. A leur arrivée sur les terres de Suède, un seul gentilhomme se présente pour les surveiller plutôt que pour leur faire accueil. Aucune des incommodités de la route ne leur est épargnée. A Riga, c'est pis encore; l'entrée de la ville leur est fermée : ils sont forcés d'habiter un faubourg; ils ne reçoivent ni visite, ni même d'envoyé du gouverneur. Le czar veut-il voir des fortifications qui ont résisté à toutes les forces de la Russie, il trouve toutes les issues du port fermées par des piquets de soldats, à qui l'ordre est donné de tirer sur ceux qui franchiroient leur consigne, moyen sans doute qui n'étoit pas le seul que le comte d'Alberg pût employer pour cacher aux yeux d'un prince étranger les forces de sa ville. Enfin,

Pierre apprit que le gouverneur ne cherchoit qu'un prétexte pour s'assurer de sa personne; et subitement il quitta Riga, s'embarqua sur la Dvina, luttant contre les glaçons qu'elle charioit, et se rendit à Mittau, emportant avec lui le germe de la guerre qu'il fit ensuite à la Suède.

Autant l'ambassade russe avoit été mal accueillie à Riga, autant elle fut bien reçue à Mittau par le duc de Courlande, et à Konisberg par l'électeur de Brandebourg, qu'elle n'oublia pas, en lui offrant les dons et les présens de la part du czar, de remercier en son nom des ingénieurs et des artilleurs habiles qu'il en avoit obtenus pour le siége d'Asoph. Le séjour de Pierre chez l'électeur fut on ne peut plus agréable; l'anniversaire de sa naissance y fut célébré même par la cour; et quand l'ambassade repartit pour la Hollande, l'yacht et deux vaisseaux le conduisirent à Pillau, au bruit de toute l'artillerie de la forteresse de Frédéricksbourg.

Pierre, après avoir joui du plaisir de voguer sur le Hast, quitta Pillau, ne fit que traverser les villes maritimes, et même Hambourg, où il ne séjourna pas, malgré le bon accueil qu'il y reçut, tant il brûloit d'arriver en Hollande. Il y devança ses ambassadeurs. Nous passerons sous silence ce trait d'emportement et d'ivresse qui attriste dans un grand homme. Que d'autres le peignent tirant son épée contre le Fort son ami, nous aimons mieux le suivre dans le cours de ses observations et de ses études utiles.

Séparé de son ambassade qu'il quitte à Emerick, frontière de la Gueldre, il vole à Amsterdam, où il examine l'intelligente activité des négocians qui la peuplent; et sous l'extérieur d'un simple matelot, fuit pour ainsi dire jusqu'à Sardam, où il aborde dans une barque qu'il loue. En acheter une propre à de petits voyages, la faire manœuvrer, lui donner un mât brisé de son invention, voilà ce qu'il fit d'abord; mais bientôt, sous

l'habit de charpentier, il apprend aux chantiers de Sardam, qu'il immortalise, la construction des vaisseaux, et de ses mains il concourt à en fabriquer un qu'il envoya depuis voguer vers Archangel.

Pierre, satisfait de ce rude, mais intéressant apprentissage, se rendit à la Haye, où, confondu dans la suite de ses ambassadeurs, il fut témoin de la réception distinguée qu'ils reçurent, et qui fut d'autant plus brillante, que les plénipotentiaires des puissances de l'Europe, assemblés à Riswick pour y traiter de la paix, y étoient présens en grande partie; heureuse circonstance, qui lui permit d'étudier la politique, les intérêts et les mœurs de plusieurs nations!

Le royal charpentier de Sardam avoit appris dans son chantier l'élection d'Auguste au trône de Pologne, et l'armée russe avoit reçu l'ordre de se tenir prête à soutenir les intérêts du prince élu contre son rival le prince de Conti; à la Haye, il apprend que la victoire a couronné ses troupes près d'Asoph, et que ses vaisseaux se sont emparés de quelques galères et saïques ennemies; double motif à ses yeux pour se procurer quelques hommes habiles qui en forment d'autres dans ses états. François réfugiés, Allemands, Suisses, il s'en attache de toute espèce; et après avoir fait ces acquisitions précieuses, muni des connoissances qu'il avoit pu acquérir des meilleurs maîtres en anatomie, en chirurgie, en physique expérimentale et en géographie; après avoir recueilli toutes celles qui ne peuvent se prendre que dans les fabriques et les ateliers, où il ne dédaignoit point de les aller puiser lui-même, il passa en Angleterre sur l'yacht du roi, avec qui, déjà plusieurs fois, il avoit conféré comme stathouder.

Qu'il est intéressant de voir le chef d'un grand empire s'occuper moins des honneurs qui lui sont rendus dans les magnifiques réceptions faites à ses ambassadeurs, que de se procurer

les hommes et les choses utiles ! De ces dernières il prend des modèles et s'instruit de leur fabrication ; les autres, il les attire et se les attache. Fait-on exécuter, par égard pour lui, le simulacre d'un combat naval, il en admire, il en retient toutes les manœuvres; et, dans son enthousiasme, il s'écrie qu'un amiral est plus heureux qu'un czar.

Sa sortie d'Angleterre devient une conquête pour la Russie ; Pierre amène avec lui les artistes et les ouvriers les plus distingués. Il se voit suivi de l'ingénieur Peri et de l'Ecossois Fergusson, qui bientôt introduit en Russie les chiffres arabes, les calculs arithmétiques, et fait oublier, parmi la classe instruite, les boules enfilées dont le premier stogonoft avoit apporté la méthode. Faut-il que Pierre ait aussi importé d'Angleterre à Moskou l'usage du tabac, inconnu jusqu'à ce moment chez les Russes, qu'il leur coûta tant d'adopter, et dont ils ont fait depuis le plus dégoûtant abus !

D'Angleterre, Pierre et son ambassade revinrent en Hollande et passèrent en Allemagne, où ils eurent une audience solennelle et magnifique de Léopold, qui, dans des conférences particulières avec le czar, lui donna, comme il en reçut, des témoignages d'estime, s'assura de ses secours contre les Turcs, et d'une promesse qui fut réciproque, de ne point faire la paix l'un sans l'autre.

Au moment où Pierre étoit parti de Moskou, il avoit envoyé le général Schérémétoff en Italie, avec quelques jeunes seigneurs russes, pour y puiser l'amour et la connoissance des beaux-arts; le général parut tirer presque seul de ce voyage des avantages réels : ses compagnons craignoient de perdre quelque chose de leur orgueilleuse et héréditaire ignorance. Schérémétoff honoré à Venise, décoré de la grande croix de l'ordre de Malte, rapportoit de Rome, entr'autres présens du pape, plusieurs bas-reliefs antiques très-beaux et très-bien conservés.

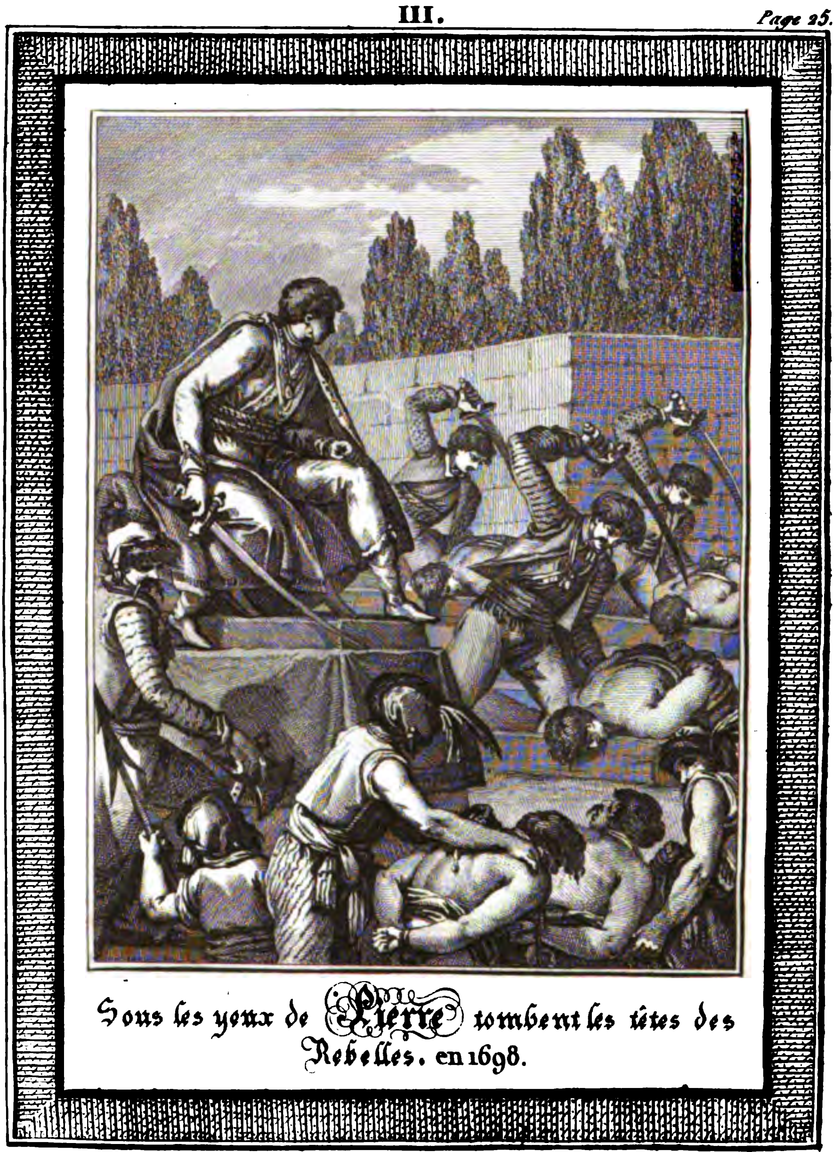
Pierre se promettoit d'aller visiter cette belle contrée, quand il s'en vit empêché par les nouvelles fâcheuses qu'il reçut de Moskou. La nouvelle de tant d'étrangers attirés par le czar pour éclairer la Russie, avoit servi de base à des bruits calomnieux. Le prince, disoit-on, ne veut introduire que des innovations criminelles; il veut renverser la religion, abolir les lois anciennes et les antiques usages, disoient les prêtres. On persuada aux strelitz que c'en étoit fait de leur corps et de leurs priviléges, qu'ils ne pouvoient rien attendre d'un prince qui leur avoit refusé sa confiance à son départ. Les partisans de Sophie espèrent et pour elle et pour eux, si l'on peut renverser Pierre du trône. Un complot se forme; c'est un orage grossi de toutes les passions, et les strelitz se chargent d'être les messagers du tonnerre. Leurs mains sont armées de la foudre; ils se débarrassent de leurs chefs qu'ils déposent, s'en nomment de nouveaux; et sous ces hommes dignes de leur choix et de leurs desseins, ils s'avancent vers Moskou. Romodanovski qui les commandoit et n'avoit pu les contenir, a le temps de prévenir Schein et Gordon; aussitôt ces généraux prennent des mesures; la famille du czar se met à l'abri des événemens au monastère de la Trinité; et marchant à la tête de deux mille hommes d'infanterie et de six de cavalerie, Schein et Gordon s'avancent au-devant des rebelles; ils les rencontrent à onze lieues seulement de la capitale. Avant de tenter de les vaincre, Gordon se flatte de pouvoir les ramener à leur devoir; espoir vain! ses exhortations sont inutiles. Peut-être le canon va-t-il leur en imposer; mais il voudroit ménager leur sang, et le canon, chargé seulement à poudre, ne fait entendre que des sons majestueux. Miracle! crient les popes en ne voyant tomber aucune victime, et le fanatisme ajoute à leur audace. Il fallut donc les combattre : le général ordonne l'attaque; le canon qui les avoit épargnés répand la mort dans

leurs rangs, et quatre mille hommes des leurs hors de combat; les déterminent à se rendre ou à fuir.

Gordon devoit un premier exemple; il le donna, et cette troupe révoltée fut décimée. Les chefs furent mis en prison pour découvrir, s'il étoit possible, la source de la conspiration; et cette victoire, due aux régimens que Pierre avoit formés, rétablit la tranquillité, que consolida la présence du czar, dont on n'attendoit pas si tôt le retour.

Il est des circonstances où l'extrême sévérité devient nécessaire de la part des gouvernans; telle étoit celle où se trouvoit Pierre : déjà plusieurs fois sa vie avoit été menacée, et toujours les mêmes troupes avoient été les instrumens des conspirations tramées contre ses jours. Dans les vengeances publiques des crimes d'état, souvent on peut paroître barbare, lorsqu'on ne suit, pour ainsi dire, que des usages du pays; et quand le czar va ordonner des questions, présider à des supplices, et punir lui-même des coupables, il ne doit pas être jugé d'après les idées des peuples civilisés; et les exécutions horribles des nobles sous le czar Ivan Basile doivent faire paroître moins odieuses celles dont nous allons rendre témoins nos lecteurs.

« Pierre en rentrant trouve les rebelles dans les fers. Il de-
» voit désirer connoître les véritables moteurs de ces trames
» scélérates, et lui-même il se chargea d'examiner les coupables;
» il ne se confie pas à ses boïards, et, au milieu des tortures
» qu'il fait suspendre ou doubler, il tâche de vaincre leur si-
» lence : le knout a ses raffinemens de tourmens ; la vie prête
» à s'échapper est conservée aux coupables pour la leur faire
» perdre de nouveau ; enfin, après six semaines d'un examen
» si rigoureux, l'arrêt de mort est prononcé contre tous les re-
» belles, et Pierre par lui-même fit usage du droit de glaive
» qu'ont les souverains. Les premiers jours il fit tomber onze
» des plus coupables têtes. Parmi les rebelles, tous ceux qui



Sous les yeux de Pierre tombent les têtes des Rebelles. en 1698.

» tenoient à l'ordre de la noblesse furent frappés par des no-
» bles. Le nombre étoit trop grand pour qu'ils passassent tour-
» à-tour sur un même billot; des poutres en tenoient lieu, et
» des rangées de têtes tomboient à-la-fois sous les yeux de
» Pierre, qui, assis sur un siége élevé, fixoit ce spectacle d'un
» œil sec; et c'est ainsi que furent punis les coupables les plus
» distingués; les autres furent pendus aux portes ou le long
» des murs de la ville. On en attacha deux cents à des potences
» placées sous la fenêtre de Sophie, et l'un d'eux tenoit dans
» ses mains une requête qu'ils avoient eu le dessein de lui pré-
» senter. Quelques-uns échappèrent, par indulgence, à la peine
» capitale, et furent ignominieusement bannis; on croit aussi
» qu'il en périt dans les prisons. Des femmes au service de So-
» phie et de Marpha, sa sœur, furent, dit-on, enterrées vives ou
» noyées, et l'état de grossesse où l'une des deux se trouvoit,
» ne put faire retarder ni ses tortures ni sa mort. Sophie ne
» périt point; mais sévèrement gardée dans son monastère,
» elle finit par s'en faire religieuse, et ne survécut pas long-
» temps à ses voeux dictés par une politique conservatrice. La
» czarine Eudoxe fut elle-même reléguée dans un monastère
» et contrainte à y prendre l'habit de religion; ce qui fit pen-
» ser à quelques écrivains qu'elle avoit trempé dans la cons-
» piration, quoique la haine du czar, excitée par une jalousie
» importune et par la hardiesse avec laquelle elle blâmoit ses
» innovations, aient suffi pour dicter au prince cette mesure.
» Enfin le corps entier des strelitz, dont quatre régimens s'é-
» toient seuls rendus coupables, fut supprimé et remplacé
» par des levées plus nombreuses que les soldats qu'il avoit im-
» molés ».

Des voyages inconsidérément entrepris, l'affectation de ne s'entourer que d'étrangers, ne furent pas les seules fautes que commit Pierre. Sentant la nécessité de tenir le clergé trop

puissant dans de plus strictes bornes, il ne prit pas la route qu'eût dû lui dicter la prudence. Il travestit, par des mascarades indécemment imitatrices, les visites pieuses que faisoit le clergé aux environs de Noël et qui étoient consacrées par l'usage. La superstition dès-lors, loin de s'éteindre, se rallumoit davantage et se révoltoit.

Il voulut introduire aussi les habits des peuples dont il chérissoit les arts et aimoit les mœurs; et toujours pressé de jouir de l'effet de ses volontés, il ne laissa point l'exemple opérer graduellement cette nouveauté, comme lorsque Fœdor avoit introduit l'habit polonois à sa cour; mais bravant les usages, foulant aux pieds les égards, il ordonna de quitter l'habit long et la barbe, imposa des amendes aux Russes trop lents à obéir, fit payer un droit à quelques-uns d'eux qui s'étoient fait un article de religion de conserver un ornement qu'ils tenoient de la nature; et par des ruses insultantes pour ceux qui en étoient l'objet, il faisoit tomber la barbe des uns et rogner les habits des autres sur des espèces de patrons qu'il avoit fait suspendre aux portes des villes.

Rompre les chaînes trop lourdes qui captivoient les femmes, les délivrer de l'obligation cruelle de prendre des époux qu'elles n'avoient jamais vus, et d'après le choix forcé de leurs parens, c'étoit un bien sans doute; mais les faire sortir de leur retraite, les appeler dans les assemblées consacrées aux plaisirs et au milieu des hommes, c'étoit compléter le bouleversement des usages, qui trop souvent emporte celui des lois, et corrompre au lieu de civiliser.

Un autre moyen de corruption, que chez bien des peuples on ne regarde que comme des récompenses, ou même comme une base d'émulation, les ordres et les décorations extérieures ne furent pas oubliés par le czar, et l'ordre de Saint-André fut créé. Enfin il changea l'époque du commencement de

l'année, et ordonna que le premier janvier seroit le premier jour du siècle qui alloit commencer. Le premier de septembre étoit le premier jour de l'année russe avant cette époque.

Narva prise d'assaut. Pierre Ier. a l'hôtel-de-ville. (en 1704.)

Avec le dix-septième siècle avoit fini le général le Fort, que sa bonne fortune et celle de la Russie avoient conduit à Moskou. Âme des conseils de Pierre, dont il étoit le ministre, il en obtint tous les regrets, et ses funérailles furent dignes du prince qui les ordonna, de l'homme qui en étoit l'objet, et apprirent à la nation combien grande étoit la perte qu'elle venoit de faire. Golovin lui succéda dans sa qualité d'amiral.

Depuis long-temps Pierre méditoit contre la Suède de grands desseins; le désir d'affoiblir sa puissance et de se venger de sa réception de Riga, agitoit son cœur; mais il n'existoit entre la Porte ottomane et la Russie qu'une trève de deux années, terme trop court pour seconder ses vues, et bientôt une paix de trente années, qui lui conservoit la place et le fort d'Asoph, fut conclue avec cette puissance.

La Suède, fière de la gloire dont Gustave Adolphe l'avoit environnée, n'avoit pour la gouverner qu'un prince jeune encore, dont on ne soupçonnoit pas les destinées. Le Danemarck et la Pologne venoient de l'attaquer, et cette dernière puissance, sous le prétexte de protéger la Livonie dont la Suède avoit violé tous les priviléges, malgré les efforts du généreux Patkul qu'elle avoit condamné à mort, avoit conservé ses troupes et recherché l'alliance de la Russie, que lui avoit assuré le traité conclu à Préobragenskoe. Auguste, roi de Pologne, commença les hostilités, et Pierre ne tarda pas à demander à Charles XII satisfaction des affronts reçus à Riga, et le redres-

sément de plusieurs autres griefs : le refus donna le signal de la guerre.

Elle sera cruelle ! elle coûtera du sang ; plus d'un politique blâmera Pierre de l'avoir commencée avant que les troupes fussent capables de soutenir le choc des soldats suédois, la terreur du Nord ; d'autres l'excuseront, d'après les grandes vues de l'humiliation nécessaire d'une nation qu'il falloit vaincre ou redouter à jamais.

L'infructueuse tentative du premier siége de Narva ; la retraite d'Auguste de devant Riga, qu'il n'eut que le temps de rançonner ; le roi de Danemarck éloigné pour le moment de la guerre par le traité de Travental, trop heureux pour lui ; le désarmement d'une partie de l'armée russe par les généraux suédois, par une infraction au traité consenti sous les yeux de leur souverain, au moment même où les régimens des gardes, commandés par Golovin, arrêtoient leur succès, justifieront sans doute les premiers. Mais que n'auront pas à citer les autres pour appuyer leur opinion ? Ils pourront montrer le czar vaincu et non abattu, formant ses troupes aux combats par les combats eux-mêmes, sachant calmer l'étonnement de ses peuples par l'adresse avec laquelle cette fois il sait tirer parti de leur superstition, et en rejetant sur le défaut de protection de Saint-Nicolas, révéré dans l'empire, et qu'il fait invoquer dans tous les temples, le peu de succès de ses troupes. Ils opposeront à ces défaites, dues plus à l'inexpérience des soldats qu'au manque de valeur, la première victoire de Dorpat, remportée par Schérémétoff sur Schlipenbach, général de Charles XII, et qui valut au vainqueur le rang de feld-maréchal et la décoration de l'ordre de Saint-André. Ils pourront peindre Pierre s'occupant à-la-fois d'améliorer l'administration civile et le sort de ses sujets, et de préparer à ses soldats de nouveaux triomphes. Ainsi l'on verra ce prince étonnant, obligé jusqu'alors de tirer ses

laines et ses draps pour l'habillement de ses troupes, de l'Angleterre, faire venir des troupeaux nombreux de la Saxe et de la Silésie, avec des bergers pour les conduire et tenter de les y naturaliser; confier à des savans métallurgistes la recherche des mines du pays, et faire extraire, pour en former les ustensiles nécessaires aux plus fréquens usages, le fer et le cuivre, que l'on alloit acheter aux étrangers; suspendre l'influence du clergé sur le peuple, en ajournant la nomination d'un successeur au patriarche Adrien, en chargeant des fonctions patriarchales le métropolite de Rézan, à qui il défend de s'immiscer dans les affaires temporelles, et en punissant quelques auteurs de libelles qui le représentoient sous le nom d'antechrist pour avoir osé prendre cette mesure; enfin remplacer par l'usage des noms de famille, celui des noms de baptême qui, dans les actes publics où seuls ils étoient admis, causoient la plus dangereuse confusion.

Eh! que n'auroient pas encore à célébrer les vengeurs de la réputation de Pierre, quand ils le suivront dans ses nouveaux exploits? En effet, tandis que Charles XII s'occupe de combattre Auguste, les troupes de Pierre s'aguerrissent contre les siennes, sa marine naissante rivalise avec celle de la Suède, et compte sur elle des avantages; Schérémétoff recommence le cours de ses victoires : il bat et repousse une seconde fois Schlipenbach, enlève la ville de Marienbourg, où fut faite captive la jeune Catherine, bien éloignée, sans doute, de croire qu'elle régneroit un jour sur ses vainqueurs.

Notembourg, qui rendoit les Suédois maîtres du cours de la Neva, paroît nécessaire au czar; une flotte lui devient indispensable pour l'attaquer avec succès, et sur les bords de l'Olontsa, plus de cent bâtimens, créés comme par le seul effort de sa volonté, vont forcer les vaisseaux suédois à se retirer dans le golfe de Finlande, facilitent ainsi l'attaque de Sché-

rémétoff, qui fait le siége de cette ville intéressante, en contraint la garnison à capituler, répare ses remparts qu'il avoit endommagés, lui donne le nom de Schluffelbourg, ou clef du pays, et va recueillir les honneurs de cette conquête dans un triomphe où il paroît suivi des prisonniers qu'il a faits, environné des enseignes qu'il a prises, et accompagné des canons enlevés aux Suédois.

Cette victoire de Schérémétoff devient comme le gage de celles qui vont la suivre. Tandis que Pierre, par les noces burlesques de son bouffon, où les vieilles coutumes seules rendoient plus sensibles les agrémens des nouvelles qu'il avoit introduites; tandis que, pour détruire le domaine de l'ignorance dans son pays, il établissoit des écoles de mathématiques et d'astrononnie; et que, pour détruire la paresse et la mendicité, il leur ouvroit des hôpitaux spacieux et leur offroit des travaux utiles, il méditoit de nouveaux coups à porter à la Suède, et de nouveaux succès; il se préparoit à dominer l'embouchure de la Neva, du haut de laquelle il étoit maître, et le siége de Nientchantz est ordonné : Schérémétoff le conduit, et en cinq jours elle est entre ses mains. Une ruse séduit une escadre ennemie qui croyoit aborder chez les siens, et dont un combat intrépide, où Pierre et Menzicoff se distinguent, assure la possession.

Quelle époque dans l'histoire de Russie! La prise de Nientchantz donne à Pierre un port dans la Baltique, et l'idée de la construction de Saint-Pétersbourg, dont le czar devient fondateur. Pierre, qui vouloit acquérir les grades militaires et non les prendre, reçoit de ses généraux assemblés le cordon de Saint-André, que lui remet Golovin; Menzicoff obtient avec lui la même récompense; Menzicoff, qui de simple garçon pâtissier, accueilli par le Fort, présenté au czar, utilement employé par lui, marchoit alors, pour ainsi dire, comme

son égal dans le même ordre de chevalerie, devoit bientôt être revêtu par un empereur de la qualité de prince, et étoit destiné à donner par la suite, dans sa fille, une épouse à l'un des czars.

Dans la construction de Pétersbourg, l'art vainquit la nature. Pierre eut à regretter la mort de bien des ouvriers; mais, par sa présence, il sut ranimer le courage des autres, accélérer les travaux et dompter toutes les résistances.

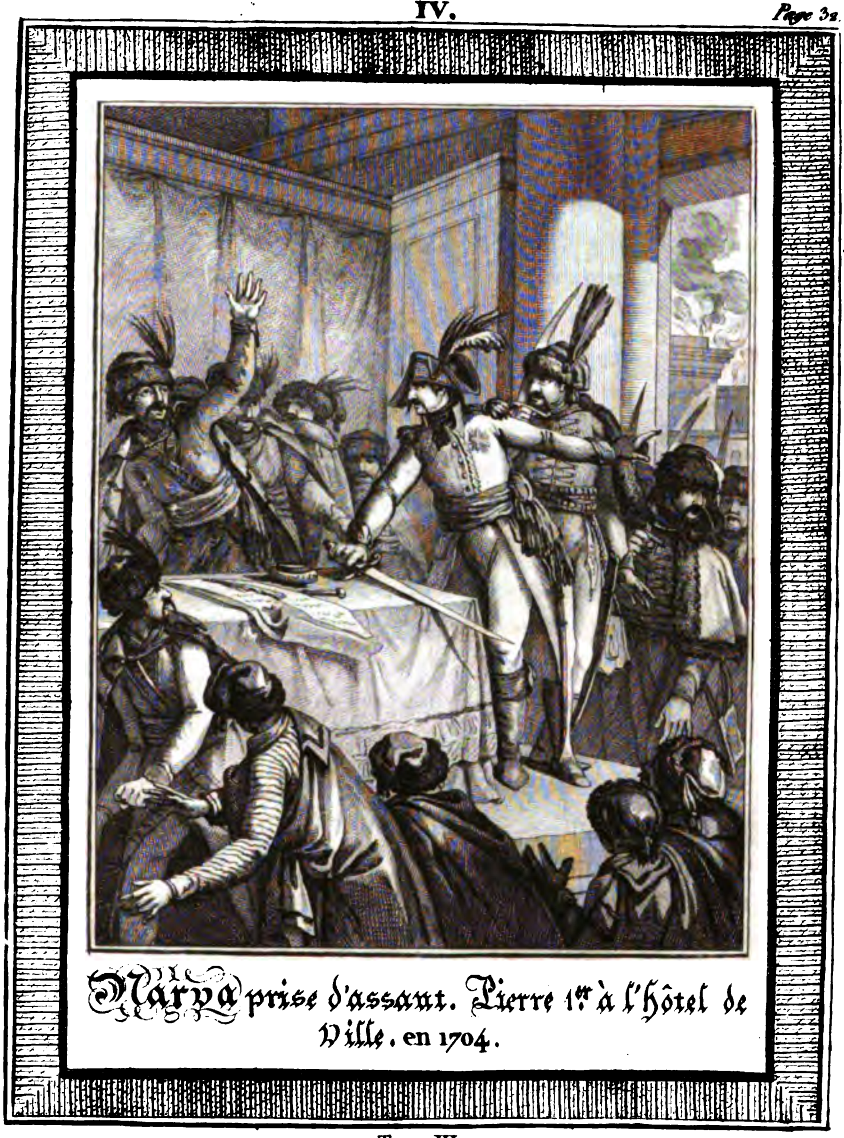
Ce grand homme s'arrêteroit-il à construire la ville qui doit porter son nom? ses desseins ne seroient pas remplis. Narva doit être une des conquêtes de la Russie, et elle ne sera retardée que le temps nécessaire pour l'attaquer. En vain le général Horn fait-il des sorties vigoureuses, il est repoussé par Schérémétoff, qui venoit de prendre d'Iama. Pierre lui-même va battre, dans la Carélie, le général Kraniort, qui menaçoit Pétersbourg, et que bientôt il garantit par le fort de Cronslot, où périssent deux ans après plus de cinq cents Suédois. Des subsides et des troupes sont envoyés au roi de Pologne. La Porte s'inquiète des forces accrues de la Russie, et son ambassadeur n'en reçoit que des réponses qui sont loin de déceler la crainte. Schérémétoff s'empare de toute une escadre suédoise sortie de Dorpat; aucun des vaisseaux ne lui échappe, et le seul qu'il n'acquiert pas saute en l'air. Enfin Narva est bloquée. Une ruse assez adroite, dont Pierre est l'auteur et l'instrument, réussit à souhait: trompées par un combat simulé sous ses murs, quelques compagnies de cavalerie sortent de la place et sont faites prisonnières. On n'attendoit que de l'artillerie pour faire le siége. « Pendant cet » intervalle, Dorpat est enlevé sous les yeux mêmes de Pierre » qui s'y étoit transporté. Il revient à Narva au moment où » l'artillerie arrive. Les bombes s'élancent, le canon tonne, » ils font leurs ravages; les sommations les suivent, elles sont

» répondues par des insultes. L'assaut est commandé, et les » Russes sont dans la ville. Le carnage devoit être la suite » d'une semblable résistance : Pierre s'arrête; deux soldats » méconnoissent ses ordres, il les perce de son épée; puis » montant à l'hôtel-de-ville, et posant cette épée sur la table : » *Elle n'est pas teinte*, dit-il aux magistrats qui s'y étoient » réfugiés; *elle n'est pas teinte du sang des habitans, mais* » *de celui de mes soldats, que j'ai percés pour vous sauver* » *la vie* ».

La prise d'Ivan-Gorod succéda de près à celle de Narva, dont elle n'est séparée que par la rivière, et le commandant en fit ouvrir les portes aux vainqueurs.

Ainsi se termina cette glorieuse campagne, qui fut honorée d'une entrée triomphale à Moskou, et qui ajouta au patrimoine du czar, par lequel il dominoit sur une portion des rivages de la mer Caspienne, sur le Ladoga, sur le lac Peipous et sur le golfe de Finlande.

Cependant la république de Pologne étoit en proie aux divisions intérieures. Quelque puissantes que fussent les armes de Charles XII, quelque imposans que fussent ses succès, et quelque forte que fût l'influence de sa présence en Lithuanie, Auguste avoit un parti qui le soutenoit encore, et dans son malheur, toujours secondé par Pierre, il eut à se louer de sa persévérance; mais son existence royale ne fut presque plus qu'une chimère, et l'exercice de ses droits n'en devint que l'ombre. Trahi par le primat, et contre cette trahison soutenue par la noblesse, des diètes se tinrent en différens endroits. Celle de Varsovie le déclara déchu de la dignité royale, que Charles vouloit que l'on donnât à Sobieski. Un conseil tenu par Auguste à Cracovie, cassa les conclusions de l'assemblée rivale; les Saxons enlevèrent et conduisirent à Leipsick le protégé de Charles; l'armée de la couronne se déclara pour



Narva prise d'assaut. Pierre 1.er à l'Hôtel de Ville. en 1704.

Auguste ; et, sans doute, il se fût maintenu sur le trône, sans les armes et l'opiniâtreté du monarque suédois, dont les troupes renversoient et saccageoient tout ce qui leur opposoit quelque résistance. Enfin le trône fut déclaré vacant ; on fit l'élection d'un nouveau roi, et malgré les réclamations du malheureux Auguste et les efforts de ses partisans, malgré le peu d'accord qui régnoit entre Charles et la diète, la peur d'une armée menaçante réunit les esprits, et Stanislas Leczinski fut proclamé roi. Toute la république de Pologne n'avoit point abandonné l'électeur de Saxe, la majeure partie lui étoit restée fidelle ; le czar renouvela ses traités, et des secours d'hommes et d'argent lui furent assurés ; moyen ingénieux de ralentir les élans guerriers de Charles, et d'arriver au but qu'il se proposoit, qui étoit de pénétrer au centre de la Livonie.

Ce plan exigeoit encore une précaution ; l'évacuation de la Courlande par les Suédois lui étoit nécessaire, il la tenta ; mais Schérémétoff, dépourvu d'artillerie et trop pressé d'attaquer Levenhaupt qui les commandoit, après un premier succès, fut repoussé avec une perte considérable. Un échec n'arrête point un héros, il l'enflamme ; Pierre l'apprend, arrive avec des renforts ; force Levenhaupt à quitter la Courlande et à se replier sous Riga, et en quinze jours de siége il emporte Mittau.

Un trait de Pierre mérite d'être conservé. Les tombeaux de la principale église avoient été violés ; le czar, profondément indigné, fait constater, par les Suédois, le sacrilége commis, et ne veut pas que l'infamie en retombe sur ses troupes ; tant étoit profonde dans le cœur des Russes la religion des tombeaux !

PIERRE, APRÈS LA BATAILLE DE POLTAVA, DÎNE DANS SON CAMP AVEC LES GÉNÉRAUX SUÉDOIS. (en 1709.)

PIERRE ne jouit pas long-temps de la joie que ses conquêtes venoient de lui procurer. Si les nouveautés introduites à Moskou dans les vêtemens et les usages s'étoient bornées à y exciter les murmures du peuple et l'amertume de quelques libellistes faciles à punir, il n'en fut pas de même à Astrakan. Les habitans n'y trouvoient pas toutes les facilités nécessaires pour s'y procurer des habits conformes à la mode impérieusement prescrite, leur fortune bornée souffroit de ce surcroît de dépenses, et une rigueur outrée de la part du gouverneur ajoutoit à leur mécontentement. Dans ces circonstances, le jeune fils d'un des strelitz si cruellement suppliciés à Moskou quelques années avant, retiré dans cette ville, et prosélyte de ces Razkolniks, qui regardent les innovations dans les usages, et l'abandon des antiques vêtemens du pays comme une apostasie religieuse, avoit cru le moment favorable de venger la mort de son père, et avoit soufflé dans tous les cœurs la haine qu'il portoit au souverain qu'il en regardoit comme le bourreau. Il avoit exaspéré les esprits, et le bruit répandu avec adresse que l'on ne permettroit plus aux habitans de se marier, que leurs filles seroient données à ces étrangers dont on prenoit les costumes et les mœurs, avoit achevé son ouvrage. Tous les cœurs, portés à la révolte, avoient déjà, par des mariages précoces et multipliés, cru arracher à ces étrangers haïs toutes leurs filles, et le vin des noces avoit exalté leur fureur. Déjà même des officiers de différens grades avoient été immolés à leurs ressentimens, le gouverneur avoit payé de sa tête toutes ses rigueurs, et les Kosaques du Don, du Térek, de l'Iaïk, avoient reçus d'eux des députés pour s'unir à leur révolte;

enfin mourir pour la religion et les usages de leurs pères, étoit le cri de tous.

Le caractère de cette révolte étoit trop grand pour que Pierre n'y fît point d'attention. Schérémétoff est chargé de réduire ces rebelles, dont la résistance ne méritoit pas le développement des forces du général. Plus de trois cents des coupables furent arrêtés et conduits à Moskou; ils y furent suppliciés. Pierre ne connoissoit point le plaisir de pardonner.

Les événemens de la Pologne et les actions de Charles XII tiennent trop à l'histoire de Pierre Ier. pour que nous les passions sous silence; d'ailleurs, Pierre soutenoit toujours le malheureux Auguste, contre qui Charles sembloit vouloir épuiser toutes ses fureurs, et à qui, par toute espèce de moyens, il cherchoit à enlever l'espérance de retourner au trône. Déjà le bruit trompeur d'une victoire signalée sur les Russes et les Saxons avoit fait abandonner la cause de ce prince par les confédérés de Sendomir, et Stanislas avoit été couronné paisiblement à Varsovie. Le nouveau roi distribuoit des dignités; le roi déchu des ordres, et il décoroit de celui de l'aigle blanc des ministres, des généraux russes, et quelques Polonois fidèles; illusion du pouvoir qui le flattoit encore! Consolé, autant qu'on peut l'être quand on perd un trône, par un souverain qui veut bien protéger encore, Auguste reçoit des mains de Pierre, à Tikatin, les enseignes que Menzikoff venoit d'enlever à Stanislas, entre à Grodno et reçoit le commandement de l'armée. Ce ne fut pas pour long-temps; instruit de l'approche de Charles, qui venoit faire le blocus de cette ville, il se retire en Saxe avec quatre régimens de dragons russes.

La position de Grodno devenoit inquiétante; Pierre ne la connoît pas plutôt, qu'il envoie à celles de ses troupes qui y étoient restées, l'ordre de se replier sur les frontières; et

quoique ces ordres ne leur parviennent point, elles rentrent cependant en Russie.

Mais il n'en fut pas de même de celles que Schulembourg commandoit en Saxe. Sur un ordre d'Auguste, elles se rendoient dans la grande Pologne pour y combattre une armée de Charles, quand Reinschild, marchant à leur rencontre, en fit une horrible boucherie; les prisonniers eux-mêmes furent immolés de sang-froid trois jours après la bataille : et si quelques-uns ne furent pas sacrifiés, par un raffinement de barbarie ils furent mutilés et jetés dans les fers.

Les revers ne cessoient d'accabler Auguste; il se retira dans ses états héréditaires, et y est poursuivi par Charles. En vain l'empereur, la France, l'Angleterre, le Danemarck, la Prusse et la Bavière invitent-ils le roi de Suède à épargner la Saxe; pour réponse, ces puissances apprennent qu'il s'est avancé jusqu'au centre de l'électorat, faisant contribuer ses habitans de toutes manières.

Auguste découragé demanda bientôt la paix, et en obtint une honteuse, par laquelle il renonçoit à l'alliance avec la Russie, et livroit le respectable Patkul, que Charles eut la bassesse de faire punir du supplice des scélérats, et qui dégrada l'un de ses officiers, pour lui avoir, en décapitant ce brave défenseur de la liberté, ravi le plaisir d'entendre assez long-temps ses soupirs douloureux.

Pierre ignoroit la lâcheté d'Auguste, et, par ses ordres, Menzicoff lui portoit des secours; lui-même il partit pour se rendre au siége de Vybourg qu'il ordonna, et que, faute d'artillerie, les Russes furent obligés de lever, sans avoir obtenu d'autres avantages que d'enlever, avec de petites barques et très-peu d'hommes, la chaloupe suédoise amirale et plusieurs vaisseaux marchands qu'elle protégeoit.

Plus heureux auprès de Kalisch, Menzicoff, à la tête des

Russes, battit complétement les Suédois; et le perfide Auguste, qui laissoit ignorer son avilissant traité avec Charles, fut obligé de partager la victoire, dont il demanda pardon au roi vaincu, près de qui il se rendit à Léipsick, et qui l'admit publiquement à sa table, où il le fit asseoir près de Stanislas, qui siégeoit sur son trône.

La trahison d'Auguste débarrassoit Pierre des engagemens contractés avec lui; mais il étoit de l'intérêt du czar de protéger encore les Polonois, et de garantir ses propres frontières, que Charles sembloit menacer. En effet, ce prince ne cacha pas long-temps ses desseins, et Besseval, envoyé de France en Saxe, lui ayant parlé de rapprochement et de paix avec le czar, n'en obtint d'autre réponse, sinon que ce seroit à Moskou qu'il en traiteroit; ce qui fit dire par Pierre : « Mon frère » Charles veut faire l'Alexandre, mais il ne trouvera pas en » moi un Darius ».

Charles cependant affectoit de distribuer d'avance les dignités de la Russie, les partageoit entre ses ministres, et assignoit au genéral Spar le gouvernement de Moskou. Son pouvoir, qui faisoit trembler le Nord et donnoit au Midi des inquiétudes, lui en imposoit à lui-même; et forçant l'empereur Joseph à rappeler les officiers allemands qui servoient en Russie, et à lui livrer les Russes réfugiés dans son empire, mais qui heureusement lui échappèrent, il croyoit n'avoir qu'à se présenter et à soumettre Pierre et ses troupes.

Le czar connoissoit l'intrépide audace de Charles, et ne lui cédoit pas en valeur; il active les travaux de Pétersbourg, et après avoir pris quelques mesures à Moskou, il se met en route pour la Pologne. Tous ses postes sont visités par lui, et déjà ce prince infatigable est à Grodno, et y laisse deux mille hommes pour défendre le pont contre l'ennemi, qu'il sait avoir, à l'aide des glaces, franchi la Vistule et s'avancer vers

la Lithuanie. Mais, ô vicissitude des armes! Charles arrive, se montre; les Russes croient qu'il amène une armée nombreuse et fuient; les troupes suédoises entrent dans la ville; l'arrière-garde russe survient, les attaque, les renverse et les immole presque en entier, et à son tour est repoussée par l'armée ennemie, qui lui oppose une masse nouvelle et fraîche.

Une tactique cruelle pour les pays théâtres de la guerre, mais la seule peut-être que pût employer Pierre, fut mise en usage; il donna l'ordre à ses troupes de rétrograder, mais de tout détruire sur leur passage, ne laissant ainsi à l'armée suédoise que des courses pénibles à entreprendre, et la disette des plus affreux déserts.

Encouragé par une espèce de révolte des Kosaques du Don, qui venoient d'assassiner le prince Dolgoroukof au moment où il réclamoit d'eux, au nom de leur souverain, les Russes fugitifs qu'ils recevoient, se reposant en outre sur l'hetman Mazeppa, qui, comblé des dons de Pierre, souilloit sa vieillesse par une infâme trahison, et promettoit de livrer l'Ukraine à la Pologne, pourvu qu'on lui laissât posséder en souverain la Severie, Charles s'avançoit toujours, mais toujours aussi rencontroit les magasins brûlés, les fourrages consumés, les ponts rompus; les routes difficiles, par les inconvéniens d'une saison avancée, ne lui présentoient que des difficultés à vaincre, et bientôt il fut obligé d'attendre en Lithuanie une saison moins rigoureuse. Enfin il se met en marche; mais si l'on excepte quelques légers succès et la prise de quelques villes abandonnées par ruse, et reprises ensuite, tous les pas de Charles et de ses généraux sont marqués par des défaites. Près de Mohilof, sur les rives de la Bibitch, il est battu par Schérémétoff, Repnin et Menzicoff. Entre Dobro et la Napa, Rozen, envoyé par Charles, est vaincu par Golitzin, qui, pour prix de sa victoire, demande le pardon de Repnin son ennemi,

nouvellement tombé dans la disgrace de Pierre. Quelques partis de Kosaques et de Kalmouks arrêtent la marche de Charles, qui se portoit vers la Desna, et sans la générosité de deux généraux qui le défendent, il perdoit la vie; et dans l'Ingrie, près de Narva, la victoire couronne Apraxin. Levenhaupt s'avance-t-il pour seconder son roi, lui conduit-il des munitions et des renforts, Pierre, qui sent tout le prix d'une nouvelle victoire, s'avance pour le combattre, commande à ses soldats de tirer sur lui s'il venoit à fuir, fond sur son ennemi : la bataille est terrible, la lassitude la fait interrompre, la rage la fait reprendre; enfin trop heureux que le vent, la neige et la nuit mettent fin au combat, les Suédois se retirent, laissant plus de huit mille hommes sur la place : victoire glorieuse, qui fut, comme le disoit Pierre, la mère de celle de Poltava.

Charles vaincu de toutes parts, ne renonce pas à ses folles entreprises; il sacrifie ses sujets, peu lui importe; il croit atteindre au sommet de la gloire, et rien ne lui coûte; hélas! il couroit à sa perte. Que l'ambition des rois n'est-elle toujours punie de cette manière!

Il ne restoit plus d'espérance à Charles que dans les effets de la trahison de Mazeppa; mais ce traître, abandonné lui-même par les siens, ne peut lui conduire que quelques troupes à sa solde, et lui ménager la prise de Batourin; mais cette ville est emportée par Menzicoff, les complices de Mazeppa sont arrêtés, quelques-uns de ses confidens sont mis à mort, et lui-même apprend, par les traitemens faits à son effigie, quels étoient ceux qu'il a mérités.

Pierre, victorieux sur tous les points, offre cependant la paix à Charles, et se contente, pour conditions, de conserver l'Ingrie et Pétersbourg qu'il avoit fondée; mais cette offre est rejetée avec auteur, et bientôt il portera la peine de son refus.

En effet, s'il entre librement dans la forteresse de Gaditche, s'il se voit maître de Véprin, dont les défenseurs ne se rendent que parce qu'ils n'ont plus de poudre, il perd toutes ses ressources en Pologne, où les restes de son parti sont défaits par les Russes et les Polonois défenseurs d'Auguste. Il voit ses troupes tourmentées par la famine et par la rigueur du froid, qui semblent se liguer avec Pierre pour les détruire; les Kosaques, sur la perfidie desquels il se repose, restent fidèles à leur souverain. Enfin, lorsqu'il se dispose à pénétrer jusques dans Poltava, où il espère trouver des munitions de toute espèce, il essuie les sorties les plus meurtrières des assiégés; il est battu par les Russes, qui passent la rivière, l'attaquent de front, le forcent à se retirer jusqu'à Opoehna, et, sous ses yeux étonnés, font entrer dans la forteresse qu'il attaque, de nombreux secours; enfin il est blessé lui-même, et la victoire, dans la plus cruelle des batailles, affermit l'empire du czar qui commandoit en personne, et renverse toutes les espérances de Charles, qui cherche son salut dans la fuite.

La bataille de Poltava se donna le 27 juin 1709. Avant qu'elle commençât, Schlipenbach entièrement défait, et Rosen ne pouvant plus se soutenir dans ses retranchemens, avoient été obligés de se rendre. Pendant l'action qui ne dura que deux heures, tant elle fut vive, Charles se faisoit en vain porter dans les rangs pour exciter les troupes; le brancard sur lequel il étoit fut brisé d'un coup de canon : l'impétuosité des Russes les culbutoit, et leur artillerie nombreuse jeta parmi elles la terreur et la mort; mises en fuite et poursuivies, elles laissèrent plus de neuf mille morts sur la place. Pierre y développa le plus grand courage et le sang-froid des grands hommes. Un dieu sembloit veiller à sa destinée; son chapeau fut criblé de balles, la selle de son cheval en fut déchirée, et il ne reçut pas la moindre blessure.



Pierre, après la bataille de Poltava, dine dans son Camp avec les Généraux Suédois. en 1709.

« Pierre, après la bataille, dîna dans son camp; les géné-
» raux et les officiers suédois faits prisonniers y furent invités
» et mêlés avec les siens, ainsi que le premier ministre de
» Suède, Piper, et deux secrétaires d'état. Le feld-maréchal
» Reinschild reçut de la main du czar sa propre épée, et dans
» ce repas Pierre voulut boire à ses maîtres; il devoit, disoit-il,
» aux Suédois ses connoissances dans l'art militaire ».

Menzikoff, chargé de poursuivre l'armée vaincue, s'en acquitta en homme habile, et força Levenhaupt et les quatorze mille hommes qu'il conduisoit encore, à se rendre et à mettre bas les armes.

Pour prix de ces victoires, Pierre consentit à recevoir les grades de général-major et de contre-amiral, apprenant ainsi par son exemple, à ses sujets, que les dignités de tout genre ne devoient être que la récompense des services et des talens.

Pierre reçoit la visite de Louis XV. (en 1717.)

Les revers que les armes de Charles venoient d'éprouver sembloient devoir le déterminer à accepter la paix que du champ de bataille même Pierre lui fit proposer; mais ce prince orgueilleux, réfugié chez les Turcs, trouve insolentes et effrontées les propositions pacifiques du czar; et, dans sa retraite, réduit à ne pouvoir rien par lui-même, on le voit exciter ses hôtes et susciter par eux des guerres à son vainqueur, des succès de qui le bruit seul opère les plus grands changemens dans le Nord.

Stanislas annonce qu'il est prêt, au moindre désir de la république, à renoncer à la couronne. Auguste est invité à la reprendre; Pierre, qui oublie sa trahison, lui donne une armée commandée par Menzikoff pour appuyer ses titres, et conclut, au nom de la Russie contre la Suède, un quadruple traité d'alliance avec la Pologne, le Danemarck et la Prusse. Schéré-

métoff reçoit l'ordre de bloquer Riga; il passe ensuite à Pétersbourg, donne lui-même le dessin et les mesures d'un vaisseau de cinquante-quatre canons, le premier que l'on ait construit dans ce port, et revient à Moskou pour faire jouir les généraux et ses soldats des honneurs d'un triomphe solennel, qu'il se contente de partager avec eux au simple rang que ses services lui ont acquis.

Combien est plein le règne d'un grand homme! Les événemens se pressent et s'accumulent sous la plume de celui qui l'écrit.

Un acte de sévérité exercé à Londres contre un ambassadeur russe, à la demande de ses créanciers, devient la source des excuses les plus solennelles, et le ministre Vitwort, dans cette audience publique d'excuses, lui donne le premier le titre de *très-puissant empereur*.

Pierre demande, et la diète de Ratisbonne lui garantit la neutralité de toutes les provinces d'Allemagne, neutralité qui paralyse l'armée que Krassof commande en Poméranie contre Auguste.

Charles veut-il, malgré ce traité, faire agir ces troupes, quinze mille hommes se lèvent aussitôt à l'ordre des puissances garantes. En vain le roi de Suède s'agite; Pierre de tous côtés lui porte les coups les plus funestes. La capitale de la Carélie, Vybourg, est prise aussitôt qu'attaquée, et sa garnison est faite prisonnière par une infraction, il est vrai, à la foi donnée, mais par de trop justes représailles du manque de foi aux sermens faits par l'ennemi au premier siége de Narva.

Riga est assiégée, brûlée par le feu des Russes, et son commandant capitule. Dünamünd, Pernof, Kexholm, Arensbourg et Revel se rendent aussi, et la Livonie toute entière se trouve sous la domination russe.

Quelques instans de tranquillité sont utilement employés

par le czar; il unit les destins de la princesse Anne, sa nièce, fille de son frère Ivan, au duc de Courlande : il médite des lois et des travaux utiles à la prospérité de ses peuples, et il renouvelle avec Achmet III la paix de trente ans qu'il avoit conclue avec son prédécesseur; mais cette paix ne devoit pas être de longue durée.

Bientôt la guerre rallume ses torches; Charles les agitoit. Le traité qu'Achmet vient de renouveler est enfreint; les courriers de Pierre sont tous arrêtés et jetés dans des cachots; enfin la guerre est solennellement publiée à Constantinople, l'ambassadeur russe est mis au château des Sept-Tours. Ce n'est cependant qu'après avoir écrit lui-même au grand-seigneur, que Pierre prend les armes, et que, dans la principale église de Moskou, il invoque sur elles la protection de Dieu même, témoin de ses intentions pacifiques orgueilleusement rejetées par l'ennemi.

Prêt à marcher contre la Turquie, le czar nomme un conseil de régence ; et feignant, sous la direction du sénat, de laisser à son fils Alexis l'administration de l'état, il dispose lui-même les forces militaires, dirige sur la Moldavie dix régimens qui étoient en Pologne, fait partir de Livonie Schérémétoff avec son armée, et confie à Apraxin le commandement de terre et de mer à Asoph.

Pierre avoit un besoin de cœur à satisfaire encore avant de se livrer tout entier aux opérations de la guerre. Devenu libre par la mort au monde d'Eudoxie, qui avoit, dans sa disgrace, embrassé la vie religieuse, déjà depuis quatre ans il avoit secrètement épousé la jeune prisonnière amenée de Marienbourg par Menzikoff, et déjà deux princesses avoient été les fruits de cet hymen qu'il n'avoit pas cru devoir faire reconnoître encore. Sort cruel des princes, que les usages et les convenances privent souvent des choix qui les flatteroient davantage, et qui contri-

bueroient le plus à leur bonheur! Mais les préjugés n'avoient jamais arrêté Pierre. Il lui falloit d'ailleurs une épouse qui sût partager ses périls, courir avec lui tous les hasards, et affronter la mort même s'il étoit nécessaire : Catherine lui offroit tous ces avantages. Il ordonne qu'elle soit reconnue pour czarine, et le jour même de la publication de son mariage, il part avec elle pour rejoindre son armée en Pologne.

Dans cette campagne, Catherine fait plus que ne devoit en attendre son auguste époux. Le voyant tantôt trahi par ceux qui s'étoient unis à lui, tantôt secondé par Cantemir et ceux qui se détachent de ses ennemis, tour-à-tour commandant à la victoire ou privé de ses faveurs, ses mains essuient ses nobles sueurs, comme sa présence tranquillisera ses esprits. Les dangers du czar deviennent-ils de nature à lui causer de vives inquiétudes, à lui préparer des fatigues ; veut-il les épargner à Catherine, c'est en vain : elle veut, au contraire, les partager; et, à cheval à la tête de l'armée, on la voit souvent relever par son courage celui des troupes, qui rougiroient d'être moins patientes, moins robustes qu'une femme; on la voit, au milieu de cette armée manquant de vivres, traverser avec elle la Valachie, dévorée par des nuées de sauterelles, et s'avancer jusques aux rives du Prouth.

Là, quelles épreuves sont réservées à sa tendresse! Le général Janus, trompé par un faux avis, croit que les Turcs ont passé le Prouth, et, replié vers le corps d'armée, il leur en livre le passage. Le défaut de fourrages, l'affoiblissement des chevaux, la hauteur des montagnes arrêtent la marche de Pierre, qui eût voulu gagner le Sireth. L'arrière-garde, formée du régiment Préobrajenski, voit se renforcer sans cesse l'armée ennemie, qui ne peut, il est vrai, parvenir à la rompre, et à qui elle tue plus de sept mille hommes; mais la crainte d'abandonner le bagage à la cavalerie turque lui fait échapper

la victoire. Les retranchemens creusés par l'ennemi la nuit suivante, les foudres d'une batterie qui, du haut d'une montagne opposée au rivage, écrasent les soldats que la soif conduit au Prouth ; enfin les bataillons du visir Méhemet qui, d'après les conseils de Poniatowski et de Spar, s'étendent pour envelopper les Russes, semblent ne laisser à Pierre que le choix ou de périr de faim et de soif avec ses troupes, ou de recevoir les fers du Turc, ou de tenter, avec trente mille hommes affoiblis, une invraisemblable victoire sur deux cent soixante-dix mille combattans.

Pénétré de l'horreur de sa situation, déjà Pierre s'empresse de prendre un parti plus honorable que la victoire même. Un ukase porté par un courrier adroit, à travers les troupes ennemies, est adressé par lui au sénat. Quelque dût être son sort, fût-il captif, il ordonnoit aux sénateurs de ne point s'affliger; d'examiner, de peser les ordres qu'il enverroit, et de les rejeter s'ils étoient inutiles ou dangereux; et, se démettant de l'empire pendant qu'il étoit encore libre, il permettoit qu'on élût un souverain qui pût faire le bonheur de ses sujets, unique objet de ses vœux.

Mais que fera-t-il contre l'ennemi? Il commande à ses généraux de se tenir prêts pour attaquer le lendemain ; puis, se renfermant dans sa tente, il défend qu'on y laisse entrer personne. Une pareille défense n'arrête point le zèle de Catherine, elle croit avoir acquis le droit de l'enfreindre, élude la vigilance des gardes, coupe les cordons de sa tente, se glisse par-dessous, jusqu'au czar qu'elle trouve en proie au trouble le plus cruel; elle le calme et le fait consentir à demander la paix. Tout ce qu'elle se trouve avoir de pierreries, tout ce qu'elle peut ramasser de ducats dans la bourse des officiers principaux, devient le présent d'usage en pareille circonstance; une lettre écrite par Schérémétoff, par laquelle il demande

la paix au nom de son maître, accompagne cette offrande, qu'un officier va porter au visir et au kiaïa. Le refus est prévu, et s'il sert de réponse, on tombera sur l'ennemi; l'ordre en est donné.

Méhemet fait attendre sa décision : un second message part, et la paix ou le combat lui sont offerts. Lent à se décider, le visir voit s'approcher les Russes, et fait demander une suspension d'armes pour pouvoir entrer en explication, et le vice-chancelier Chafirof est chargé de traiter avec le visir. Dans cette importante conférence, on ne stipule pour Charles XII que la liberté de son retour. Les Turcs eussent désiré l'évacuation de la Pologne par les Russes, mais n'insistent point sur cet article. Ils demandent qu'on leur livre le prince Cantemir; demande que Pierre repousse avec une honorable indignation. On convient de la remise d'Asoph et de la démolition du fort de Taganroff sur la mer Zabache, de celui de Samara, et de quelques autres forteresses. Enfin, malgré les efforts de Charles, qui ne paroît que lorsque sa présence est inutile au succès de Méhemet, la paix est acceptée, confirmée et célébrée à Constantinople, et Pierre est convaincu qu'il doit à Catherine le salut de l'état.

Cette paix, dans ses commencemens, ne fut pas cependant très-solide. Des lenteurs involontaires dans l'exécution du traité firent naître des soupçons contraires à la bonne foi du czar et à la fidélité de Méhemet, et le sultan Achmet, trompé, sacrifia le visir à son injuste vengeance, et deux fois tenta de rallumer la guerre.

De retour dans ses états, Pierre s'y occupa de l'embellissement de sa ville chérie, et Pétersboug acquiert une nouvelle splendeur. Il y appelle, il y fixe le sénat; le changement inconsidéré des noms anciens que portoient ses dignitaires et ses membres, lui éloignent beaucoup d'esprits; mais il satis-

fait sa volonté, croit faire avancer d'un pas la civilisation de son peuple, et cela lui suffit.

Quelques momens de tranquillité lui permettent de se rendre à Carls-Badt; il y va prendre les eaux, passe, en en revenant, par Dresde, où il marie son fils Alexis avec Charlotte-Christine de Wolfembutel. Les fêtes que ce mariage occasionne, et auxquelles Catherine s'abstient de paroître, sont brillantes. Hélas! les torches de l'hyménée étoient, pour cette infortunée princesse, les signaux du malheur et les flambeaux de la mort.

Cependant, le czar donnoit des secours à ses alliés les Polonois, et se voyoit près d'en être trahi. Il espère que sa présence pourra les contenir, et part pour la Poméranie. Stettin lui paroît nécessaire à ses vues, il voudroit l'attaquer; mais les mesures des Danois ne correspondent pas aux siennes; leur artillerie n'est point arrivée; et, mécontent de perdre le fruit qu'il attendoit de la campagne, il se rend aux eaux de Carls-Badt. Les affaires de Charles venoient néanmoins de souffrir un échec considérable en Pologne, et les troupes russes y avoient défait complétement quinze mille hommes dévoués à sa cause; Stanislas même venoit d'offrir la démission de son trône; et sacrifiant sa couronne à celui qui la lui avoit donnée, il se flattoit de l'amener à des sentimens pacifiques. Ce prince va le joindre pour les lui inspirer, et n'arrive que pour partager sa captivité, fruit de sa fureur guerrière.

En effet, le sultan, déterminé de nouveau à rompre avec la Russie, et voulant forcer les Suédois à faire une diversion contre les Russes, avoit ordonné que Charles sortît de ses états; ses ordres avoient été inutiles. On avoit eu recours à la force; Charles y avoit résisté : et dans sa maison de Bender, comme dans un fort, il avoit soutenu siége; mais il y avoit été forcé, en avoit été enlevé et conduit à Andrinople, d'où la médiation

de l'ambassadeur de France avoit obtenu qu'il fût transféré au bourg de Demerdesch.

Avant ces derniers événemens, Pierre étoit parvenu à lui porter des coups plus funestes encore que ceux qu'il avoit reçus en Pologne. Il avoit appris à Carls-Badt que, franchissant un passage facile à défendre, et qu'avoient abandonné les Saxons, le comte de Steimbock étoit passé dans le Mecklembourg; et par une marche accélérée, trop tardive pourtant pour empêcher le roi de Danemarck de recevoir un échec, et pour éteindre les torches que le roi de Suède venoit de jeter dans Altona qu'il réduisit en cendres, il avoit suivi le général ennemi dans la Jutland, avoit emporté Fridericstadt, et, par les soins et le courage de Menzikoff, avoit enlevé Stettin, qui, remis en sequestre entre les mains du roi de Prusse, ne fut jamais rendu.

Ici, les faits se multiplient sous la plume. Pierre monte ses vaisseaux, descend sur le rivage d'Elzingfors, voit fuir l'ennemi de chaque place qu'il aborde. Tour-à-tour il quitte et rejoint les troupes, et partout où il se trouve, il laisse des traces de sa présence. A Pétersbourg, il reçoit les ambassadeurs du roi de Perse, proclame une loi contre les nobles que la lâcheté retenoit dans leurs foyers. Apraxin qu'il a placé à Elzingfors, et Galliczin qui le seconde, traversent sur des planches, que leur courage ingénieux place avec adresse, d'impraticables marais; et, par la prise de Tavasthus, préparent la conquête de Vasa. L'empereur tente de rapprocher les puissances belligérentes dans des conférences indiquées à Brunswick. L'orgueil et l'ambition de Charles XII lui font refuser la médiation de l'empereur; il ne parle que de vengeances; mais il ne s'attire que de nouveaux malheurs. Les armées russes vont porter la terreur jusque dans la capitale de la Suède. A Stockolm, on craint une invasion, et la sœur de Charles, Ulrique-Eléonore,

ne peut parvenir à calmer le peuple mécontent, qu'en se rendant elle-même au sénat, et en ordonnant une diète qui pût conduire à des mesures de paix. Mais il étoit encore réservé à Pierre d'humilier la marine suédoise, et il y parvint. Sans rien négliger de ce qui peut être utile à la nation, après avoir accueilli l'ambassadeur du kan des Usbecks, Méhemet-Bahudir, qui lui fournissoit, en échange de sa protection, la sûreté pour les caravanes qu'il auroit à envoyer dans ses déserts, il se prépare à attaquer la flotte suédoise, plus forte que la sienne. Contre-amiral sur ses propres vaisseaux, bientôt il va reconnoître l'ennemi; et son avant-garde, qu'il commande en personne, repousse Erenschild qui l'attaque, et à qui, après deux heures de combat, il enlève la victoire, sa frégate et la liberté; les autres vaisseaux, mêlés à ceux des Suédois, se distinguent par le courage des combattans et l'habileté de la manœuvre; enfin huit galères et huit bâtimens sont ravis à l'ennemi, et l'île d'Aland eût complété cette victoire éclatante, si le colonel Chouvalof n'eût pas voulu y ajouter encore la prise de Neislot, forteresse que défendoit la nature, et qui se rendit à la valeur.

Pierre eût pu, sans doute, s'avancer davantage; mais l'exemple de Charles et sa propre expérience le lui défendoient; laissant à Galliczin le gouvernement de la Finlande, il prend la route de Pétersbourg. Grand dans les combats, une tempête qui survient le fait encore paroître plus grand par son calme dans les dangers, par le choix courageux des moyens qu'il sait employer, et sa flotte, qui lui devoit la victoire, doit encore sa conservation aux signaux que, placé dans une frêle chaloupe, il va planter lui-même sur la terre, où il arrive à travers des flots courroucés prêts à chaque instant à l'engloutir.

Un triomphe solennise la victoire navale qui immortalisoit la marine de Pierre; et, dans cette circonstance glorieuse, il

a le bonheur de pouvoir rappeler à son peuple les progrès que les arts ont faits depuis son règne dans la Russie, et lui faire naître l'espoir de les voir un jour, abandonnant l'Allemagne, la France et l'Angleterre, séjourner quelque temps dans son sein, en retournant dans la Grèce, leur ancienne patrie. Mais il eût manqué quelque chose au cœur de Pierre, s'il n'eût pas fait rejaillir les rayons de sa gloire sur la femme courageuse qui avoit partagé ses travaux : il institua l'ordre de Sainte-Catherine, dont il la décora la première.

Les succès du czar, les pertes de Charles alarmoient de plus en plus la Suède; on vouloit confier entièrement le pouvoir souverain à sa sœur, et tenter, par des démarches conciliatrices, de parvenir à la paix, quand on apprit que le roi lui-même, après avoir fui de la Turquie sous les dehors d'un simple courrier, venoit de se jeter dans Stralsund. La vue d'un peuple malheureux pourra peut-être le rappeler à lui-même; mais l'ambition l'aveugle. Dans sa course fugitive, Charles avoit accordé sa sœur au prince héréditaire de Cassel, qui se rendit à Stockolm et l'épousa. Cette alliance porta le landgrave à faire des efforts pour rétablir la paix, efforts inutiles, que toutes les puissances seconderont en vain, et qui ne pourront réussir qu'à la mort de l'ambitieux monarque de la Suède, mais que près de deux ans après qu'elle devoit arriver.

Pendant cet intervalle, Pierre eut mille occasions d'illustrer de nouveau son règne. Il fonde une académie de marine et de navigation, où toutes les familles nobles sont obligées d'envoyer quelques-uns de leurs enfans. Il défend de bâtir en bois les grands quartiers de Pétersbourg, pour y éviter les incendies; et quand il en survient, il montre par son exemple avec quelle ardeur on doit secourir les malheureux que menacent les flammes. Dans les lois, il fait des changemens dont le but est d'améliorer le sort des familles et celui des serfs; il poursuit les

exacteurs; et s'il a la douleur de voir parmi les coupables ceux qu'il a honorés de sa confiance, il sait du moins punir avec fermeté. Il ouvre au commerce de sa nation de nouvelles sources de richesses, resserre les liens qui l'unissent à la Perse et à la Chine; et devenu maître, par ses armes, de presque toute la côte occidentale de la mer Caspienne, il fait lever le plan de cette mer, et en fait connoître la véritable forme. De nouveaux voyages entrent dans le cours de ses occupations. Il part de Pétersbourg avec Catherine et se rend par Riga, où il punit, par des contributions qu'il exige, les faveurs commerciales accordées aux Suédois, jusqu'à Dantzig, où il publie son code militaire, et célèbre les noces de sa nièce avec le duc de Mecklembourg. A Copenhague, il visite les académies, les savans, les côtes; à Hambourg, il promet au roi de Danemark de l'aider à conquérir la Scanie. Il passe dans le Hanovre, va à Wolfembutel, séjourne assez long-temps en Hollande, vient en France et y reçoit cet accueil flatteur et délicat que l'on ne rencontre que chez cette nation. Le maréchal de Tessé avoit été à sa rencontre; un appartement l'attendoit au Louvre, mais il en préfère un plus modeste au Marais. « Là, il reçoit dès le lendemain » de son arrivée la visite du régent, et quelques jours après » celle de Louis XV, qui n'avoit encore que sept ans. Le prince » Kourakin portoit la parole pour le czar, et le maréchal de » Villeroi, gouverneur du jeune Louis, parloit en son nom ».

Rend-il sa visite au roi, au château des Tuileries, sa réception est digne de son rang et de sa célébrité. Une juste et louable curiosité le conduit-elle dans nos établissemens publics, il y éprouva quelques traits de la galanterie nationale. Chez M. Dantin, il s'assied à table, et une main invisible suspend sous ses yeux, aux murs de la salle, son portrait ressemblant; à la Monnoie, une médaille que l'on frappe roule à ses pieds, et en la ramassant, il y trouve l'empreinte de sa tête et l'ingénieuse

légende *vires acquirit eundo*, qui peint si bien le fruit qu'il sait tirer de ses voyages. Une scène d'un autre genre se passe en Sorbonne ; c'est lui qui en est l'acteur principal, et l'on se souvient encore de ce mot qu'il adressa à Richelieu dont il contemploit le tombeau : « Grand homme, je t'aurois donné » la moitié de mes états pour apprendre de toi à gouverner » l'autre ».

Devoit-on s'attendre qu'en quittant le peuple le plus doux, Pierre ne reparoîtroit dans ses états que pour y exercer, par un contraste effrayant, un de ces actes cruels que l'histoire voudroit pouvoir effacer de ses pages ? Son retour est marqué par le procès fait à son fils, d'après ses ordres, et par sa condamnation à mort.

Alexis, fils infortuné de la malheurense Eudoxie, avoit des défauts sans nombre, et peut-être les devoit-il en grande partie à sa mauvaise éducation. Abandonné à lui-même, élevé par des prêtres et des moines qui n'avoient pas manqué de graver dans son cœur l'amour des vieux usages et la haine pour toutes les innovations du czar, il avoit eu mille occasions de s'aigrir contre Pierre. Buvant avec les ecclésiastiques et ses autres conseillers, qui cherchoient à se l'attacher par les plaisirs non moins que par les préjugés, il avoit pris au milieu d'eux des goûts corrompus ; et l'éloignement qu'il avoit pour son père, ainsi que la préférence qu'il donnoit à une paysanne finlandoise sur Charlotte-Christine, que la mélancolie et le chagrin firent mourir, et que faussement quelques-uns de nos romanciers ressuscitèrent pour en faire une héroïne de leurs écrits, vinrent de cette source impure.

Abhorré du czar, Alexis est par lui soupçonné d'avoir envié sa couronne et conspiré contre sa vie. Pierre croit voir en lui un sujet révolté ; et non content de l'avoir fait renoncer à son droit à la couronne, il le livre à une commission qu'il



Pierre reçoit la visite de Louis XV. en 1717.

compose lui-même. Aucune preuve n'est claire, n'est précise contre l'accusé : mais le malheureux Alexis est foible; les juges que son père lui donne sont des prêtres et des lâches, et sa mort est prononcée. Une apoplexie épargne à Pierre le reproche et l'horreur d'une exécution publique. On assure même que les dernières paroles de son fils lui tirèrent des larmes, effet du pouvoir de la nature; mais il ne put s'abstenir d'insulter publiquement à sa mémoire. Les amis, le confesseur de ce prince infortuné périrent du dernier supplice, et la barbarie du père ne confirma que trop les soupçons que l'on eut dans le temps sur la véritable cause de l'apoplexie de son fils. Chefs infortunés des gouvernemens, que de crimes souvent on vous fait commettre, sous le nom trompeur de grandes mesures d'état! La mort d'Alexis sera toujours une tache dans la vie de Pierre; et cette tache sera d'autant moins facile à faire disparoître, qu'inflexible envers son fils, immolé pour un attentat qu'il lui supposoit avoir médité contre lui, il pardonna aux Menzikoff et aux Apraxin le crime prouvé de péculat, et se rendit ainsi indulgent envers les ennemis du peuple.

Pendant le cours de ces trop mémorables procès, la paix sembloit vouloir s'approcher des terres de la Russie, que la guerre fatiguoit depuis si long-temps; elle faisoit l'espoir des amis de l'humanité. Un congrès indiqué dans l'île d'Aland paroissoit favoriser cet espoir; mais si Charles XII montroit quelques apparences de rapprochement avec le czar, c'étoit par le désir secret de tirer parti de son union contre ses anciens alliés. D'ailleurs, les propositions de son ministre Goërtz ne pouvoient qu'occasionner de nouveaux troubles dans le Nord; et déjà l'indécision de Pierre sur ces propositions, quoiqu'elle ne satisfît point l'impatience de Charles, détachoit des intérêts du czar les puissances qui lui sembloient

les plus attachées. Charles, toujours emporté par l'impétuosité de son caractère, et toujours le même, malgré les puissantes leçons du sort, se décide à employer contre le Danemarck les débris de ses forces; il s'avance contre la Norvége, et, malgré la rigueur du froid, il assiége Fridericshald, où, le 30 décembre 1718, il reçoit la mort. Trop célèbre pour les peuples qu'il rendit malheureux, et pour lui-même que l'éclat trompeur d'une fausse gloire avoit séduit, il ne vivra dans l'histoire que comme guerrier valeureux; et n'ayant à s'offrir à la postérité que sous ce rapport, elle le classera parmi les brillans fléaux de l'humanité.

La mort de Charles dévoila de grands secrets, et la saisie des papiers de son ministre, condamné à perdre la tête, les plans que le roi de Suède avoit formés de chasser l'électeur de Saxe de la Pologne, celui de Hanovre d'Angleterre, et d'appeler à Londres le prétendant, et Pierre fut soupçonné de n'avoir pas repoussé ces projets.

Ulrique-Eléonore, qui se trouvoit à la tête de l'administration de l'état, venoit de recevoir la couronne de Suède, et d'être préférée au duc de Holstein. Elle fit à Pierre des protestations de bonne amitié et de désir de la paix; mais ce ne devoit point être avec cette princesse, ce n'étoit que près de trois années plus tard, et avec Frédéric de Hesse-Cassel son époux, devenu roi, que cette paix devoit se conclure, et de nouvelles victoires remportées sur les armées et la marine suédoise devoient en préparer les avantageuses conditions. Signée en effet à Neustadt, le 30 août 1721, elle assure à la Russie la possession de la Livonie, de l'Estonie, de l'Ingrie, d'une partie de la Carélie et de la Finlande, ainsi que des îles d'Esel, de Dagoë, de Moen, et de toutes celles qui avoisinoient les rivages qui lui étoient concédés. Les prisonniers furent rendus; mais une volonté libre en fixa le plus grand

nombre en Russie, où, pendant une guerre de vingt années, ils avoient pris des états, contracté des habitudes et trouvé une autre patrie. Pierre, victorieux et pacificateur, reçut alors de ses généraux et de ses amiraux le titre d'amiral, qu'il avoit si légitimement acquis, et le clergé, le sénat et le peuple lui donnèrent le titre plus doux de père de la patrie, ainsi que celui d'empereur, qui déjà donné par l'Angleterre et la Hollande, ne fut qu'à cette époque unanimement consenti par toutes les puissances.

Les événemens des trois dernières années de la vie de Pierre, pour être moins brillans, ne furent point les moins utiles à son peuple. S'il entreprend quelques guerres, c'est pour l'avantage du commerce, et ce but primitif fut celui qui lui fit conduire des troupes en Perse, où il acquit trois provinces. Pour éviter aux vaisseaux de sa nation la dangereuse navigation du Ladoga, semé d'écueils, il unit par un canal le Volkhof à la Neva. Il fait creuser à Crondstat un autre canal où les vaisseaux entrent à flot et peuvent être mis à sec pour y être réparés. Il fait des lois pour régulariser les impôts; l'émulation est excitée parmi les militaires par des récompenses dignes d'eux, par les priviléges de la noblesse, et les emplois civils y donnent aussi des droits. Un tribunal est établi à Pétersbourg pour le maintien de la police dans tout l'empire. Le commerce a ses tribunaux; des fabriques d'armes, des manufactures de tapisseries, de glaces, d'étoffes de soie, de toiles et de draps s'élèvent de tous côtés sous sa protection et ses auspices. Les travaux des mines et leur exploitation sont perfectionnés. Le clergé reçoit des réformes utiles qui limitent son trop grand pouvoir. La dignité de patriarche est abolie, et toutes les matières qui concernent la religion sont soumises à un tribunal lié par un serment, qui en établit l'empereur juge suprême. La carte qu'il avoit fait faire de la mer Caspienne

est réformée par des observations nouvelles; et comme membre honoraire de l'Académie des sciences de Paris, il l'envoie à cette société. D'une main sévère, il force l'avide Menzikoff à restituer les sommes que son incorrigible rapacité lui a fait ravir, et signe, sur la demande de Catherine, la commutation de la peine capitale prononcée contre Chafirof, receleur avare du fruit des vexations de Gagarin. Il demande et obtient du Danemarck le titre d'altesse royale pour le duc de Holstein, et lui accorde la main de la princesse Anne, sa fille aînée. Enfin il fait couronner son épouse chérie, et la captive de Marienbourg reçoit des honneurs que jamais la Russie n'avoit vu accorder aux épouses de ses souverains. Hélas! quelques mois après, elle eut à pleurer sa mort. Sa santé se trouvoit ruinée par la fatigue et ses excès; incommodé depuis un an d'une rétention d'urine, il gagna, à la solennité de la bénédiction de l'eau, un rhume qui, dégénérant subitement en maladie grave, lui enleva la vie le 27 janvier 1725, à l'âge de cinquante-deux ans, et après quarante-trois années de règne. Ce prince, en mourant, laissa après lui un nom justement célèbre, et le surnom de *grand* atteste à la postérité la haute idée qu'il avoit donnée de lui.

Sans doute on a des imperfections, des crimes, un fond barbare de caractère à lui reprocher; il a fait de grandes fautes en administration et créé de grandes choses. Mélange étonnant de fureur et de bonté, il parut mériter ce que Voltaire dit de lui, qu'il étoit *moitié héros, moitié tigre*. Mais quoiqu'il faille avouer ce que lui-même avouoit avec une espèce de confusion, qu'il a *réformé sa nation sans avoir pu se réformer lui-même*, il faut rejeter ses vices sur sa première éducation, sur les préjugés de sa maison qu'il n'avoit pu dompter; et lui sachant gré de ce qu'il a fait d'utile et de grand, reconnoissant de ce qu'il a voulu faire de bien, même

lorsqu'il s'est trompé, il faut, en le plaignant, que la gratitude grave son nom parmi ceux qui méritent le souvenir des hommes.

PIERRE II, ASSISTÉ DE SON CONSEIL, SIGNE LE TESTAMENT DE SA MÈRE. (en 1727.)

AVANT que Pierre-le-Grand eût terminé sa vie, les inévitables précautions que demandoit sa mort étoient prises; le trésor avoit été transporté à la forteresse; le sénat, le synode et l'état général étoient avertis de se tenir prêts à s'assembler au premier signal. Ce signal fut donné, et bientôt, sur le témoignage de l'archevêque de Pleskoff et de quelques prétendus confidens de Pierre, que Catherine n'avoit reçu de son auguste époux, avec solennité, la couronne, que pour que ses droits au trône fussent assurés, elle fut proclamée souveraine; et dans la chambre même et devant le corps de son époux, on vint lui baiser la main et reconnoître son pouvoir. Ainsi parvint à la suprême puissance *Catherine Alfendey*, née de pauvres habitans de *Départ* en *Livonie*. Privée, presque en naissant, de son père, elle n'avoit appris qu'à lire de celle dont elle avoit reçu le jour, et que des infirmités empêchoient de travailler à l'éducation de sa fille, qui la perdit à l'âge de quinze ans; mais un ministre luthérien remplit les vœux de sa mère; et élevée par lui, elle en avoit été jugée digne de conduire ses propres enfans, et avoit, peut-être plus qu'eux, profité des maîtres d'agrément qui leur étoient donnés. La mort de son bienfaiteur, trop tôt survenue, l'avoit replongée dans la misère, et son pays, devenu le théâtre de la guerre, ne lui avoit offert que des dangers. Pleine d'esprit, belle de taille et de figure, à la fleur de l'âge, elle s'étoit vue au moment de voir flétrir ses charmes et son innocence par des soldats vain-

queurs qui venoient de l'enlever, quand un officier, fils du ministre même qui l'avoit élevée, la sauva de ce péril. Devenue, sur sa recommandation, institutrice des filles d'un riche habitant de Mariènbourg, la reconnoissance lui avoit fait refuser la main du père de ses élèves, pour la donner à l'officier qui avoit protégé sa pudeur; mais le jour même où devant les autels ils se donnent leur foi, Marienbourg est attaquée, son époux meurt en défendant ses murs; et veuve et prisonnière, elle n'est distinguée, pour ainsi dire, des autres par Menzikoff, que pour être plutôt aperçue par Pierre, appréciée par lui, devenir son épouse, et lui succéder après sa mort.

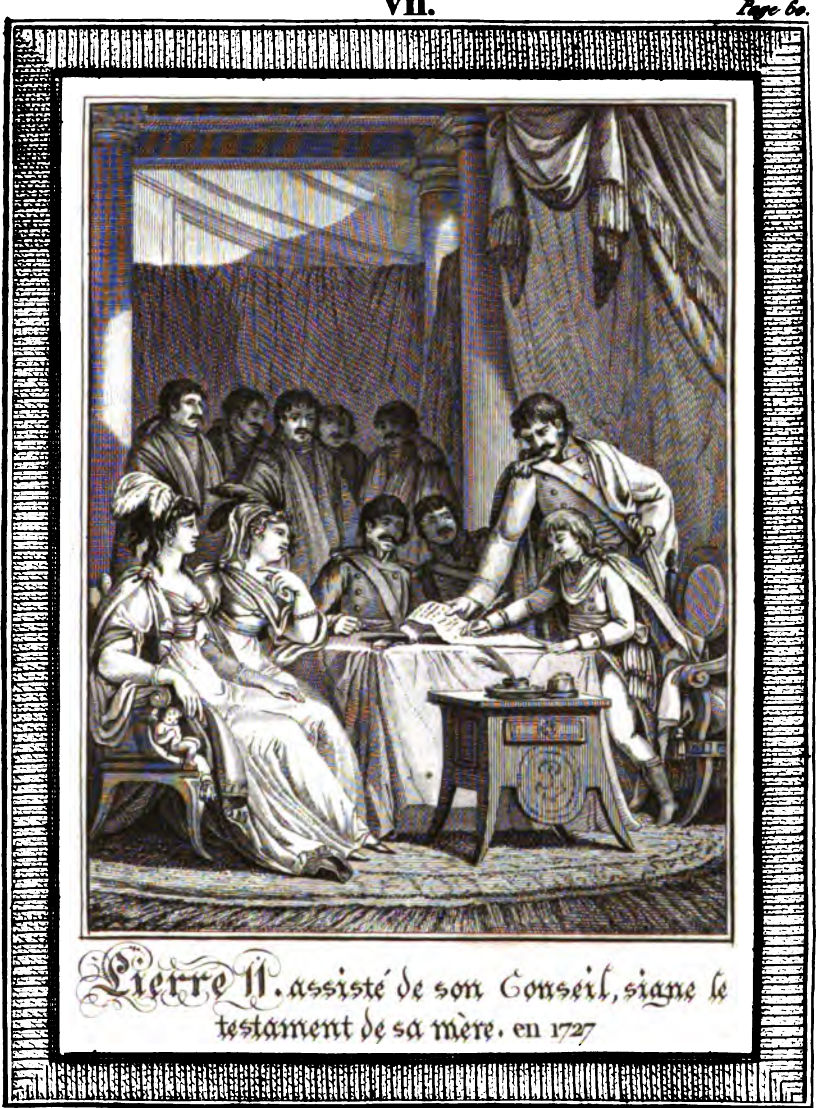
On l'a vue digne de cet honneur et du choix qu'en avoit fait ce grand homme; elle se montra digne de régner par elle-même; et son règne, qui ne fut que de deux ans et quelques mois, doit marquer encore dans l'histoire. Sous son empire, le gouvernement ne perdit rien de sa force. Elle prévint la révolte des Kosaques; et sut construire des forteresses dans leur pays. Après avoir fait célébrer les noces convenues du duc de Holstein avec la princesse Anne, elle s'occupa du rétablissement de ce prince; et il est à croire, d'après la terreur qu'elle inspira au Danemarck et à l'Angleterre, que sans sa mort, trop prompte, elle eût réussi. Jalouse de suivre les vues de Pierre, pour exciter l'émulation et donner de l'éclat à l'empire, elle institua l'ordre de Saint-Alexandre Neuski, destiné à récompenser les talens et les services qui ne pouvoient faire obtenir le cordon de Saint-André; elle fonda l'académie des sciences, dont Pierre avoit médité l'établissement. Ce grand prince sembloit se survivre et gouverner la Russie.

Il restoit une loi funeste de Pierre sur la succession à l'empire; son respect pour lui l'empêcha de l'abroger; mais, par son testament, elle voulut en prévenir les dangereuses

conséquences. Pierre, fils du malheureux Alexis, fut institué par ce testament héritier du trône, et ses enfans devoient lui succéder; s'il mouroit sans en avoir, l'épouse du duc de Holstein, la princesse Anne, et sa postérité, étoient reconnues comme ayant droit à la couronne; enfin, après cette princesse, venoit Natalie, sœur de Pierre Alexievitch. Hélas! cet acte de prudence, fruit pour ainsi dire d'un pressentiment de mort, ne la devança que de peu de temps. A peine Catherine eut-elle fait ces dispositions, qu'elle mourut des suites d'un abcès au poulmon, que la malignité ne voulut point croire naturel, et qu'elle attribua à du poison donné par l'ambitieux Menzikoff.

La source de ce soupçon venoit de l'intérêt que paroissoit avoir Menzikoff à régner sous le nom d'un enfant de onze ans. On eût pu croire, cependant, qu'il trouveroit des obstacles à ses espérances dans un des articles du testament de Catherine, qui portoit, que jusqu'à ce que Pierre eût atteint l'âge de seize ans, il régneroit sous la tutelle d'un conseil de régence; et, s'il étoit l'un des membres de ce conseil, il devoit y avoir avec lui les princesses Anne et Elisabeth, filles du czar, le duc de Holstein et cinq sénateurs. Mais l'adresse de Menzikoff lui fit aplanir les difficultés, et « le » conseil qu'il avoit à redouter ne s'assembla qu'une fois, » encore fut-ce pour que le jeune empereur ratifiât, par sa » signature, le testament de sa mère ». Il sait par ce moyen annuler cette clause contraire à ses vues, se jouer du duc de Holstein, poursuivre, punir jusque dans le sein de sa propre famille, tous ceux qui s'étoient montrés favorables au parti formé, sous le dernier règne, en faveur de la duchesse, épouse du duc; s'emparer de tout le pouvoir, et soumettre à ses volontés le souverain lui-même, qu'il logea dans son palais. Du testament de Catherine, il ne sut respecter

qu'une clause, parce qu'elle secondoit ses vues ambitieuses; il devoit, d'après un des articles, donner une de ses filles pour épouse au souverain; il la lui fiança, et se flatta de l'espoir d'avoir Natalie, sœur du nouveau czar, pour son fils. Enorgueilli de sa puissance, il affronta la haine publique; et, dans son audacieuse avidité, il pilla les trésors qu'avoit laissés Pierre Ier., et osa même s'emparer d'un présent que le jeune czar envoyoit à sa sœur. Las! il se croyoit inébranlable au poste brillant où il étoit placé, et il touchoit à sa perte; et un enfant devoit l'opérer! c'étoit le fils de Vassili Loukitch, sous-gouverneur du prince. Il s'appeloit Ivan Dolgorouki; Pierre II et lui étoient du même âge; les amusemens, les jeux les rapprochoient; à cette époque de la vie, les liens de l'attachement se forment sans peine. On se croit aisément, parce que la franchise semble dicter tout ce qui se dit. Ivan Dolgorouki profita puissamment de cet empire de l'âge sur l'esprit du souverain. Lui faire sentir que Menzikoff le tenoit sous le joug, c'étoit lui dire de s'y soustraire. Déjà le jeune empereur est prêt à briser ce joug. Les circonstances le servent; et la trop grande sécurité de Menzikoff ne lui permet pas de pressentir sa chute. Il tombe en effet malade; le prétexte de quitter son palais est naturel; l'empereur, la cour et les Dolgorouki se retirent à Peterhof. Convalescent, il eût dû au moins aller saluer l'empereur : il dédaigne une pareille démarche; et résolu de faire une chapelle à sa maison de plaisance, il y invite et le czar et sa cour, qui ne s'y rendent point. Le soir même il accourt à Peterhof; l'empereur n'y étoit pas; il s'y arrête dans l'espoir de voir le prince le lendemain; le czar n'y revient plus : il vole à Pétersbourg, donne impérieusement ses ordres pour la réception de Pierre; mais en rentrant dans son palais, il voit enlever les meubles de l'empereur et ramener ceux de son fils, qui, comme grand-cham-



Pierre II. assisté de son Conseil, signe le testament de sa mère. en 1727

bellan, devoit loger près de sa personne. Alors il ne doute plus des coups qui lui ont été portés; mais il espère encore, et son espoir ne s'évanouit qu'à l'annonce des arrêts qui lui est faite avant le retour du souverain.

Peut-être, à l'âge de Pierre, ce prince sera-t-il sensible aux larmes de la femme et des enfans de Menzikoff; il ne les verra pas; la porte leur est refusée. Déchu du pouvoir dont il s'étoit emparé, exilé à Ranaimbourg, bientôt il est accusé de vexations, de rapines : le crime étoit évident; la justice se trouvoit trop seconder la haine pour qu'il lui échappât, et il est condamné de vivre à Cérézof, sous l'un des plus durs climats de la Sibérie, où se voit obligée de le suivre sa famille entière, qui pourtant n'avoit pas participé aux causes de sa condamnation : et s'il n'eut pas la douleur permanente de voir partager ses souffrances par son épouse, il eut celle de la voir, avant d'arriver au terme de son exil, succomber à ses peines, après être devenue aveugle à force de pleurer. Une de ses filles périt près de lui.

L'adversité, a-t-on reconnu toujours, est la pierre de touche des grandes ames, et prouve toute la beauté de celle de Menzikoff. Dans son exil, au sein des glaces du nord, débarrassé des prestiges de la puissance, il devient maître de son cœur, qui n'avoit jamais voulu que l'être des autres, et la sagesse et la vertu deviennent ses dernières et louables passions. Réduit à la valeur de cinquante francs par jour, reste de ses richesses immenses, il trouve, en les économisant, le moyen de faire les frais d'une église à laquelle il voulut travailler lui-même; et après deux ans de disgrace il mourut par les suites d'une attaque d'apoplexie. Ses enfans, que la fortune ne devoit rappeler de leur exil que sous le règne suivant, jouirent d'un peu plus de liberté après la mort de leur père, et apprirent à se convaincre de nouveau, avant leur retour, du néant des grandeurs hu-

maines, en voyant dans le même séjour ce Dolgorouki, cause de leur malheur, victime à son tour des intrigues des grands, et eurent la gloire de ne s'en venger qu'en le plaignant, et en lui laissant la cabane qu'ils habitoient au moment de leur rappel.

Pierre venoit, par l'exil de Menzikoff, de se débarrasser d'un maître; mais telle est trop souvent la destinée des souverains, ils ne font qu'en changer alors même qu'ils paroissent les maîtres du monde. Sous son nom régnèrent les Dolgorouki; ils firent des jaloux, mais ils rendirent heureuse la nation. La princesse Eudoxe, déclarée innocente des crimes dont son époux l'avoit chargée, reparut au sein de la cour. Des troupes valeureuses contiennent, par leurs armes et leur présence, les Kosaques de l'Ukraine. Le commerce s'enrichissoit par les nouvelles ressources que lui ouvroit le canal du Ladoga, qui venoit d'être terminé. Des alliances renouvelées avec la Pologne, et la position foible de la Suède, permettoient de moins s'occuper des armées, et l'abondance remplissoit les trésors du souverain.

Les succès enflent le cœur. Dolgorouki ne connoît plus de bornes à ses désirs: Menzikoff avoit obtenu que sa fille fût fiancée à Pierre, il veut que sa sœur obtienne le même honneur. Elle étoit jeune, spirituelle et jolie; ses grâces secondèrent la demande. Les fiançailles eurent lieu, le jour du mariage fut fixé; mais la mort, qui se joue des projets des humains, vint enlever le jeune empereur, ravir à sa future épouse ses plus douces espérances, et renverser la puissance et la fortune de son frère. En vain il veut les soutenir en proclamant imprudemment impératrice la nouvelle fiancée, le silence général qui glace sa voix isolée lui prouve son illusion et lui annonce un triste avenir, qu'il crut cependant pouvoir détourner encore. Bientôt, hélas! il verra qu'il n'aura été que confiant et téméraire.

ANNE IVANOVNA.

Anne déchire l'acte qu'elle avoit signé a Mittau.
(en 1730.)

Le testament de Catherine ne permettoit aucun doute sur le véritable héritier que devoit avoir Pierre II ; mais la stricte exécution de ce testament ne laissoit point à Dolgorouki l'espoir de régner sous le nom du nouveau souverain, et tel étoit son but. Au milieu du haut conseil du sénat et des généraux assemblés pour disposer de la couronne, il fit donc remarquer que, puisque dans la circonstance elle devoit passer à des femmes, la branche aînée devoit être rappelée ; et, sous un prétexte spécieux, éloignant l'aînée des filles d'Ivan, frère de Pierre Ier., Catherine, duchesse de Meklembourg, il lui fit préférer sa sœur Anne, duchesse de Courlande. Le temps nécessaire à lui faire parvenir cette importante nouvelle, devenoit propre à réaliser les dispositions usurpatrices qu'il méditoit.

En effet, il suggéra à l'assemblée une série d'articles qu'elle devoit arrêter, et qu'en présentant le sceptre à la duchesse de Courlande, on lui feroit promettre d'observer. Le droit de paix ou de guerre, ceux de constituer des impôts, de disposer des charges, de punir un gentilhomme non convaincu de crimes, de confisquer les biens, de disposer des terres de la couronne, de se choisir un successeur et même un époux, ne lui furent réservés qu'autant qu'elle les exerceroit avec l'agrément du haut conseil dont il étoit l'ame ; le sacrifice de son favori Biren, gentilhomme de sa chambre, qu'elle devoit laisser en Courlande, couronnoit les promesses de soumission aux décisions de l'assemblée.

Quand il s'agit d'acquérir un trône, quelles complaisances n'a-t-on pas pour ceux qui le donnent ! quelles promesses hésite-t-on de faire ! on est bien sûr de ne tenir que celles que l'on voudra : aussi la princesse Anne promit-elle aux trois députés que l'assemblée lui envoya, et à la tête desquels se trouvoit Wassili Loukitch Dolgorouki, tout ce qu'ils lui proposèrent ; mais on va voir comment elle fut fidelle à ses promesses.

A peine est-elle arrivée, à peine a-t-elle reçu le sceptre, que Biren arrive à son tour. Osterman, chancelier de l'empire, qui avoit feint d'être malade pour ne point participer aux arrêtés de l'assemblée dirigée par Dolgorouki, devint son conseil. Par ses avis, l'adroite impératrice sait tout à-la-fois rendre les Dolgorouki suspects au haut conseil, et odieux aux nobles les articles qui la privoient du pouvoir de leur dispenser librement les charges auxquelles ils pouvoient prétendre.

Quelques princes, agens dévoués à l'impératrice, rallient bientôt une certaine quantité de ces nobles qui, sans peine, se décident à demander pour Anne l'exercice entier et indépendant du pouvoir souverain. Anne les avoit fait inspirer ; elle feignit d'être étonnée de leur démarche. Cependant le haut conseil s'assemble par ses ordres, ainsi que le sénat.

« Matviof, député des nobles, demande à exposer le vœu des gentilshommes dont il est l'organe. En leur nom, et au nom de la nation entière, il invite l'impératrice à reprendre un pouvoir qui lui appartient, et dont on l'a dépouillée par surprise. « Quoi, Vassili, dit aussitôt la princesse, vous » m'avez trompée ! Les articles que l'on m'a fait promettre » d'exécuter n'étoient donc point dictés par la nation » ? Aussitôt elle se les fait représenter, les prend des mains d'Osterman et les déchire ; puis, manifestant sa volonté, qui paroît être celle du peuple russe, elle s'annonce investie de la plé-

nitude de ce pouvoir, dont avoient joui les souverains qui l'avoient précédée ».

Cet acte solennel de la suprême puissance étoit l'annonce de la chûte et de la disgrace des Dolgorouki. Accusés vaguement de plusieurs crimes, ils sont arrêtés et dispersés dans la Sibérie; et si après quelques années ils forment, sur les succès de l'un d'eux, quelques espérances, elles s'évanouissent à l'instant où on leur impute des crimes d'état, et le supplice des scélérats détruit presque entièrement cette maison, l'une des plus illustres de la Russie. Ils avoient voulu éloigner Biren en appelant à l'empire la princesse dont il étoit le favori, et Biren avoit conjuré leur mort; il la commanda.

Biren avoit été employé dans les écuries de Jacques III, duc de Courlande; après avoir obtenu le titre de comte, s'être vu décoré des premiers ordres de l'empire, il sut parvenir jusqu'au duché même, où il avoit servi parmi les valets; aussi son caractère se ressentoit-il de sa première éducation: et sous le règne de la plus douce des princesses, abusant de son pouvoir, la gouvernant jusque dans les conseils, où elle n'agissoit que par ses ordres, il fit périr dans les supplices des milliers d'infortunés, et l'on fait monter à plus de vingt mille le nombre de ceux qu'il condamna aux exils les plus rigoureux.

Le règne de l'impératrice Anne n'offre point de ces événemens qui étonnent par leur éclat; ses négociations avec Thomas Kouli-Kan, et la cession qui lui fut faite des provinces que la Russie possédoit en Perse, en échange de quelques avantages obtenus pour le commerce des Russes; la protection qu'elle accorda, contre le vœu de la France et celui des Polonois eux-mêmes, à l'électeur de Saxe qui, par ce moyen, ravit le trône de Pologne au trop malheureux Stanislas; la guerre contre les Tartares et les Turcs qui, brillante par elle-même, quoique ruineuse en argent et en hommes,

ne se termina que par la cession des conquêtes reçues des mains de la victoire; l'adoption de la fille du duc de Mecklembourg, mariée par l'impératrice au prince de Brunswick, et celle de leur fils Ivan que, contre les intérêts de son peuple, mais pour ceux de Biren, elle désigna héritier de la couronne, voilà ce qui peut se remarquer dans son règne de dix années.

Nous ferions rougir nos lecteurs si nous voulions leur peindre ses scandaleux plaisirs, les orgies avilissantes de sa cour, les barbares exécutions qui ensanglantèrent son pays, les cruautés de ce Biren, que toléroit sa foiblesse; mais nous terminerons ce qui concerne cette princesse par deux traits qui, quoique bien différens, prouvent l'un et l'autre combien encore étoit barbare cette nation que Pierre Ier. avoit eu l'intention de tirer de la barbarie.

Elle publia un édit par lequel il étoit enjoint aux jeunes gentilshommes d'apprendre à lire, à écrire, à compter et à danser. Quel étoit donc encore cet ordre de la noblesse, qu'il falloit forcer à recevoir les premières notions d'une instruction la plus commune chez les autres nations?

Elle mettoit au nombre de ses bouffons les hommes de la plus haute noblesse, et les soumettoit au supplice des esclaves s'ils n'exerçoient pas leurs viles fonctions à la satisfaction de la cour, et ce métier de bouffons devint, sous son règne, la punition des grands seigneurs qu'elle vouloit humilier. Ainsi Galitzin, pour avoir embrassé la religion catholique, mis avec les pages, malgré son âge, réduit à être le bouffon de cette princesse, fut forcé, après la mort de sa femme, d'épouser une fille du peuple qu'elle lui donna; et sa noce, solennisée de la manière la plus grotesque, tient malheureusement à une époque météorologique trop remarquable pour être oubliée; c'étoit pendant le rigoureux hiver de 1740. Nous ne dirons point qu'on fit venir à grands frais, de toutes les pro-



Anne d'échire l'acte qu'elle avoit signé à Mittau. en 1730.

vinces soumises à la Russie, des personnes des deux sexes que l'on habilla dans le costume de leurs pays; que plus de trois cents paysans composoient le cortége; que les époux paroissoient enfermés dans une cage de fer et portés sur un éléphant; nous ne citerons point les ridicules attelages des rennes, des bœufs, des chiens, des boucs, des cochons même, attachés aux traîneaux des convives, mais nous rappellerons que, profitant de la rigueur de la saison, on éleva un palais de glace où fut placée la couche nuptiale sur un lit de glace; que tous les meubles de ce palais étoient de glace; qu'à son entrée quatre canons et deux mortiers en glace furent placés, et tirèrent plusieurs coups sans crever, au moment où les époux humiliés furent contraints de s'y rendre et d'y coucher, sans pouvoir en sortir avant le jour.

C'étoit là ce que l'on appeloit punir un apostat! c'étoit ainsi que l'on vouloit venger la religion grecque outragée! Nous rougissons de ce trait barbare, et nous oublions ce que nous fîmes dans d'autres siècles. Et nous avons des écrivains qui ne veulent par reconnoître pour siècles de lumières ceux qui nous ont appris la tolérance!

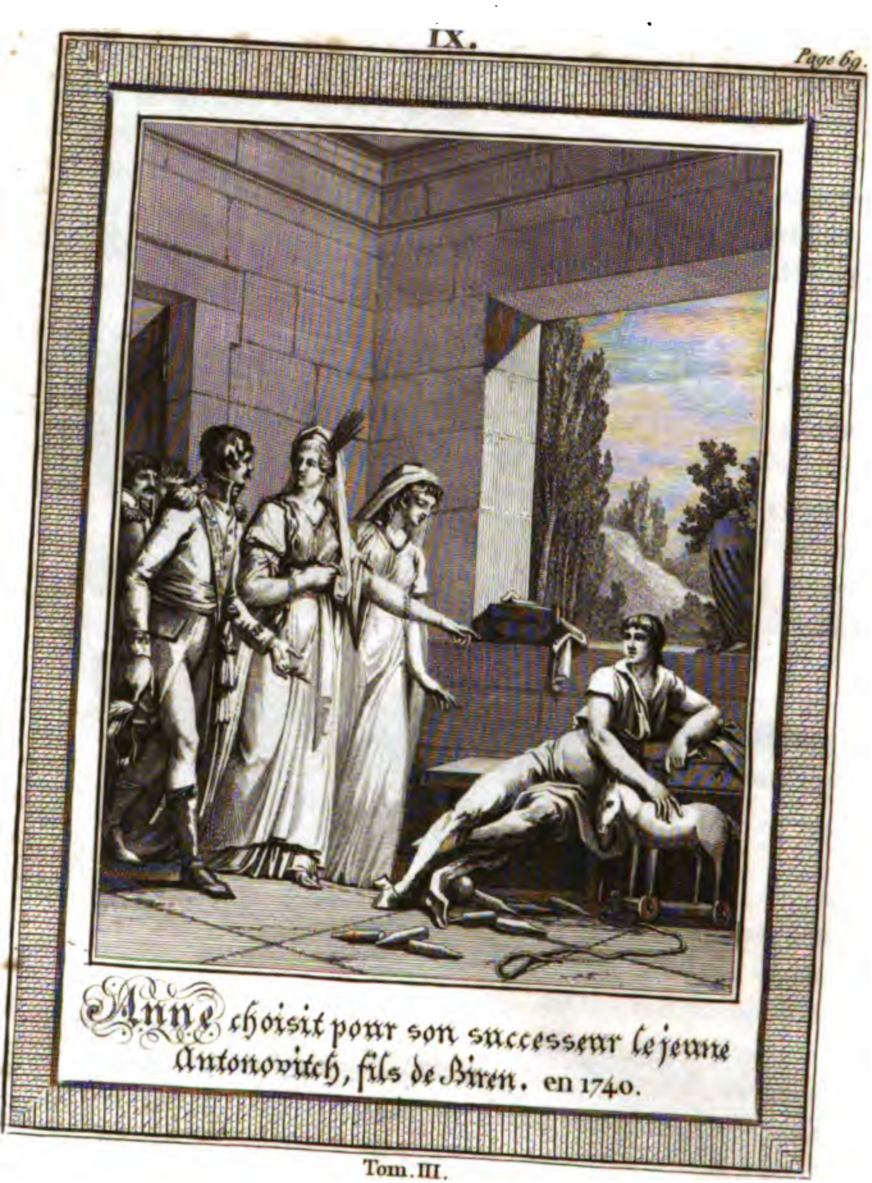
IVAN VI ANTONOVITCH.

(en 1740.)

Nous avons vu l'impératrice adopter la mère d'Ivan, sa nièce, et nous avons dit qu'elle adopta de même ce prince. Elle avoit eu soin d'exiger de la nation qu'elle reconnût pour héritier du trône celui qu'elle jugeoit à propos de lui donner. Tombée dangereusement malade, on croyoit qu'elle laisseroit la couronne à sa nièce; la prudence et les lois de la nature le conseilloient: mais l'amour est aveugle, et la foiblesse d'Anne pour Biren ne lui permit pas de les écouter. Biren vouloit

régner encore, et la fille du duc de Mecklembourg eût pu ne pas lui donner sa confiance. Le choix d'un enfant pour souverain convenoit bien mieux à son ambition; il l'inspire à l'impératrice, et l'on vit sa mère, le prince de Brunswick son père, et la princesse Elisabeth qui, suivant le testament de Catherine, eût dû prendre le sceptre, fléchir le genou devant un monarque enfant, qui devenoit l'usurpateur de leur héritage, et lui jurer fidélité. Ce n'étoit pas encore assez pour Biren : l'ambition aime à se masquer; la régence lui devenoit nécessaire; il ne voulut la recevoir en apparence que de la nation elle-même. Ses agens le secondèrent et son impudeur le fit réussir. Le général Munich dresse un mémoire au nom des états de l'empire; ces états demandent Biren pour régent; le terme de la régence est fixé à la majorité du prince, et sa majorité à dix-sept ans. La signature de l'impératrice devoit mettre le sceau à cette désignation : elle touchoit à ses derniers momens; tous ceux qui pouvoient l'éclairer étoient soigneusement écartés d'auprès d'elle. On lui présente la plume; peut-être conduisoit-on sa main : elle signe sans connoître l'écrit qu'on lui présente, et meurt, laissant son empire, sous un autre nom, à son barbare favori.

Ce valet-roi, méprisé par la nation toute entière, se vengea de ce mépris par l'oppression dont il l'accabla. Il emploie tour-à-tour les supplices pour connoître ses principaux ennemis et pour les punir. Le père de son maître est forcé par lui de se démettre de ses charges, et il ose avec impudence menacer sa mère de la renvoyer en Allemagne avec son fils, menace fondée sur une double liaison qu'il méditoit de son fils avec la princesse Elisabeth, et de sa fille avec le duc de Holstein. Mais l'époque de sa chute étoit arrivée; la fortune s'étoit lassée à le combler de ses faveurs, et la providence lui réservoit le châtiment de ses barbaries.



Anne choisit pour son successeur le jeune Antonovitch, fils de Biren. en 1740.

Munich avoit, par ses intrigues, secondé celles du régent, et il en attendoit les plus brillantes récompences; la méfiance de Biren s'oppose à ses désirs, et lui fait naître celui de le renverser; il s'accomplira. Quelle lutte l'ambition fait éclore entre ces deux hommes qu'elle domine! La feinte devient une des ressources du nouveau rival de Biren; elle cache les armes qu'il aiguise : son assiduité continue couvre ses démarches secrètes, et il soupe avec celui que la nuit même il va frapper. Munich avoit offert à la mère de l'empereur, dont il avoit adroitement plaint le sort, de la délivrer du tyran qui pesoit sur son fils, sur son époux, sur elle. Les mesures étoient prises pour réaliser ces offres; le moment où le régiment dont Manstein, aide-de-camp de Munich, étoit le lieutenant-colonel, gardoit les portes du palais, étoit choisi. Le maréchal et son aide-de-camp pénétrent dans le palais, arrivent jusqu'à la mère d'Ivan, lui présentent les officiers de garde, et ceux-ci promettent à la princesse l'appui de leurs bras contre le tyran qui l'opprime. Aussitôt quatre-vingts hommes de garde sont réunis; Manstein s'avance vers le logement du régent, et à l'instant, saisi avec son épouse, Biren, au milieu des humiliations les plus méritées, voit s'éclipser son pouvoir et ses folles espérances. On blâmera sans doute avec nous la dureté des traitemens faits à son épouse : une femme arrachée nue de sa couche, enlevée par des soldats, jetée dans la neige pendant la saison la plus rigoureuse, ne pourroit qu'attendrir sur son sort, qu'elle ne devoit qu'aux crimes de son époux. Les prisons de Schlusselbourg renferment celui qui, la veille, faisoit trembler la Russie; et sa condamnation à mort eût vengé ce grand empire de sa trop longue barbarie, si l'indulgence de la mère d'Ivan ne lui eût fait commuer cette peine capitale en un exil auquel il avoit condamné tant d'innocens. Munich aura bientôt le même sort; l'ambition fait plus de victimes que d'heureux.

La princesse de Brunswick, débarrassée de son tyran, ne pensa plus qu'à affermir sa puissance : elle prit le titre de grande-duchesse de Russie, et de régente pendant la minorité de son fils. Elle se décora du collier de l'ordre de Saint-André ; et, réparant une des fautes de Biren, elle fit prêter au jeune souverain un nouveau serment, dans lequel elle étoit nommée.

Les commencemens de cette régence eussent été assez heureux, sans l'abus que Munich fit des droits acquis, à ce qu'il croyoit, par les services rendus à la grande-duchesse, et celle-ci se voyoit au rang suprême, entre le double écueil de l'ingratitude ou de l'esclavage ; elle voulut n'être point accusée de la première, ne point subir l'autre, et sa justice devint pour Munich un outrage qu'il lui eût fait payer cher, si sa disgrace n'eût devancé ses coups. Il aspiroit au titre de généralissime, et à la souveraineté de l'Ukraine ; il osa demander le premier, qui lui valut un refus. Il obtint cependant la place de premier ministre, mais les principales fonctions en furent confiées au grand-chancelier, comte d'Osterman.

ÉLISA ETH PETROWNA.

(en 1741.)

CETTE administration ne dura que treize mois. La nuit du 6 au 7, Elisabeth Petrowna, fille de Pierre Ier., se transporte, accompagnée de peu de personnes, à la caserne des gardes Préobajenski, les engage à la suivre, marche avec eux au palais, fait arrêter le duc et la duchesse de Brunswick et le grand-chancelier, précipite du trône le jeune Ivan, s'y place elle-même, enferme son prédécesseur dans une prison, et relègue ses ministres en Sibérie.

Elisabeth, décidée à ne porter jamais le joug de l'hymen, et voulant ôter à la famille d'Anne Ivanovitz l'espoir de re-

monter sur le trône, se hâte de choisir pour son successeur Charles-Pierre-Ulric, fils du duc de Holstein-Gottrop et d'Anne, fille de Pierre-le-Grand. Il arriva en Russie en 1742, abandonna la religion luthérienne pour embrasser la religion grecque; prit le nom de Pierre Fédorovitz, et fut déclaré grand-duc de Russie à l'âge de quatorze ans. Sa mère adoptive lui fit épouser, en 1747, Sophie-Augustine d'Anhalt-Zerbst. Cette princesse, en embrassant le culte grec, changea son nom en celui de Catherine Alexieuna.

Quelques terres incultes de l'Amérique septentrionale, disputées par les François et les Anglois, allumoient alors en Europe le feu de la guerre; la cour de Vienne se déclara pour la France, la cour de Berlin pour l'Angleterre, et Elisabeth Petrouna envoya ses armées en Allemagne pour seconder celles de l'impératrice-reine Marie-Thérèse.

Le grand-duc favorisoit presque ouvertement le roi de Prusse. Les généraux, placés entre leur devoir et la crainte de déplaire à l'héritier de l'empire, agissoient mollement. C'est ce qui sauva le roi de Prusse, dont la perte sembloit infaillible.

Les Russes, commandés par le maréchal d'Apraxin, entrèrent en Prusse en 1757; ils s'emparèrent de Mémel et battirent les Prussiens; mais affoiblis par leur victoire, ils se retirèrent pour prendre leurs quartiers d'hiver en Pologne.

Apraxin fut remplacé par Fermer en 1758. Ce général prit Custrin après une bataille sanglante, mais douteuse, et fit sa retraite comme son prédécesseur. Solticof commanda après lui l'armée russe; il gagna, le 23 juillet 1759, la bataille de Zullichau, s'empara de Grassen et de Francfort-sur-l'Oder, et battit le roi de Prusse en personne le 12 août, à la journée de Cunerdorf.

L'année suivante, les Russes entrèrent dans Berlin, et ils

prirent Colberg en 1761; l'impératrice touchoit alors au terme de sa vie. Elle mourut le 29 décembre, âgée de cinquante-deux ans.

PIERRE III. (en 1762.)

Elisabeth avoit fait promettre au sénat qu'on ne feroit pas de paix avec la cour de Berlin sans la participation de l'impératrice-reine. Ses volontés ne furent pas respectées; jamais révolution ne fut plus prompte dans les sentimens d'une cour. Pierre III commença son règne en faisant la paix avec Frédéric.

Vingt mille Russes alloient se réunir à l'armée prussienne, lorsqu'une nouvelle révolution priva Frédéric de son nouvel allié.

Il est impossible de tracer le caractère d'un prince qui ne régna pas un an, qui mourut victime de la plus étrange conspiration, et dont la mémoire fut flétrie par une foule d'écrivains accoutumés à louer ou à blâmer les princes en raison de ce que leurs actions furent couronnées d'un bon ou d'un mauvais succès.

On assure que Pierre III, amoureux de la comtesse de Woronzoff et voulant épouser sa maîtresse, avoit résolu de répudier Catherine, et de faire déclarer bâtard le jeune grand-duc Paul Petrovitz. On ajoute qu'il se proposoit d'adopter le prince Iwan Antonovitz, proclamé empereur au berceau, chassé du trône par Elisabeth Petrouna, et alors étroitement resserré dans le château de Schulsselbourg; mais ceux qui lui arrachèrent le trône et la vie n'avoient-ils pas intérêt d'inventer ces accusations pour entourer l'entreprise de Catherine contre son époux de quelque vernis de justice?

L'héritier d'un trône est ordinairement l'homme de la cour

le moins puissant et le plus contrarié ; c'est ce que Pierre III avoit éprouvé jusqu'à la mort d'Elisabeth. Ceux qui l'avoient offensé tremblèrent lorsqu'il monta sur le trône. Son éducation négligée livroit ses passions à leur pente naturelle. Cependant, dès qu'il fut empereur, non-seulement il oublia les injures qu'avoit reçues le grand-duc, mais plusieurs de ses ennemis dont il respectoit les talens ou les vertus, furent comblés de ses bienfaits.

A peine assis sur le trône, il rappela à Pétersbourg une multitude de prisonniers d'état dont la défiance d'Elisabeth et la jalousie de ses ministres avoit peuplé la Sibérie. Parmi ces infortunés se trouvoient le duc de Biren et le maréchal de Munich. Il supprima un tribunal appelé chancellerie secrète, dont Elisabeth s'étoit servie pour se défaire de ceux qui lui étoient suspects. Alexis, père de Pierre-le-Grand, avoit inventé cette inquisition, dont le nom seul faisoit trembler la Russie entière.

Sur le plus léger soupçon, sur les dénonciations les plus absurdes, les juges de la chancellerie privée faisoient emprisonner les personnes les plus estimées et les livroient à d'horribles tortures, sans que ni le sexe ni l'âge pussent les garantir de cette rigueur odieuse.

Il permit à la noblesse russe de porter ou de ne pas porter les armes, à son choix; d'entrer dans les affaires civiles ou de jouir du repos; de voyager quand il lui plairoit dans toute l'Europe; de servir dans les armées des princes étrangers; de vendre ses biens et d'en emporter le prix dans tous les pays où chacun voudroit choisir un domicile.

Enfin Pierre réunit à la couronne les biens immenses du clergé, et tous les gens d'église furent pensionnés par l'état. Cette réforme fut le principe et la cause de son malheur.

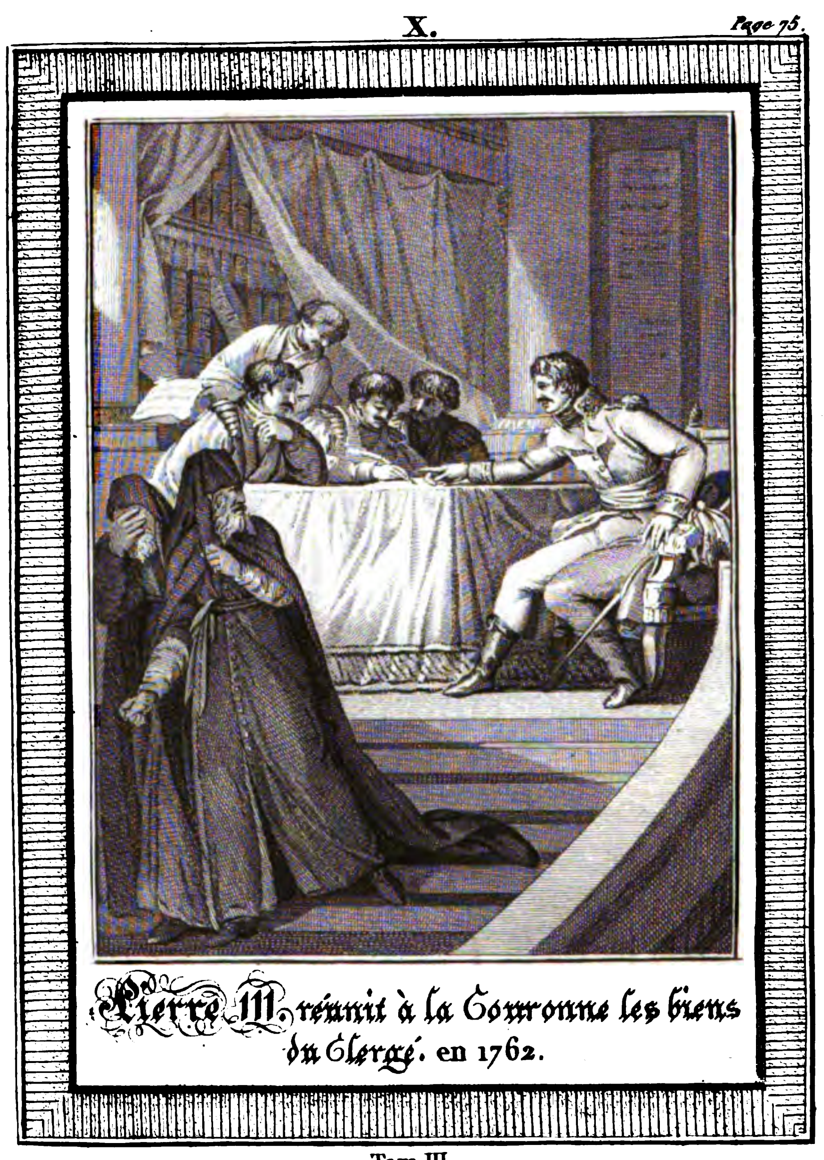
Pierre fut instruit par le roi de Prusse que son épouse,

favorisée par tous les prêtres, formoit le complot de le détrôner. Il négligea cet avis, et, dans sa folle sécurité, il se contenta de répondre qu'on n'oseroit attenter contre le petit-fils de Pierre Ier. Un des principaux conjurés fut arrêté, tout alloit se découvrir; mais au lieu de l'interroger sur-le-champ, on l'enferma dans une citadelle; et cet événement, qui devoit anéantir la conspiration, en hâta la réussite.

Catherine étoit au château de Peterhof, et Pierre III à celui d'Oraniembaun. Instruite par le comte Orloff que ses projets étoient connus, elle se fait conduire sur-le-champ à Pétersbourg, se rend au quartier des gardes Ismaëlof qui lui prêtent serment, assemble le sénat, promet de respecter les priviléges de la nation. Les sénateurs l'accompagnent dans l'église de Casan, où l'archevêque de Novogorod la couronna sous le nom de Catherine II.

Pierre se préparoit à célébrer à Oraniembaun le jour de sa fête, lorsqu'il apprit ces étranges nouvelles. Il ne pouvoit les croire, tant elles étoient invraisemblables. On publioit dans les rues de Pétersbourg que ce jour même Pierre III devoit assassiner son épouse et son fils. Ce bruit calomnieux rassembloit auprès de Catherine les hommes en état de porter les armes : une heure après son couronnement, quinze mille hommes armés marchoient à sa suite.

L'empereur pouvoit aller joindre son armée en Prusse; cette idée ne se présenta pas même à son esprit troublé. Trompé par de mauvais conseils, au lieu de chercher à se mettre en sûreté, il prit le funeste parti de se jeter dans les bras de son épouse, et de la ramener par sa soumission. Le comte Panin vint trouver le prince dans Peterhof; il l'assura que l'impératrice ne le tiendroit que peu de temps aux arrêts, et qu'elle le renverroit dans ses états de Holstein, comme il paroissoit le désirer. Il lui fit écrire et signer la déclaration suivante :



Pierre III. réunit à la Couronne les biens du Clergé. en 1762.

« Dans le peu de temps de mon règne, j'ai reconnu que le » fardeau de l'empire étoit au-dessus de mes forces. Je déclare » que je descends volontairement du trône, en promettant » de ne chercher jamais à y remonter ».

« Muni de cet acte, Panin quitte le prince détrôné; une escorte s'empare de lui, on lui arrache les cordons de son ordre, on le dépouille de ses habits, et après l'avoir laissé quelque temps nu en chemise, en butte aux outrages des soldats, on l'enveloppe d'une mauvaise robe-de-chambre, et on l'enferme dans une maison de campagne appartenante à un des conjurés. Il y périt quelques jours après, empoisonné par ceux qui étoient chargés de le garder. On publia qu'il étoit mort d'une colique hémorrhoïdale, le 6 juillet 1762 ».

Son corps, porté à Pétersbourg, fut exposé durant trois jours dans l'église de St.-Alexandre Neuski. Il y fut inhumé avec les cérémonies observées pour les czars.

CATHERINE II, ALEXIEUNA.

COURONNEMENT DE CETTE PRINCESSE A MOSKOU.

(en 1762.)

L'IMPÉRATRICE-REINE Marie-Thérèse regardoit la révolution de Pétersbourg comme un gage de ses triomphes. Elle apprit, avec beaucoup de surprise, que Catherine avoit confirmé la paix conclue par Pierre III avec le roi de Prusse. La cour de France ne fut pas moins trompée dans cette occasion. Frédéric fut celui qui jugea le mieux la nouvelle impératrice. Ce prince prévoyant l'événement qui la plaça sur le trône, n'avoit cessé de mander à son ministre Gortz, que puisque Pierre III vouloit se perdre, il falloit se tourner du côté de Catherine. Gortz, compagnon assidu des plaisirs du czar, fut

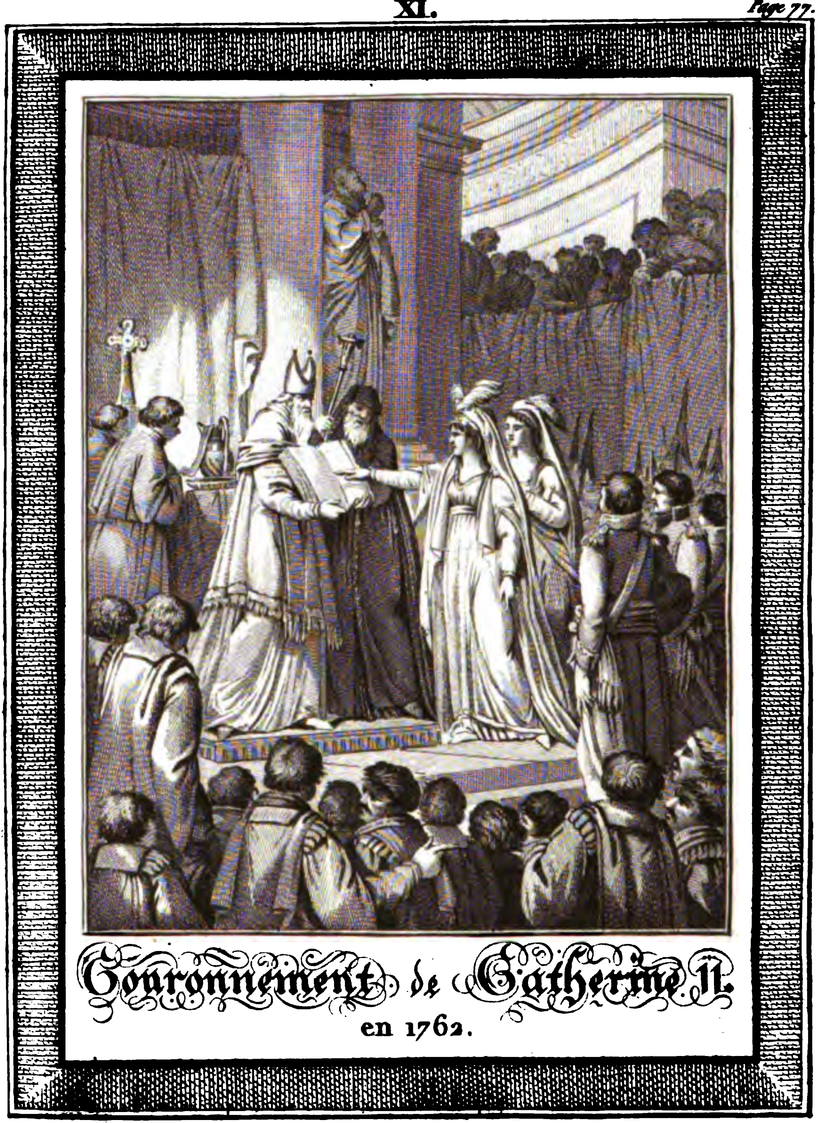
un des premiers à l'abandonner au moment de son désastre, et l'impératrice le reçut avec l'accueil le plus distingué.

Catherine n'avoit garde de se mêler des guerres étrangères, lorsque ses talens et ceux de son favori, le comte Orlof, suffisoient à peine pour maintenir dans ses états la tranquillité intérieure.

Malgré le succès de la révolution et le poids de l'autorité royale, l'opinion, reine du monde, ne se décidoit pas en faveur de Catherine. Personne ne doutoit, à Pétersbourg, que Pierre n'eût été empoisonné par ordre de son épouse. Le jour où on enterra ce prince, le peuple suivoit le convoi en accablant d'injures les soldats de la garde, en leur reprochant leur trahison. Des mouvemens insurrectionnels se manifestoient à Moskou et dans les provinces orientales. Catherine se flatta de les faire cesser en faisant un voyage dans cette capitale pour y recevoir l'onction royale. Le morne silence avec lequel elle fut reçue, tandis que son fils obtenoit les témoignages les plus vifs d'attachement, lui fit craindre quelques revers de fortune; elle reprit brusquement la route de Pétersbourg à la nouvelle d'une émeute survenue dans les régimens des gardes.

En vain, dans cette occasion, Catherine, en punissant sévèrement les chefs de l'émeute, affecta de traiter les soldats avec clémence, l'empire entier sembloit rempli d'un esprit d'indignation, et rien ne pouvoit étouffer les sentimens de vengeance inspirés par une grande injustice.

Catherine étoit convaincue que l'idée sinistre de la mort de son époux, et de la part qu'elle avoit eue à cet événement, ne pouvoit être écartée que par des nouveautés brillantes et par des entreprises heureuses. Mais trop d'obstacles s'opposoient alors à ces entreprises qui, dans la suite, illustrèrent son règne. Elle s'occupa de l'administration de ses vastes états,



Couronnement de Catherine II. en 1762.

du progrès du commerce, de l'augmentation de la marine, et des moyens d'améliorer ses finances. Elle déployoit à sa cour une magnificence qui lui paroissoit nécessaire pour tromper les cours étrangères sur sa vraie situation, en attendant qu'elle pût les étonner par ses conquêtes.

Les plaisirs de sa cour ne nuisoient pas aux affaires. Après avoir travaillé avec ses ministres, elle s'entretenoit fréquemment, tantôt avec le chevalier Bestuchef, tantôt avec le maréchal Munich. L'un lui faisoit connoître la politique et les ressources des cours de l'Europe, l'autre lui communiquoit le plan tracé par lui durant son exil en Sibérie, pour chasser les Turcs de Constantinople; plan que nous l'avons vu sur le point d'exécuter dans la suite.

Mais au milieu de ses travaux et des fêtes qu'elle donnoit, une sombre inquiétude sembloit l'agiter. Les remords tourmentoient son ame ambitieuse. Des conspirations sans cesse renaissantes en devenoient l'éternel aliment; on découvroit ces conspirations, mais on ne pouvoit en anéantir les causes. Cette princesse étoit d'autant plus gênée dans sa situation, qu'elle affectoit de dissuler ses alarmes.

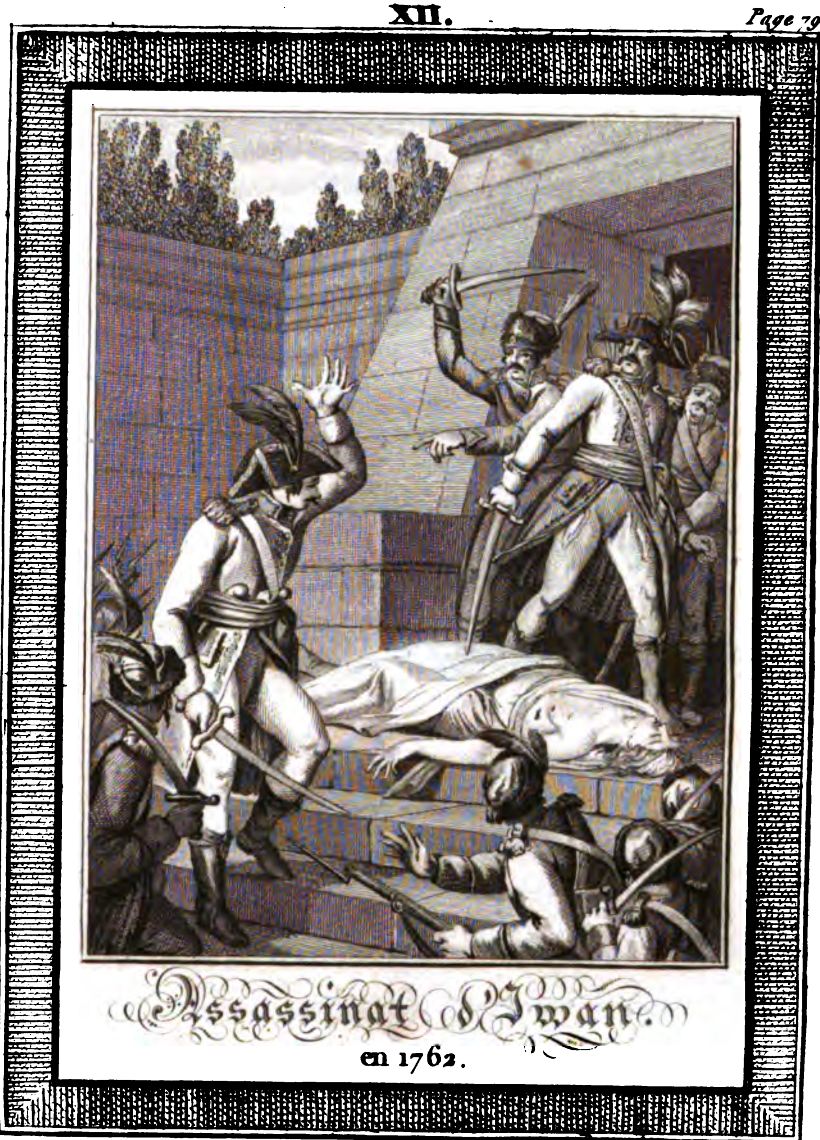
Elle étoit aussi affectée en secret de ce que depuis que Grégoire Orlof, principal auteur du meurtre de Pierre III, étoit reconnu pour son favori, les Russes les plus distingués, jaloux de sa fortune, ou révoltés par ses hauteurs, s'éloignoient de la cour. Le bruit s'étant répandu qu'elle se proposoit d'épouser l'audacieux qui l'avoit aidée à précipiter son malheureux époux du trône dans la tombe, le mécontentement parut général; ceux même qui avoient servi Catherine avec le plus d'audace se mettoient à la tête de ses ennemis. S'ils avoient pu se tourner vers un prince digne de réunir le vœu public, une révolution étoit inévitable; mais les uns vouloient porter sur le trône le grand-duc, trop jeune pour s'y affermir, d'autres se déclaroient

en faveur du malheureux Iwan. Tous embarrassés, tous incertains, ils formoient également le projet de détrôner l'impératrice, sans s'accorder sur le choix de son successeur.

« Catherine résolut de sacrifier Iwan à sa sûreté. Ce prince » végétoit dans la citadelle de Schulsselbourg, lorsque la nuit » du 4 au 5 juillet, il est réveillé par le bruit que faisoient ses » gardes à la porte de sa chambre; elle est enfoncée. Iwan » sortant de son lit, conjuroit à genoux les sodats d'épargner » ses tristes jours; mais dès qu'il vit que ses prières étoient sans » effet, trouvant des forces dans son désespoir, il se défendit » assez long-temps. On le poignarda à coup de baïonnettes. » Son corps sanglant fut déposé dans la chapelle de la cita- » delle, revêtu d'un habit de matelot. Chacun plaignoit un » prince précipité d'un trône dans un cachot, dans un temps » où les plaisirs et les peines de la vie lui étoient égalemeni in- » connus, et massacré de sang-froid, victime fatale de la raison » d'état. Iwan périt presque seul dans cette occasion. Cathe- » rine feignant d'ignorer que les plus grands seigneurs de » Russie avoient pris part à la conspiration en faveur de ce » prince, non-seulment ne fit aucune recherche contre eux, » mais admit dans la suite plusieurs d'entre eux dans sa » confiance ».

Catherine place le duc de Biren sur le trône de Courlande, et Poniatouski sur celui de Pologne. Troubles de ce royaume.

Cependant les traités de Fontainebleau et d'Hubersbourg avoient rétabli la paix en Europe. Catherine fit alors un essai de son influence en faveur du duc de Biren. Pendant le long exil de ce prince, les états de Courlande avoient élu en sa place le célèbre maréchal de Saxe, fils naturel d'Auguste, roi de Po-



Assassinat d'Iwan.
en 1762.

logne. Ni sa grande réputation, ni le crédit de son père, ni le vœu des Courlandois ne balancèrent la volonté de Catherine; elle menaça le roi de Pologne de lui déclarer la guerre; et ayant dicté ses lois au sénat de Mittau, elle força Auguste à donner l'investiture au spoliateur de son fils. Ce prince mourut peu de temps après; ce fut pour Catherine une nouvelle occasion de déployer l'ascendant de sa politique.

Cette princesse ayant signé, le 11 avril 1764, un traité d'alliance avec le roi de Prusse, éleva sur le trône de Pologne Stanislas Poniatouski, à peine connu à Varsovie, et qui passoit pour un de ses amans. Cette nomination devint le principe de la destruction de ce royaume. Jamais les Polonois ne lui pardonnèrent de devoir le trône à la cour de Russie; les faveurs dont il combloit les dissidens pour complaire à sa protectrice, hâta la catastrophe.

On appeloit dissidens en Pologne, tous les Polonois qui ne professoient pas la religion catholique. D'anciens traités leur assuroient le libre exercice de leur religion, mais ils étoient éloignés des affaires publiques. L'impératrice exigeoit qu'ils partageassent les avantages des autres citoyens. La diète de 1765 décida le contraire. A cette nouvelle, Catherine, en vertu de l'alliance contractée avec Frédéric, invite ce prince à réunir ses forces à celles de la Russie pour forcer la diète de Pologne à revenir sur son décret.

Ces préparatifs de guerre donnoient de l'inquiétude à la cour de Vienne: elle arma de son côté. Les troupes russes inondoient la Pologne; les troupes prussiennes y entroient de leur côté.

La diète, convoquée à cette occasion, eut pour maréchal le prince de Radzivil, persécuté long-temps par la cour de Russie. Les troupes russes paralysèrent bientôt cette assemblée. L'ambassadeur de Catherine fit enlever et conduire en Sibérie plu-

sieurs évêques et plusieurs nonces. Il parut alors une déclaration de la cour de Russie, dans laquelle, parlant des alarmes conçues par la nation au sujet de l'élévation de Stanislas, on assuroit que l'impératrice, connoissant trop tard l'esprit de domination du nouveau roi, se trouvoit contrainte à exhorter les Polonois à se défier de cette ambition. Catherine, en semant la mésintelligence entre les Polonois et leur roi, avoit en vue de le dégrader aux yeux de ses sujets, pour l'assouplir et en faire un instrument utile à ses desseins.

La cour de Vienne s'en tenoit à de simples démonstrations de mécontentement; et la cour de France, dont l'intérêt le plus formel étoit d'arrêter une agression capable de changer la balance de l'Europe, n'employoit que des intrigues obscures, insignifiantes. Deux confédérations se formèrent en 1768; l'une demanda des secours à la Russie, l'autre à la France. Cette seconde assemblée fut connue sous le nom de confédération de Bar.

D'après les mémoires présentés à Louis XV, elle pouvoit lever quatre-vingt mille hommes; mais n'ayant reçu de Paris que de foibles secours d'argent, ses troupes furent battues par les Russes qui, en poursuivant un parti polonois, brûlèrent une bourgade sur le territoire ottoman. Cet acte d'hostilité offroit à Vergennes, ambassadeur de France à la Porte, l'occasion d'exécuter les ordres par lui reçus d'employer toutes ses ressources à déterminer le divan à la guerre. Le divan somma Catherine de retirer ses troupes de Pologne, et sur son refus commença une guerre qui lui fut funeste.

Guerre entre la Russie et la Porte. (en 1769.)

La guerre fut publiée à Constantinople le 8 septembre. Le divan déclaroit qu'il prenoit les armes pour rétablir la tran-

quillité de la Pologne, troublée par les Russes. Le manifeste de Catherine parut peu après. Elle réclamoit l'assistance de la cour de Londres, en vertu d'un traité conclu en 1766.

Les premières hostilités furent favorables aux Ottomans. Ils battirent les Russes durant l'hiver dans la Géorgie et dans les environs de Bender; mais bientôt les Russes prirent la supériorité la plus décidée. « Une de leurs escadres, sous les ordres » de l'amiral Spiritof, étant entrée dans la méditerranée » en 1770, ses brûlots incendièrent presque entièrement la » flotte ottomane le 5 juillet, vis-à-vis l'île de Scio. Cepen» dant les Russes, qui avoient beaucoup souffert de leur côté, » échouèrent à l'attaque des Dardanelles ».

Dans le même temps le maréchal Romanzof battoit les Ottomans auprès d'Ismaëlof, s'emparoit de cette place bâtie sur le Danube, et regardée comme la clef de la Bessarabie. Les Russes victorieux poursuivoient de toute part les Turcs, affoiblis autant par leurs dissensions domestiques et leur indiscipline, que par le fer de leurs ennemis. La Porte avoit envoyé une nouvelle armée au bord du Danube; elle ne put empêcher la prise de Bender; mais après cette conquête, Romanzof, craignant que la peste, dont les ravages minoient l'armée ottomane, ne se communiquât à la sienne, rentra dans les quartiers d'hiver occupés par lui l'année précédente. La dévastation d'une province, et beaucoup de sang répandu, furent tout le fruit qu'il retira de sa campagne. La flotte de l'amiral Spiritof, affoiblie par les maladies, chercha une relâche dans les ports d'Italie.

La cour de Vienne avoit paru s'intéresser durant l'hiver au rétablissement de la paix entre les Russes et les Ottomans; on publioit même qu'un congrès devoit se tenir à Vienne, mais on sut bientôt que l'empereur et le roi de Prusse avoient signé dans Neiss un traité secret. Les ministres de Louis XV,

surpris de voir la meilleure harmonie s'établir entre les cours de Berlin et de Vienne, témoignoient leur étonnement; les ministres autrichiens répondoient par des notes insignifiantes.

Le roi de Prusse commençoit à craindre que la destruction de l'empire ottoman ne donnât à la cour de Pétersbourg une puissance trop colossale; il offrit sa médiation : Catherine fit une réponse évasive. Les Ottomans acceptoient, sans balancer, la médiation prussienne, mais ils ne témoignoient pas la même confiance à la cour de Vienne.

Cette négociation donna lieu à une seconde entrevue entre le roi de Prusse et l'empereur. Il étoit difficile à ces deux monarques de se concerter. Le roi de Prusse se proposoit pour médiateur, mais ses liaisons secrètes avec la cour de Pétersbourg ne lui permettoient pas de prendre une attitude menaçante, seule capable de donner du poids à sa médiation. Le prince Henri de Prusse se trouvoit alors auprès de Catherine. Elle lui communiqua les conditions auxquelles elle consentoit de donner la paix aux Ottomans. Elles étoient si exagérées, que la cour de Vienne rassembla une armée en Hongrie en 1771, et fit occuper le canton de Zipy, en Pologne.

Dans ces circonstances commença à transpirer dans le public le projet du partage de la Pologne. La sensation qu'il fit dans Pétersbourg même était d'autant plus frappante, que, dans un grand nombre d'actes publics, Catherine avoit promis de maintenir l'indivisibilité du territoire de cet état.

« L'ambassadeur russe étoit dans Varsovie le véritable roi. » Stanislas, sans autorité, flottoit entre les deux confédéra- » tions. La confédération de Bar, indignée de la pusillanimité » du monarque, tenta de l'enlever : un parti y réussit le » 3 novembre 1771. On fit feu sur son carrosse. Rien n'em- » pêchoit qu'il ne fût mis à mort ou retenu prisonnier; l'incer- » titude d'un des conjurés, nommé Caësinski, le sauva ».

La cour de Vienne avoit signé le 6 juillet 1772, avec la Porte, un traité offensif, dans lequel elle s'engageoit à contraindre les Russes à restituer les possessions ottomanes conquises par eux. La Porte lui offroit un subside de vingt mille bourses, et lui cédoit la Valachie et quelques districts voisins. En conséquence de ce traité, l'empereur se trouvoit obligé de rejeter les propositions que lui faisoit le roi de Prusse, de la part de l'impératrice de Russie, pour l'engager à consentir au partage de la Pologne.

Malgré ce contre-temps, Frédéric termina ses arrangemens avec Catherine, laissant la cour de Vienne à ses réflexions. Le conseil de Pétersbourg persistoit à vouloir garder la Moldavie et la Valachie. Le roi de Prusse savoit que la cour de Vienne ne consentiroit jamais à cette cession. Il multiplioit ses efforts pour déterminer Catherine à renoncer à ses conquêtes entre le Niester et le Danube; il y réussit enfin.

Partage de la Pologne. Suite de la guerre entre les Russes et les Ottomans. Catherine s'empare de la Krimée.

Alors fut signé, le 17 février 1772, un traité dans lequel on stipuloit que la Russie étendroit ses frontières aux dépens de la Pologne, depuis la Dvina jusqu'au Niester; que le roi de Prusse auroit la Pomérélie, la grande Pologne jusqu'à Nats, l'évéché de Varmie, et les palatinats de Marienbourg et de Culm, à l'exception des villes de Dantzig et de Thorn, qu'il occupa dans la suite.

La cour de Vienne, instruite par celle de Berlin que Catherine renonçoit à garder la Valachie et la Moldavie, abandonnant ses liaisons avec la Porte, voulut avoir sa part de la Pologne. Elle obtint la rive gauche de la Vistule, depuis les

salines de Vilisca inclusivement, jusqu'au confluent du Visos, à quarante milles de Varsovie, le palatinat de Velés, la Russie-Rouge et une partie de la Volynie. On convint d'agir de concert pour forcer le roi de Pologne à convoquer une diète à laquelle on feroit ratifier ces usurpations.

Alors les cours de Vienne et de Berlin s'occupèrent de la pacification entre la Porte et la Russie. Un armistice fut conclu entre les deux puissances; des plénipotentiaires s'assemblèrent à Fokiani, pour régler les conditions de paix. Le négociateur russe exigeoit pour préliminaire que la Porte reconnût l'indépendance des Tartares de Krimée; qu'elle cédât à la Russie les ports de Genicalé, Kerche et Kimburn sur la mer Noire; qu'elle rasât la forteresse d'Oczacof; qu'elle laissât pour barrière entre les deux empires les pays entre le Bog et le Niester, et qu'elle consentît à la libre navigation des vaisseaux russes sur les mers ottomanes.

Le ministre autrichien, loin de parler de la diversion dont sa cour avoit flatté la Porte en recevant des subsides de sa part, exhortoit le divan à recevoir la paix à ces dures conditions. Le ministre turc les rejeta avec indignation : les conférences furent rompues. Cependant le ministre prussien obtint une prolongation de trêve jusqu'au 21 mars 1773.

Cette modération de Catherine étoit due à la révolution de Suède, arrivée le 19 août 1772, et dans laquelle le roi, avec le secours de la France, profitant des mésintelligences entre les deux principaux partis qui divisoient la Suède, s'étoit ressaisi de l'autorité dont il avoit été privé par la constitution de 1720. Gustave, uni d'intérêts avec la France et avec la Turquie, faisoit des armemens redoutables; mais des émissaires de la cour de Russie ayant excité les soldats du roi de Suède à se révolter contre lui; et ce prince, dans l'affaire de Wibourg, ne s'étant soustrait à la captivité qu'en s'ouvrant un

passage à travers la flotte russe dont il étoit environné, tandis que les Turcs étoient entièrement défaits au bord du Danube, le divan fut contraint de signer la paix le 2 juillet 1774, dans le camp de Kainardgi, aux mêmes conditions qu'il avoit rejetées au congrès de Fokiani.

Catherine, couverte de gloire par ses succès pendant la guerre, en étendoit les avantages durant la paix. La guerre se ralluma bientôt entre les Russes et les Turcs pour l'interprétation du traité de Kainardgi. Une armée russe s'emparoit de la Krimée et du Cuban, en profitant des troubles élevés dans cette province à l'occasion de l'élection d'un kan. Catherine feignoit de protéger Shahim Guerai, un des compétiteurs à cette dignité. La Porte, après de vains efforts, fut forcée de consentir, par un traité signé le 1er. mars 1779, que Shahim Guerai restât kan de Krimée; dès-lors ce pays fut une province de Russie. Shahim Guerai en fit même à Catherine une cession en forme, moyennant une pension viagère dont il ne jouit pas long-temps. Craignant d'être arrêté, il quitta furtivement la Russie, et périt misérablement. Catherine rendant à la Krimée et au Cuban leur ancien nom, donna à l'un de ces pays le nom du gouvernement de Tauride, et à l'autre celui du Caucase.

Une armée de cent cinquante mille Autrichiens favorisoit cette prise de possession. Le divan n'étant pas préparé à cette attaque subite, il conclut, le 26 décembre 1786, l'acte d'Agnales Kavak, dans lequel il consentoit à la réunion de la Krimée et de ses dépendances à la Russie.

Entrée triomphante de Catherine II dans Kerson.

On fut bientôt instruit à Constantinople que cette acquisition de Catherine n'étoit qu'un acheminement à des conquêtes nouvelles. Elle creusoit sur les bords de la mer Noire le port

de Kerson, qui devint bientôt un redoutable arsenal de marine, la Krimée servant de point de réunion aux préparatifs de guerre faits dans toutes les provinces russes. Catherine ne cachoit plus son projet de s'emparer de Constantinople, à l'aide d'une diversion exécutée par l'empereur d'Allemagne, Joseph II.

Pendant que l'autorité de Catherine se consolidoit dans la Krimée, le grand-duc de Russie et son épouse voyageoient dans une partie de l'Europe. Ils traversèrent la Pologne et l'Autriche, vinrent en Italie; et retournant à Pétersbourg par la France et par la Hollande, ils trouvèrent que l'empire qui leur étoit destiné venoit d'être encore agrandi d'une partie de la Géorgie, cédée à la Russie par le prince Salomon, sultan d'Imerette et de Géorgie.

En 1787, Catherine fit un voyage en Krimée; ce fut un enchaînement de fêtes continuelles, durant lesquelles cette princesse prodigua la somptuosité des cours asiatiques. L'empereur Joseph II et le roi de Pologne, Stanislas Poniatouski, confondus parmi ses courtisans, ne se faisoient remarquer qu'en lui rendant les soins les plus assidus. Ces deux monarques paroissoient vivre ensemble de la meilleure intelligence; cependant il paroît constant que, durant ce voyage, fut décidé l'anéantissement entier du royaume de Pologne.

L'impératrice entra en triomphe dans Kerson, entourée par la plus brillante armée. Un superbe arc-de-triomphe avoit été élevé à la porte de cette ville; il étoit remarquable par cette inscription grecque : *C'est ici la porte de Bysance.*

L'ambition de Catherine avoit enfin déterminé les Ottomans à reprendre les armes. A peine cette princesse quittoit Kerson pour reprendre la route et de Moskou et de Petersbourg, qu'une armée de quatre-vingt mille Ottomans s'avançoit sur le Danube, et que le capitan-pacha entra sur la mer Noire avec une escadre de seize vaisseaux de ligne. A la vue

des pavillons turcs, les Tartares de Krimée secouant le joug de la Russie, avoient élu un nouveau kan, et quarante mille hommes se rassembloient sous ses drapeaux.

Non-seulement Catherine avoit prévu cette guerre et fait tous ses préparatifs en conséquence, mais toutes ses actions la provoquoient comme l'événement dont les suites devoient la conduire dans le sérail de Constantinople. Ses armées, commandées par les généraux Potemkin, Souvarof, Repnin et Kamenskoi, couvroient la terre depuis Kaminiek jusqu'à Balta.

A l'appui de ces forces redoutables, Catherine employoit encore des moyens assortis aux superstitions des Russes. On publioit des prophéties des patriarches Jérémie et Nicon, qui prédisoient la ruine de Constantinople. Cependant les succès des Russes ne répondirent pas aux magnifiques espérances que l'impératrice de Russie avoit conçues. Les événemens de la révolution de France ne permettoient pas aux François de donner aucun secours aux Ottomans, mais ils étoient favorisés par les Anglois, qui se vengeoient alors de ce que, durant la guerre des colonies d'Amérique, la cour de Pétersbourg avoit imaginé la neutralité armée.

Après plusieurs campagnes infructueuses, la paix fut conclue à Jassi, le 9 janvier 1792, par le prince Repnin et le grand-visir. Catherine conserva ses avantages sans en obtenir de nouveaux. Mais alors une nouvelle combinaison entraînoit tous les gouvernemens de l'Europe. Non-seulement les puissances du midi, qui vouloient profiter de la révolution de France pour démembrer cet empire, avoient besoin, pour la réussite de leurs projets, de rétablir la paix entre Constantinople et Pétersbourg; mais Catherine ayant convenu avec les cours de Vienne et de Berlin d'anéantir entièrement le royaume de Pologne, renvoyoit volontiers à un autre temps son projet de conquérir Constantinople et la Grèce.

Dernier partage de la Pologne.

Depuis que la diète de Pologne, assemblée en 1773, avoit donné son consentement au démembrement des provinces frontières de ce royaume occupées par les Russes, les Prussiens et les Autrichiens, les trois cours co-partageantes se réunissoient pour donner à la constitution polonoise une nouvelle forme, qui laissoit un germe de désunion habituelle entre la puissance législative et la puissance exécutive. Par ce moyen, les restes de cet état asservi ne pouvoient donner aucune inquiétude à ses oppresseurs. Mais la guerre entre les Russes et les Turcs avoit un peu relâché les chaînes des Polonois : ils résolurent de se donner une nouvelle constitution.

Dans la diète tenue en 1778, cette nouvelle constitution fut décidée. On négocioit avec le roi de Prusse. Il promettoit de garantir la nouvelle constitution polonoise, à condition que, de leur côté, les Polonois promettroient de ne jamais le troubler dans la possession des provinces qu'il avoit occupées lors du partage précédent. Il fut stipulé, dans un traité conclu le 23 avril 1790, que les parties contractantes, en cas d'hostilités ou d'invasion, s'assisteroient réciproquement de leurs armes ; et que si quelque puissance étrangère s'ingéroit dans les affaires intérieures de la Pologne, la Prusse s'y opposeroit de toutes ses forces.

La nouvelle constitution de Pologne fut publiée en 1791. Le nouvel essor qu'elle donnoit à l'esprit public faisoit craindre à Catherine que les Polonois ne se joignissent aux Turcs. Ce surcroît de forces pouvoit non-seulement donner la supériorité aux Ottomans, alors protégés par les Anglois, mais rompre les liens peu solides qui attachoient à la Russie les provinces conquises nouvellement en Pologne. Ces considérations avoient décidé l'impératrice à signer le traite de Jassi.

Une alliance offensive et défensive unissoit alors les cours de Vienne et de Pétersbourg; cependant ce fut la seule cour de Russie qui déclara la guerre aux Polonois en 1792. Trois armées russes entrèrent bientôt sur le territoire de Pologne, commandées par le comte Souvarof. Une de quatre-vingt mille hommes s'étendit dans la Bessarabie le long du Bogh; une seconde de dix mille hommes s'assembla aux environs de Kiov, et une troisième de trente mille se cantonnoit dans la Lithuanie. Les Polonois ont recours au roi de Prusse. Soit que ce prince eût conclu avec la Russie un nouveau traité de partage, ou seulement que les dispositions hostiles des Polonois lui fissent craindre de perdre ses nouvelles acquisitions en Pologne, ses réponses insignifiantes avertirent les Polonois qu'ils ne pouvoient compter que sur leurs propres forces.

Toute la Pologne prenoit simultanément les armes. On confia le commandement général au frère du roi, Joseph Poniatouski, que son inexpérience et ses habitudes frivoles rendoient peu propre à supporter un pareil fardeau. Ce fut alors que Thadée Kosciusco, un des lieutenans du général Poniatouski, déploya des talens qui lui méritèrent la confiance de sa nation, la haine des Russes et l'admiration de l'Europe.

Les Polonois manquoient d'argent, de magasins, et surtout de places fortes pour arrêter leurs ennemis; tout le plat pays étoit dévasté par les Russes. Un manifeste fut publié en 1793 par les cours de Berlin, de Vienne et de Pétersbourg : elles y annonçoient que, pour prémunir leurs états contre les effets du jacobinisme qui dominoit en France, et qui commençoit à se répandre en Pologne, elles alloient s'emparer des provinces polonoises voisines de celles qu'elles avoient occupées en 1772.

Une confédération, à la tête de laquelle étoit le roi, déclarant qu'il falloit céder à l'orage, ratifia cette nouvelle usurpation, qui réduisit la Pologne au tiers de son territoire; le reste pouvoit même être regardé comme dépendant de la Russie, parce que les troupes russes n'en sortoient pas, et que le ministre de Pétersbourg à Varsovie dirigeoit à sa volonté les opérations du gouvernement.

Les Polonois, poussés au désespoir par l'excès de l'oppression, prennent la résolution de délivrer leur patrie des malheurs qui l'opprimoient; ils se rassemblent de toute part, et choisissent Thadée Kosciusco pour leur général.

Kosciusco étoit, vers les premiers jours de 1794, dans Cracovie, où les Polonois avoient rassemblé environ douze cents cavaliers et trois mille fantassins : quelques milliers de villageois armés de faulx, de piques ou de tridens, se joignent à cette petite troupe. Kosciusco ne craint pas d'attaquer un corps de sept mille Russes, qui furent défaits après une vigoureuse résistance.

En apprenant dans Varsovie ce premier succès de Kosciusco, le général russe avoit jeté dans les prisons tous les individus des deux sexes dont il suspectoit les sentimens politiques. Cette mesure eut une issue à laquelle il ne s'attendoit pas. Une insurrection générale éclata dans cette capitale le 18 avril : deux mille Russes sont massacrés; leur général, assiégé dans son palais, propose de capituler; et profitant du délai qui lui étoit accordé pour rédiger ses propositions, il sort furtivement de la ville et se réfugie dans une armée prussienne campée à peu de distance des remparts.

Wilna, capitale de la Lithuanie, avoit suivi l'exemple de Varsovie; la garnison russe y fut faite prisonnière de guerre. Les habitans des cantons de Chelm et du Lublin arboroient en même-temps l'étendard de l'indépendance; ils furent

imités par trois régimens polonois répandus dans les environs, et que les Russes tenoient à leur solde.

L'impulsion donnée prenoit si rapidement une grande force, que le roi Stanislas craignant de se voir détrôné par les insurgés, se déclaroit lui-même chef de l'insurrection.

L'ardeur avec laquelle les Polonois couroient aux armes avoit servi de prétexte aux cours de Berlin et de Vienne pour réunir aux armées russes leurs armées jusqu'alors inactives : les Polonois devoient succomber.

Après plusieurs batailles, dans l'une desquelles le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, combattit à la tête de ses troupes, Kosciusco, qui vouloit empêcher la jonction des armées russes et prussiennes, fut attaqué par ces dernières le 14 octobre 1794, à Maujovice. Ses talens, sa valeur, son désespoir lui furent inutiles dans cette occasion. Son armée, écrasée par le nombre de ses ennemis, périt dans l'action ou rendit les armes. Kosciusco lui-même, couvert de blessures, tomba sans connoissance sur le champ de bataille, et fut fait prisonnier.

Des Polonois échappés au fer du vainqueur allèrent s'enfermer dans Prag, faubourg de Varsovie, à la droite de la Vistule. Prag fut pris d'assaut après la plus vive résistance. Souvarof, pour se venger des pertes qu'il avoit faites pendant l'attaque, mit le feu au faubourg, après avoir exterminé, non-seulement les insurgés pris les armes à la main, mais tous les habitans, sans distinction d'âge ni de sexe, qui n'eurent pas le temps de prendre la fuite. Souvarof, couvert du sang de ces infortunés, entre en triomphe dans Varsovie. Quelques corps d'insurgés répandus dans les provinces, ne tardèrent pas à poser les armes. Les Polonois cessèrent dès-lors de former une nation.

Cette vaste région fut partagée. Le roi de Prusse réunit aux

provinces qu'il possédoit déjà, une partie des palatinats de Cracovie, de Sendomir et de Masovie, avec la ville de Varsovie, quelques districts de la Podlaquie, toute la grande Pologne et les cantons de Lithuanie renfermés entre la Prusse orientale et la rivière de Niemen. Son lot entier comprenoit le quart de la Pologne, cinq mille cinq cents lieues carrées. La portion de l'empereur étoit moins considérable : elle ne consistoit qu'en deux mille cinq cents lieues carrées, contenant une partie des palatinats de Cracovie, de Masovie, de Sendomir, de Podlaquie, et tout le palatinat de Lublin.

Les deux tiers de la Pologne passèrent sous la domination de la Russie : elle acquit vingt mille lieues carrées et six millions d'habitans. Le roi Stanislas Poniatouski fut relégué à Grodno, et réduit à vivre obscurément d'une pension que lui payoit l'impératrice, tandis que le comte de Repnin, nommé vice-roi des provinces réunies à la Russie, étaloit dans Wilna le faste d'un souverain.

Mort de l'impératrice Catherine.

Tandis que Catherine abattoit peu-à-peu toutes les barrières qui l'empêchoient de pénétrer dans Constantinople, son gouvernement intérieur étoit signalé par les plus généreuses institutions. Un nouveau code de lois étoit publié dans Pétersbourg et dans Moskou. Elle s'occupoit des progrès du commerce et de l'agriculture, de l'augmentation de la marine, de l'amélioration des finances, du succès des sciences et des arts. Sa cour devenoit le centre de la politesse et de la magnificence. Des fêtes superbes furent données à sa cour à l'occasion du mariage de ses deux petits-fils, Alexandre et Constantin. Le premier épousa la princesse Louise de Bade, qui prit le nom d'Elisabeth Alexieuna, et le second épousa Anne Federowna, troisième fille du prince de Saxe-Cobourg.

Les occupations de la paix ne suffisoient pas à l'activité de Catherine; dévorée de la soif des conquêtes, elle tournoit ses vues contre la Perse, sous prétexte de protéger Tolf-Ali-Kan, rejeton de la dynastie des Sophis; elle vouloit s'emparer des provinces persannes qui bordent la mer Caspienne. Valerien Soubof pénétra, à la tête d'une nombreuse armée, dans la province de Daghestan, et fit le siége de Derbent. Cette place fut prise, mais les Persans défirent peu après l'armée russe. Catherine, informée de cette défaite, donna ordre aux armées les plus redoutables de marcher sur les bords de l'Avaxe. Les événemens de la révolution françoise l'avoient réconciliée avec la cour de Londres. Ne craignant plus d'obstacles de sa part, elle se flattoit qu'après avoir terminé la guerre de Perse, rien ne pouvoit s'opposer à la conquête qu'elle vouloit faire de Constantinople et de la Grèce, lorsqu'une mort subite l'enleva à ses vastes projets, le 9 novembre 1796.

Elle s'étoit levée ce jour-là sans se plaindre d'aucun dérangement dans sa santé. Elle prit du café au lait suivant sa coutume, et entra dans son cabinet de garde-robe; ses femmes ne la voyant pas revenir au bout de quelques minutes, entrent et la trouvent étendue sur le parquet, les pieds contre la porte. On appela sur-le-champ le docteur Rogerson, premier médecin de la cour : il jugea que la maladie de l'impératrice étoit une attaque d'apoplexie; il la fit saigner inutilement plusieurs fois : elle expira sur les dix heures du soir.

PAUL Ier.

Le grand-duc étoit dans sa maison de campagne de Gatchina; à la nouvelle du danger de sa mère, il se hâta de se rendre auprès d'elle; ce fut pour recevoir ses derniers soupirs. Il fut sur-le-champ proclamé empereur, sous le nom de Paul Ier.

La première action de son règne fut de déclarer qu'il mar-

cheroit sur les traces de Catherine-la-Grande; mais la situation de l'Europe ne lui permettoit pas de songer alors à la destruction de l'empire du Croissant. Catherine II, entraînée dans la coalition des puissances européennes contre la France, promit plutôt des secours qu'elle n'en donna. Son fils se trouvoit dans une circonstance plus délicate. Tournant toutes ses vues vers l'empire d'Orient, l'expérience lui avoit appris que, sans l'adhésion de l'Angleterre, toutes ses tentatives seroient infructueuses. Il fut donc très-aisé aux Anglois, en lui laissant entrevoir l'espérance d'être couronné dans les murs de Bysance, de l'engager à favoriser la coalition de toutes ses forces. Paul Ier. envoya ses armées au secours de l'empereur d'Allemagne, François II, dans les montagnes de l'Helvétie, et au secours des Anglois dans la Nord-Hollande, afin que François II et Georges III se battissent un jour pour lui sur le bosphore de Trace.

Une armée de quatre-vingt mille hommes, sous les ordres du comte de Souvarof, descendoit en Italie dans les premiers jours d'avril 1799; réunie avec l'armée autrichienne, elle battit les François à la bataille de Novi. La mésintelligence se mit bientôt entre les généraux autrichiens et les généraux russes; les deux armées se séparèrent : les Autrichiens restèrent en Italie, les Russes s'enfonçèrent dans les Alpes helvétiques. Ils furent défaits si complétement dans les premiers jours d'octobre, que Souvarof n'évita qu'avec beaucoup de peine de tomber entre les mains de ses ennemis en se retirant au sommet des Alpes rhétiques, craignant d'être forcé de mettre bas les armes dans les défilés de ces montagnes; il ramena les débris de son armée en Bohême.

Une seconde armée russe envoyée en Angleterre n'avoit pas été plus heureuse. Portée sur une escadre britannique, elle débarqua au Helder le 21 août, avec une division angloise com-

mandée par le duc d'Yorck. Défaite en détail dans plusieurs combats par le général Brune, sept mille Russes furent faits prisonniers, et les autres contraints de se rembarquer avec précipitation.

La bravoure de ces troupes avoit mérité l'intérêt de Bonaparte. Il étoit naturel que l'échange de ces hommes accoutumés à un climat si différent de celui de France, eût lieu de préférence à celui des Anglois et des Autrichiens; les gouvernemens de ces deux nations avoient refusé de comprendre les Russes dans les cartels d'échange; Bonaparte révolté d'une injustice aussi criante, non-seulement renvoya cette armée sans rançon; mais ayant ordonné qu'elle se rassemblât dans les départemens du nord, dont le climat est plus analogue à celui dont elle venoit, il la fit habiller de neuf dans l'uniforme des régimens respectifs; les officiers et les soldats reçurent des armes des manufactures françoises.

Ce procédé généreux fit la plus vive impression sur l'ame de Paul Ier. Non-seulement ce prince abandonnoit la coalition, mais il étoit sur le point de signer un traité d'alliance avec le gouvernement françois, lorsque l'événement le plus tragique trancha le cours de ses jours, dans sa quarante-septième année.

On publia qu'il avoit été trouvé mort des suites d'une attaque d'apoplexie, durant la nuit du 23 au 24 mars 1801. Toute l'Europe étoit avide de connoître les circonstances de cet événement, d'une importance extrême dans les circonstances où se trouvoient les affaires générales de l'Europe. On savoit depuis long-temps que Paul Ier., craignant d'être empoisonné, avoit chargé une jeune personne de confiance de préparer ses alimens, et qu'il mangeoit dans ses petits appartemens, où un petit nombre de favoris étoient seuls admis.

L'avenir lèvera le voile qui couvre la mort de ce prince; je

me contenterai de rapporter les réflexions faites à ce sujet par un journal anglois intitulé le *Times :*

« Tout le monde vient d'apprendre avec étonnement la mort » de Paul Ier. On conjectura sur-le-champ qu'il falloit l'attri- » buer à toute autre cause qu'à une attaque d'apoplexie. Les » soupçons se sont bientôt changés en certitude. Voici la rela- » tion qui nous est parvenue de cet événement extraordinaire » :

« Le comte Platon Soubof avoit dirigé Catherine II dans l'intérêt qu'elle prit à la révolution de France ; cette princesse cédant aux sollicitations de son favori, avoit armé, au mois de juillet 1795, une escadre de douze vaisseaux de ligne et de huit frégates, pour se réunir aux forces britanniques ; mais elle rentra dans les ports du golfe de Finlande, après une vaine croisière.

» On s'attendoit, lorsque Paul monta sur le trône, que Soubof seroit disgracié ; cet événement paroissoit d'autant plus certain, que non-seulement ce favori s'étoit constamment montré à la tête des ennemis du grand-duc, mais qu'on l'accusoit d'avoir inspiré à l'impératrice des sentimens funestes envers son fils, et dont il n'évita les tragiques effets que par son extrême circonspection.

» Soubof fut dépouillé du commandement des gardes, et reçut ordre de voyager hors de Russie. Le nouvel empereur bornant sa vengeance à l'exil d'un homme dont l'orgueil et l'ambition avoient soulevé la Russie entière, ne priva de leurs biens et de leurs dignités, ni les parens du favori, ni ses nombreuses créatures, par l'intermède desquelles il paroissoit encore gouverner l'empire de Russie.

La part active prise par Paul I.er à la coalition continentale, augmenta le crédit des partisans de Soubof, parmi lesquels on comptoit le prince Soltikof, gouverneur des deux princes Alexandre et Constantin. Cette influence eut des suites si extra-

ordinaires, que l'empereur, entraîné hors de ses mesures, non-seulement rappela Platon Soubof, mais il lui rendit le commandement des gardes, et se mit imprudemment entre les mains d'un homme qu'il avoit offensé.

» Il est probable cependant que les conséquences de cette fausse démarche n'auroient pas été funestes à Paul Ier., sans les liaisons qu'il voulut contracter avec le gouvernement de France.

» Le 23 mars 1801, Soubof vint à minuit dans l'appartement de l'empereur, accompagné d'un nombre suffisant de gardes sur lesquels il pouvoit compter : il représenta au monarque l'état d'extrême fermentation dans lequel l'apparence seule d'une guerre avec l'Angleterre précipitoit l'empire. Il l'assura que le mécontentement du peuple et de l'armée étoit si violent et si général, qu'on ne pouvoit répondre du salut d'aucun des membres de la famille impériale, s'il n'abdiquoit sur-le-champ la couronne en faveur de son fils. Il ajouta que c'étoit l'unique moyen de conserver le trône dans sa famille, et lui promettoit l'abondance, la tranquillité et le bonheur dans une condition privée.

» On assure que Paul, ne pouvant retenir plus long-temps sa colère, se jeta en furieux sur le comte de Soubof, et vouloit l'étrangler : Soubof se défend ; le monarque est terrassé dans cette lutte. Une table, sur laquelle brûloient plusieurs bougies, est renversée ; les bougies s'éteignent ; les gardes accourant au bruit, augmentent la confusion. Le malheureux monarque est frappé sur la tête d'un violent coup de crosse de fusil.

» Ce coup fut-il l'effet d'un dessein prémédité ou d'une erreur involontaire? La relation n'explique pas ce problème. L'empereur blessé jette des cris redoublés, en appelant du secours : les soldats, étonnés du crime dont ils viennent de se

rendre coupables, et ne croyant échapper aux supplices les plus affreux que par la mort de l'empereur, l'étranglent avec sa propre écharpe, et se confondent avec leurs camarades.

» La nouvelle de cette catastrophe fut portée sur-le-champ à l'impératrice. On l'assura que le seul dessein du comte Soubof avoit été d'obliger l'empereur à signer un acte d'abdication, et qu'on ne devoit attribuer sa mort qu'aux excès de sa rage ».

La relation angloise que j'ai sous les yeux représente ce meurtre comme la suite des dangers auxquels se trouvoit exposée la famille impériale, et dont l'imminence devenoit d'autant plus irrésistible, que l'entier dévouement des princes et des princesses qui la composoient, envers le monarque, ne permettoit pas de concerter entre eux le seul moyen d'y porter remède, c'est-à-dire, de forcer Paul Ier. à l'abdication. On ajoute que l'assassinat de ce prince n'étoit pas prémédité. L'effervescence des soldats étoit nécessaire, dit-on, pour convaincre subitement l'empereur des dispositions de l'armée qui nécessitoient son abdication. Cette effervescence amena tumultueusement le meurtre du prince, par un enchaînement de circonstances qu'il ne fut pas possible de diriger.

A peine Paul Ier. avoit rendu les derniers soupirs, que, sans attendre le lever du soleil, l'impératrice et toute sa cour prêtèrent serment de fidélité à l'empereur Alexandre. Une proclamation annonça aux Russes qu'une attaque d'apoplexie avoit inopinément abrégé les jours de Paul Petrovits. Les circonstances de ce tragique événement furent ensevelies dans le plus profond silence. On parut considérer la perte de l'empereur comme l'ouvrage d'une aveugle fatalité, qui se joue des vains projets des hommes, et de leur frêle existence.

FIN.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES FIGURES DE L'HISTOIRE DE RUSSIE,

QUI COMPOSENT LE TROISIÈME VOLUME.

Nota. Les chiffres qui précèdent le nom de chaque sujet indiquent l'année des événemens, et ceux qui les suivent annoncent la page où ils doivent être placés.

PLANCHE VIII.

PLANCHE IX.

PLANCHE X.

PLANCHE XI.

PLANCHE XII.

FIN DE LA TABLE.